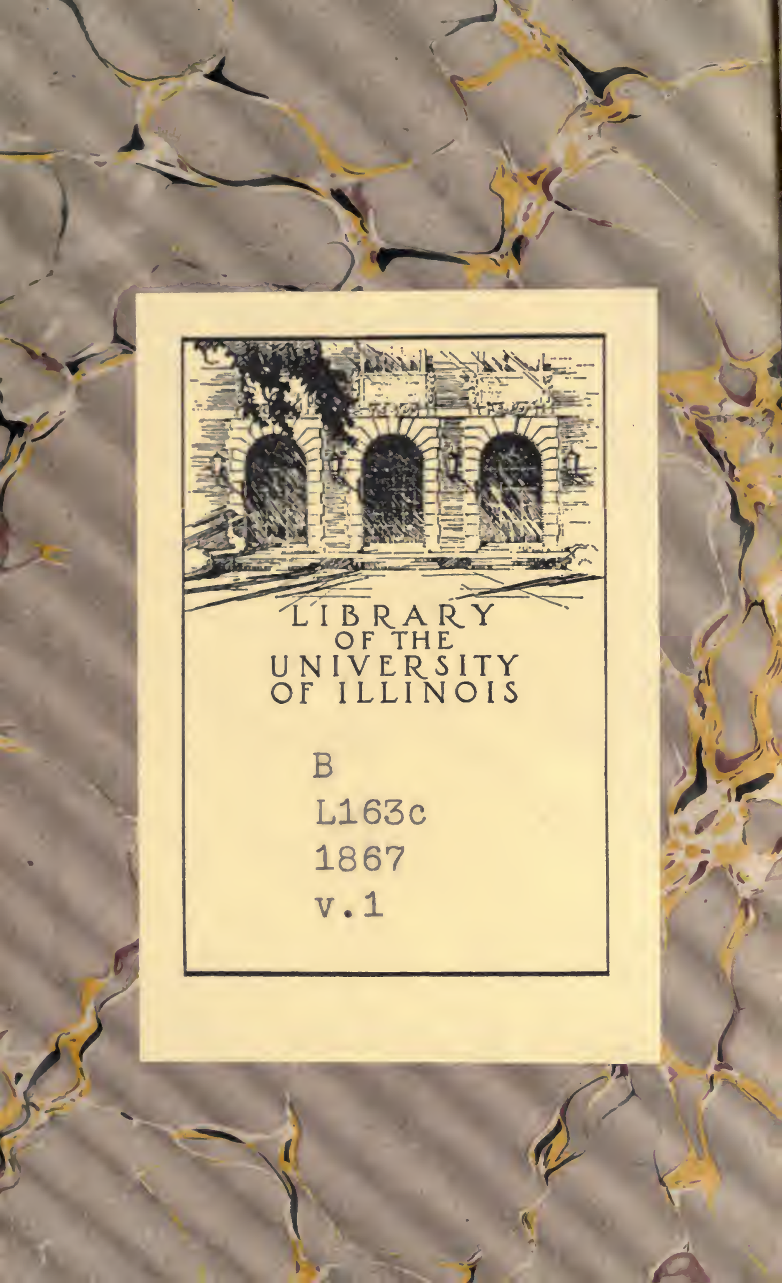
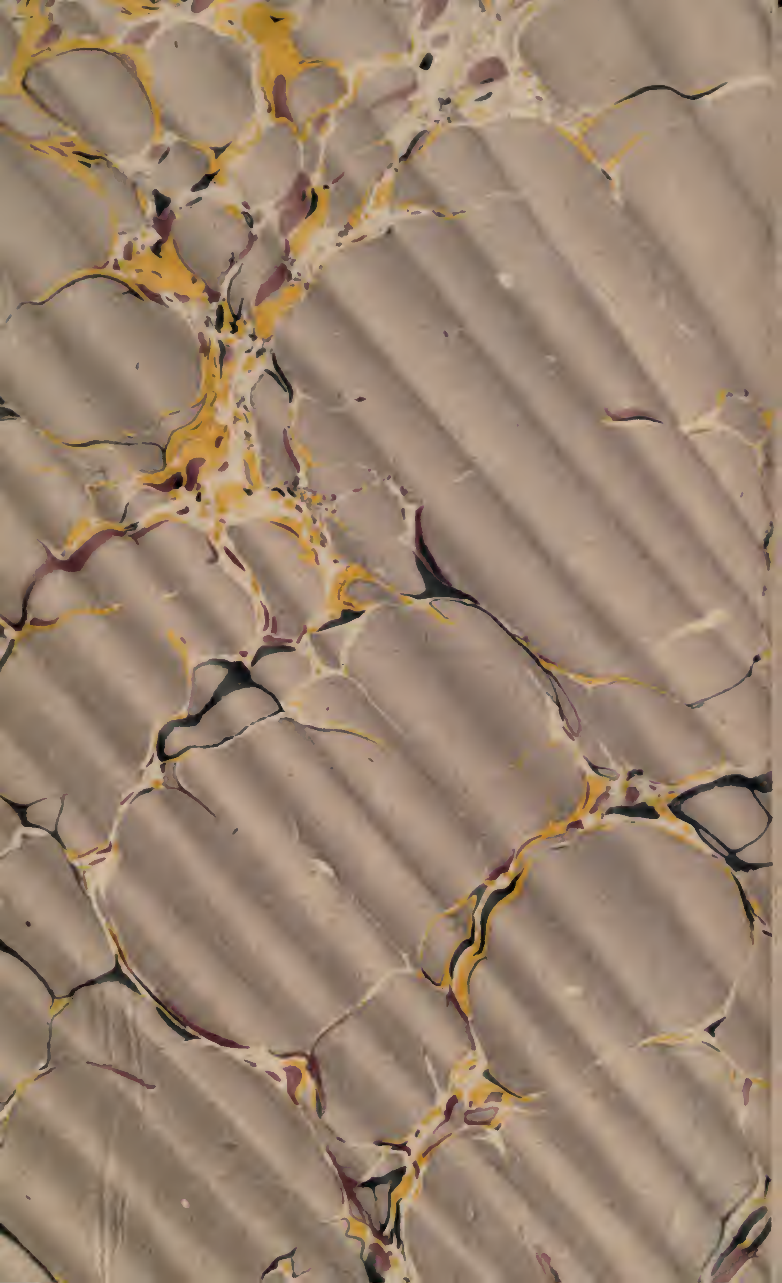
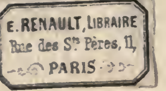



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS
B
L163c
1867
v.1





RÉCIT
D'UNE SŒUR

I

Paris. — Imp. Bourdier, Capiomont fils et Ce, 6, rue des Poitevins.

RÉCIT
D'UNE SŒUR

SOUVENIRS DE FAMILLE

RECUEILLIS

PAR Mme AUGUSTUS CRAVEN

NÉE LA FERRONNAYS

On ne perd jamais ceux qu'on aime
en Celui qu'on ne peut perdre.

SAINT AUGUSTIN.

Dixième Édition

TOME PREMIER



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

—

1867

MON DIEU!

Votre nom est le premier que je veux écrire en commençant ces pages. Je désire qu'elles vous fassent aimer, plus encore que je ne désire faire aimer ceux à qui elles sont consacrées.

Londres, 1852.

RÉCIT D'UNE SŒUR

PREMIÈRE PARTIE.

Give me the pleasure with the pain,
So would I live and love again.
(BYRON.)

« Rendez-moi la joie avec la douleur et je veux bien vivre comme j'ai vécu, aimer comme j'ai aimé ! » Voilà à peu près en quels termes un des poëtes de notre temps a exprimé un sentiment analogue à celui qui nous fait accepter les plus douloureux souvenirs, plutôt que l'oubli qui anéantirait ensemble l'amertume et la douceur du passé. Cette manière de sentir est la mienne, et je ne trouve point de vérité générale aux vers fameux du Dante :

. . . . . Nessun maggior dolore
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria...

Oh! non, je ne désire l'oubli ni des joies, ni des peines que j'ai connues. Je bénis Dieu des unes et des autres, et je le bénis encore de la disposition qu'il m'a donnée à revenir sans cesse sur les traces qu'ont laissées après eux ceux avec lesquels il m'a été si doux de vivre.

Le souvenir des jours heureux passés ensemble est demeuré pour moi une joie et non une douleur; et, bien loin de désirer l'oubli, je demande au ciel de me conserver toujours la mémoire vive et fidèle des jours évanouis, et la faculté de faire comprendre quels furent ceux avec lesquels s'écoulèrent ces jours, et quel fut le bonheur qu'y répandit leur présence. Penser à eux et parler d'eux m'a été doux depuis qu'ils ne sont plus, comme il m'était doux de leur parler et de vivre près d'eux quand ils étaient là. Aussi l'occupation favorite de ma vie a-t-elle été de lire et de rassembler les lettres et les papiers de tout genre dans lesquels est demeurée gravée l'empreinte fidèle de leurs âmes. Ce n'est pas sans un tendre orgueil que je les ai parfois fait connaître à d'autres, et que j'ai vu, même des indifférents, s'attendrir ou s'émerveiller en lisant quelques-unes des pages que j'entreprends aujourd'hui de réunir d'une façon plus complète. Je voudrais, je l'avoue, que la mémoire de ceux qui les ont écrites répandît son doux parfum un peu au delà du cercle de ceux qui les ont aimés, et je voudrais les faire aimer de ceux qui les ont vus passer sans les connaître, mais non sans les remarquer peut-être. Et, s'il s'en trouve à qui l'amour de Dieu soit étranger, ces pages pourront peut-être leur inspirer le désir de connaître le divin sentiment qui les remplit et qui s'y mêle à tout. J'ose croire qu'ils y trouveraient d'ailleurs quelque intérêt et quelque charme, et qu'ils n'achèveraient pas cette lecture sans se demander s'il est bien vrai, comme quelques-uns le prétendent, que les pieuses habitudes de la vie catholique « nuisent au développement de l'intelligence, asservissent l'âme[1] » ou refroidissent le cœur, — et s'il n'est pas certain, au contraire, que ces personnes si agréables à Dieu auraient

1. Lord John Russell. *Lettre à l'évêque de Durham.*

perdu, même humainement, le plus grand de leurs charmes en perdant cette piété qui a tout vivifié en elles. Oh! oui, je conviens encore qu'il me serait doux que ceux qui, de nos jours, font des portraits si repoussants (et qu'ils croient si fidèles) du cœur des femmes, pussent lire attentivement ce recueil, où se trouvent exprimées toutes les émotions qui viennent agiter la jeunesse. Trouveraient-ils que ces cœurs si remplis de Dieu aient manqué de tendresse pour ceux qu'ils aimaient sur la terre, ou d'enthousiasme pour les beautés de la nature et de l'art? Trouveraient-ils que la pensée des choses de l'autre vie ait troublé leur gaieté ou leur naturel; qu'elles aient été austères ou ennuyeuses enfin, ces chères créatures dont le charme extérieur a frappé tant de personnes qui ignoraient leurs âmes? Sous ce rapport, et précisément parce qu'elles ont vécu, non dans un cloître, mais au milieu du monde, et parce qu'elles ont éprouvé et exprimé les sentiments les plus ordinaires et en même temps les plus vifs de la vie, je pense que ces pages peuvent être utiles à quelques-uns de ceux que des exemples plus héroïques effrayent et découragent. C'est pourquoi j'ai osé dire, en commençant, que je consacrais ce travail à Dieu plus encore qu'à ceux dont je vais parler, mon espérance étant de servir leur amour pour lui, plus encore que de satisfaire ma tendresse pour eux.

Ma principale difficulté est causée par l'abondance même des richesses que la mort a amoncelées autour de moi, et par l'embarras de choisir entre ce que je puis prendre et ce que je dois laisser. Aux lettres nombreuses que je possédais déjà, sont venus s'ajouter peu à peu une foule de notes, de journaux, de manuscrits de tout genre dont je n'avais jamais cru avoir la triste fortune de rester dépositaire, et qui forment aujourd'hui le trésor dans lequel j'ai à puiser.

Entre tous ces manuscrits, il s'en trouve un toutefois si intéressant et si complet, qu'il pourrait presque suppléer à tous les autres, et c'est celui-là surtout qui me fournira presque en entier le contenu de ce volume. Ce manuscrit est l'Histoire de celle que son mariage avec mon frère Albert rendit ma sœur, — sœur si intime et si chère, que le sang n'aurait pu nous unir davantage. Rencontrée pour la première fois en Russie, au sortir de notre enfance, retrouvée en Italie dans les plus beaux jours de notre jeunesse, Alexandrine m'était unie par la conformité d'âge et de goûts qui forme toutes les affections de jeunes filles, mais aussi, dès lors, par le lien de plus sérieuses pensées; et notre amitié a été de celles que rien, dans la vie, ne saurait altérer, et que la mort ne peut rompre. Lorsque, par suite de circonstances heureuses et singulières, cette amie si chère fut amenée à faire partie de notre famille, elle s'y confondit tellement, que je ne sais si le cœur même de notre mère la distinguait parmi ses filles. Après ce moment, Dieu nous fit partager ensemble les heures les plus heureuses et les heures les plus sombres. Il nous donna en commun des jouissances et des peines également rares en ce monde, et consacra enfin tant de liens par le lien le plus sacré et le plus fort de tous. Réunies depuis tant d'années par le goût, l'attrait, la sympathie, par tant de joies communes et de communes douleurs, il nous fut donné de l'être dans l'unité de la foi, et de goûter ensemble, dans de nouvelles épreuves, des consolations si profondes et si divines, que cette époque de notre amitié et de notre vie devint et demeure la plus précieuse et la plus ineffaçable de toutes.

Cette époque partagea la vie d'Alexandrine en deux parts : l'une remplie par les incidents les plus variés et les émotions les plus diverses, l'autre par Dieu seul,

cherché et trouvé dans l'acceptation complète du sacrifice, — acceptation qui devint si entière et si douce, que c'est à cette seconde partie et non à l'autre qu'on peut, dans cette vie courte et pleine, appliquer le mot de bonheur. Elle le trouva en effet serein et immortel dans l'abîme même où elle avait cru le voir disparaître.

Mais avant d'atteindre ce terme, au moment où s'évanouissait pour elle la terre avec tout ce que l'amour, la jeunesse et le bonheur peuvent lui prêter de charmes, et où l'avenir ne lui présentait plus que l'aspect rigoureux du sacrifice accepté mais non encore adouci ; en ce moment, jetant un dernier regard sur ce passé si cher et si récent, elle trouva une première consolation à recueillir les traces de tout ce qui s'était passé dans sa vie depuis le jour où elle avait rencontré Albert, jusqu'à celui où elle l'avait vu mourir. Elle nomma ce travail : *Notre Amour et notre Vie* et elle le rendit si minutieux et si complet que, bien qu'il n'embrasse que l'espace de quatre années, il remplit, en lignes et en pages serrées, un manuscrit de trois épais volumes, dont le premier est intitulé : *Amour,* le second : *Amour, Mariage,* et le troisième : *Amour, Mariage, Mort.*

Là se trouvent racontées des choses simples et sublimes, romanesques et passionnées, pieuses et déchirantes, dans un style si naïf, si touchant et toujours si vrai, qu'il semble regrettable d'en rien supprimer. Toutefois, il est certain que, dans un récit fait, heure par heure, d'une suite d'années, sorte de photographie de la vie dans ses moindres détails, il s'en trouve que l'intérêt seul des amis de celle qui parle et de ceux dont elle parle, peut suivre sans fatigue. Outre cela, le caractère d'Alexandrine la portait à avoir ce que je nommerai des *scrupules de véracité.* Le besoin d'être exacte et vraie, la peur d'exagérer, le désir de dire le mal comme le bien,

lui faisaient noter une foule de superfluités qui allongeaient inutilement son récit. Je cherchais souvent à les lui faire retrancher, dans ces moments où, penchée sur son épaule, je lisais ce qu'elle écrivait, ou bien lorsque, assise près d'elle, j'écoutais la lecture de ces pages où mes propres souvenirs se trouvaient mêlés aux siens. Hélas! qui m'eût dit qu'un jour je les relirais sans elle! Qui m'eût dit que, survivant à ceux qui dans ce récit sont le plus souvent nommés, aussi bien qu'à elle-même, j'aurais pour occupation de les faire connaître, non-seulement aux amis avec lesquels ils ont vécu, mais encore aux inconnus; et qu'un jour même je songerais peut-être à apprendre leurs pensées avec leur nom à ce monde effrayant qui s'appelle le *public !*... Une telle prévision nous eût semblé bien étrange, et elle était assurément aussi loin de notre pensée que l'était celle des malheurs par lesquels elle devait se réaliser!

Mon intention est donc de faire de longs extraits du manuscrit d'Alexandrine, non-seulement parce que rien ne peut la peindre mieux elle-même, mais aussi parce que tous ceux dont je veux parler y figurent, et que c'est déjà les bien connaître que d'avoir lu ce qu'elle en a écrit. A côté d'Albert, au portrait duquel il n'y a rien à ajouter, après celui qu'elle en a tracé, apparaît cette sœur charmante et chérie dont le souvenir plane dans mon cœur au-dessus de tous les autres : Eugénie, dont la tendresse fut le souverain bonheur de ma vie, et dont la mort demeure, après tant d'années et tant d'autres douleurs, une douleur distincte, aiguë, ineffaçable, inconsolable entre toutes. — Eugénie occupa dans la vie d'Alexandrine une place presque aussi importante que dans la mienne, et elle paraît souvent dans ce manuscrit, qui, pour la durée des années qu'il embrasse, suffit à tout. Mais il se termine à la mort d'Albert en 1836 et j'aurais

eu de la peine à achever, si la narration ne se continuait pas naturellement dans les lettres d'Eugénie et dans celles d'Alexandrine elle-même. Puis, à ces lettres s'ajoutent encore celles de ma jeune sœur Olga, qui marcha vite aussi dans cette voie au bout de laquelle, à vingt ans, nous lui vîmes rendre à Dieu son âme avec la paix d'un enfant et le courage d'une sainte!

Tel est l'ensemble des souvenirs que je veux rassembler dans ces pages, où se retrouvera sans cesse aussi celui de mes parents bien-aimés. J'espère que, parmi ceux qui les liront, il ne se rencontrera point d'esprit critique et malveillant, et qu'elles iront là où seulement elles sont adressées, toucher quelques âmes pieuses et consoler quelques cœurs souffrants. Ceux-là sont ordinairement indulgents et ne songeront point à me reprocher le rôle de panégyriste des miens, dont, vis-à-vis d'autres lecteurs, je pourrais me sentir embarrassée. Mais il est un autre point sur lequel, je le sens, j'ai à m'excuser davantage, c'est l'obligation où je serai souvent de transcrire les louanges qui me sont adressées par mon frère ou par mes sœurs. On pensera peut-être qu'au lieu de m'excuser, le plus court eût été d'omettre ces passages; mais supprimer l'expression, même exagérée, de leur tendresse eût été une grande inexactitude. Je les ai donc conservés, surtout dans les lettres d'Eugénie, où ces passages sont, en réalité, plus honorables encore pour elle que consolants pour moi; car entre celle dont le cœur fut capable d'une affection si généreuse et si dévouée, et celle qui en fut l'objet, la meilleure part, on le verra bien, doit être donnée à la première.

Je dois dire encore pourquoi, de temps en temps, j'ai reproduit des pages écrites par moi-même. J'ai cru devoir le faire lorsqu'elles pouvaient servir à compléter l'ensemble de ces souvenirs, pensant que ce que j'ai

écrit autrefois serait plus fidèle que ce que me suggérerait ma mémoire aujourd'hui. Je m'efforcerai toutefois de ne pas rendre trop décousu un récit composé de tant de fragments divers. Mais quand même j'échouerais, quand même ce récit serait jugé entièrement défectueux pour la forme, je ne m'en plaindrais pas, pourvu que le fond soit goûté des âmes religieuses et simples auxquelles surtout je l'adresse, ou dont le suffrage seul m'importe. — Dieu me préserve de porter dans une telle œuvre la moindre vanité littéraire, ou d'y chercher la moindre louange pour moi-même.

Charles, mon frère aîné, ne vint au monde que plusieurs années après le mariage de mes parents [1], et fut pendant longtemps leur unique enfant. Puis ils en eurent dix. De cette nombreuse famille, quatre leur furent enlevés en bas âge; mais sept grandirent autour d'eux, et ce fut là, pendant longtemps, sur terre, le nombre de

1. Mon père et ma mère se marièrent à Clagenfurth, en Carinthie, où était cantonnée, en 1802, l'armée de Condé, dont faisaient partie mes deux grands-pères, le comte de La Ferronnays et le comte de Montsoreau. Dans des souvenirs précieux pour nous, ma mère nous a laissé le récit de ces années de leur jeunesse si remplies de misères et de dangers, mais aussi de gaieté courageuse et résignée, — cette vie de l'émigration enfin, si sévèrement jugée après coup, et durant laquelle la noblesse de France déploya, il me semble, assez de vertus pour se faire pardonner l'erreur politique qu'on lui a tant reprochée depuis. Et cependant, tandis qu'un juste attendrissement et une admiration méritée sont accordés, sans peine, aux victimes de la même cause dont le sang coulait alors sur tous les échafauds, le blâme et la dérision sont parfois versés sans mesure sur ceux qui, portant dans l'exil leur fidélité et leur pauvreté, surent y vivre dignes de leurs noms, indépendants et simples, inspirant aux étran-

notre heureuse famille. C'est aussi au nombre de sept qu'ils sont au ciel aujourd'hui, trois ayant rejoint, dans la maturité de leur jeunesse, ceux qui les avaient précédés au berceau [1].

Mon père fut nommé ambassadeur à Saint-Pétersbourg en 1819, et ce fut là que s'écoulèrent les années de notre heureuse et joyeuse enfance. Mais, quelque charmants que me paraissent encore, à l'heure qu'il est, ces lointains souvenirs, je n'ai point ici à les rappeler; car Eugénie, plus jeune que moi de plusieurs années, n'y occupe pas encore une place importante. A cette époque de la vie, la différence d'âge produit des différences d'études, de récréations et d'occupations qui s'effacent plus tard, mais qui séparent véritablement pendant quelques années, et Eugénie disait souvent en riant que ce n'était qu'en 1829 qu'*elle avait fait ma connaissance.*

Cette heureuse rencontre eut lieu en Italie, et j'en trouve les circonstances racontées dans une sorte de narration de notre vie commune, entreprise par moi à l'époque où il me fallut apprendre à vivre sans elle. Cette narration est inachevée, mais elle arrive cependant jusqu'à l'année 1831, où commence le manuscrit d'Alexandrine, auquel elle me semble pouvoir servir d'introduction. Je lui emprunte donc ce qui suit :

gers le respect, sans jamais implorer leur pitié, et, par tous pays, faisant honneur au nom français... — On nous pardonnera, du moins à nous, enfants et petits-enfants d'émigrés, de ressentir plus de fierté que de regret au souvenir de cette époque, et d'être indulgents pour une faute politique (puisque faute il y a) qui nous a valu des exemples que tous, dans ces temps malheureux, ne reçurent pas des leurs, aussi honorables et aussi purs !

1. Lorsque ces lignes furent écrites, il en était encore ainsi. Nous étions alors quatre : nous ne sommes plus, hélas ! aujourd'hui que trois survivants à ceux dont j'ai entrepris de raconter l'histoire.

« J'avais quitté Paris au mois de janvier 1829, et j'étais avec mon père en Italie [1], lorsque ma mère et Eugénie y arrivèrent au mois de juillet de la même année, et nous nous établîmes à la villa Citadella, près de Lucques, pour y passer le reste de l'été... C'est dans ce même lieu et dans une villa voisine que, treize ans après, mon père et Eugénie passèrent le dernier été de leur vie... Mais nous n'en étions pas là en 1829! De longues années de bonheur étaient devant nous; et quand je pense à l'époque qui commençait alors, pour nous tous, cette année, la première de celles que j'ai passées en Italie, me paraît radieuse. La gouvernante d'Eugénie ne l'avait pas accompagnée. Il nous semblait être ensemble pour la première fois de notre vie, et, en tiers, nous avions notre excellente cousine Élisabeth de Bellevue, qui ne gênait en rien notre intimité, mais qui, au contraire, nous communiquait une foule de pieuses pensées dont son âme était pleine. Eugénie m'avait toujours tendrement aimée, mais elle ne s'était pas jusqu'à ce jour trouvée tout à fait à l'aise avec moi; elle commença à l'être entièrement, et, de ce temps, date notre si étroite union, commencée alors pour ne finir jamais. J'avais déjà été dans le monde, et je m'y étais amusée : il me tardait d'y aller avec elle, mais elle reculait toujours l'occasion d'y paraître. Elle n'était pas pressée de voir ni d'être vue. Elle eut mal au pied quelques jours avant un bal que le duc de Lucques devait donner à Marlia, et elle était bien aise de penser que ce serait un obstacle; il n'en fut pas ainsi, elle put y aller, et, ayant trouvé cela moins embarrassant qu'elle ne se le figurait, elle s'y amusa et moi aussi. Depuis ce

1. Mon père, à son retour de Russie, avait été appelé à faire partie du ministère de 1828. Il était ministre des affaires étrangères en 1829, lorsqu'une maladie grave l'obligea de donner sa démission et de partir pour l'Italie.

jour il n'y eut plus de bonnes fêtes pour l'une sans l'autre.

« Nous commençâmes à faire des lectures ensemble. Je lui lus tout haut plusieurs poëmes anglais. Elle avait toujours prétendu n'avoir pas assez d'esprit pour s'intéresser à ce genre de lecture, et, voyant au contraire combien elle y était sensible et combien tout ce qui était beau la charmait, elle s'en étonnait d'une façon originale, et prétendait que c'était moi qui en étais cause; et toujours elle a répété que, sans moi, elle n'eût rien compris, rien apprécié, rien aimé! Cette illusion bizarre, produite par sa tendresse pour moi et par son incroyable modestie, m'a valu d'elle ces paroles si tendres, si douces, qui se trouvent si souvent répétées dans ses lettres, où ce temps de notre vie est toujours rappelé de la manière la plus vive et la plus touchante.

« Nous restâmes à la villa Citadella jusqu'au mois de septembre, puis nous fîmes, avec nos parents et nos excellents et aimables amis, M. et Mme de Marcellus [1], un charmant voyage dans le nord de l'Italie. Nous allâmes à Venise, à Milan, à Côme, à Lecco, puis nous revînmes à Bellagio pour gagner Menaggio, et de là, par terre, le lac de Lugano, que nous traversâmes dans toute sa longueur pour aller coucher le même soir à Magadino, sur le lac Majeur. Le lendemain, nous visitâmes les îles Borromées, et, après une excursion à Arona, nous vînmes coucher à Baveno, lieu ravissant, situé au bord du lac Majeur, du côté du

1. Valentine de Forbin, comtesse de Marcellus, fille du comte de Forbin, directeur des Beaux-Arts sous la Restauration, et distingué par son talent et son goût pour les arts, non moins que par sa naissance. Elle est aujourd'hui veuve du comte de Marcellus, prématurément enlevé à sa famille, à ses amis et aux lettres, qu'il cultivait avec amour et auxquelles il avait consacré les loisirs recouvrés par l'abandon volontaire de la carrière diplomatique en 1830.

Simplon, et ce fut là que mon père fut rejoint par un courrier qui lui apportait sa nomination d'ambassadeur à Rome. Cette nouvelle hâta notre retour en France, et nous y revînmes en traversant pour la première fois le magnifique Simplon, dans toute la joie d'un heureux présent et d'un brillant et riant avenir.

« Nous n'allâmes point à Paris d'abord, mais à Montigny, terre située non loin de Vendôme, au bord du Loir, et qui était alors la propriété de nos parents. Nous l'avons habitée plus en espérance qu'en réalité, et jamais aussi gaiement que pendant les derniers mois de cette année. Au mois de janvier, mon père partit pour Rome, accompagné de mon frère Charles (marié depuis peu), et de notre jeune belle-sœur[1]; et nous allâmes, Eugénie et moi, à Paris, où ma mère devait passer avec nous l'hiver avant de partir pour l'Italie. Ce ne fut qu'au mois d'avril 1830 que nous nous mîmes en route pour rejoindre mon père à Rome.

« Retourner en Italie est, selon moi, une plus douce chose encore que d'y aller pour la première fois. Aussi, bien que ma joie eût été grande à mon premier départ, je fus encore beaucoup plus heureuse à celui-ci. Je partais d'ailleurs pour Rome, où je n'avais jamais été, et pour laquelle j'avais soupiré d'une façon extraordinaire depuis mon enfance. Je partais dans la plus belle saison de l'année, avec ma sœur qui partageait et doublait toutes mes joies. J'allais, avec ma mère, rejoindre mon père et jouir près de lui d'une agréable et brillante existence, dans le lieu que je préférais, avant de le connaître comme depuis, à tous les lieux de la terre. Pas

1. Charles avait épousé, au mois de janvier précédent, Emma de Lagrange, fille cadette du général comte de Lagrange et de Françoise de Talhouet, comtesse de Lagrange. Ses deux sœurs aînées étaient déjà mariées alors, l'une au duc de Cadore, l'autre au duc d'Istrie.

une ombre n'obscurcissait mes heureuses pensées. Tout me semblait beau dans le présent, plus beau encore dans l'avenir, et, parmi tant d'heureux jours dont ma jeunesse fut remplie, ces jours m'apparaissent encore comme meilleurs que les autres.

« Ce fut dans la nuit du 1er au 2 mai que nous entrâmes dans Rome. Il faisait un brouillard assez épais, que la lune perçait cependant de temps en temps. C'est à cette lueur incertaine que je vis Rome pour la première fois. Malgré cela, l'impression que me fit notre entrée par la place du Peuple fut grande. L'ambassade de France était alors au palais Simonetti, dans le Corso. Nous y descendîmes donc peu après. Mon père et ma belle-sœur Emma étaient venus à notre rencontre, et les revoir avait été notre premier bonheur. Puis en arrivant, mon père nous fit monter le long escalier qui conduisait à l'appartement (arrangé par lui avec un tendre soin) qui devait être le nôtre, et qui nous parut charmant. Nous l'habitâmes peu de temps, mais nous y fûmes bien heureuses, et nos pensées s'y reportèrent souvent depuis, quoique ce premier et trop court séjour à Rome ait laissé des traces moins profondes dans notre souvenir que ceux que nous y fîmes plus tard. Ce qui l'y fixa surtout, ce furent les événements si proches déjà, et si loin de nos prévisions, qui terminèrent brusquement, trois mois après, notre brillante existence, et qui rendirent ces trois premiers mois de notre séjour à Rome les derniers de notre prospérité d'un certain genre en ce monde.

« Nous partîmes pour Naples vers le 15 juillet. La chaleur avait fait mal à mon père, et le changement d'air lui était ordonné. Nous n'avions pas dû l'accompagner d'abord, ce qui me désolait, parce qu'il me semblait toujours alors que ce qui était retardé était perdu. Il est de fait que cette fois, par hasard, je n'avais pas tort,

car si la nouvelle de la révolution de Juillet nous fût parvenue à Rome, il est probable que nous n'aurions plus songé à aller à Naples, et nous aurions sans doute quitté sur-le-champ l'Italie, ce qui eût bien changé notre vie à tous. Il en fut autrement par la volonté de Dieu, et nous étions à Naples depuis trois semaines lorsque tomba sur nous, comme la foudre, la nouvelle des événements survenus à Paris les 28, 29 et 30 juillet! . . . .

« Mon père, comme on le sait, donna sa démission, et, au premier moment, il fut question de retourner tous sur-le-champ à Rome, pour y faire nos paquets et quitter l'Italie. Mais, sur ces entrefaites, mes deux petites sœurs, Olga et Albertine, tombèrent malades, et cette circonstance, qui empêcha ma mère de partir, retarda la décision à prendre pour l'avenir, et contribua à changer tous les projets qui avaient été formés d'abord.

« Emma et moi, nous accompagnâmes seules mon père à Rome. Nous revîmes notre pauvre maison bien autrement que nous ne nous y étions attendus, — déjà démantelée et à moitié démeublée. De beaux chevaux et une calèche venaient d'arriver de Vienne pour mon père. Nous y fîmes une première et dernière promenade autour des murs de Rome : cet équipage devait être vendu le lendemain avec tout le reste. Je ne dirai pas que je fusse fort gaie ce soir-là. Je regrettais excessivement Rome, et plus encore l'agréable genre de vie que j'avais mené depuis mon enfance et qui finissait pour moi. Je me sentais donc assez mélancolique. Mais ce ne fut pas très-long. Mon bon père nous avait tellement accoutumés à l'idée que la position dans laquelle nous avions vécu tenait, par son côté le plus brillant, à des circonstances qui pouvaient changer d'un jour à l'autre, que, lorsque ce jour arriva, il me sembla que je m'y étais toujours attendue. Je repris donc

assez vite ma bonne humeur, et surtout la résolution de ne pas me laisser abattre par ce revers de fortune, ni d'augmenter, par la moindre tristesse, celle que mon pauvre père ressentait, pour nous plus que pour lui-même, et pour la France plus encore que pour lui ou pour nous.

« Je retournai à Naples au commencement de septembre, bien contente de rejoindre ma mère et Eugénie, que nous trouvâmes établies à Castellamare, dans une petite villa qu'on nous avait, je crois, prêtée pour quelque temps. Cette villa, qui n'était pas en réalité plus laide que beaucoup d'autres, nous parut cependant très-triste et très-délabrée, et en contraste parfait avec l'établissement que nous quittions. Ce qui l'était plus que tout, c'était la petite chambre dans laquelle je couchais avec Eugénie et Emma; mais la vue en était si belle, qu'il n'y avait pas moyen d'être triste. Nous ne le fûmes guère non plus. Il se trouvait au même étage une espèce de grande salle totalement démeublée, mais dominant de ses nombreuses fenêtres la vue du golfe et des montagnes de Castellamare. Nous portâmes là chacun notre table et notre chaise, Emma, Charles, Albert, Eugénie et moi, et nous y passions nos matinées à lire, écrire, causer et rire beaucoup, malgré les prévisions sérieuses qui faisaient souvent l'objet de nos discours; car nous ne savions pas trop alors quel sort serait le nôtre. Nous nous imaginions qu'il allait peut-être ressembler à celui de nos parents pendant la première émigration, c'est-à-dire, être voisin de la misère, et nous faisions nos projets en conséquence. Eugénie disait qu'elle pourrait enseigner la musique, et moi, je me trouvais capable d'être gouvernante de très-jeunes enfants.

« Au lieu de cela, je ne sais comment les choses s'arrangèrent, mais au mois de janvier 1831, nous étions établis

à Chiaja, dans une jolie maison, voisine de celle de sir Richard Acton[1], dont lady Acton, sa mère, faisait les honneurs; et, au lieu de la vie obscure et misérable à laquelle nous nous étions résignés d'avance, cet hiver fut pour nous très-brillant. Lady Acton réunissait chez elle une jeunesse nombreuse; on dansait, on chantait, on faisait des tableaux, on jouait la comédie, on s'amusait beaucoup enfin. Plus tard, Eugénie eut une sorte de remords de notre gaieté d'alors. A une autre époque, jugeant les choses à la seule lumière de la foi, elle devint sévère pour ce temps d'enfantillage et de joie, et disait quelquefois qu'elle n'en aimait pas le souvenir. Pour moi, j'étais et je demeure moins scrupuleuse, et c'est un moment que j'aime toujours à me rappeler. Notre vie ensemble était si heureuse! Et lorsque je me retrace son humilité si grande toujours, sa simplicité que rien n'altérait, sa gaieté si franche et si contagieuse, je ne conçois pas qu'elle ait jamais pu se reprocher même une densée pendant cette époque soi-disant mondaine de sa vie. Je ne me souviens pas de l'avoir vue un seul jour vaine, frivole et occupée d'elle-même. Jamais elle n'a cessé d'être humble, désintéressée, dévouée. Il m'est donc permis d'espérer que Dieu aura été, pour elle, moins sévère qu'elle-même.

« Il y avait des moments où nous sentions, plus encore que dans d'autres, le bonheur d'être ensemble. Je me souviens surtout d'une promenade de chaque jour que nous faisions, vers les cinq heures, dans le jardin du

1. Sir Richard Acton était fils de sir John Acton, le célèbre ministre qui joua un si grand rôle à Naples, sous le règne de Ferdinand I[er] et de la reine Caroline, et frère du cardinal Acton, mort en 1847. Sir Richard Acton épousa en 1831 Marie-Pelline, fille du duc de Dalberg. Leur fils unique, sir John Dalberg Acton, siége aujourd'hui au Parlement d'Angleterre.

palais Acton, et qui avait pour but de cueillir des fleurs pour en faire des bouquets que nous portions le soir. C'était alors que nous causions avec le plus d'abandon, et je suis sûre que bien peu de jours se sont passés sans que nous nous soyons dit mutuellement pendant ces promenades : Oh ! qu'on est bien avec toi ! Nous parlions souvent de Dieu et de l'autre vie. Il m'est doux de penser que, même alors, ces sujets-là étaient rarement absents de nos discours, quoique bien souvent, sans doute, ils eussent pour objet le plaisir de la veille et celui que nous nous promettions pour la soirée. Ces bouquets demeurèrent pour nous un de ces souvenirs auxquels la pensée ramène souvent plus vivement qu'à d'autres plus importants en eux-mêmes ; et jamais, plus tard, nous n'avons retrouvé l'odeur du mélange des fleurs qui les composaient habituellement sans nous sentir transportées à ce jardin, à ce temps, à cet âge... C'est dans des circonstances bien différentes, dans des lieux bien éloignés de celui-là, que, bien des années plus tard, nous avons toutes les deux éprouvé ce soudain retour de la mémoire causé par une bouffée de ce même parfum.

« Au mois de mai 1831, nous fîmes une course charmante à l'Isola de Sora, chez M. Lefebvre[1], dont la fille aînée, Flavie (devenue depuis marquise de Raigecourt), aimait Eugénie avec une tendresse qui ne se démentit jamais. Souvent séparées pendant la vie, elles furent rapprochées l'une de l'autre dans un moment douloureux et suprême, et furent enfin bien promptement réunies pour toujours dans l'asile éternel de toutes les affections bénies !

1. Créé depuis comte de Balsorano par le roi de Naples, Ferdinand II.

« Charles et Emma nous avaient quittés avant ce voyage, au retour duquel nous vînmes nous établir à Castellamare pour le reste de l'été. Fernand était absent. Albert était le seul de nos frères qui ne nous eût pas quittés. Notre sympathie sur tous les points était si complète, que je n'étais guère moins liée avec lui qu'avec Eugénie. Je n'ai pas à dire ici ce qu'était Albert. Le travail que je poursuis le fera bien connaître. Mais tout en l'aimant comme le plus doux et le plus tendre des frères, nous ne savions pas encore tout ce qu'il y avait à admirer dans son esprit, et à vénérer dans son âme. Albert avait joui autant que nous de cette vie si animée de Naples, mais elle avait eu plus de dangers pour lui que pour nous. Plusieurs fois, pendant l'hiver, il nous avait dit qu'il n'était pas bon pour lui de demeurer dans un lieu où la vie sérieuse était impossible, et qu'un beau matin il nous quitterait tous pour aller « *se retremper dans quelque solitude.* » Cela arriva, en effet, dans le courant de l'automne suivant. Je le trouvai un jour triste et seul sur la terrasse de notre maison. Nous nous y promenâmes longtemps ensemble, et il me dit « qu'il était très-malheureux et très-mécontent de lui-même; qu'il sentait le besoin d'être bon, et de remplir son âme et son esprit de choses sérieuses et élevées, mais qu'à Naples il était trop facile de tout oublier: qu'il fallait plus de force qu'il n'en avait pour tenir aux résolutions prises et ne pas céder au courant; qu'il venait de parler à mon père, et que mon père consentait à ce qu'il partît; que nous allions donc nous séparer pour quelque temps... » Cela me fit beaucoup de peine : aucune société ne m'était plus agréable et plus chère que la sienne, et son départ allait faire un grand vide parmi nous.

« Il partit, en effet, huit jours après, et alla rejoindre,

à Florence, son ami, M. Rio[1], avec qui il fit une tournée en Toscane. Ils visitèrent ensemble tous les lieux historiquement et religieusement célèbres dans cette partie de l'Italie; et, se plongeant dans toutes les études nécessaires à l'intérêt d'un tel voyage, Albert recouvra bien promptement l'énergie des bonnes impressions que Naples avait affaiblies et se « *retrempa* » effectivement, ainsi qu'il l'avait courageusement voulu.

« En revenant à Florence, au retour de cette tournée, il fit une sorte de retraite après laquelle il se confessa, et il communia dans des sentiments de vive ferveur; et, depuis ce moment, il embrassa un genre de vie dont jusqu'à l'heure de sa mort il ne s'est plus départi. Toutes ces bonnes résolutions, ainsi que la bonne direction donnée à sa vie, furent confirmées par la rencontre qu'il

1. Mon père, étant l'année précédente aux affaires étrangères, avait eu l'occasion de connaître et d'apprécier son compatriote, M. Rio, qui dès lors était devenu son ami. A l'époque où M. Rio se trouva ainsi rapproché d'Albert, celui-ci était dans un accès de sombre découragement causé par le temps que sa santé délicate lui avait fait perdre, et par la conviction qu'à son âge (il avait alors dix-neuf ans) cette perte était irréparable. M. Rio sut démêler tout ce qu'il y avait de sincérité et d'énergie dans ce regret. Il comprit aussi la distinction de cet esprit humblement défiant de lui-même et la noblesse de cette âme modeste. Il prit à tâche de relever son courage, de lui rendre confiance en ses propres forces; et, avec une intelligence affectueuse égale à son profond savoir, il lui proposa un plan d'études, à l'aide duquel il put regagner le temps perdu. Ainsi encouragé, Albert se remit à l'œuvre, avec ardeur et succès, et ce fut dans cet effort que se développèrent toutes les facultés et tous les goûts qui jetèrent ensuite tant d'intérêt et tant de jouissances dans sa vie. Aussi le moment de cette transformation ne s'effaça-t-il jamais de son souvenir, et il conserva toute sa vie la plus tendre reconnaissance ainsi que l'affection la plus vive pour celui qui l'avait opérée. M. Rio nous accompagna à Rome en 1830, et c'est alors qu'il commença les études et les recherches qui ont depuis fait connaître son nom, et l'ont rendu si familier et si cher à tous les amis de la religion et de l'art.

fit à Florence, cette même année, du comte Charles de Montalembert, avec lequel il se lia d'une amitié qui a été l'un des sentiments les plus vifs de son cœur jusqu'au dernier instant de sa vie[1]. Il passa quelque temps encore à Florence avec ses amis: puis, tous les trois ensemble, ils partirent pour Rome (au mois de janvier 1832), et là Dieu récompensa Albert de ses efforts, de ses résolutions, de sa volonté pure, en lui faisant rencontrer Alexandrine, et trouver enfin, en elle, le véritable amour, le véritable bonheur et le véritable but de sa vie! »

Me voici parvenue à l'époque où commence le manuscrit d'Alexandrine, que j'appellerai, comme elle le faisait, son *Histoire*, laquelle est non-seulement la sienne, mais la leur à tous, du moins pour les premières années qui suivent, pendant lesquelles je n'aurai à peu près plus besoin de puiser dans mes propres souvenirs. Cette histoire n'est point une narration suivie, c'est un simple recueil de tous les papiers où elle a pu retrouver quelques traces des quatre années dont elle voulait fixer le souvenir. Il se compose principalement: de son Journal de chaque jour, recopié presque en entier; de celui d'Albert; des lettres qu'ils reçurent l'un et l'autre pendant cette période, et de celles qu'ils écrivirent et qu'elle se fit rendre par ceux qui les avaient conservées, afin de les insérer avec les autres. Elle n'a cherché que rarement à lier régulièrement ce travail qu'elle a seulement interrompu parfois par les réflexions qu'il lui suggérait, ou par les pensées qui lui traversaient l'esprit en transcrivant.

1. M. de Montalembert allait alors à Rome rejoindre l'abbé de La Mennais et l'abbé Lacordaire, pour soumettre avec eux au Saint-Siége les opinions qu'ils avaient défendues dans *l'Avenir.*

Au moment de commencer ces extraits, je dois encore faire observer que, fille d'une mère allemande, et d'un père suédois[1], Alexandrine n'avait jamais habité la France avant son mariage. Ce fait fera, sans doute, remarquer avec surprise la correction de son style. Mais il a une autre portée plus importante, car il servira de réponse aux objections que soulèveront peut-être, dans l'esprit de quelques lecteurs français, les passages de cette histoire, qui, plus que son langage, témoignent de la naissance et de l'éducation étrangères d'Alexandrine. Il leur rappellera en effet, qu'en certains pays l'idée d'un mariage où l'inclination n'ait point de part est aussi éloignée des esprits, qu'elle leur est familière dans le nôtre ; que s'épouser sans se connaître (et, à plus forte raison, sans s'aimer) semble à ceux-là aussi étrange, — je dirai presque aussi coupable, qu'il semble, en France, naturel et même convenable qu'il en soit autrement.

Il ne m'appartient point de décider lequel de ces deux systèmes est le meilleur, mais seulement d'expliquer qu'Alexandrine avait été élevée selon le premier et dans l'habitude (qui en est la suite) d'une indépendance beaucoup plus grande que celle qui est accordée, en France, aux jeunes filles. Cette histoire manifeste assez visiblement les inconvénients, ainsi que les avantages de ce système; mais si la question pouvait être tranchée par un seul exemple, il me semble que celui d'Albert et d'Alexandrine ferait pencher la balance en faveur d'un mariage tel que fut le leur, précédé d'un noble et pur amour, devenu, dans l'union, plus profond et plus tendre et transformé par la mort en un lien céleste, plus indissoluble et plus sacré que celui de la vie!

1. Alexandrine était fille du comte d'Alopeus (Suédois de naissance), longtemps ministre de Russie à Berlin, et de Jeanne de

HISTOIRE D'ALEXANDRINE.

« C'était un mardi (le jour consacré aux Anges gardiens); j'étais encore en grand deuil de mon père, à Rome, le 17 janvier 1832, et ne sortant jamais, lorsque je fis la connaissance d'Albert. Il faisait une visite à ma mère, et moi j'étais en bas, chez une amie qui logeait dans la

Wenkstern, comtesse d'Alopeus, dont la rare beauté était encore célèbre à l'époque où sa fille devint mon amie.

Alexandrine naquit à Pétersbourg en 1808 et eut pour parrain l'empereur Alexandre. Par cette raison (chose bizarre assurément), bien que née de parents luthériens et destinée à professer leur foi, elle fut baptisée selon le rit de l'Église grecque, c'est-à-dire *par immersion*. Ce fut, plus tard, cette circonstance qui fit que le baptême sous condition ne lui fut point administré lorsqu'elle se fit catholique, le doute de validité n'existant pas pour ceux qui ont été baptisés ainsi.

La comtesse d'Alopeus, devenue veuve en 1831, épousa, en 1834, le prince Paul Lapoukhyn, et habita presque toujours, depuis lors, le magnifique château de Korsen, qu'il possède en Ukraine. Ce fut là qu'en 1848 lui parvint l'accablante nouvelle du malheur qui fut le nôtre comme le sien.

Séparée d'elle depuis plus de vingt-cinq ans, je n'ai jamais cessé de penser à elle avec affection, et le souvenir de ce beau visage est demeuré intimement lié pour moi à celui d'une époque à tant de titres ineffaçable.

Alexandrine n'était pas belle comme sa mère, mais elle avait sa taille noble et gracieuse, et, quoique son visage fût moins parfait, l'expression de ses yeux lui prêtait un charme qui, peut-être encore plus que celui de sa mère, le gravait dans la mémoire. Ceux qui les ont connues à l'époque où commence ce récit, n'ont pas oublié combien la jeunesse de l'une s'alliait gracieusement à la beauté de l'autre, et combien il était facile de comprendre cette parole qui fut dite un jour à leur sujet : « On ne sait jamais si on aime la fille pour la mère, ou la mère pour la fille. »

même maison que nous (la casa Margherita), causant avec elle d'une façon fort animée. Je ne remontai que longtemps après qu'on m'eut avertie que le frère de Pauline de la Ferronnays était là-haut. J'avais cependant très-envie de le voir, et, la veille, j'avais même cru l'apercevoir dans une église, mais je m'étais trompée... Je remontai enfin. Je l'ai regardé avec indifférence. Je ne l'ai pas trouvé beau, quoiqu'il me semble avoir remarqué l'expression de ses yeux, et qu'il m'ait fait une impression agréable. Quant à lui, il m'a dit, depuis, que cette première vue avait décidé de son amour pour moi; qu'il avait conté cette vive impression à ses amis, qu'ils en avaient ri, et qu'alors il avait cessé de leur parler de moi.

« Le 5 février.—J'allai avec Mary M. (ma jeune voisine) entendre chanter les religieuses à la Trinité-du-Mont. J'y vis *M. de la Ferronnays* (comme j'appelais alors Albert) toujours à genoux. Il m'intéressait sans que je m'en rendisse compte, et surtout je me sentais déjà une singulière confiance en lui, car en sortant de l'église, me trouvant près de lui, je lui dis combien j'aurais voulu aussi me mettre à genoux comme lui, et que, si j'avais été avec ses sœurs, je l'aurais fait. — « Alors pourquoi ne le faites-vous pas tout de suite? me dit-il, pourquoi ce respect humain? » Cette hardiesse (car il me connaissait si peu) dans un homme de vingt ans me plut. Jamais un homme ne m'avait fait une représentation aussi sage. En descendant avec lui le bel escalier de la Trinité-du-Mont, je remarquai sa figure, surtout son expression. Je désirai qu'il vînt le soir. Il vint.

« Le jeudi 9 février.—Je crachai un peu de sang. Mon gosier était encore délicat, par suite d'une maladie que j'avais faite récemment à Berlin. Je vis qu'Albert était fort inquiet de ma santé, et je commençai à me sentir

un peu embarrassée avec lui. Il vint davantage et M. Rio aussi. Peu à peu je chantai devant eux. Ils en furent tous les deux dans une folle extase, surtout de la romance de « Mœris. » Cette romance était sympathique à tous les trois, car plus tard elle charma aussi M. de Montalembert.

« Je chantai aussi avec Albert, dont j'admirais la voix de basse si belle et si pleine, forte et douce à la fois. Elle retentissait dans mon cœur, mais je ne pensais pas l'aimer encore. Je ne l'aimais pas. Mais alors ce grand plaisir de chanter avec lui, si grand que je le sens encore, était donc bien étrange! Lui, il se moquait de sa voix. A-t-il jamais trouvé quelque chose de bon en lui? Mais il chantait simplement quand je le lui demandais, sans y attacher d'importance.

« Le 24 février. — Nous fîmes, lui et moi, avec ma mère et M. Rio, une mémorable promenade à la villa Pamphili; avant cela, nous avions été à la villa Mattei. Tout ce qu'Albert m'avait dit là m'avait déjà beaucoup plu; mais à la villa Pamphili, en face de cette belle vue, au milieu de ces grands arbres, nous marchions un peu séparés de ma mère pour causer sans qu'on nous entendît. Oh! quelle douce sympathie nous devinâmes alors entre nous! Nous causâmes, je crois, pendant une heure de religion, d'immortalité, et de mort, qui serait douce, disions-nous, dans ces beaux jardins. Cette conversation, si différente de toutes celles qui avaient fatigué mes oreilles dans le monde, cette conversation descendit au fond de mon cœur.

« Le 1er mars. — Au milieu des folies du carnaval, au Corso, où tout à Rome est si animé et si gai, Albert me jeta un immense bouquet de violettes. Cela me plut. Ce Corso m'amusait beaucoup. Albert était si adroit à me jeter des fleurs ou à recevoir ce que je lui jetais! Maman

lui fit un cordon que je lui jetai un jour ainsi attaché autour d'un bouquet.

« Le mardi gras, 6 mars. — M. de Montalembert vint chez nous le soir pour la première fois. Il ne revint pas souvent ensuite. Albert me dit plus tard qu'il en avait aussi été jaloux. Sa modestie si parfaite lui faisait toujours croire qu'un autre devait plaire plus que lui. Mais moi, j'aimais déjà dans ce temps-là mieux voir Albert que les deux autres.

« Le 19 mars. — J'allai à un concert chez la princesse Zenaïde Volkonsky, que je trouvai agréable parce qu'Albert était là, mais je ne me rendais pas compte de cela. Il nous mit en voiture, et, en descendant, il nous suppliait de nous laisser conduire au Colisée, où il allait au clair de lune avec quelques amis. Je me souviens que j'avais bien envie d'y aller avec lui!

« Le 31 mars. — Catiche[1] vint me réveiller de bonne heure pour me dire que M. Rio était là et me suppliait d'écrire à Albert, qui était très-malade et refusait de voir un médecin. Je me levai effarée, et, avec le consentement de ma mère, j'écrivis à la hâte à Albert un billet suppliant pour qu'il se laissât soigner « au nom de sa famille et *de nous aussi.* » Le lendemain il fut plus mal; cependant M. Rio vint le soir et m'apporta un billet d'Albert qu'il me remit un peu mystérieusement, ce qui m'embarrassa. Je le pris cependant de même involontairement. Mais par conscience je le lus sur-le-champ, de manière à ce que ma mère pût voir que j'avais reçu ce billet et que je le lisais. Au fond pourtant j'avais envie de le lire seule et de tenir secrète la douceur que me causa cette lecture.

1. Une nièce de la comtesse d'Alopeus qui habitait avec elle. Elle était excellente et dévouée à Alexandrine et à sa mère, mais présentait en beaucoup de choses un grand contraste avec l'une et l'autre; elle sera souvent nommée dans ce récit.

« Voici ce billet :

« Non, ce n'est pas un rêve. Depuis hier je l'ai relu cent fois, et je recommencerai chaque jour après ma prière du matin... Oh! que je serai docile maintenant! Ce que je refusais à mes deux meilleurs amis, un mot de vous a suffi pour l'obtenir. D'où vient l'ascendant que vous avez sur moi? Personne n'aura-t-il sur vous celui qui vous serait nécessaire pour vous guider aussi sur ce point qui vous rend si souvent triste et rêveuse? Oh! joignez-vous à moi pour demander au Seigneur cette joie qui donne le bonheur! Que vous êtes bonne de prier pour moi, quoique j'en sois bien indigne... Faites-le, oh! oui, car j'en ai bien besoin. « ALBERT. »

« O mon Dieu! dans son premier billet — tu l'as vu — plus encore que son amour, il exprimait le désir de me voir posséder la foi [1]. J'ai plus vite acquis la certitude de son désir de me voir catholique, que celle de ses sentiments pour moi. Mon Dieu! veuille lui en tenir compte, ou plutôt, que cette bénédiction retombe sur moi, car lui, je le crois, il est suffisamment béni!

« Après que M. Rio m'eut laissée ainsi assez embarrassée, M. de Montalembert vint un instant nous dire qu'Albert allait plus mal et qu'il allait être saigné. Je souffris beaucoup ce soir-là : embarras cruel, craintes très-fortes pour la santé d'Albert, et, au milieu de tout cela, une certaine émotion à la pensée que, si malade, il avait

1. A l'époque où Alexandrine commençait son histoire et écrivait ces lignes, elle n'était catholique que depuis quelques mois; c'est pourquoi elle se sert encore du tutoiement qui, *en français,* est particulier aux protestants dans leurs prières (car, dans presque toutes les autres langues, les catholiques s'en servent comme eux). Plus tard Alexandrine se défit de cette habitude.

pu m'écrire un pareil billet. Tout cela m'agitait beaucoup, mais surtout la peur de l'effet que produirait sur ma mère le passage religieux qui le terminait. J'hésitais à le lui montrer, et plus j'en éloignais le moment, plus cela devenait difficile. Je fus bien aise le lendemain matin d'avoir un prétexte de ne pas le lui montrer de bonne heure, parce que je sortais, à peine levée, pour aller voir la galerie du cardinal Fesch. Ma mère cependant exprima sa surprise de ne l'avoir pas vu encore. Cela me fit entrer dans ma chambre pour le chercher, mais ce passage religieux m'inquiétait tant que j'essayai de le couper. En faisant cela, je me piquai le doigt et il tomba du sang sur ce papier; cela me fit un effet superstitieux et solennel. Je revins plus troublée que jamais et j'allai à la galerie hors d'état de voir un seul des tableaux. Puis enfin je donnai ce billet à ma mère en priant Dieu qu'elle fît plus d'attention au commencement qu'à la fin. Et cela arriva en effet, car elle remarqua seulement que ce billet était un peu trop tendre.

« Le 27 mars (mercredi). — Albert vint nous voir, rétabli, et si heureux qu'il me sembla n'avoir jamais vu une telle expression de joie, quoiqu'il cherchât à la contenir. Je n'oubliai pas non plus comment, ce jour-là, il baisa la main de ma mère et la mienne !

« Ce que je n'appris que bien plus tard, c'est que ce fut à cette époque qu'un jour, de grand matin, il fit *nu-pieds*, pour *moi*, revêtu d'un froc de pèlerin, le pèlerinage des Sept-Basiliques[1].

1. Ce pèlerinage avait pour but d'obtenir LA CONVERSION D'ALEXANDRINE, ET IL FIT ALORS, ET A CETTE INTENTION, L'OFFRANDE DE SA VIE A DIEU. — Les cœurs catholiques (mais eux seuls) comprendront cette preuve extraordinaire d'amour et de foi que la suite de ce récit rendra plus frappante, et ils la rapprocheront d'une prière faite par Alexandrine elle-même à l'âge de quinze ans. A cette époque, qui

« Ma chambre avait une vue charmante. D'un côté, je voyais au-dessous de moi Saint-Pierre et presque tout Rome : de l'autre, au-dessus de moi, la Trinité-du-Mont avec son bel obélisque ; plus près de ma fenêtre, et en plongeant mes yeux à quelque profondeur, j'apercevais une touffe de rosiers, qui complétait pour moi le charme de cette vue. Albert s'arrêtait souvent sur le Pincio, et de là il regardait ma fenêtre, et se plaignait de m'y apercevoir si rarement.

« Le jeudi, 5 avril.—Nous devions aller tous à un grand *pique-nique* organisé par la princesse Zenaïde Volkonsky. Albert vint me prendre pour descendre chez miss M. (ma jeune amie anglaise), avec laquelle je devais m'y rendre... Rien que de descendre ensemble l'escalier nous charma. Je crois que c'est alors qu'il me dit que nous avions l'air d'être frère et sœur. Le rendez-vous était à la porta Maggiore, et la fête à Terra nuova. L'on voyait, du milieu des beaux arbres sous lesquels nous étions, les montagnes d'Albano, colorées des teintes les plus douces. Au dîner, Albert était assis à côté de moi, et son autre voisine était Louise Vernet[1], dont la beauté excitait mon admiration et même mon envie. Il s'occupait un peu d'elle, mais cela ne m'inspirait pas d'inquiétude ni de jalousie. Il est vrai qu'alors je ne l'aimais pas encore, quoique maintenant

était celle de sa confirmation luthérienne, déjà préoccupée de doutes religieux, et plutôt troublée que satisfaite par les réponses du pasteur qu'elle interrogea sur ces sujets à Berlin ; elle fit à Dieu, un jour, LE SOLENNEL ABANDON DE SON BONHEUR EN CETTE VIE, ET DEMANDA, A CE PRIX, LA CLAIRE VUE DE LA VÉRITÉ. Elle avait écrit cette prière dans un livre où je la lus avec édification avant son accomplissement, et la relus ensuite avec une émotion profonde, lorsque Dieu eut accepté ces deux offrandes faites à l'insu l'une de l'autre, et eut accordé en retour à chacun des deux l'accomplissement de sa prière.

1. Fille d'Horace Vernet, mariée plus tard à Paul Delaroche, et morte si jeune aussi et si regrettée de tous ceux qui la connurent.

je ne puisse me figurer un temps où je ne l'aimais pas.

« On joua à une foule de jeux ; puis on alla se promener pour regarder la vue, et là, sur une colline où nous nous trouvions tous, je ne sais comment il me supplia de l'appeler *mon frère*. Je le fis, et cela me fut doux et le rendit bien heureux. Remontés en calèche, la nuit commençait. Albert, assis devant moi, levant les yeux vers un ciel magnifique, me dit : « Oh ! remercions un moment Dieu tous les deux du bonheur que vous m'avez donné aujourd'hui. » Je fus surprise. Une personne qui jusque-là n'avait entendu que des compliments de salon devait l'être... Mais cependant j'admirai ce sentiment, et mon cœur s'éleva avec le sien vers Dieu. Seulement je trouvai qu'Albert évaluait mille fois trop haut mon amitié pour lui.

« Je faisais depuis longtemps la collection des cartes de visite que nous recevions. Je les collais dans un livre ; Albert m'aidait de temps en temps. Il y plaça la sienne et écrivit dessus : *Quelle douce immortalité que celle qui commence ici-bas dans le cœur de ceux qui vous regrettent !* Paroles singulières et mélancoliques dans un album de folies. Quelques jours après, M. de G., feuilletant cet album, y vit cette carte ; il lut les mots qui y étaient écrits, et me dit en riant : « Il est complétement fou, ce jeune homme-là. » Beaucoup plus tard Albert arracha cette carte (mais je la conserve) et la remplaça par une carte blanche.

« Je commençai dans ce temps à me dire que j'aimerais beaucoup Albert, quand même il ne serait pas le frère de Pauline ; mais je me disais aussi que *je n'avais pas plus* que de l'amitié pour lui.

« Le mercredi saint (18 avril).—Les M. me menèrent à la chapelle Sixtine pour y entendre chanter le *Miserere*. Albert nous accompagnait. Cachée par miss M., je me

mis à genoux sans que sa tante (dont je redoutais les critiques) pût m'apercevoir, et je crois que j'ai pensé avec plaisir que peut-être Albert me voyait...

« Le jeudi saint, 19 avril.—J'allai (toujours avec les M.) prendre encore Albert pour aller à Saint-Pierre entendre chanter l'admirable *Miserere* dans la chapelle du chœur. Oh ! je me sentais bien plus intime avec lui qu'avec mes amies, auxquelles je parlais cependant davantage qu'à lui. Nous vîmes toutes les autres cérémonies de Saint-Pierre ce soir-là, ce qui fit que nous ne rentrâmes qu'à neuf heures. Albert partagea le dîner qu'on m'avait gardé. Je ne sais comment il fut question du pédantisme et du rigorisme de ***. J'en parlai si vivement et avec tant d'impatience qu'il en fut étonné, et me dit que sa sœur me rendrait de la douceur, qu'elle était si douce ! La manière dont il me parlait de ses sœurs me touchait toujours !

« Depuis que la société d'Albert me plaisait tant, celle de mes pauvres amies anglaises m'était moins agréable. J'allai cependant encore à Saint-Pierre avec elles, M. de G. et Albert, le vendredi saint (20 avril). M. de G. me donna le bras dans l'église. Je fus fâchée de ne pas le donner à Albert, surtout dans un lieu si saint, et je devinai qu'il en souffrait aussi. En sortant, il m'exprima vivement la peine qu'il en avait ressentie, et longtemps encore après (lorsque nous étions mariés depuis plusieurs mois), il me dit qu'il n'avait jamais oublié cette sensation désagréable. Ce jour-là, sur les marches de Saint-Pierre, par le crépuscule du soir qui embellissait encore toute cette éclatante beauté, il me dit : « Il y a de la jalousie en amitié... » Ce fut sur ces mêmes marches de Saint-Pierre, la veille ou le lendemain, qu'il me dit : « Oh ! je suis bien heureux, j'ai communié ce matin et je vous aime ! » Ce mot me parut bien fort, quoiqu'il fût dit de

manière à ce qu'il n'eût l'air de s'appliquer qu'à l'amitié dont il parlait toujours.

« Le mercredi, 25 avril. — Nous nous mîmes en route pour Naples. — Albert était parti l'avant-veille. Quoique triste de quitter quelques amis à Rome, je me sentais une vague mais grande joie à la pensée de vivre avec les sœurs d'Albert et près de lui. Cette belle route, surtout depuis Terracina, était embaumée d'orangers; le temps était beau, et cette magnifique arrivée de Naples, qui frappe les plus indifférents, m'a toujours causé des transports d'admiration. Nous descendîmes à la maison Paretti, à Chiaja. Avant que notre voiture entrât sous la porte cochère, je vis Albert à la portière, ce qui me rendit joyeuse. Lui avait l'air transporté. Il monta avec nous, puis nous quitta pour aller chercher Pauline, avec laquelle il revint peu après. Ce soir-là, j'écrivis dans mon journal : « Je te remercie, mon Dieu ! je suis à Naples, et j'ai revu Pauline de la Ferronnays. »

« Le lendemain, je vis toute sa famille et fis connaissance avec ceux que je ne connaissais pas encore. Je n'avais vu Eugénie que lorsqu'elle avait treize ans. Je la trouvai maintenant bien belle aussi.

« Nous fîmes, les jours suivants, de longues promenades ensemble; puis ils allèrent tous s'établir au Vomero, dans la charmante villa Trecase, et peu après (non sans mille incertitudes et mille projets différents) ma mère se décida à louer pour le reste de l'été une villa voisine de la leur. Cette villa n'était pas jolie et avait un jardin assez triste. La vue si belle de tous les points de cette crête du Vomero ne s'apercevait que de la terrasse qui formait le toit de notre maison. Mais les jours que nous y passâmes furent si doux, qu'elle nous parut charmante plus tard, et demeura telle dans nos souvenirs à tous.

« Le mercredi, 9 mai.—Je passai quelques heures déli-

cieuses avec Pauline sur la terrasse de leur villa. Il faisait un temps divin, et nous étions en face d'une vue comme il n'y en a pas de pareille sur la terre. Albert était allé à Amalfi avec M. de Montalembert et M. Rio (arrivés depuis peu). Pauline avait découvert un petit livre où Albert écrivait ensemble ses pensées et celles qui le frappaient dans les livres qu'il lisait. Elle l'apporta et elle me lut ce qui suit :

« Une journée comme celle d'aujourd'hui me remplit le cœur de reconnaissance envers Dieu... J'ai eu avec ma bonne Pauline un moment de *sympathie complète*. J'ai compris comme jamais ce que d'être frère et sœur a de délicieux ! Je ressentais positivement ce qui se passait en elle, par ce que j'éprouvais moi-même. Comment se fait-il cependant qu'il me manquât quelque chose, et que fallait-il encore à mon bonheur ? Quoi de plus tendre qu'une telle amitié ? Je vois cependant que, dans l'amitié, nous aimons d'une manière plus égoïste, plus personnelle, plus pour être aimés, tandis que, dans un sentiment plus fort, nous nous oublions nous-mêmes pour ne plus voir que l'objet de notre amour. Nous sommes capables alors des plus incroyables sacrifices : nous donnerions sans hésiter notre vie, si elle nous était demandée.

« J'ai vu en quittant Pauline que ce qui avait semblé remplir mon cœur n'avait fait que le bien disposer à ressentir des émotions plus fortes. Mais la fin de la journée n'a pas ressemblé au commencement... *Je l'ai vue* cependant, et j'ai été heureux. Mais en la quittant j'étais triste, tandis qu'elle semblait si gaie ! »

« Au-dessous de ce passage, les vers suivants du Tasse se trouvaient soulignés dans ce cher petit livre :

Brama assai-poco spera-nulla chiede
Ne sa scoprirsi o non ardisce : ed ella
O lo sprezza-o nol vede-o non s'avvede.
Cosi finora, il misero ha servito
O non visto, o mal noto, o mal gradito.

« *Tout ce qui finit est si court!* est encore écrit un peu plus bas, et cette exclamation de saint Augustin est répétée quatre fois dans ce petit livre. Pauline, qui m'ouvrait ainsi le cœur de son frère, croyait être un peu moins indiscrète en ne me permettant pas de toucher moi-même à ce livre. Cependant je m'en saisis et je découvris, attaché à une de ses feuilles, le petit bouquet noué d'un ruban rouge, que je lui avais jeté au Corso, à Rome... Oh! mon Dieu! il y est encore, là, devant moi! Lui ne s'est pas détaché!

« Sur la même page, des vers de Victor Hugo, dont l'un me frappé, souligné ainsi :

Je m'en irai bientôt au milieu de la fête.

« Et plus loin : « On craint moins la mort quand on est tranquille sur ses suites. » (Massillon.) Et encore : « Je meurs jeune et je l'ai toujours désiré. Je meurs jeune et j'ai beaucoup vécu. Je ne voudrais troubler ni son sommeil, ni son cœur. Non, non, quelques larmes seulement et un de ces longs souvenirs *qui durent toute la vie sans la déchirer.* »

« A côté de cela, il avait écrit : « Rome le 8 avril.— Spleen affreux. Il me semble que je traîne des siècles après moi, au lieu de jours. Rien ne m'émeut, pas même sa *pensée.* A peine ai-je la force de me regretter. Je me sens comme mort, quoique je marche et que je respire encore. Quelle est donc cette terrible maladie, cette lan-

gueur qui parfois me fait penser que je ne suis plus susceptible d'aucune passion, ni même d'aucun intérêt vif, et qui me fait envier les gens les plus médiocres, parce qu'ils ont l'air d'attacher de l'importance aux choses qui n'en ont pas? »

« Sur la page suivante je trouvai : « Rome, après une lettre de Naples, 30 mars 1832. — Ah! mon père, les hommes appellent romanesques ceux qui ne veulent vivre que de ce qui honore la vie, et l'exaltation ne leur paraît qu'une fièvre dangereuse. Insensés! ils n'osent demander au ciel du bonheur, ils demandent à la terre des plaisirs, et le ciel et la terre les déshéritent tous deux! »

« Il avait noté, le 5 avril 1832 : « Promenade dans la plaine de Rome avec... (c'était le jour où je l'avais appelé *mon frère*), et il avait mis dessous :

« Le nom de sœur a quelque chose de si doux, de si pur, qu'il rassure même celui qui s'en sert pour cacher un sentiment plus tendre que l'amitié.

« Tout fortifie sa naissante amitié : tout alimente ma passion... Mais l'univers reste le même pour elle, tandis que *tout est changé pour moi*..... »

« *Portrait,*— écrit en petites lettres,—suivi des lignes suivantes :

« Elle a tout ce qui fait les fortes passions : la grâce, la timidité, la décence, avec une de ces âmes passionnées pour le bien, qui aiment parce qu'elles vivent... Elle a un corps délicat et tout ce qui annonce la faiblesse et la dépendance, mais une âme forte et courageuse qui braverait la mort pour la vertu. »

« Il n'y avait point de passage où il ne me semblât trouver directement ou indirectement une preuve de son souvenir. Le dernier que je lus fut celui-ci :

« Vomero, 3 mai 1832.

« J'éprouve une joie incroyable à trouver en vers ou en prose l'expression de mes sentiments ; car, depuis quelque temps, il m'est impossible de le faire par moi-même. Je suis dans un tel état de trouble et de vague inquiétude, que je ne saurais m'arrêter à aucune des nombreuses pensées qui me passent par la tête... Désirs, inquiétudes, regrets et bonheur, tout se confond et produit en mon cœur une agitation qui pourrait me rendre fou. »

« Quel plaisir entra dans mon cœur en lisant ce petit livre ! Je ne le cachai pas à Pauline. Je m'en allai plus contente que lorsque j'étais venue, et trouvant bien ravissante cette vue, ce bleu incomparable de la mer et du ciel ! J'avais une grande satisfaction intérieure de vivre et d'être où j'étais, et si cependant on m'avait demandé si j'étais heureuse, j'aurais peut-être dit que non. Je ne m'avouais pas encore que je l'étais, mais je me sentais comme à l'aurore d'un beau jour !

« Pendant ce temps Albert était à Amalfi, et voici, de son côté, ce qu'il écrivait dans son journal (dont je n'eus connaissance que bien longtemps après) :

« Amalfi, 10 mai 1832.

« Quel blasphème, que de dire qu'on n'est au monde

que pour être malheureux! Oh! mon Dieu! avez-vous jamais créé une âme pour autre chose que le bonheur, et quand on vous aime, une idée aussi absurde peut-elle entrer dans le cœur? Quelle ingratitude aussi! Et combien de fois pourtant ne m'en suis-je pas rendu coupable!

« Toi! qu'en mon cœur seul je nomme, je te vois partout et, en toi, je vois Dieu! »

« Amalfi, 11 mai.

« Oh! que j'aurais voulu passer ici de longs jours! Quand, au pied de ces sublimes montagnes, j'admirais leur immensité, j'étais étonné de me sentir encore plus grand qu'elles, et, franchissant leurs cimes dorées, de les trouver petites auprès de ma pensée; car Dieu seul remplissait mon cœur enivré...

« Cette délicieuse nature me semblait être créée pour elle et pour moi!... Illusions charmantes détruites avant d'être conçues. Demain je m'en vais, et, en la revoyant, et mes rêves et ma joie s'évanouiront comme de la fumée!... Je la verrai douce et charmante, me traiter en ami et en frère; mais quant à ces autres biens : se comprendre sans parler, sentir son âme à la sienne répondre, il n'y faut pas songer. Et quand, inquiet, tremblant, j'irai l'interroger, son air indifférent viendra me glacer et m'apprendre, hélas! que tout m'a menti! »

« Peu de jours après leur retour d'Amalfi, ses amis partirent, et le 18 mai Albert écrivit la lettre suivante à M. de Montalembert, qui était allé rejoindre M. de La Mennais à Rome :

« Cher bon ami,

« Qu'il me tarde d'avoir de tes nouvelles! Je ne sau-

rais te dire la peine que j'ai ressentie à te laisser partir sans moi... Tu m'es devenu nécessaire. Nous nous comprenions et nous nous aimions tant! Nos cœurs éprouvaient l'un pour l'autre une sympathie si difficile à retrouver... Tu n'étais pour moi ni froid ni railleur. Tu comprenais tout et depuis que tu n'es plus là, j'ai si besoin de toi! car je sens mon *malheur* faire dans mon cœur des progrès effrayants. Oui, mon cher bon, je l'aime bien plus que je ne le croyais. Que dirai-je? Il faudrait partir, et je sens que, quand même je le pourrais, je ne le ferais pas. Dans ce moment ma vie est ici! Mais écris-moi, dis-moi que tu me comprends. Ne me dis pas que je suis fou! Je viens de prendre une résolution... Je ne sais si j'aurai la force de l'exécuter. Je veux rester quelques jours sans la voir. Peut-être trouverai-je que ce qui me semble si profondément enraciné dans mon cœur n'a fait que l'effleurer. — Voilà, mon cher, la peur qui me prend de te paraître bien enfant et misérable. Tu vas rire de ce qui est peut-être risible, mais de ce qui me fait pourtant souffrir. Adieu. J'ai la fièvre, j'étouffe, je t'aime et je ne puis te dire à quel point tu me manques. Donne-moi l'espoir de te revoir : j'ai besoin de toi. Je ne ferme pas ma lettre afin de te dire si j'ai eu la force de faire ce que je veux. Ne te moque pas de moi, car je souffre[1]. »

« Le 26 mai il écrit encore à M. de Montalembert :

« J'ai reçu ta bonne lettre[2], elle m'a fait un bien que

1. Toutes ces lettres, Alexandrine ne les lut qu'après la mort d'Albert.

2. Cette lettre, à laquelle il répond, est, je crois, la suivante :

M. LE COMTE DE MONTALEMBERT A ALBERT.

« Albano, le 19 mai 1832.

« Mon bon ami, tu ne te figures pas combien j'ai souffert ces deux

je ne puis te rendre. Écris-moi souvent. Donne-moi de la force et du courage. Si je t'avais là, que d'actions inconsidérées tu m'éviterais... Ah! si elle pouvait voir ce qui se passe dans mon cœur quand elle me parle, quand elle chante! Elle est si délicieuse! cette timidité, cette faiblesse, ces manières d'enfant, et en même temps cette âme passionnée pour le bien, et tant de penchant pour notre religion, que je regrette que tu n'aies pu la connaître davantage.

« Je sens pourtant que je suis fou, — maïs, en amour, l'espoir, quoique combattu, n'expire qu'avec la passion elle-même.

« Enfin je n'ai que ce que j'ai demandé au ciel : la grâce d'aimer autant qu'il est possible d'aimer, quand même, en retour, je ne devrais rencontrer que la plus grande indifférence.

« Jusqu'à présent j'ai eu la force de renfermer intérieurement ce que j'éprouve. Mais je sens que si je me trouvais bien seul, je n'y tiendrais pas et je lui dirais tout, quand même je devrais me perdre. »

jours-ci, à l'idée de la ruine totale de nos plans. J'ai senti profondément combien tout mon voyage (si tant est que je le continue) en sera décoloré. Je voulais t'écrire au long sur ce sujet, te faire connaître quelques-unes des émotions dont mon cœur déborde. Mais je n'ai pas le temps, car le courrier va passer immédiatement. Je veux seulement te dire et te répéter combien je t'aime. Je ne me croyais plus capable de m'attacher si tendrement à un nouvel ami. J'espère que tu ne m'oublieras pas, et que, sous le ciel perfide de Naples, tu ne perdras pas cette énergie de sentiments religieux et politiques que je voyais avec tant de joie grandir dans ton cœur. Adieu. Je t'écrirai bien plus au long quand je serai à Rome ou à Frascati. Mon refrain éternel sera : conserve-toi, ménage-toi pour ta famille, pour tes sœurs, pour celle dont tu dois un jour faire le bonheur, un peu aussi pour moi qui ai déjà tant perdu.

« Mille affectueux souvenirs à Alexandrine et à sa mère.

« Charles de MONTALEMBERT. »

« Quelques jours après la date de cette lettre, un dimanche, le 3 juin, j'étais venue voir Pauline et nous étions restées longtemps ensemble à causer au jardin. Mme de la Ferronnays appela ses filles pour aller à la bénédiction, et je me mis en marche avec elles. Albert nous accompagnait. L'église était à moitié chemin entre leur villa et la nôtre; je leur dis adieu à la porte, et, escortée par lui, je continuai mon chemin, devant retourner chez moi. Dans la petite ruelle qui commence à la villa Belvedera et avant d'arriver à la Floridiana, Albert me dit tout d'un coup après un long silence : « Je vous aime comme un fou! »

« C'est ainsi qu'il m'a dit pour la première fois qu'il m'aimait, pendant que sa mère et ses sœurs priaient à l'église, et peut-être priaient pour nous! »

ALBERT, DANS SON JOURNAL.

« Le lendemain 4 juin. — ... Combien cet état de froideur fatigue et impatiente! On sent au fond du cœur le besoin d'éprouver ces émotions dont on jouit si rarement, et l'on ne peut repousser je ne sais quel obstacle qui les retient loin de vous. Depuis quelque temps je sens tarir en moi les sensations ravissantes que l'amour de *Dieu seul* me faisait éprouver. Je voudrais être seul pendant plusieurs jours. Je sens que mon âme a besoin d'être retrempée. Je crois vraiment que les habitudes sont plus puissantes que les principes. A Rome, j'étais positivement meilleur. J'éprouvais tant de bonheur à remplir exactement tous mes devoirs! Je me sentais si attendri en entrant dans une église, et mon cœur était rempli d'une foi si vive! Il me semble que tout cela est affaibli. Et quelle différence dans mon amour! Jamais ce que j'ai fait hier ne me serait venu dans la pensée! J'étais si heureux de

mon admiration silencieuse! Je jouissais de contempler son âme, et un sentiment délicieux, pur, désintéressé, m'agitait alors et allumait en moi un enthousiasme si plein de dévotion! Pourquoi lui ai-je dévoilé ce qu'elle me fait éprouver? Mes sentiments ont-ils changé de nature? Qu'importait-il qu'elle lût dans mon âme? Quelle folie s'est donc emparée de moi, pour qu'en m'approchant d'elle, j'aie cessé de m'oublier moi-même et de voir en elle un ciel impossible à atteindre. — J'en rougis. — Comme j'ai dû lui faire pitié! Et quel étonnement j'ai dû lui causer! »

« Le 5 juin[1], — J'ai beau vouloir prendre sur moi, il m'est impossible d'en venir à bout; quand je lui parle, quand elle me tend la main, j'oublie totalement ce que je fais. Je ne sais plus où je suis. J'ai peur que ce ne soit de l'exagération, et qu'un pareil sentiment ne puisse durer. Pourtant je n'imagine personne qui puisse lui être comparée, si ce n'est ma sœur Pauline. Je lui trouve pourtant trop de raison... c'est mal peut-être. Mais ce

1. Ce même jour, 5 juin 1832, M. de Montalembert écrivait de Rome à Albert :

« Je ne saurai jamais assez te dire combien j'ai été touché et heureux de ta confiance, et combien les preuves que tu m'en donnes dans tes dernières lettres m'ont été au cœur. Sois bien persuadé que, si tu as éprouvé quelque consolation à m'ouvrir le fond de ton âme souffrante, ç'a été pour moi un véritable bonheur de te lire. Seulement, je t'en supplie, ne fais pas tant de façons, ne dis pas tant de fois que je te prendrai pour un fou; parle-moi toujours avec simplicité et franchise, et sois toujours persuadé que j'ai, dans mon cœur comme dans mon imagination, de quoi comprendre toutes tes douleurs et sympathiser profondément avec elles. Tu sais bien d'ailleurs combien je te comprends, toi spécialement; personne, à ce qu'il me semble, ne peut mieux juger que moi la nature de ta passion actuelle. Il doit seulement m'être permis de déplorer que le bon Dieu n'ait pas permis à notre beau projet de voyage de s'accomplir. C'eût été, j'en ai la conviction, pour ton bien comme pour le mien.

« Ch. de M. »

que j'aime tant en *elle,* c'est qu'elle est si naïve, un peu déraisonnable, un peu extravagante quelquefois, mais si délicieuse! Elle a besoin d'un ami, d'un soutien. Elle est si faible!... Quel portrait!... Je suis absurde! »

« Le 6 juin. — Mon Dieu! je vous en prie, donnez-moi la ferveur que je n'ai plus! On est si heureux en priant bien, et c'est un bonheur qui doit durer toujours! Tous les sentiments vagues et passionnés qu'on éprouve lorsqu'on est jeune, donnent à la religion quelque chose qui calme et satisfait tellement l'âme... Oh! mon Dieu! j'ai oublié cette langue qui n'est comprise que de ceux qui n'aiment que vous. Cette langue, qu'on ne parle que dans une église, tout seul, je la savais autrefois, je la trouvais si belle, j'aimais tant à la parler! Mon Dieu! rendez-la-moi!

« Que le temps où j'allais à chaque instant à l'église prier pour *elle* est loin!... J'étais heureux! il me semblait que je priais de manière à être exaucé. O mon Dieu! quand je vous demandais sa conversion au détriment de ma vie et de mon bonheur, était-ce de celui de vous aimer? Oh! en la sauvant, Seigneur, faites que je ne me perde pas! Retirez-moi les jouissances que fait éprouver l'enthousiasme, mais laissez-moi l'amour du bien. Oh! celui-là, que je ne cesse jamais de le ressentir! »

« Le 8 juin 1832. — Autrefois le mot de patrie embrasait tous les cœurs. Aujourd'hui que l'intérêt le plus froid, l'intérêt personnel fait seul agir, la patrie est là seulement où le cœur éprouve sans réserve ces sensations qui font chérir tout ce qui est bien, tout ce qui est beau, et les concitoyens sont ceux qui vous comprennent et qui ont soif de la même vie que vous. »

ALBERT A M. DE MONTALEMBERT.

« Le même jour.

« ... Je n'ose te parler de moi. J'en aurais cependant grand besoin. Mon bon Charles, rallume en moi cette ardeur qui me faisait tant aimer le bien près de toi. Je remplis mes devoirs religieux avec moins de bonheur. Je cherche en vain la cause de ce changement, et je suis tenté de l'attribuer à l'air de Naples. Naples, depuis quelque temps, se lève devant moi avec mes horribles souvenirs et un avenir qui me fait peur. Pourtant je reprends confiance en pensant qu'un ange veille ici près de moi. Oh! non, je n'ai rien à craindre, tant que je la verrai : elle, si belle et si pure! Pourquoi donc alors ai-je perdu cette poésie que j'avais dans l'âme? Dieu nous ôte-t-il quelquefois sa grâce pour nous éprouver? Je le crois vraiment, car hier soir, arrivant dans le salon, j'y trouvai ma sœur Pauline pleurant. Nous allâmes sur la terrasse, où il faisait le plus beau clair de lune du monde. Elle ne tarda pas à redevenir ce qu'elle est toujours. Elle me fit comprendre que cette impression vague n'était chez moi que passagère, et je sentis me revenir cette ferveur qui fait vivre doublement. Elle me parla d'Alexandrine. — J'étais tout à fait heureux! Je lui dis tout ce que je souffrais depuis quelque temps, et après être restés une heure à causer ensemble, nous rentrâmes totalement guéris et heureux.

.... »

AU MÊME.

« Quelques jours plus tard.

« Cher bon ami, ce matin j'ai reçu ta délicieuse lettre et, sans un déjeuner en ville, je t'aurais répondu sur-le-

champ. Si tu avais pu voir le bien que tu m'as fait! Mille fois merci de ta confiance. J'en suis touché, car je n'ai d'autre droit que celui de t'aimer tendrement, tandis qu'il est naturel que je ne puisse rien te cacher, à toi si complétement bon, à toi à qui je dois des émotions si pures, si ineffables, à toi, enfin, qui m'es devenu indispensable. Je voudrais tant te montrer tout ce qui se passe en moi! Je me sens froid pour tout ce que j'aimais quand nous étions ensemble. Je suis dans un état d'indifférence inexplicable, car je l'aime. Mais je la vois là devant moi, comme un point lumineux à l'horizon, qu'on ne peut atteindre, et dont on ne peut détacher ses yeux, parce qu'il nous semble beau, et qu'il nous apparaît comme un pressentiment, comme une destinée! — Tu ne pourras sans doute me comprendre, ce que j'éprouve est presque aussi diffus. Ce qu'il y a de positif, c'est mon amour. »

AU MÊME.

« Jeudi matin, 4 heures.

« ... J'ai passé toute la nuit à travailler. Je n'aurais pu dormir et j'avais besoin de dévorer le temps, en m'efforçant d'éloigner ma pensée d'Alexandrine. Je voudrais savoir travailler. Je sens que je suis dans un de ces moments où l'on répare bien du temps perdu. Aide-moi, je veux travailler tant que je le pourrai. Guide-moi, je ne reculerai devant aucune étude. Je tenterai tout, j'ai besoin de m'occuper pour ne pas devenir fou. — J'aime si fort!

« Je ne me sens pas fort bien. Voilà deux nuits que je ne ferme pas l'œil, et la nuit dernière, je ne me suis pas même couché. Il faisait le plus beau temps du monde. J'ai travaillé à ma fenêtre jusqu'à cinq heures du matin.

« Cher ami, quand retrouverons-nous nos bons rires et notre bonne vie d'Amalfi! »

« Ce fut pendant une de ces nuits où il ne dormait pas qu'il m'écrivit le billet suivant :

« 2 heures du matin, mercredi.

« Que direz-vous en reconnaissant mon écriture! C'est mal à moi, je le sais. Vous avez le droit de vous fâcher. Mais que voulez-vous! vous m'avez fait sentir que j'avais une âme ; vous y avez allumé de l'enthousiasme pour tout ce qui est beau. Je vous dois la ferveur. Je vous dois d'adorer le bien. Mais quand je suis auprès de vous, je ne puis rien dire. Vous m'imposez, je crois. Que vous étiez bonne ce soir! Vous vous efforciez de me rendre heureux. Ne me croyez pas tant de présomption, et gardez pour ceux qui en sont dignes des paroles que vous prononcez *sans y penser*. Permettez-moi seulement de jouir en silence du bonheur de vous voir. Laissez-moi puiser dans votre âme ce qui fera vivre la mienne! — Si je pouvais être avec vous quelques instants, quel bien cela me ferait! Ici, l'on me croit distrait et l'on rit, mais je vous assure que j'éprouve quelque chose qui fait souffrir. Oh! oui, je me reproche de vous aimer, de vous le dire, et pourtant ce qui m'entraîne est plus fort que moi. Dites-moi que vous me pardonnez. J'ai été sur le point de partir pour Amalfi pour y passer quinze jours, non pas pour tâcher de vous oublier, je n'en aurais pas la force, ni surtout la volonté, mais pour vous débarrasser un peu de ma présence. J'ai pensé ensuite que vendredi vous n'auriez pas d'homme pour vous donner le bras en sortant du théâtre. S'il vous arrivait quelque chose! Je ne connais pas Mme K..., mais

je serai là, à la porte, quand vous sortirez, afin que vous me trouviez si vous avez besoin de quelqu'un. Dites-moi seulement si vous comptez rester jusqu'à la fin.

« Je ne vous ai rien dit, et je tremble de vous avoir déplu. Un peu d'indulgence! Je suis seul, il fait beau, et vous m'êtes tellement présente que je ne puis dormir.

« Je vous jure que, lorsque je suis près de vous, ce que j'éprouve me semble être le présage d'une autre vie. Comment des émotions de ce genre ne franchissent-elles pas la tombe?

« Oh! non, je ne crois pas qu'on puisse aimer avec innocence, avec profondeur; je ne crois pas qu'on puisse *vous* aimer enfin sans être pénétré de religion et d'immortalité.

« Adieu, je vous quitte. Je rendrais mal ce qui s'empare de moi. Appelez-le délire, folie, extase, mais je crois entendre une musique d'anges... Vous êtes avec eux. Oh! que vous êtes belle! »

« Il avait écrit sur l'adresse : *Pour vous, ne vous fâchez pas,* et il me le remit le lendemain avec plusieurs choses qu'il m'apportait.

« Le vendredi dont il parle, je devais aller à Naples dîner chez la comtesse K... et, avec elle (car ma mère ne voulait pas encore aller au théâtre), je devais aller entendre *Anna Bolena.*

« Pour la première fois depuis la mort de mon père, je mis une robe blanche, ce jour-là. Il y avait deux ans que je n'avais été au spectacle. Le théâtre de Saint-Charles était illuminé en l'honneur de la fête de la reine mère. J'écrivis le soir dans mon journal :

« Cette journée m'a paru longue et presque un rêve. »

« Cette voix charmante d'Ivanoff chantant le rôle de Percy, ce magnifique théâtre ainsi éclairé, la joie d'aimer et d'être aimée, tout rendit cette soirée magique pour moi. Le comte de Lebzeltern[1] vint me chercher dans le courant de la soirée pour me conduire dans sa loge qu'il avait prêtée à Mme de la Ferronnays. Je me sentais assez jolie pour désirer me montrer le plus possible à Albert et aussi à Pauline, afin qu'elle me jugeât. Je ne rejoignis qu'à une heure du matin ma mère, qui m'attendait chez la comtesse de Maistre pour retourner au Vomero. Si j'avais su que, pendant que j'étais étendue en voiture, fatiguée, mais gaie et heureuse de ma soirée, Albert marchait à côté de nous dans ce rude chemin de la montée du Vomero, poussant à la roue de notre voiture dans les passages difficiles, se cachant pour que notre domestique ne le vît pas lorsqu'il descendait de son siége afin de nous aider, et tout cela pour apercevoir encore une fois ma robe blanche dans notre cour, où il entra pendant que nous descendions de voiture et craignant beaucoup d'être aperçu!

« Oh! cela lui a fait mal à la poitrine! Je l'ai su après par Pauline, à qui il l'avait confié.

« Le lendemain soir, samedi, il écrivit le billet suivant:

« Que vous lisiez ou non cette lettre, je veux causer un moment avec vous. C'est un bonheur qui m'est toujours interdit lorsque je vais vous voir, et si vous ne me permettez pas de vous écrire, les émotions qui me remplissent le cœur me suffoqueront.... Dans le temps où j'avais le plus de ferveur, où j'éprouvais le plus de joie d'aimer Dieu, quelque chose me manquait. J'étais trop

1. Le comte Lebzeltern était, à cette époque, ministre d'Autriche à Naples. Il avait été longtemps collègue de mon père à Saint-Pétersbourg.

mauvais encore pour oser prier le ciel directement, et, le dimanche, lorsque je priais près de vous, j'aurais voulu la protection de vos prières. C'était à Rome. Oh! si vous aviez pu lire dans mon cœur, vous auriez été touchée de voir combien vous me faisiez aimer Dieu, à quel enthousiasme mon âme était ouverte! Je vous aimais bien fort, et vous ne le saviez point. Je trouvais une sorte de charme à ce mystère. Ici, moins bon, moins heureux, j'ai tout perdu en vous ouvrant mon cœur. J'ai cru... non, je n'ai rien cru... je ne sais ce que j'ai fait. J'ai perdu cette sécurité, cette tranquillité que j'avais!

« Vous m'accusez d'exagération. Mes paroles m'en donnent l'apparence, mais si vous pouviez lire dans mon cœur, vous y trouveriez quelque chose de plus vrai. Je ne sais point parler : ne m'écoutez pas, mais comprenez-moi. Que direz-vous si vous voyez cette lettre? Vous rirez peut-être encore.

« Eh bien, oui, riez; je suis un enfant, je suis un fou, mais je ne suis pas ridicule, *car je vous aime*. Adieu. Soyez heureuse surtout. — Il est trois heures. Je n'ai pas la moindre envie de dormir. A quoi bon, au fait? Je rêve si délicieusement éveillé! »

« Je n'ai pas encore dit que ma mère aimait beaucoup Albert, — « comme un fils, » disait-elle. Et elle disait encore : « Il a tout un ciel dans ses yeux. » Un soir qu'il venait de partir, et que nous lui avions crié adieu du balcon, il descendit l'avenue en chantant cette romance du duc (depuis cardinal) de Rohan, qu'il m'avait chantée quelques jours auparavant pour la première fois :

Ton souvenir est toujours là,
O toi qui ne peux plus m'entendre!

« Je me souviens qu'une ombre douloureuse passa sur

mon âme en entendant cette voix s'éloigner et s'éteindre! Oh! mon Dieu! et quatre ans plus tard — pas plus de quatre ans! — avec quels sanglots je devais écouter cette même romance, lorsque Fernand, à ma prière, me la chanta à Boury! . . . .

« Albert se faisait des reproches de n'avoir pas encore clairement avoué à ma mère ses sentiments pour moi. La peur de la trouver sévère l'arrêtait, et moi aussi.

« Le 1er août 1832, il écrivit à M. de Montalembert une lettre dont voici un passage dans lequel il parle de ses scrupules à ce sujet :

« Je partis de Castellamare à cinq heures du soir : à huit heures j'étais au Vomero. Je m'habillai, je restai un peu avec les miens, puis je courus chez Alexandrine. Le cœur me battait bien fort. Je la trouvai seule. Sa mère était sur la terrasse avec le prince L... dont je te parlerai[1]. Je fus un instant seul avec elle, ne pouvant parler. Elle me donna la main. Je vis bien dans ses yeux qu'elle sentait ce qui se passait en moi, et mon silence était plus éloquent que tout ce que j'aurais pu dire. Je restai là jusqu'à minuit, ivre de joie, car je suis sûr qu'elle m'aime un peu.

« Cher ami, comment cela finira-t-il? Pourrai-je jamais renoncer à elle? Je passe des rêves les plus délicieux aux plus affreux pressentiments!

« La bonté de sa mère pour moi ne fait qu'augmenter chaque jour; aussi je l'aime presque comme si j'étais son fils. Hier Alexandrine jouait du piano. Mme d'Alopeus était à la fenêtre, regardant la plus belle nuit du

1. La comtesse d'Alopeus était, à cette époque, veuve depuis plus d'un an. Le prince Lapoukhyn était venu en Italie dans le but de solliciter sa main, qu'elle lui accorda en effet l'année suivante.

monde. Je m'approchai d'elle et je lui dis : « Je suis poursuivi par la crainte d'avoir l'air faux. — Vous! me dit-elle. Avec de grands yeux comme les vôtres on n'a pas l'air faux, et je lis jusqu'au plus profond de votre âme. » J'étais ému. Je la suppliai de me dire ce qu'elle y voyait. — « Oh! plus tard, me dit-elle, on ne dit pas ces choses-là de but en blanc; plus tard nous en parlerons. »

« Le prince L., dont je veux te dire deux mots, est distingué et il a l'air de la franchise même. Il est immensément riche, et je crois qu'il veut épouser Mme d'Alopeus. Écoute un peu ce qu'il disait l'autre jour, mais jure-moi de n'en pas dire un mot à qui que ce soit. Mme d'Alopeus faisait une patience (à sa manière, tirant des horoscopes), il s'y trouva le mot *fiançailles*. « Oh! dit le prince, ce ne sont pas les miennes, c'est un mariage que je médite » (regardant de notre côté). De plus, je sais qu'il a dit à la comtesse : « Albert aime votre fille... et pourquoi pas? »

« Oh! comme je me souviens de ce jour, de ce retour qu'il décrit au commencement de cette lettre! Pauline avait causé longtemps avec moi dans ma chambre, qui était devenue obscure, puis elle était partie, et il n'était pas arrivé. En entrant dans le salon, j'avais eu un vague espoir de le trouver : il n'y était pas. Il était dix heures, je ne voulais pas encore cesser d'espérer: Maman proposa au prince de monter sur la terrasse. Je les laissai monter, et suivis le plus lentement possible, car je me disais : Dans ce moment il va entrer peut-être! Et cela arriva, comme il l'a conté. Et moi, de la joie de le voir, je ne pouvais parler. Cependant, comme ce silence prolongé en disait plus que je n'osais vouloir en dire, ce fut moi, je crois, qui le rompis la première, et toute la soirée je fus si joyeuse! Oh! mon Dieu! mon Dieu! Dieu

tout amour! cette pure extase, cette joie infinie, cet amour qui fait trouver parfait l'objet qu'on aime, n'est-ce pas un avant-goût de la manière dont tu nous permettras d'aimer *pour toujours* ceux que nous aimons déjà ainsi sur terre?

« Notre vie devenait de plus en plus délicieuse. Albert, plus sûr d'être aimé, se laissait aller à cette charmante gaieté que Pauline m'avait dit être un des traits de son caractère. Cette maison, dépourvue d'élégance, dont la vue même n'était belle que de la terrasse, s'illumina pour nous d'un charme magique, et nous aimions mieux y être que dans la charmante villa de ses parents, où nous pouvions moins bien nous parler. Mais j'en aimais le retour, parce qu'il m'accompagnait, et quelquefois nous rentrions par l'avenue, au lieu de prendre par la ruelle, qui était le chemin le plus court (mais je n'ai pas osé faire cela souvent, parce que j'avais peur qu'on ne s'en aperçût et qu'on ne devinât pourquoi j'aimais mieux le plus long chemin). Nous passions la plus grande partie de nos soirées sur la terrasse d'en haut. Cela était enchanteur! ces deux golfes, ces rivages, ce Vésuve d'où ruisselaient des rivières de feu, un ciel toujours étoilé, un air toujours embaumé! Et avec tout cela, *s'aimer!* s'aimer en osant parler de Dieu!...

« Je n'avais pas envie de tromper Albert sur mon caractère, son amour dût-il diminuer en me connaissant telle que j'étais; je voulais le mettre à l'épreuve, ou pour le guérir entièrement, ou pour me fier à lui pour toujours, s'il résistait à cela. Je lui donnai donc un petit livre *vert,* premier confident de mes pensées. Il le lut et voici ce qu'il écrivit dans son journal, après cette lecture:

« 6 heures du matin. — J'ai la fièvre. La nuit que je

viens de passer à lire ce petit livre m'a donné un accès de folie. C'est en vain que je voudrais décrire les divers sentiments qui ont rempli mon âme : tristesse pour ses souffrances, épanouissement de tendresse, jalousie jusqu'aux larmes, enfin de l'amour... amour qui me tue.

« Il est six heures du matin, et je ne me suis pas encore couché. Je ne puis dormir. J'ai seulement besoin de la voir, de lui parler, de lui dire tout ce qu'elle me fait souffrir... »

« Et moi aussi je souffrais. Je craignais l'effet de ce petit livre. Albert nous manqua dans le commencement de la soirée, et cela prolongea mon anxiété. Nous allions au théâtre voir *la Gazza Ladra*. Je me sentais comme une coupable, lorsqu'enfin il entra dans notre loge. Je le vis triste, sombre. Il me demanda la permission de me remettre un billet parce que le lendemain il allait à Castellamare, et il le mit dans l'étui de ma lorgnette. Mille craintes m'agitaient. Je ne savais ce que je faisais, et de tout l'auditoire je fus bien certainement celle à laquelle l'opéra fit le moins d'effet. Mme Malibran faisait pleurer tout le monde, et la musique était bien d'accord avec nos sensations ; mais, malgré la douleur de le quitter pour plusieurs jours, j'étais pressée de rentrer pour lire son billet : il contenait peut-être un adieu. Oh ! je pensais que je saurais bien voir si son amour était diminué. Seule enfin dans ma chambre, je lus ceci :

« Je ne pourrai pas vous parler aujourd'hui, et comme demain je pars pour Castellamare, vous me pardonnerez bien cette violation du traité. Je me suis couché ce matin à 6 heures 1/2, car vous pensez bien que votre petit livre m'avait ôté toute envie de dormir... Je ne saurais vous dire les sensations diverses qui m'ont agité cette nuit. J'étais si malheureux de vos souf-

rances, de vos scrupules, de vos tourments, de vos inquiétudes sur votre caractère, que j'en ai eu bien promptement la fièvre. Dieu! comme chaque page ajoutait à mon *amitié* pour vous! Je me suis surpris plusieurs fois vous consolant, vous rassurant. Il me semblait vous avoir près de moi et que vous me parliez comme à votre meilleur ami... Je vous aimais, comme je ne l'avais pas fait encore... Vos prières à Dieu, vos divines émotions en entrant dans nos églises, vos craintes d'être coupable, le sacrifice que vous faites si souvent à Dieu de votre bonheur (et quelquefois pour d'autres que vous-même), enfin vous tout entière exposée à mes regards par vous-même! Je vous jure que ma pauvre tête n'y tenait plus, et j'ai été forcé d'ouvrir ma fenêtre pour respirer l'air du matin, car le jour était déjà levé.

« Que ce soir est loin encore! J'ai peur de vous voir. Pourrai-je me contenir? Oh! parlez-moi, dites-moi tout ce qui vous occupe. Vous êtes mon âme! ma vie! Parlez-moi de tout ce qui est bon — de vous. Montrez-moi votre second livre. Oh! n'ayez pas de meilleur ami que moi. C'est vrai, il avait de l'esprit, et je n'en ai pas. Il avait tout pour plaire, moi je n'ai rien. Mais il vous a dit : Je vous aime. Dites-moi qui paraissait le plus vrai, — lui ou moi [1]. »

ALBERT (DANS SON JOURNAL).

« 29 août 1832. — Puis-je me rendre compte à moi-

1. Alexandrine avait été l'objet, l'année précédente, à Berlin, d'un sentiment qui semblait sincère, et auquel, avant de connaître Albert, elle n'avait pas été tout à fait indifférente. C'est là ce qui la rendait défiante d'elle-même et lui faisait craindre que ce qu'elle ressentait maintenant ne fût l'effet de l'inconstance de son caractère; car cette personne qui fut ensuite si ferme, si tendre et si dévouée, avait par nature (ou du moins *croyait avoir*) un caractère incertain et vacillant.

même de ce que j'éprouve?... Depuis quelques jours je souffre tout à fait : il me semble que l'intérieur de ma tête s'est détaché. On doit éprouver cela quand on devient fou. J'en suis content. Je voudrais mourir en l'aimant. Comment se fait-il cependant qu'un caractère aussi changeant ne me refroidisse pas?... Mais comment se fait-il aussi qu'avec un cœur si facile à toucher, un amour aussi profond, aussi tendre, aussi passionné que le mien ne lui inspire qu'un peu d'amitié en retour? Quand je la vois, un bonheur mêlé d'angoisses me brise le cœur, et parfois j'aimerais mieux la voir morte que de la savoir heureuse sans moi..... »

« Puis se trouve une sorte de rêverie au bout de laquelle se lisent ces mots :

« Je ne puis mourir sans toi, nous sommes liés ensemble. Quel bonheur alors de mourir! Nous nous envolerons tous deux vers notre patrie! Vois-tu le Seigneur nous tendre les bras? Qu'il est beau! Quelle clarté l'environne! Qu'est-ce qui brille ainsi? Oh! ce sont les âmes des bienheureux. Oh! viens! viens! Je saurai t'y porter! »

« Parmi toutes les romances qu'il me chanta dans ce temps-là, je me souviens surtout de celle-ci, dont les paroles sont attribuées à Thibault, comte de Champagne, et qui est adressée à la reine Blanche. Il la chantait souvent, et c'est la seule romance qu'il m'ait jamais copiée :

Hélas! amour, quelle douleur,
D'aller loin de sa souveraine!
Las! je ressens autant d'ardeur
Qu'en la quittant ai de douleur :
Mais laisse auprès d'elle mon cœur
Qui doit rester en son domaine.

Tous les chevaliers partiront
Pour ce guerrier pèlerinage;
Et si dames qui resteront
Manquent à ceux qui s'en iront,
Pour lâches seuls les trahiront,
Car tous les preux sont du voyage.

Qui ne veut vivre pour rougir,
Mourant pour Dieu doit faire envie,
Pour Dieu doit s'en aller mourir
Qui ne veut vivre pour rougir.
Que dis-je? Un seul ne doit périr,
Naîtront tous à plus belle vie!...

« L'idée de la mort se trouve dans cette romance comme dans celle qu'il m'a chantée plus que toutes les autres (*Son souvenir est toujours là*). — Oh! la mort est toujours mêlée à la poésie et à l'amour, parce qu'elle mène à la réalisation de l'une et de l'autre!

« Le soir du 31 août, je lui donnai mon second livre, ayant collé du papier sur les dernières pages, où il était question de lui, et me fiant à lui pour ne pas le détacher. Hélas! il y avait encore bien des folies dans ce livre qui auraient pu le détacher de moi. Je n'en avais nulle envie, mais je voulais agir bien honnêtement, et, au fond, comme on n'est jamais sûr de ses motifs, je ne jurerais pas que je n'aie aimé lui laisser lire l'expression de ceux de mes sentiments que je savais devoir lui plaire. Cependant ce que lui avait fait éprouver mon livre vert me rendait inquiète pour le contenu du *bleu*.

« La veille, ou le jour même, il avait écrit dans son journal les lignes suivantes, après lesquelles ce volume se termine par une prière à la sainte Vierge (le *Memorare* tant répété par nous tous depuis) :

« Oh! mon Dieu, ne vous retirez pas de moi! Pardonnez-moi mes fautes, donnez-moi l'énergie que je n'ai jamais eue. Rendez-moi cette ferveur dont j'étais si rempli et qui, depuis qu'elle ma quitté, m'a laissé sans défense contre l'ennemi sans cesse éveillé et rôdant autour de moi. Oh! mon Dieu, je vois cet hiver s'approcher avec effroi. Et qu'il sera différent du dernier! Oh! Marie, ma mère, priez pour moi, ne m'abandonnez pas et donnez-moi du courage pour étouffer tout respect humain. Que je puisse faire rougir mes ennemis, mais non les faire rire! J'ai honte de le dire, mais je crains les moqueries des gens du monde. Je voudrais prendre une attitude noble et indépendante; indulgent pour les autres, sévère pour moi-même; ne point souffrir de plaisanteries sur ma manière d'être, mais aussi ne point m'ériger en censeur; aller beaucoup dans le monde, parce qu'on peut s'y amuser sans faire de mal; aimer toujours A... sans être ridicule; être homme et ne pas la compromettre par des enfantillages; et, par-dessus toutes choses, mon Dieu, chérir la vertu. Oh! rendez-moi cette sensibilité que j'avais pour le bien. Rallumez dans mon cœur le feu de votre amour tout divin. Purifiez ce sentiment qui est ma vie aujourd'hui. Donnez-moi, ô mon Dieu! de l'empire sur moi-même, et ne permettez pas que, dans le trouble de mon émotion, je blesse ses oreilles par des discours déréglés. Que je la respecte plus que tout au monde et que je me rende digne de l'aimer sans jamais aspirer à un plus grand bonheur!

« Oh! mon Dieu! donnez-moi des larmes, de la ferveur, de l'enthousiasme, de l'amour. »

ALBERT A M. DE MONTALEMBERT.

« 29 juillet 1832.

« Chaque jour est un nouveau pas vers ma perte : je vois devant moi un abîme. Cher ami, si tu savais ce que je souffre! Et cependant je devrais être au comble du bonheur, car je ne lui suis plus aussi indifférent. Elle a vu ce qui se passait dans mon cœur, elle en a été touchée. Eh bien! je n'en suis que plus triste. Parfois je crois que ce n'est qu'un peu de reconnaissance, et je m'en sens humilié; et si je me laisse un instant bercer par la douce illusion d'être véritablement aimé, j'éprouve une angoisse indéfinissable! Qu'elle était belle ce soir!... Après avoir chanté, elle est venue à moi : — « Ne soyez donc pas triste, m'a-t-elle dit. — Comment pourrais-je être gai? lui ai-je répondu. La vie me pèse; puis-je jamais être heureux? Votre bonté m'accable, car je sais que je ne puis être aimé. Non, faites-moi grâce de votre pitié. J'aime mieux être haï. Je ne serai pas humilié. » Si tu savais comme je souffrais! Et, pour m'achever, elle me dit : « Vous êtes toujours exagéré. Laissez donc! vous m'oublierez, vous retournerez à..... » Oh! mon cher, si tu savais comment elle me dit ces dernières paroles! Je ne pouvais répondre. — « Vous ai-je fait de la peine? reprit-elle. Eh bien! non, je vous crois, mais vous avez changé si souvent, et on m'a toujours oubliée! » Oh! Charles, j'aurais voulu mourir! Et quand je songe qu'elle ne pourra jamais être à moi, puisque je n'ai pas de fortune. Tu dois comprendre tout ce que je souffre, toutes mes pensées, tous mes désirs! J'ai tellement pris l'habitude de la voir, d'être avec elle, qu'il me semble qu'elle est à moi, qu'on ne peut plus me l'enlever. Quand je l'entends louer, j'en suis heureux et fier. Elle me

parle souvent de toi, et si tu savais de quelle manière! Je pourrais être jaloux, je te le jure. Je te raconterai cela quand nous nous reverrons. Si tu savais, mon bon ami, comme tu me manques, comme je t'aime! Moi, autrefois si malheureusement confiant avec tout le monde, tu es aujourd'hui le seul à qui j'ouvre entièrement mon cœur! »

DU MÊME AU MÊME.

« Vomero, 8 septembre 1832.

« Te le dirai-je? Notre genre de relation m'inquiète. Depuis quelque temps nous n'avons qu'un seul sujet d'entretien, et tout a l'air fondé en ce moment sur une base qui pourrait nous manquer un jour. Il faut que notre confiance réciproque soit la conséquence d'une amitié forte, tendre, à toute épreuve, et non pas que notre affection soit l'effet d'un intérêt commun et d'une sympathie momentanée. Je crois qu'on ne peut avoir qu'un seul ami et confident. Cet ami, je l'ai trouvé en toi! Je te parle à toi seul de ce qui est renfermé dans mon cœur. Je me sens néanmoins bien loin de toi. Tu t'occupes de nobles questions, tandis que je suis livré à la nullité. Mais, mon ami, pour les sentiments intimes et secrets de l'âme, j'espère avoir reçu de Dieu la faculté de les comprendre, de les sentir, de les chérir! C'est cet épanchement dans un cœur ami qui rend l'amitié inviolable. — Une légère différence d'opinions politiques ne saurait porter atteinte à un lien aussi sacré.

« Mes affections, dis-tu, perdent en profondeur ce qu'elles ont de trop en effervescence. » Cette phrase m'a fait mal. Oh! non, ce n'est pas un rêve, ce n'est pas de l'exagération, ce n'est pas de la légèreté, qui agite mon cœur. Il est complétement rempli! Elle m'a livré son journal. Là, je vois jusqu'aux plus secrètes pensées de son cœur. Ce

livre lui tient lieu de confesseur, et toutes les actions de sa vie y sont renfermées. L'article qui me concerne est à la fin. Elle m'a prié de n'y pas regarder, se fiant à ma bonne foi. — C'est là, je n'ai qu'à le lire. Mais elle a confiance en moi, je ne la trahirai pas. Cher ami! crois-tu vraiment que mon amour ne soit pas profond? Après t'avoir ouvert mon cœur, est-ce ainsi que tu as su y lire? Je n'essayerai pas de te dépeindre ce qui se passe en moi. Je le rendrais sûrement mal. Si tu crois qu'il y a de l'exagération, patience! le temps sera juge. Dans ces sortes de choses-là, les serments sont absurdes. Attendons, et nous verrons si dans cette vie tout doit finir, si rien n'est sûr, s'il ne faut s'attacher et ne croire à rien.

« Adieu, mon bon Charles. Je t'aime comme mon meilleur ami. Songe que c'est ton amitié tout entière qu'il me faut, et que je ne me contente pas de ce que tu m'accordes: — « une large part d'affection et de gratitude pour la part que j'ai prise à l'intérêt actuel de ta vie. » — Cette phrase m'a fait cruellement souffrir. Tu as l'air de me jeter un salaire pour ce que tu appelles mes bontés. »

« Albert était parti pour Castellamare. Ses parents et ses sœurs y étaient aussi depuis quelques jours, et nous devions les rejoindre et y passer quelque temps avec eux. Le prince Lapoukhyn se trouvait aussi à Castellamare. Le 15 septembre, il écrivit à ma mère, et le même messager lui apporta une lettre d'Albert, et à moi une autre de Pauline.

« Voici la lettre d'Albert à ma mère :

« Quelle trahison! C'était avec une peine infinie que nous consentions à rester jusqu'à vendredi sans vous voir, et vous nous menacez de prolonger notre tourment

de quatre ou cinq jours!... Détrompez-vous et attendez-vous à nous voir tomber dans votre salon un de ces jours. Je ne saurais vous dire quelle est ma joie quand je rencontre le prince. Il me semble trouver en lui un compagnon d'infortune exilé comme moi... Je vous jure bien sans plaisanterie que, loin de vous, la vie est insupportable.

« Si ce n'est pas trop exiger, je vous en prie, répondez-moi deux bonnes petites lignes par le porteur de ce stupide billet. Je vous baise les mains. Je suis aux pieds de Mlle Alexandrine. Je vous en conjure, même si vous ne le pensez pas, dites que vous regrettez un peu vos pauvres habitués. Au revoir bien vite, car il est absurde de songer à vivre longtemps loin de vous. J'aurais besoin de causer avec vous, mais je n'ose. Je ne sais comment vous appeler. « Madame... » est si froid. « Chère comtesse... » *questo poi*... Je voudrais trouver un *mezzo termine* impossible. — Je ferme ma lettre, car si je vous disais tout ce que j'ai dans le cœur, vous feriez peut-être semblant de vous fâcher, et j'aurais peur! »

« Ma mère se mit de suite à répondre à ce billet, et moi j'écrivis sur la même feuille :

« Bonjour, Albert. Je suis tout étonnée de notre solitude, et aussi de l'idée de la quitter pour aller nous jeter dans ce monde de Castellamare. J'ai une espèce de peur d'y aller. J'ai voulu m'occuper, mais je n'ai rien fait; j'ai seulement achevé le livre que vous m'avez prêté. Le piano est resté dans un affreux désordre et n'a pas même été ouvert depuis deux jours. Depuis votre départ le vent gémit dans les bois qui nous entourent, de manière à inspirer des histoires à la Radcliffe; mais je ne suis pas en train de composer. — Que fait ma petite Pauline? Pourquoi n'en parlez-vous pas? Je vais lui écrire un mot; remettez-le-lui. — Demain nous

dînons chez les Stackelberg, après-demain nous faisons nos paquets — et lundi nous nous revoyons. »

« J'écrivis cela et je rentrai dans ma chambre, d'où j'entendis peu après annoncer M. de Pietracatella et M. de Sass. Puis, tout de suite après des cris de surprise et des voix bien connues! C'était Albert et le prince qui étaient partis à la dérobée de Castellamare pour venir nous voir, et qui se faisaient annoncer ainsi. Oh! quelle joie d'avoir ainsi, par surprise, une de nos chères soirées! J'étais si gaie!... Je chantais au piano l'air de *la Muette :* « *Oh! moment enchanteur,* » lorsqu'Albert, vis-à-vis de moi et me parlant debout, me demanda ce que je penserais s'il avait lu dans le livre bleu ce que j'avais caché avec le plus de soin. Je fus effrayée, mais je répondis que j'étais bien sûre qu'il en était incapable. — « Si je l'avais fait?—C'est impossible, je ne le croirai jamais.— Je l'ai fait! — Non. » Mon angoisse allait un peu croissant, cependant je refusais absolument de le croire. — « Voulez-vous que je vous cite une phrase pour vous convaincre? — Vous ne pourriez pas, vous l'inventeriez. — *Je crois que j'aime Albert!* » me dit-il alors en me regardant le plus profondément possible. Mes yeux, qui étaient levés sur les siens, retombèrent, mais non sans avoir changé de regard, de manière à l'attrister pour toute la soirée. Certes, je ne sentis pas dans ce moment là que je l'aimais. Mais cela revint bientôt, quand je le vis tout à fait malheureux.

« Le 18 septembre nous quittâmes le Vomero pour aller à Castellamare, où Albert vint à notre rencontre et nous conduisit à l'appartement préparé pour nous à l'Albergo Reale. Il avait l'air aussi triste que lorsque nous nous étions quittés au Vomero; je n'y tins plus et je lui dis quelques mots qui nous remirent à notre aise et nous

rendirent aussi heureux qu'autrefois — plus heureux, car il n'y avait plus entre nous cette barrière de déguisement qui existait auparavant. Pauline vint me voir; elle me dit qu'Albert lui avait avoué sa trahison, et elle me conta que, lorsqu'il avait commencé cet aveu, il s'était servi de termes si forts que, tout effrayée, elle lui avait demandé s'il avait osé m'embrasser! et que, à son tour, Albert avait reculé d'effroi à cette question, tant il se sentait incapable d'une telle hardiesse.

« Nos réunions du soir à Castellamare avaient lieu chez la comtesse K. On se rassemblait là en grand nombre et on y dansait sur une vaste et charmante terrasse transformée en salon, où elle se tenait toujours. Ce premier soir (mardi 18 septembre), je dansais la mazurka avec le comte d'A... Albert, dans une des figures, passa brusquement devant mon danseur, qui, étant d'un naturel prompt à saisir tout motif de querelle, eut l'air de se trouver offensé par cette circonstance insignifiante. J'entendis quelques mots qui m'inquiétèrent, et je ne fus pas rassurée par la manière dont Albert répondit aux questions que je lui fis pendant qu'il nous reconduisait chez nous. Ceci se passait la veille d'un grand déjeuner à Pompéia, auquel nous étions tous priés.

« Le lendemain matin (mercredi 19 septembre), après une nuit bien inquiète, je fus ravie d'entendre la voix d'Albert au salon. Ensuite l'idée me vint qu'ils s'étaient peut-être battus le matin, avant cette partie que nous allions faire tous ensemble. Mais bientôt il me sembla deviner que tout n'était pas encore arrangé entre eux. Le rendez-vous des voitures était au café Nuovo. Pauline monta dans la nôtre. (Albert était à cheval.) Elle me regarda, et me dit : — « Qu'as-tu? Tu as l'air d'avoir vu un revenant. » Je me taisais, ne voulant pas l'effrayer peut-être inutilement. Quand nous fûmes arrivés à Pom-

péia, j'aperçus de loin Albert et le comte d'A..., qui marchaient ensemble dans un chemin écarté. Puis j'entendis son père, à ce qu'il me sembla, demander avec un visage inquiet : — « Où est Albert ? » Alors je ne pus retenir mes larmes. Pauline seule les vit, et je ne voulus pas les lui expliquer, mais je cherchais dans ma tête comment sauver Albert. Je vis Fernand seul devant moi (à qui je n'avais jamais parlé[1]). Je m'approchai de lui, et je ne pus rien proférer qu'en pleurant : — « Où est Albert? où est Albert?» Fernand, devinant que je savais tout, me donna des détails et me jura qu'ils causaient ensemble pour se raccommoder. On vint nous appeler pour le déjeuner, un grand déjeuner de cinquante personnes au milieu des ruines de ce lieu. Je mourais de honte d'y aller avec ma figure en pleurs ; il le fallut cependant. Je choisis ma place entre Pauline et Hedwige Lubomirska[2], chez laquelle j'espérais trouver de la sympathie. Fernand venait souvent derrière moi m'assurer que tout allait bien. Je revis Albert. Maman me regardait. Toute l'histoire commençait à se répandre, mon embarras redoublait. Enfin on se leva de table, et on alla regarder une fouille, pendant laquelle Albert, passant près de moi, me dit dans l'oreille : — « Oh ! je vous aime plus que la vie ! »

« Plus tard, on dansa dans le Forum. J'y dansai le cotillon avec Albert. A sa prière, je fus une fois chercher pour valser le terrible ennemi que j'avais tant craint. Oh ! ce que je sentis en pensant que ce bras qui me faisait danser aurait pu tuer mon Albert[3] !

1. Il était arrivé depuis peu.
2. Depuis princesse de Ligne.
3. Celui qui avait provoqué Albert ce jour-là périt lui-même malheureusement dans un affreux duel, trois ans après.

ALBERT AU COMTE DE MONTALEMBERT.

« Castellamare, 29 septembre 1832.

« Depuis longtemps je remets le plaisir de t'écrire, car j'ai la tête si peu à moi que j'ai de la peine à rassembler deux idées. J'ai lu ce matin votre *soumission*. Que c'est beau, mon cher! mon père en est transporté[1]!

« Écris-moi donc vite ce que tu vas devenir. Reviens-tu en Italie? Restes-tu à Paris? Ai-je quelque chance de te retrouver? Je crois aller à Rome au mois de décembre, d'abord pour travailler un peu, ensuite pour m'éprouver en m'éloignant d'*elle* pour quelque temps,

« ... Cher bon, tu vas m'en vouloir, mais il faut que je te parle de moi. Depuis ma dernière lettre, que de choses se sont passées! Je ne croyais pas possible de résister à tant de bonheur! Je t'ai parlé de son journal qu'elle m'a donné à lire. Après avoir lu et relu ce livre, et, en la connaissant, avoir appris à l'aimer plus que jamais, j'arrivai à la fin qu'elle m'avait interdite, en enfermant dans une bande de papier les pages qui contenaient pour moi plus que la vie. Tu vas te récrier contre cet abus de confiance: qu'aurais-tu fait à ma place? Je luttai plusieurs jours, mais enfin, dans un moment de délire, j'enlevai ce faible obstacle! Et là, je ne tenterai pas de te dire ce que je devins, je l'ignore moi-même..... Elle m'aime, mon cher. Comprends-tu ce

1. Il parle de la soumission de MM. de Lamennais, Lacordaire et Montalembert à l'arrêt du Saint-Siége relativement à *l'Avenir;* soumission honorable et féconde pour les deux derniers, qui, après cet acte d'obéissance, se relevèrent forts et fidèles, et demeurèrent les glorieux champions de l'Église. Mais, hélas! celle de M. de Lamennais n'eut pas les mêmes conditions d'humilité et de sincérité; du moins, ce qui suivit de si près peut le faire craindre.

que je veux dire? Elle a de l'amour pour moi!... Le moment où je lui appris ma trahison fut affreux! Il y avait du mépris dans ses yeux! L'enfer ne fait pas tant souffrir. Je fus longtemps à me remettre. Mais enfin ma faute est oubliée, et elle ne m'en veut plus de savoir son secret. Je ne parle pas de ce qui se passe en moi, tu le devines[1]. L'autre jour je fus au moment d'avoir un duel pour une bêtise. Le lendemain de la dispute, je trouvai mon adversaire à Pompéia, où nous étions tous à un grand déjeuner. Là, j'eus une dernière explication, et l'affaire s'arrangea. Pendant tout le temps, mon ami, elle ne me perdait pas de vue. Elle pleurait, elle sanglotait. Que se passait-il en moi? Était-ce de la douleur ou de la joie? Je n'en sais plus rien. Enfin, tu vois dans quel état je suis; les émotions me suffoquent. Est-ce affreux pressentiment, ou seulement crainte, inquiétude de la perdre? Perdre mon âme, plus que ma vie, est-ce possible? Charles, je ne vis pas, chaque nouveau jour me fait peur, et je voudrais retenir les heures. Chaque jour qui finit était si beau! Oh! jamais je n'ai mieux compris le malheur que depuis que mon âme est si remplie de joie! Un si beau bouquet doit-il se faner? Oh non! c'est pour toujours, ce bonheur doit vivre par delà le tombeau, et c'est le ciel qui s'ouvre pour moi dès ici-bas!

« Tu vas me dire qu'il y a de l'exagération. Oh non! mon ami. Cette délicieuse sérénité qui me remplit l'âme

1. Il ne paraît pas que l'indignation de M. de Montalembert au sujet de cet abus de confiance ait été aussi grande qu'Albert le craignait. Voici sa réponse : « Quant à ton affaire de journal, je ne trouve aucun tort chez toi, et je suis sûr que la colère n'a été ni vive ni profonde, et surtout qu'il n'y avait pas, comme tu le dis, du mépris dans ses yeux. On ne met pas une feuille de papier entre l'homme et son bonheur, quand on ne veut pas qu'il s'en doute. »

m'est un sûr garant que mon bonheur est vrai et profond. Demain elle me donne de ses cheveux. Je les porterai toujours dans un médaillon suspendu à mon cou. Quel talisman contre le mal! J'ai la fièvre ; tant de bonheur me remplit l'âme d'une vie qui me tue !.........

« Sa mère sait tout. Si tu savais comme elle est bonne et tendre ! Tu n'as pu la connaître et pourtant tu l'aimes déjà. Adieu. Quand te reverrai-je? Je n'ai jamais eu si besoin de toi! J'ai le mal du pays. Je souffre de ne rien faire d'utile, et je voudrais me rendre digne du bonheur qui m'arrive.

« Ton ami pour la vie,

« ALBERT. »

« Nous quittâmes Castellamare le 29 septembre, et je ne sais pourquoi, mais au moment de partir je me mis à pleurer un peu. Je le cachai aux autres, mais lui s'en aperçut, et sa pitié me fut si douce! Je ne pus pourtant pas lui dire ce qui me faisait pleurer, — je devais le revoir le lendemain. Était-ce parce qu'une jolie époque de ma vie finissait? Était-ce parce que je regrettais la fin de ce séjour pendant lequel, pour la première fois, nos âmes s'étaient vues sans détour?

« Un de ces soirs, à Castellamare, nous étions ensemble au balcon à regarder le coucher du soleil dans la mer. Maman n'était pas même dans la chambre. Il nous semblait être seuls au monde avec Dieu. Albert suivait avec extase le soleil, et il dit :— « Oh ! si nous pouvions aller où il va! On se sent si envie de le suivre, de voir un nouveau pays ! » Je suis sûre qu'en ce moment il eût aimé mourir ! J'admirais son enthousiasme, mais je n'en partageais qu'une faible partie; je pensais plus à lui, et lui, plus au ciel. J'admirais le ciel par lui, lui y allait tout seul. Oh! après des moments comme ceux-là, comme

la soirée qui suivait me semblait sanctifiée! Avec quel délicieux et calme bonheur j'allai m'occuper de ma toilette, pour apparaître ensuite un peu plus jolie aux yeux de celui qui me rendait meilleure[1] ! »

Les pages de l'histoire d'Alexandrine et d'Albert que l'on vient de lire, et qui rendent compte de cette période enchantée de leur vie, contiennent l'expression de sentiments que quelques personnes trouveront sans doute trop passionnés et trop romanesques. Toutefois, l'idée de supprimer un seul de ces passages ne m'est pas venue. Ne fallait-il pas, en effet, qu'on sût ce qu'avait été cet amour consacré et sanctifié, depuis, de toutes les manières? Et n'est-il pas toujours utile d'ailleurs d'apprendre au monde, qui se plaît à croire froids et insensibles ceux qui savent rester maîtres d'eux-mêmes et fidèles à la loi de Dieu, quels sentiments vifs et tendres peuvent remplir le cœur pur d'un chrétien ? Si ensuite l'on me reprochait le charme même d'une telle peinture, comme un danger de plus, je demanderai encore une fois aux esprits assez austères pour le craindre, de suspendre leur juge-

1. Alexandrine avait laissé à Berlin une amie qui lui était infiniment chère, M[lle] de Splitgerber (depuis M[me] Wolff). Elle portait le même nom que moi, et Alexandrine l'appelait Pauline I[re], parce qu'elle l'avait connue avant moi. Ayant l'habitude de lui ouvrir son cœur, elle n'avait pas tardé à lui parler d'Albert, et voici en quels termes, dans une lettre écrite à son amie le 16 août 1832 (du Vomero) « Maintenant je vais vous parler de moi. Je le fais presque en tremblant. Oh! Pauline, ne vous moquez pas de moi si je suis folle, extravagante, coupable, ridicule. Je suis en même temps trop malheureuse pour qu'il soit permis à mes amies de se moquer de moi. Allons, je veux secouer l'espèce de sentiment de honte que j'éprouve, et vous dire sans plus de retard que j'aime Albert... C'est écrit, et je vous répète ma prière de ne pas vous moquer de moi. Excepté son âge, il est de tous les hommes que j'ai rencontrés celui qui ressemble

ment et de lire avec indulgence tout ce qui, dans ce genre, pourra encore les surprendre dans la suite de cette histoire. S'ils veulent bien l'achever, ils y verront l'amour de Dieu surmonter l'amour humain; ils y verront la foi tout dominer, la douleur tout purifier. Ils verront enfin comment surent souffrir et mourir ceux qui surent aimer ainsi.

C'est à regret que je prends maintenant, pour un instant, la place d'Alexandrine dans le récit des faits. Mais je dois me souvenir que j'écris pour ceux qui ne la suivraient peut-être pas avec autant d'intérêt que moi dans les détails minutieux de ce passé où tout m'est cher et présent. Je dirai donc, sans revenir aux heures et aux jours marqués par elle avec tant de soin, qu'après le séjour à Castellamare, dont elle vient de faire le récit, nous retournâmes tous achever le mois d'octobre au Vomero; puis que nous revînmes à Naples, où le hasard (qui nous était si favorable en ce temps-là) ayant rendu vacants les deux appartements d'une même maison à Chiaja, nous nous y établîmes tous ensemble pour l'hiver, Mme d'Alopeus et Alexandrine au premier étage, et toute notre famille au second.

le plus à l'idéal que je m'étais formé. Une sympathie extraordinaire a fait naître mon amitié pour sa sœur, — la même existe entre lui et moi... Oh! chère amie, que je voudrais vous le faire connaître! vous concevriez ce que j'éprouve. C'est l'âme la plus tendre, la plus passionnée, en même temps le cœur le plus droit, les sentiments les plus nobles. Il a beaucoup de modestie, d'humilité même; et cependant il a une noble fierté, du courage, de l'exaltation; et avec cela, quand il est gai, une gaieté enfantine, car (et cela doit vous plaire) il ne se donne jamais l'air plus âgé qu'il ne l'est véritablement; il est parfaitement naturel et simple dans tout ce qu'il fait. Je ne nomme pas sa plus grande qualité, — ses sentiments religieux, profonds, inébranlables. Ajoutez à tout cela un amour pour moi comme je n'en ai jamais inspiré, et jugez si je puis rester insensible. »

Fernand nous avait rejoints deux mois auparavant, et, depuis le jour du déjeuner de Pompéia, il s'était lié avec Alexandrine d'une amitié fraternelle et intime qui ne s'est jamais affaiblie depuis. Il aimait tendrement Albert et ne se croyait nullement obligé d'être son mentor; il était au contraire disposé à trouver bien tout ce qu'il faisait et tout ce qu'on faisait pour lui. Alexandrine ne pouvait donc avoir à la fois un ami plus dévoué ni un confident plus indulgent et plus discret. Au reste, après cette scène de Pompéia, mon bon père, ma mère, celle d'Alexandrine, et même l'excellent prince Lapoukhyn, qui, agréé alors comme le futur époux de Mme d'Alopeus, se trouvait avoir un certain droit à se mêler des affaires de sa fille, commencèrent à songer aux moyens de rendre leur mariage possible; et, malgré bien des difficultés survenues plus tard, qui furent autant d'épreuves pour Albert et Alexandrine, il ne vint plus dans l'esprit de personne de penser à une autre destinée, ni pour l'un, ni pour l'autre.

Toutefois mon père trouva nécessaire qu'Albert éprouvât un peu la solidité de ses sentiments en s'éloignant pour quelque temps, et il fut décidé qu'il irait à Rome passer une partie de cet hiver que nous commencions si joyeusement sous le même toit. Dans ce temps-là, nous ignorions ce que c'est que le malheur, et nous trouvions fort lourds les moindres chagrins. Aussi cette sentence nous parut-elle sévère, et tous, hormis Albert, nous étions disposés à en murmurer un peu. Mais pour lui, il était empressé à accepter tout ce qui pouvait servir à prouver la réalité de ses sentiments, et il désirait complaire à mon père de toutes les façons. Il croyait lui causer une sorte d'anxiété en cette circonstance, et il en souffrait, tout en bénissant la tendresse de nos parents et leur condescendance pour des vœux qu'ils ne pouvaient com-

bler sans avoir plus d'une difficulté à vaincre et plus d'un sacrifice à faire.

Albert n'avait pas du reste attendu l'époque du déjeuner de Pompéia pour ouvrir son cœur à mon père, et voici un billet qu'il lui avait adressé quelque temps auparavant au Vomero, mais dont j'ignore la date précise. Je crois cependant qu'il fut écrit peu de jours après celui où il avait dit à Alexandrine près de la Floridiana : « Je vous aime. »

« Mon bon père,

« Je me reproche depuis longtemps de n'être pas plus sincère avec vous et de ne pas vous dire simplement ce qui se passe en moi. Mais vous l'avouerai-je? la crainte de vous voir rire de ce qui, au fait, peut bien y prêter, mais qui me fait pourtant souffrir, cette crainte donc m'a fait prendre un air tranquille quand vous me demandiez ce que j'avais. Tranquille! personne ne l'est moins que moi, et je vous jure qu'il y a des moments où ce que j'éprouve ressemble à de la folie. Vous le savez, pourquoi ne pas vous en parler? je suis amoureux. L'activité qui me dévore en est-elle la cause, ou bien est-ce le contraire? je ne saurais vous le dire. Depuis trois mois, je tâche de tuer cette disposition par le travail; mais loin d'y parvenir, c'est ce que je veux détruire qui nourrit mon zèle, et, comme ces chevaux de Rome, plus je cours, plus je m'enfonce l'aiguillon dans le flanc.

« J'avais pensé à rejoindre mes deux amis, mais dans la disposition où je suis, ils me rendraient fou. Si vous aviez quelques affaires à Paris, le mouvement qui y règne en ce moment m'aurait peut-être distrait et je vous serais

revenu avec Charles[1]. Enfin vous voyez, mon bon père, que j'ai bien besoin de sortir de cet état. J'ai eu beau me raisonner (et ma sœur Pauline a fait aussi ce qu'elle a pu pour cela), je sais tout le mal que je fais en me livrant à ce sentiment, en le lui montrant surtout : je ne puis m'arrêter. Elle sait ce que j'éprouve, je le lui ai dit; et maintenant j'ai peur. Je n'ai pourtant pas la force de prendre sur moi. Qu'allez-vous dire en lisant ces mots? Vous ferai-je peine ou pitié? Je ne sais moi-même ce que je dois inspirer, je sais que je souffre, voilà tout. Je vous aurais dit tout ceci de vive voix, mais je ne sais pas encore parler. J'ai une foule de choses à vous dire, et si nous causons, j'espère vous ouvrir entièrement mon cœur. Je suis content de ce que je viens de faire, il me serait impossible de vivre sans avoir une entière confiance en vous, mon père. Si je vous fais rire, épargnez-moi, car tout m'humilie. »

A l'époque de notre retour à Naples, Albert était, comme je l'ai dit, tellement heureux de se trouver presque autorisé à espérer la réalisation de ses vœux, qu'il accepta avec empressement l'exil qui lui était proposé comme épreuve, et qu'il se soumit à l'absence avec plus de résignation peut-être que celle à qui elle était imposée comme à lui. Il devait quitter Naples le 4 novembre. Je laisse Alexandrine rendre compte de la soirée qui précéda ce jour :

« Le départ d'Albert était fixé pour le soir. Je devais à peine le revoir, car nous allions à un grand opéra. A dîner, seule avec maman, je fondis en larmes. Maman

1. Il n'est pas ici question de M. de Montalembert, mais du frère d'Albert.

fut délicieuse, elle me dit qu'elle me comprenait et me donna de l'espoir. Cependant, à Saint-Charles, la douleur que je ressentais fit apparaître à mes yeux la salle, les lumières, la scène, tout ce qui m'entourait enfin, sous un aspect absolument changé. Au lieu de l'air de fête que cela avait pour moi lorsque je goûtais tranquillement la joie d'y voir Albert, il me sembla tout d'un coup être dans un tombeau illuminé. Mais cette impression se transforma à son tour bien vite dès qu'Albert m'eut dit : — *Je ne pars plus cette nuit, mais demain soir; j'ai obtenu un jour de plus.* Ce délai nous donna des forces et de la résignation. Nous passâmes encore avec une certaine gaieté notre soirée du lendemain. Il partit enfin à 5 heures du matin. »

Durant son absence, il n'y eut qu'une infraction à la résolution prise par tous les deux de ne pas communiquer ensemble directement, et ce fut Fernand (peu scrupuleux lorsqu'il s'agissait de faire plaisir à Albert) qui obtint un jour d'Alexandrine quelques lignes à renfermer dans une de ses lettres. Les voici :

« Fernand, n'ayant pu obtenir de moi de vous écrire, a fini par me dire que vous le désiriez, et cela m'a décidée. Au nom de Dieu, et si vous m'aimez, soyez heureux, soyez heureux à tout prix, à mes dépens, de quelque manière que ce soit, pourvu que cela n'offense pas Dieu. C'est pourquoi il ne faut affliger votre père en rien; faites tout ce qu'il veut et quand il le voudra. Aimez-en une autre, *je vous jure* que j'aimerais mieux vous savoir heureux en en aimant une autre que triste en continuant à m'aimer. Votre bonheur, quel qu'il soit, fera le mien. Permettez-moi d'avoir Fernand pour confident : il vous aime tant, il me semble, plus encore que

vos sœurs ne vous aiment; cela me le rend si cher; rien ne me console davantage que lorsqu'il me parle de vous.

« Cela me pèsera de ne pas dire ce que je fais à Pauline. Si on me questionne, je serai obligée de mentir, pour ne pas vous obliger à la même chose. *Je vous supplie de ne pas me répondre;* mais dites à Fernand tout ce que vous voudrez pour moi. Votre père a dit une fois à Pauline qu'il ne croirait à la durée de notre attachement que si nous restions *deux ans* sans nous voir et sans nous écrire le moindre mot; il ne faut pas tromper, c'est la dernière fois que je vous écris secrètement.

« Adieu, c'est pour vous que je prie le mieux, et j'espère que Dieu m'accordera votre bonheur. Ne craignez pas de me rendre malheureuse en m'oubliant : pourvu que vous soyez heureux, je le serai aussi. A revoir. Je prévois que je ne pourrai pas cacheter, mais ne vous en offensez pas, Fernand ne le lira pas. »

Et Fernand écrivait en même temps :

« Tu vas être furieux, mais souviens-toi que c'est contre moi seul que tu dois diriger tes coups. Je t'envoie ce petit mot d'A... Je le lui ai arraché par la ruse, en prétendant que cela te ferait plaisir et *que tu me l'avais écrit.* Mon bon Albert, ne sois pas trop fâché, j'ai pensé que cela te ferait du bien. Comme je t'aime, et comme je suis triste! Je viens de voir A... Elle m'a dit que mon père venait de t'écrire une lettre pour te dire de ne pas revenir. Si tu l'avais vue, elle, tu reviendrais. La poste part. Je ne puis te dire que ce mot aujourd'hui. J'avais promis à Alexandrine de t'écrire; j'ai voulu, en tenant ma promesse, te dire tout ce que je fais de vœux pour votre bonheur à tous deux. Adieu, écris-moi, je t'en supplie. Alex. te prie de le faire souvent. Elle aime à me voir. Je ne lui parle que de toi, ce qui m'a valu sa con-

fiance et son amitié dont je suis très-fier. Adieu, je t'aime de toute mon âme. Reviens-nous vite. FERNAND.

« Tu peux être sûr que je n'ai pas lu le papier qu'A... m'a remis, je t'en donne ma parole. »

RÉPONSE D'ALBERT A FERNAND.

« Frère mille fois chéri,

« C'est mal, mais je crois que je t'aime encore plus que jamais. Sais-tu le bien que tu es venu me faire, à moi pauvre diable seul et loin de tout ce que j'aime? Ce mot chéri a été comme une goutte d'eau donnée à un malheureux mourant de la fièvre, et cependant *je ne veux plus qu'elle m'écrive*. Je tâche de me distraire. Mais le soir, quand je rentre, je sens que je l'aime et qu'elle n'a pas changé, et je me couche en priant Dieu pour nous. Mais je n'ai pas encore dormi; du reste, je ne demande plus rien. Je supporterai tout ce que le ciel voudra m'infliger. Ma part de félicité est plus que complète et le malheur aura beau faire; que m'importe, j'ai vécu, et ma vie est à tout jamais embellie! Une seule chose pourrait me faire souffrir mille morts, ce serait de la savoir malheureuse. — Oh! plutôt perdre le souvenir de ces beaux jours, les seuls beaux de ma vie... Je lui avais écrit une longue lettre, j'en avais si besoin! mais je l'ai déchirée. Elle me dit de ne pas lui répondre, et cela vaut mieux. Nous nous reverrons un jour, et alors il lui sera facile de voir tout ce qu'aura souffert mon cœur, qui lui appartient à jamais. Comme elle le dit, *il ne faut pas tromper*. Ainsi, mon bon Fernand, malgré le sacrifice, ne lui surprends plus de lettre pour moi. Tâchons d'être heureux sans cela. Si elle m'oublie, cela

sera pour son plus grand bien; alors je serai comme mort, et je ne vivrai plus que de ma belle vie passée.

« Aime-la de tout ton cœur, demande-lui de te donner sa confiance, et parle-moi beaucoup d'elle. Tu seras peut-être étonné, mais je n'en ferai pas autant, et cette lettre est la dernière où je t'en parle si longuement.

« Mais toi, qu'as-tu? Dans ta dernière lettre tu étais triste. Écris-moi bien tout ce qui te fait de la peine. Et puis, cher frère, tâche de prendre sur toi, devant notre pauvre père, notre si bonne mère : nous voir malheureux augmente leurs tourments, et ils en ont tant! Occupe-toi, car le vide que cause l'oisiveté est une grande source de chagrins involontaires. Je te fais là de la morale, et je devrais bien me l'appliquer un peu. Je fais ce que je puis, mais il m'est impossible de donner une heure d'attention à ce que je fais. »

Notre vie redevint à peu près ce qu'elle avait été durant les deux hivers précédents, moins gaie peut-être, mais plus douce à cause de la présence d'Alexandrine. Je vois, dans mon journal déjà cité, que « à l'heure où, l'année d'avant, nous allions, Eugénie et moi, cueillir des bouquets, nous montions, cette année-ci, sur la terrasse qui était au haut de la maison, et que, là, sous ce beau ciel et en face de cette belle vue, nous disions notre chapelet. »

Puis, vers le crépuscule, on se réunissait chez la comtesse d'Alopeus, dont le cercle était augmenté maintenant par le comte Maurice Putbus, ami dévoué et excellent d'Alexandrine et de sa mère, et le comte Malte Putbus, son neveu. L'un des deux (le comte Maurice) reparaîtra souvent dans ces souvenirs; l'autre, le plus jeune, comme tant d'autres des plus jeunes de ce cercle, fut enlevé par une maladie rapide au milieu de sa jeunesse et de sa

vie, peu de temps après Albert, qu'il aimait, quoiqu'il lui ressemblât fort peu.

Ainsi se passait notre temps en l'absence d'Albert; dans une de ses lettres à Eugénie, il dit : « Tu me fais une bonne description de votre manière d'être tous ensemble. Vous avez l'air contents, intimes; ne m'en parlez pas tant, je vous envie. » Mme d'Alopeus, souvent malade, confiait Alexandrine à ma mère, et nous allions déjà ensemble dans le monde, comme si nous eussions été trois sœurs. Enfin, à peu près un mois avant l'expiration du terme fixé, nos bons parents s'attendrirent sur l'exil d'Albert, il lui fut permis de revenir, et, à notre grande joie, le 7 janvier 1833, il reparut au milieu de nous.

Je reprends maintenant le récit d'Alexandrine, depuis ce jour jusqu'à celui de notre séparation, trois mois après.

HISTOIRE D'ALEXANDRINE.

(Suite.)

« Dieu! merci!... Dieu bénisse tout! »

« Voilà ce qu'il y a dans mon journal, le 7 janvier 1833, un lundi. J'étais en haut, chez Pauline, lorsque tout d'un coup nous vîmes ouvrir la porte et entrer précipitamment Albert. C'était bien lui! avec sa tendre vivacité, avec sa cordialité, avec toute sa charmante joie en embrassant Pauline, lui, que je n'avais pas vu depuis deux mois! Quoique nous n'eussions rien de caché pour Pauline, nous ne lui laissâmes voir qu'une bien petite partie

de la joie que nous éprouvions de nous trouver réunis, et d'ailleurs ce bonheur nous étonnait tous deux. Il fallait quelque temps pour y croire vraiment, pour croire qu'il était réellement en notre pouvoir de recommencer ces jours si doux, dont nous venions d'être privés pendant si longtemps. — *Si longtemps !* Deux mois !... deux mois! Pour ma part, dans cette première journée, j'éprouvai un peu d'embarras de me retrouver avec celui qui savait si bien combien je l'aimais. Mais comme tout cela était doux !

« Nous fûmes tous au bal le même soir. Je me sentais vivre et, mieux que cela, tout était transfiguré en fête pour moi. En valsant avec Albert, je me disais bien un peu : « On nous regarde, on nous observe, on plaisante et on pense : les voilà bien heureux ! » Mais l'embarras même ne pouvait altérer mon bonheur. D'ailleurs, je dédaignais tout ce qu'on disait de nous, et j'aurais perdu quelque chose de mon bonheur de m'en occuper. Pendant le cotillon (que je dansais aussi avec Albert), je m'approchai exprès de Pauline pour lui dire avec transport : « Oh ! Pauline ! je sens que je suis bien heureuse ! » et mon accent l'attendrit.

« Je rentrai à trois heures du matin, avec la famille d'Albert. Eugénie m'envoya du thé dans ma chambre. Je me sentais de la famille. La vie la plus douce était devant moi, et je ne m'en figurais plus la fin. Je me couchai ravie !

« Je fus bien heureuse pendant plusieurs jours, quoique notre vie fût bien mondaine, bien en l'air, mais grâce à Dieu, je voyais assez Albert pour la remplir. Il y eut beaucoup de bals, plusieurs costumés, un entre autres le 5 février, où j'allai vêtue de noir et d'or, avec voiles et perles, d'après une gravure représentant Francesca de Rimini.

« A propos de ce bal, voici un billet que j'écrivis quelques jours auparavant, de notre salon où j'étais seule, à mes amis d'en haut. Il fit rire toute la famille, et Albert le garda toujours, car je l'ai retrouvé parmi ses lettres :

« Chères personnes, quand vous aurez dîné, vous me ferez un extrême plaisir de descendre en *masse*, mais cependant comme s'il n'en venait qu'une, car la porte de la chambre de maman est grande ouverte. Eugénie, aie la bonté de m'apporter les galons d'or, et tout ce que vous avez en or, si tu en as le temps. Pauline, j'ai besoin que tu me voies pour me dire si je n'aurais pas été en beauté pour le bal de lady Drummond[1]. Vous tous, si vous venez, ne faites pas plus de bruit qu'un. »

« Ah ! quelle douce vie de famille nous menions déjà alors ! — Vivre dans la même maison que les parents d'Albert, le voyant toute la journée, et sachant l'un et l'autre, sans nous en parler, qu'on s'occupait de notre mariage ! Quand je me réveillais le matin, je pensais que dans peu d'heures je le verrais, et ce peu d'heures, je les perdais en rêveries agréables, entremêlées d'une interminable toilette[2], et d'un peu de causerie avec maman à déjeuner. Pendant ce temps, rien que d'entendre le bruit des pas ou le son d'une des voix de cette chère famille voisine était du bonheur pour moi. Puis enfin venait le moment où je pouvais m'attendre à le voir entrer dans le salon.

1. Un bal où elle avait dû venir avec nous, mais auquel elle avait renoncé, quoique sa toilette fût déjà faite, parce que sa mère était un peu souffrante.

2. Alexandrine, pas plus dans ce temps-là que plus tard, n'était occupée de sa toilette. Mais elle y était fort longue, et malgré tous ses efforts à une époque bien différente, et lorsque sa mise était devenue tout ce qu'on pouvait imaginer de plus simple, jamais elle ne put parvenir à faire ces arrangements-là aussi vite qu'une autre.

« Quelquefois il assistait à ma leçon de chant, quelquefois je le trouvais chez ses sœurs. Mais presque toujours je le voyais une fois avant cette jolie heure du crépuscule qui rassemblait nos intimes à notre foyer. Le dîner ne nous séparait que pour peu d'instants, puis la soirée se prolongeait longtemps. Devant les intimes, je faisais un peu de tapisserie, ou bien je chantais, ou bien je copiais mes passages favoris dans les livres que je lisais. Je les vois là encore devant moi, ces passages, et ces mots soulignés me rappellent les délicieux sentiments qui sont toujours les mêmes dans mon cœur :

« *Methinks it is heaven only to gaze upon him... to set down as food for memory every look and every movement*[1].

« Oh ! que j'avais raison de penser qu'il était bon pour moi de faire un recueil de tous les regards et de tous les mots d'Albert !

« *Le samedi 9 février* est souligné deux fois dans mon journal, ce qui veut dire que quelque chose de remarquable s'était passé ce jour-là, et je n'ai pas oublié ce que c'était !...

« Ma mère dînait chez le comte Stakelberg ainsi que les parents d'Albert ; moi, il me fut permis de dîner en haut avec Fernand, Albert et leurs quatre sœurs. Cela nous amusait. Après le dîner, Pauline et Eugénie eurent leur toilette à faire, et elles rentrèrent pour cela dans leur chambre avant que je fusse redescendue. Leurs deux petites sœurs jouaient ensemble du piano. Fernand était donc à peu près en tiers avec nous. Il trouvait cela gauche, il plaisantait, il disait qu'il allait dormir, et pour

1. « Il me semble que rien que de le contempler, que de conserver comme un aliment pour la mémoire le souvenir de chacun de ses regards, de chacune de ses actions, c'est le ciel. » BULWER.

s'isoler davantage, disait-il, il se couvrit en riant la figure d'un mouchoir. Au bout de quelque temps (Albert et moi nous causions près de la cheminée), je voulais m'en aller, car je pensais qu'il ne paraîtrait guère convenable que je restasse plus longtemps en haut, seulement avec les frères de mes amies et leurs petites sœurs. Mais je traînais, ne pouvant m'y décider, lorsque Albert m'effleura très-légèrement le front de ses lèvres, et ce fut si rapidement que j'en restai encore plus étonnée. Je fus fâchée, et, sans rien dire, je pris gravement mon châle et je redescendis.

« Seule, chez moi, je ne pus que penser, mais je ne savais que penser. Décidément j'étais fâchée, et il me semblait que notre délicieuse existence venait de changer d'aspect, et à son désavantage. Je n'étais plus sûre dans ce moment-là de l'aimer autant, et *j'espérais* qu'il ne descendrait pas avant que maman fût rentrée, ou que quelqu'un fût en tiers avec nous. Malte vint, et bientôt après Albert, l'air très-triste. Quand il le put, il me dit que je l'avais bien affligé par mon regard. Il parut repentant, et il ne chercha pas à s'excuser; mais son éloquence fut si grande, il parla si bien, que tout nuage s'enfuit de mon âme.

« Le lendemain de ce jour, je copiai dans *Eugène Aram* ce qui y est dit des douceurs d'une absence remplie d'espérance. L'auteur dit que « alors, la femme qui aime sent quel pouvoir de consécration il y a dans la seule présence de celui qu'elle aime; que l'endroit où il a marché, le livre qu'il a lu, deviennent une partie de lui-même et ne sont plus sans âme, et que le cœur alors apaisé, en découvrant tant de nouveaux trésors dans ce si délicieux monde des souvenirs, n'a pas encore appris à connaître cet ennui, ce sentiment d'épuisement et de solitude, qui sont les vraies peines de l'absence et qui

appartiennent non à l'absence remplie d'espérances, mais à l'absence pleine de regrets. »

« Hélas! maintenant je connais l'une et l'autre, ô mon Dieu!

« Je copiai aussi ces jours-là du même livre ce passage qu'Albert aimait et copia aussi :

« J'ai souvent lu et entendu parler de la défiance et « de la jalousie qui accompagnent l'amour. Je pense « qu'un pareil amour doit être un sentiment bas et vul- « gaire ; il me semble qu'il y a une religion dans l'a- « mour, et sa vraie base est la foi. »

« Puis encore :

« Plus mon âme est émue, plus je suis disposé à prier. « La tristesse, la joie, la tendresse, toute émotion élève « mon âme vers Dieu. Et quel délicieux épanchement « du cœur se fait dans la prière! Quand je suis près de « vous et que je sens que vous m'aimez, mon bonheur « serait pénible, s'il n'y avait pas de Dieu que je pusse « bénir de son excès. Est-ce que ceux qui ne croient pas « aiment? Ont-ils des émotions profondes? peuvent-ils « être véritablement dévoués? »

« Oh! notre amour nous enivrait beaucoup trop peut-être. Cependant jamais, je crois, il ne nous a fait oublier Dieu, et il n'y avait pas de sujet dont nous aimions plus à parler.

« Samedi, 11 février.—Les parents d'Albert me menèrent au bal de l'Académie, et je rentrai aussi avec Albert, sa mère et ses sœurs. On voulut me donner du thé et on me fit monter en prendre chez eux. Ses sœurs allèrent dans leur chambre jeter leurs manteaux. Je restai seule avec Albert, préparant mon thé debout, voulant vite redescendre. Il admirait, je crois, mes longues boucles; il en prit une dans sa main et l'approcha doucement de ses lèvres. Je me fâchai, mais moins que l'avant-veille.

Cela me semblait moins mal que ce qu'il avait fait ce jour-là.

« Le lundi 14 (le lundi gras).--Nous passâmes la matinée au Corso, dont le bruit, la foule et la folle gaieté m'enivraient. Le prince Lapoukhyn avait pris un balcon d'où nous jetions des dragées, après en avoir beaucoup reçu pendant une course en calèche avec Pauline et son père. Ce fut là que nous attendîmes le passage du char illuminé du roi[1]. Nous l'avions attendu si longtemps que nous avions fini par aller nous reposer dans le fond de la petite chambre à laquelle appartenait notre balcon. Le char du roi ne passa qu'à sept heures, et nous eûmes à rentrer en hâte pour dîner et nous habiller pour le bal. Je me souviens que, pendant que je sommeillais dans ce cabinet, en attendant ces jolis chars illuminés, j'étais excessivement heureuse. Je voyais là Albert, j'allais le revoir au bal, et puis, je ne sais, quoique je visse le carême s'approcher sans peine, j'aimais à marquer ainsi de fêtes et d'apparence de joie ces heures où je le voyais; et une certaine surabondance de bonheur et de gaieté me faisait aimer ces plaisirs, et mettre une sorte de triomphe à en faire le plus possible.

« Oh ! pauvre légèreté humaine !

« Le carême commencé, je me sentis encore de jour en jour plus heureuse. Nous pouvions, plus que dans le temps des bals, avoir ensemble des conversations sérieu-

1. Le roi de Naples et les princes avaient, à cette époque, l'habitude de parcourir la rue de Tolède pendant les derniers jours du carnaval, en grande mascarade, jetant des dragées aux passants, avec la gaieté qui caractérise ce divertissement, à la contagion duquel tout le monde succombe en Italie. — Cette année-là, le char du roi représentait une pagode chinoise, et l'ensemble des lumières et des couleurs de cette magnifique décoration, ainsi que les costumes des personnages qui composaient le cortége royal, étaient d'un effet magique.

ses, et il me parlait beaucoup de Dieu, des anges et aussi de sa chère religion, pour laquelle je sentais croître mon amour. Je goûtais un bonheur si complet, si inattendu, surpassant tellement tout ce que j'avais rêvé dans ce genre, que cela remplissait mon cœur de reconnaissance envers Dieu, et mettait plus de douceur et d'indulgence dans mon caractère. Quelquefois je remerciais Dieu avec délices de ce qu'Albert valait tellement mieux que les autres, et je sentais si bien mon bonheur plus grand que celui de tant de femmes aimées frivolement dans le monde, et qui cependant ne pensaient sans doute guère à m'envier.

« Le mardi saint, 2 avril.—J'éprouvai un grand ravissement d'amour pour Dieu et pour Albert, qui me fit mettre dans mon journal, pour m'en souvenir, les premières lettres des mots : « Pour toujours » et : « Que Dieu soit avec nous. »

« Le jeudi saint, 4 avril.—Ma mère me permit d'aller avec mes amis aux *ténèbres,* à la chapelle du palais, où la musique était charmante.

« Malgré ma frivolité, cette belle chapelle, ces chants, et plus que tout cela peut-être la douceur de prier près de mon Albert m'inspirèrent tellement, que je priai avec un doux recueillement. J'étais contente d'avoir l'air catholique. Je me souviens que, bien longtemps avant de l'être, j'avais cette espèce de plaisir à être crue catholique. M. de la Ferronnays vint nous prendre là, et le retour à pied fut délicieux. Il y avait pleine lune, et le printemps de Naples se sentait dans l'air. Nous entrâmes dans plusieurs églises pour prier devant le saint tombeau (car ce jour-là on fait à Naples une visite dans sept églises). Là, Albert et moi, nous nous mettions à genoux l'un à côté de l'autre sur le pavé de l'église. Je me souviens que ce que j'éprouvai fut d'une douceur inexprimable.

Je ne sais plus ce que je demandais à Dieu, mais je sens que tous deux nous implorions sa protection sur nous, et que nous la goûtions comme assurée.

« Le long de la Villa Reale je marchais avec lui et ses sœurs; leurs parents fermaient la marche. Nous cheminions ainsi presque déjà en famille, éclairés par une lune charmante et les plus belles étoiles, que nous regardions avec adoration pour Dieu, remplis d'amour ou d'amitié les uns pour les autres[1].

« Albert écrivit vers ce temps une lettre à l'abbé Martin de Noirlieu[2], pour lequel il avait une grande amitié et une grande déférence. Il en reçut la réponse suivante qu'il me montra.

L'ABBÉ MARTIN DE NOIRLIEU A ALBERT.

« J'ai reçu, mon cher ami, les livres que vous m'avez renvoyés. Je ne puis vous dire combien je suis touché d'apprendre que vous aviez copié le plus petit en entier. Voilà ce que j'appelle du zèle inspiré par un pur et véritable amour. Je vous avoue que j'ai peine à croire, d'après

1. Je dois noter ici une petite circonstance omise et qui eut de l'importance plus tard. Le prince Lapoukhyn donna un grand souper le jour de Pâques, et ce jour-là M[me] de Marcellus, qui y était, portait dans ses cheveux un bijou en émail d'un travail singulier, et où se trouvaient sculptées en or deux petites figures, un roi et une reine du moyen âge; mais il fallait de bons yeux et regarder de près pour distinguer ce détail. Alexandrine avait la vue basse et était toujours obligée de se servir d'un lorgnon ; mais comme tous ceux qui voient mal de loin, elle y voyait de très-près mieux qu'une autre. Elle s'était approchée de M[me] de Marcellus et avait bien regardé ce bijou. On verra plus tard pourquoi je note ici ces petites circonstances.

2. L'abbé Martin de Noirlieu, le premier prêtre auquel Alexandrine ait jamais parlé, est aujourd'hui curé de Saint-Louis-d'Antin, à Paris. Ce fut cet ami excellent et vénéré d'Albert qui reçut l'abjuration d'Alexandrine, peu d'années après l'époque de leur première rencontre à Rome.

cela, qu'elle ne soit pas la compagne que le ciel vous destine. La Providence est si bonne, si puissante dans ses moyens, que les obstacles humains ne doivent jamais nous effrayer. Le secours nous vient ordinairement du côté où nous l'attendons le moins. Continuez, mon bon Albert, à cultiver cette âme qui vous est si chère. Si vous l'amenez à la vérité, elle sera votre conquête et Dieu vous en fera don à jamais. C'est surtout dans la prière qu'il faut traiter cette grande affaire, car la lumière vient d'en haut, aussi bien que la force si nécessaire pour vaincre les préjugés et les répugnances qu'on a sucés avec le lait.

« Je ne suis pas étonné de ce que vous me dites au sujet des agitations qu'elle éprouve. L'abjuration lui paraît comme un abîme à franchir, et quelque courage que l'on ait, il est naturel qu'on recule à la vue d'un abîme. Les protestants s'imaginent faussement que, pour abjurer l'hérésie, il faut fouler aux pieds et anathématiser tous ceux qu'on laisse dans l'erreur. A Dieu ne plaise qu'il en soit ainsi!... Nous ne maudissons que l'erreur, mais nous aimons et nous plaignons ceux qui en sont victimes. Le jour où elle abjurera, elle ne fera autre chose que de déclarer qu'elle rentre dans le sein de l'Église où ses ancêtres avaient vécu pendant quinze siècles, et qu'elle renonce aux erreurs qui ont séparé de l'unité ceux des siens qui vivaient il y a trois siècles. Elle laissera à Dieu le soin de les juger, car lui seul peut savoir à quel point ils ont été de bonne ou mauvaise foi dans leur schisme. Elle ne détestera que leurs erreurs, comme elle détestera les vices qui auraient pu les déshonorer; car enfin, si tendrement qu'une fille aimât sa mère, elle ne pourrait approuver sa conduite, si elle était déréglée, et ne négligerait rien pour ramener à la vertu ce qu'elle a de plus cher au monde. Pourquoi ne ferions-nous pas le même

raisonnement lorsqu'il s'agit de l'erreur qui, après tout, est le vice de l'esprit? En résumé, mon cher ami, dites-lui qu'il s'agit pour elle de revenir à la foi de ses ancêtres, qu'il n'y a de salut que pour ceux qui sont dans l'unité catholique, ou pour ceux qui, nés dans l'hérésie, sont complétement dans la bonne foi et dans une disposition telle qu'ils seraient catholiques sur-le-champ s'ils croyaient qu'il est nécessaire de le devenir pour plaire à Dieu. Mais quant à ceux qui ont des doutes et qui négligent de s'instruire, ou, ce qui est pire encore, qui sont persuadés que leurs pères ont mal fait de rompre l'unité et qui cependant restent dans le schisme, ceux-là sont horriblement coupables.

« Combien cette âme m'intéresse, cher Albert! Déjà aujourd'hui j'ai prié pour elle au saint sacrifice : je compatis à ses peines d'esprit. Dites-lui qu'elle ait confiance, qu'elle prie beaucoup. Demandez-lui aussi ce qu'elle ferait si on lui disait que la mère du Sauveur est sur terre et qu'elle habite à une petite distance d'elle. Elle répondra à coup sûr qu'elle irait la trouver et qu'elle se recommanderait à ses prières. Eh bien! cette bonne mère est au ciel. Qu'elle s'adresse à elle avec confiance, elle en sera écoutée. »

« Le livre dont parle l'abbé Martin formait un grand cahier copié par Albert. C'était là ce qu'il voulait que j'emportasse pendant notre absence qui s'approchait. C'était là le cadeau qu'il me faisait en souvenir de lui et que je reçus avec un extrême plaisir et intérêt. Ce fut ma première instruction catholique.

« Le 11 avril, nos amis firent une course à Pœstum. Albert les y accompagna, quoique souffrant d'un grand mal d'oreille auquel il ne faisait pas attention. Personne n'a jamais été plus courageux que lui pour supporter la

souffrance. Sa santé était déjà mauvaise alors, mais je ne m'en inquiétais nullement. Je pense souvent que des anges compatissants ont écarté de moi tout présage funeste, car jusqu'aux derniers mois de sa vie j'ai été dans un aveuglement étrange sur sa santé. A cette époque, à Naples, pendant les derniers temps de notre séjour, je me souviens qu'il me disait qu'il avait la fièvre la nuit; mais notre séparation le désolait, et je croyais que ce n'était que cela. Nous ne pouvions nous figurer comment nous pourrions vivre séparés. Mais le plus souvent nous tâchions de nous calmer, de nous consoler même par notre belle confiance dans l'avenir, et par l'espérance de notre *revoir* dans quelques mois — revoir que nous espérions bien autrement durable.

« Dans les derniers jours, où chaque instant nous était précieux, ma mère, qui était un peu souffrante, se retirait de bonne heure, laissant ouverte la porte de sa chambre, et jusqu'à ce qu'elle fût couchée, il était permis à Albert de rester dans le salon. Je ne voulais pas la mécontenter, et je craignais qu'elle ne le fût s'il restait trop longtemps. Je le pressais donc de partir. Il s'en alla ainsi un de ces derniers soirs, puis je vis que maman était bien loin d'être prête à se mettre au lit, et j'eus du regret d'avoir ainsi perdu quelques instants. J'écrivis sur un tout petit chiffon de papier : « Ami chéri, j'ai perdu quelques minutes, maman n'est pas encore couchée, que Dieu vous protége ! » et je le jetai par le balcon à Albert. Une voiture passa rapidement et j'eus peur qu'il ne se fît mal en se précipitant pour ramasser ce petit brin de papier; mais avec son adresse ordinaire et ses bons yeux, il le découvrit et le ramassa. Cette petite scène romanesque nous amusa, et l'autre jour — plus d'un an après sa mort! — j'ai retrouvé ce même papier dans un livre qu'il lisait pendant notre

voyage d'Orient. Je ne sais comment il s'est trouvé là, j'ignorais qu'Albert l'eût gardé.

« Le 28 avril j'écrivis dans mon journal : « Je ne puis me figurer que nous partions après-demain. » J'ai toujours eu cette impossibilité de croire à la fin de ce qui me rendait heureuse. Quelle preuve innée de l'immortalité et de l'immortalité bienheureuse!

« Pauline écrivit la journée dans ce même journal et y mit en finissant : « Que Dieu veuille nous bénir tous et nous accorder la grâce de nous revoir tous bientôt, et plus heureux qu'en nous quittant! »

« Cette dernière soirée, Albert resta longtemps auprès de moi, d'abord avec Fernand, Eugénie et Malte, ce qui était presque comme d'être seuls, puis encore après leur départ. Je ne sais ce que nous sentions le plus en ce moment, de la douleur de nous séparer, ou du bonheur de sentir combien nous nous aimions. Ses sœurs redescendirent et nous restâmes encore tous les quatre tristement ensemble, puis ils s'en allèrent! Oh! cette nuit fut si douloureuse que, maintenant même que son souvenir a été suivi par celui de tant de bonheur et de tant d'autres nuits mille fois plus cruelles, il est encore déchirant pour moi! — C'était du reste la dernière fois que nous nous séparions sur cette terre. Nous nous sommes revus, et jusqu'à la mort, plus douloureuse à la faiblesse, mais qui sépare peut-être moins que les absences de la terre!

« Cette nuit-là je lui dis encore adieu du balcon, et en me couchant vers le matin, je priai Dieu, avec toute la vivacité dont j'étais capable, d'avoir pitié de nous, et il me semble que cette prière me donna du courage.

« Le lendemain matin (mardi 30 avril 1833), le jour des adieux, nous voulions avoir du courage, nous voulions espérer : envisager cette absence sous ses plus

noires couleurs était impossible. A huit heures du matin ses sœurs étaient déjà dans ma chambre. Plus tard, je montai avec elles chez leur mère qui me donna une bague en turquoises, ce qui me fit fondre en larmes. Vers les deux heures nous allâmes tous (nos amis ainsi que nous) aux Crocelle, auberge à Chiatamone, où le prince Lapoukhyn nous donnait à dîner. Quel dîner! Je ne pouvais plus arrêter mes pleurs, mes sanglots. Eugénie, assise près de moi, voulait me calmer, craignant que cette vive douleur ne déplût à ma mère.

« Enfin, à quatre heures moins un quart, nous leur avions dit adieu à tous, et nous étions dans notre voiture de voyage. En descendant l'escalier, au moment de me mettre en voiture, Albert me demanda de lui permettre de tout espérer. Je le regardai et lui répondis, étonnée qu'il eût encore besoin de cette assurance. Ce furent nos dernières paroles avant cette grande absence. Albert et Fernand nous suivirent assez longtemps dans une voiture découverte, par une pluie battante qui les mouilla horriblement. Je le voyais donc encore un peu ainsi, mais déjà séparés, ne pouvant plus nous parler; enfin après beaucoup de signes d'adieu d'Albert et aussi de Fernand, leur voiture resta en arrière. Cette pluie, qui contribua à faire tant de mal à Albert, retarda d'un jour le départ du *Sully,* sur lequel il avait dû s'embarquer le soir même pour la France avec sa mère et ses deux sœurs Pauline et Eugénie. M. de la Ferronnays allait conduire ses deux plus jeunes filles à Rome et il s'embarquait avec les autres, mais il devait les quitter à Civita-Vecchia. »

Ainsi que le dit Alexandrine, notre départ n'eut lieu

que le lendemain 1er mai. Nous étions tous tristes, d'abord d'avoir quitté Alexandrine, ensuite de la crainte que notre absence de Naples ne fût pas aussi courte que nous le désirions, enfin et surtout du regret de quitter notre bon père et nos petites sœurs à Civita-Vecchia. Ma mère allait avec nous en France pour des affaires. Mon père conduisait mes sœurs au couvent de la Trinité-du-Mont, à Rome, où elles allaient passer trois mois, au bout desquels Olga devait y faire sa première communion. Nous comptions nous retrouver tous à Rome pour cette époque. Cette séparation ne devait donc pas être longue; mais, dans ce temps-là, l'habitude du bonheur nous rendait exigeants. Nous touchions au moment où cette douce habitude allait être rompue, et où, pour la première fois, nous allions savoir ce que c'était qu'une inquiétude fondée et une angoisse véritable.

Albert, comme on l'a pu voir dans les dernières pages du récit d'Alexandrine, était souffrant depuis plusieurs jours, et la pluie dont il avait été trempé la veille en la suivant le plus longtemps possible, lui avait fait un mal bien plus grand que nous ne le savions encore. Il nous parut changé pendant les premières heures de notre traversée, mais nous pensions que le chagrin de leur séparation en était cause. Il fit bientôt nuit. Le temps était mauvais. Nous allâmes tous nous coucher, et ce ne fut qu'en débarquant le lendemain à Civita-Vecchia qu'Albert, sans nous dire toutefois qu'il se sentait fort malade, demanda à ma mère de le laisser attendre jusqu'au bateau du surlendemain, parce qu'il sentait qu'il avait besoin de se faire saigner; il lui dit qu'il nous rejoindrait ensuite, et serait à Paris aussi vite que nous. Cette habitude de se faire saigner, si commune et si fatale en Italie, n'avait été que trop adoptée par Albert, qui sentait souvent le sang lui porter à la

tête ou à la poitrine, et qui avait alors recours à ce remède, à l'insu de tout le monde et sans l'ordonnance du médecin. En cette occasion, ma mère, quoique bien loin de le croire réellement malade, eût été effrayée de le laisser seul; mais mon père et mes sœurs restant à Civita-Vecchia, cela rendait ce parti le plus simple et le plus prudent. L'heure pressait. Le bateau allait repartir. Il n'y avait plus le temps d'hésiter et de discuter. Mon père décida qu'il garderait Albert et que nous continuerions notre route. A trois heures nous étions à bord, le cœur bien plus gros cette fois que la veille. Cependant nous étions loin de nous douter de la terrible menace de malheur, qui, à l'heure même où nous levions l'ancre, était suspendue sur nos têtes.

Nous étions encore en vue, mon pauvre père pouvait encore voir à l'horizon le bateau qui nous emmenait, et déjà notre Albert était en proie à une fièvre ardente. Une inflammation rapide et violente s'était déclarée et le médecin prononçait sa vie en danger, en danger presque désespéré!

J'ai souvent pensé que ma mère (à laquelle tant d'autres douleurs étaient réservées) avait été miséricordieusement éloignée cette fois-ci. Car, malgré son regret en partant et son inquiétude pendant toute la durée de notre triste voyage, il est certain que beaucoup de terreur lui fut épargnée, puisqu'elle ne sut quel avait été le danger qu'en apprenant qu'il était passé.

On peut s'imaginer néanmoins avec quelle angoisse nous voyagions, avec quelle impatience d'arriver pour avoir des nouvelles, et enfin quelle émotion nous causa la lettre suivante, reçue par ma mère deux jours après notre arrivée à Paris.

MON PÈRE A MA MÈRE.

« Civita-Vecchia, 5 mai 1833.

« Pour mettre un peu d'ordre dans le long récit que j'ai à te faire et que tu attends avec tant d'impatience, il faudrait pouvoir en mettre d'abord dans mes idées, et cela n'est pas facile. Avant tout respire, et rassure-toi, le danger est passé!...

« Remercie le ciel, car nous pourrions être bien plus malheureux que nous ne sommes. Remercie-le encore puisque c'est de lui que viennent les bonnes idées, et que nous avons eu celle de ne pas embarquer notre enfant. *Il ne serait pas arrivé vivant à Livourne.* Remercions-le enfin de ce que, par un double effet de sa volonté, miss Mac-Carthy[1] se soit trouvée à bord avec nous et qu'un bâtiment de guerre se soit trouvé dans le port. Sans ces deux circonstances, Dieu sait ce qui serait arrivé! Maintenant j'arrive au récit.

« Au moment où tu partais, tu te souviens que le petit médecin du brick était venu te dire que ce n'était qu'un refroidissement; en retournant à terre (après t'avoir conduite à bord), je l'engageai à remonter avec moi dans la chambre d'Albert. Il y avait à peine vingt minutes que nous l'avions quitté. Tu juges de ce que je dus éprouver en voyant le petit médecin, à la première inspection de la figure du malade, jeter bas son habit,

1. Miss Mac-Carthy était l'ancienne gouvernante d'Eugénie, que nous avions rencontrée à Naples où elle donnait des leçons d'anglais, et qui, se rendant à Rome à cette époque, se trouva par bonheur sur le même bateau que nous. C'était une personne excellente et dévouée, comme le prouvèrent bien les soins qu'elle rendit en cette circonstance à Albert, qu'elle connaissait presque depuis son enfance, et pour lequel elle avait une prédilection particulière.

chercher précipitamment sa lancette, s'emparer du bras d'Albert et lui ouvrir une veine. Tout cela en moins d'une minute. Je lui demande avec effroi ce qui motive cette précipitation. « Tâtez ses jambes et vous le verrez. » Elles étaient froides. Une demi-minute plus tard notre fils était mort. La saignée abondante qui fut faite a sauvé sa vie. La chaleur revint, il s'assoupit. C'est donc à ce petit homme que nous devons la vie de notre enfant.

« Depuis ce moment la bonne, l'excellente Mac-Carthy devint mon guide, ma boussole, mon Dieu tutélaire. Tu connais son habileté à soigner les malades, mais tu ne peux te faire une idée de son zèle, de sa tendresse, de ses soins pour Albert. Dirigé par elle, je l'ai secondée de mon mieux, et tu peux te figurer la nuit que nous avons passée, entre Albert sur son lit de douleur et nos deux pauvres petites filles dans le leur, dans la chambre d'à côté, réveillées souvent par les cris de souffrance de leur pauvre frère. Je te fais grâce des détails, j'ai plus d'une fois béni le ciel que tu n'en aies pas été témoin. Le matin la fièvre s'était calmée. Rassuré pour le moment par le médecin, inquiet d'un autre côté de l'effet que pourrait produire sur nos deux petites la prolongation de ce séjour, ne sachant d'ailleurs que faire, ni à qui confier ces deux chères enfants, je me suis décidé à partir pour Rome et à les conduire au couvent. Lapoukhyn est venu m'y voir sur-le-champ, il a été excellent, et, de lui-même, m'a offert ce que je voulais lui demander, d'emmener son médecin. Une autre fois je te parlerai de la douce et angélique Alexandrine. Elle aime trop celui pour lequel je tremblais, pour avoir pu dissimuler ses impressions. Son secret, qui n'en était plus un pour nous, est aujourd'hui connu de bien du monde. *Non importa!* Si, comme le croit l'abbé Martin,

cette union est écrite dans le ciel, elle se fera et tournera bien. Tous les deux méritent le bonheur [1].

« J'ai quitté Rome à quatre heures et je suis arrivé ici en compagnie du bon et très-habile docteur Sauvan. Nous avons trouvé notre Albert moins bien que je ne l'avais laissé. La fièvre était violente, la langue sèche, la toux déchirante. Un quart d'heure après notre arrivée, Sauvan avait fait ouvrir une large saignée, et non content de lui avoir tiré douze onces de sang, il lui a fait immédiatement appliquer des sinapismes aux pieds. Chère amie, je ne te dirai pas ce que j'ai éprouvé en voyant ainsi torturer notre malheureux enfant, qui ne s'est refusé à rien et qui cependant souffrait horriblement... A huit heures du matin, Sauvan a jugé une nouvelle saignée nécessaire, et au moment où je t'écris, à côté de son lit, il se trouve presque bien.

« Je ne t'ai pas écrit par le courrier d'hier, parce que je n'avais que des inquiétudes à te donner, que j'étais fou de douleur et que je ne t'aurais dit que des bêtises. Sauvan, qui part demain, mettra cette lettre à la poste. Mes yeux se remplissent de larmes quand je pense que tu ne la recevras que dans quinze jours et que d'ici là tu pourras tout croire, tout craindre, tout souffrir. Oh! mon Dieu! mon Dieu! quelle épreuve! Je ne sais ce que je pourrai faire pour prouver ma reconnaissance à cette chère vieille Mac-Carthy : de l'argent tant que je pourrai lui en donner, de l'amitié tant que mon cœur en pourra éprouver, des services tant que je pourrai lui en rendre, et rien de tout cela ne pourra payer ce que je lui dois. Oh! que l'on aime bien, que l'on trouve aimable et spirituelle celle qui donne des soins, qui soulage,

1. On lira plus loin le journal d'Alexandrine écrit pendant ces mêmes jours d'inquiétude.

qui empêche de mourir l'être que l'on aime! Sans elle je crois que j'aurais entièrement perdu la tête. Ce n'est qu'à grande peine qu'avec elle j'en conserve une partie. La pauvre femme est encore dans le même costume où elle était gisante sur le pont du bâtiment. Elle n'a presque rien mangé, rien bu, et n'a pas dormi un quart d'heure depuis quatre jours... tout cela pour notre enfant! Crois-tu que cela se paye? alors dis-moi avec quoi. C'est de la vertu, de la religion; cela du moins fait aimer l'une et l'autre.

« Pendant que je t'écris, je regarde ce pauvre garçon si horriblement changé; sa maigreur est quelque chose d'effrayant; ses yeux sont larges et ouverts, ils ont l'air d'être au fond de sa tête. Cependant il est mieux, il le sent lui-même, il me le dit, il veut que je te le dise, il veut que tu saches qu'il t'adore, qu'il adore ses sœurs. Il n'est triste que parce qu'il n'est pas avec vous. Il parle, il tousse moins, il respire mieux, et moi je pleure de tristesse et de joie, car je le crois sauvé; mais ce pauvre visage si maigre, ces traits décomposés par la douleur, tout cela fait bien mal à voir. Comme je conçois bien qu'on se dévoue pour ses enfants! Avec quel plaisir maintenant je prendrais sa place dans ce lit où il souffre tant! Enfin je demande grâce à Dieu. Je le prie de ne pas porter l'épreuve plus loin. Il m'exaucera, car tu pries aussi toi, toi dont il est si accoutumé à entendre la voix, toi qu'il trouve toujours si résignée, si douce pour toutes les croix qu'il t'envoie. Voilà, ma bonne amie, une rude épreuve. Enfin j'en suis quitte pour la frayeur et pour ce que je souffre encore; je promets d'en bénir Dieu.

« Un autre jour encore je te raconterai ce que j'ai éprouvé quand j'ai vu s'éloigner le bateau qui vous emmenait toutes les trois; comme quoi mon cœur s'est

serré, comprimé, sans qu'une seule larme ait pu tomber de mes yeux, quand je l'ai vu devenir toujours plus petit, puis disparaître derrière le dernier horizon, quand j'ai vu longtemps encore dans le ciel la trace de la fumée, puis quand celle-ci s'est aussi effacée; comme quoi je me suis trouvé seul dans le monde auprès de mon fils agonisant. Oh! voilà un triste et long souvenir! Nous nous reverrons, ma chère Albertine, je reverrai mes filles; peut-être alors oublierai-je que j'ai souffert et combien encore je me sens malheureux; mais jusque là!...

« En résumé, Albert est mieux. Je ne saurais te le dire s'il en était autrement, et je veux que tu partages toutes les espérances que l'on me donne. Le médecin vient de me faire un singulier bien en me disant le régime qu'il devra suivre pendant sa convalescence, quand je devrai partir pour Rome, les précautions que je devrai prendre pour l'y conduire. Il est donc réellement sincère et de bonne foi. Il croit qu'il est mieux, il ne me trompe pas, il est sûr qu'il est sauvé; je le crois aussi, tu le croiras de même. Si tu savais ce que je souffre depuis quatre jours, tu comprendrais que cette confiance dans un avenir qui doit se réaliser dans quatre jours soit déjà du bonheur : tout est comparaison.

« Il est convenu avec Mme Barat [1] qu'on commencera tout de suite la préparation d'Olga à sa première communion, mais qu'on ne la lui laissera faire qu'à son

1. Mme Barat, qui vient de mourir environnée de la vénération universelle, et dont le nom vivra dans l'Église à côté de celui des grands fondateurs de ces familles religieuses qui remplissent le monde de leurs œuvres, Mme Barat était, on le sait, la fondatrice de l'ordre du Sacré-Cœur. Le couvent de la Trinité-du-Mont, à Rome, est l'une des quatre-vingt-cinq maisons établies par elle, de son vivant. Elle s'y trouvait en 1833, lorsque mes jeunes sœurs y arrivèrent.

retour, dans l'espoir que nous pourrons tous être présents et témoins de ce premier grand acte de sa vie. — Tu aurais été contente de moi si tu m'avais vu les soigner et les veiller pendant leur sommeil.

« J'ai, en finissant cette lettre, l'esprit un peu plus libre qu'en la commençant : c'est que notre Albert me paraît plus calme, plus tranquille, que sa respiration est plus naturelle, que la fièvre est de moitié moins forte qu'hier au soir, que sa peau est bonne, douce, et semble promettre cette transpiration qu'on attend avec tant d'impatience; c'est qu'en un mot il est véritablement mieux et que j'espère!...

« Adieu, ma bien chère amie, pardonne-moi le désordre de cette lettre : ma tête, mon cœur, mon corps, tout cela est si fatigué, que j'ai moi-même une sorte de fièvre. J'espère que ma raison sera plus lucide et plus à sa place la première fois que je t'écrirai. Adieu, chère amie, embrasse mille fois mes bonnes et chères filles, embrasse mon bon et loyal Charles, embrasse tout le monde. Aimez-moi tous un peu et priez pour moi et pour lui. Oh! oui, pour lui, priez beaucoup! Pauvre cher Albert! Combien il a souffert! Adieu [1]! »

DE MON PÈRE A MA MÈRE.

« Civita-Vecchia, 10 mai 1833.

« Albert est sauvé! ma bonne amie. Rassure-toi et remercions Dieu! C'est le lundi 6 que nos alarmes ont été le plus graves et le mieux fondées, et alors nous étions livrés aux seuls médecins de Civita-Vecchia, qui

1. Mon pauvre père nous rassurait et cherchait à se rassurer lui-même, mais il dissimulait mal les inquiétudes qu'il conservait encore et qui étaient loin d'être calmées dans ce moment-là. Albert fut plus mal après le départ de cette lettre.

se sont montrés plus habiles que je ne pensais. La crise se déclara à midi; elle fut terrible, effrayante. Si elle se fût prolongée quelques heures de plus, il est probable que je n'aurais eu aujourd'hui à t'envoyer que des larmes et un douloureux souvenir du plus excellent enfant que le ciel ait jamais accordé à des parents. Dieu a eu pitié de nous. Dans moins de deux heures le pouls s'était élevé à 170 pulsations, l'oppression était effrayante, la langue sèche comme du bois, la peau brûlante comme un charbon, l'agitation excessive. J'avais envoyé chercher les deux médecins, qui furent effrayés de ces symptômes et ordonnèrent sur-le-champ une forte saignée. Notre pauvre enfant en éprouva un assez grand soulagement. Le pouls s'abaissa, la respiration devint beaucoup plus libre; mais l'oppression était toujours trop forte, et, malgré l'application de tous les remèdes indiqués par l'art et par l'expérience, il était permis de craindre une seconde crise. Albert n'y eût pas résisté. Nous sommes restés dans ce doute insupportable depuis 3 heures jusqu'à 7 heures du soir. Enfin, à 7 heures, la transpiration, qui jusqu'alors avait résisté à toutes les provocations, cette bienheureuse transpiration se manifesta et bientôt elle devint prodigieuse. Oh! mon amie: avec quelle bonne foi, avec quelle véritable ferveur j'en ai remercié le ciel! Tu peux seule te le figurer, car tu sais aimer tes enfants! Je crois en vérité que *j'aurais bu* cette sueur bienfaisante qui sauvait notre enfant! Comme tout change de nature et d'aspect quand on soigne un malade qu'on aime!... A mesure que cette crise favorable s'opérait, Albert recouvrait la vie. Il sentait son mal diminuer, son visage reprenait une expression douce, naturelle et presque gaie. A une heure du matin, la transpiration commença à s'arrêter. Tout était préparé, linges brûlants, un bon lit bien sec et bien chaud placé

auprès du sien et qui le reçut sans qu'il eût éprouvé la moindre impression de l'air extérieur. A peine dans cet autre lit il s'endormit du sommeil le plus paisible, respirant doucement, librement, comme dans son état ordinaire, et ce sommeil réparateur se prolongea jusqu'au matin.

« Fernand, à qui j'avais écrit dans le premier moment de mon effroi, le laissant libre de venir ou non, est arrivé ce matin à franc étrier. J'en ai été bien aise et Albert a été heureux de le revoir.

« Je ne m'occupe pas encore des embarras dans lesquels je pourrai me trouver plus tard. J'ai à penser à autre chose. La bonne Mac-Carthy me quitte demain à peu près morte de fatigue. Elle me manquera; cependant j'ai pris d'elle de bonnes leçons et je suis assez habile dans l'art de tripoter un malade, de le changer, de le servir, de le soigner; et puis, *j'ai un domestique*; pourquoi me refuserais-je mes aises pendant que la fortune me sourit? Cette dépense était indispensable, elle était donc raisonnable[1].

« J'enverrai Albert aux eaux d'Ems. (Il ne s'y ennuierait pas, car il *n'y serait pas seul.*) Il faudra payer et nous tenir pour bien heureux d'en être quittes pour de l'argent. Mais d'ici là, il me sera peut-être venu d'autres idées, et si je les trouve bonnes, je les suivrai sans attendre ton autorisation, quitte à recevoir plus tard de toi un bill d'indemnité.

« Chère Albertine, toutes ces tristes secousses me tiennent l'esprit dans une grande agitation et me compriment terriblement le cœur. Cependant le malheur qui nous poursuit semble réveiller en moi une énergie que

1. J'ose rappeler que, lorsque mon père écrivait ces lignes, il n'y avait pas trois ans qu'il avait cessé d'être ambassadeur.

je croyais éteinte, et j'éprouve que je puis souffrir longtemps encore avant de me dire vaincu. Quant à ma santé, ne t'en mets pas en peine. Je croyais mon corps fatigué, comme j'accusais mon âme d'être engourdie. Cela n'est vrai ni pour l'un ni pour l'autre. Je mène une dure vie depuis que je t'ai quittée, eh bien! je te jure que, depuis longtemps, je ne me suis senti aussi bien portant. Le bonheur m'assoupissait, le malheur me réveille.

« Donne-moi des détails sur mes filles; comme je dévorerai chaque ligne où il sera question d'elles! Tu me diras qu'elles se portent bien, très-bien, que fraîcheur et santé brillent sur leurs visages. — Oh! oui, demande-leur de toujours bien se porter, il est affreux de voir souffrir ses enfants, et cependant ce n'est qu'alors qu'on sent bien comment on les aime!... Oh! si le ciel voulait frapper sur moi seul! toujours frapper sur moi et ensuite épargner mes enfants et ne leur donner que du bonheur, avec quelle reconnaissance je bénirais ses coups! Comme je baiserais la main qui me donnerait la misère et leur prodiguerait la joie!

« Tu me diras que nous ne saurons plus bientôt où donner de la tête, ni où trouver un abri pour celle de nos enfants. A cela je te répondrai : Que faire? Ce n'est pas ma faute, et puisque Dieu est grand et sa miséricorde infinie, il aura pitié de nous et viendra à notre secours quand nous n'aurons plus que lui pour nous tirer d'affaire.

« Adieu, amie bonne et chérie, tâchons de nous réunir, car je ne vaux pas le diable quand je suis loin de toi. Embrasse, non pas une, mais mille fois ma Pauline bien-aimée, ma Jane[1]. Embrasse notre bon Charlot, la

1. Eugénie.

blanche et gentille Emma et *tutti quanti*. Aimez-moi tous autant que je vous aime. Vous aurez beaucoup à faire.

« Voilà mon pauvre malade qui, d'une voix qui ne ressemble guère à celle de Mme..., me dit de t'embrasser de toute son âme, ainsi que ses sœurs. Il te demande pardon de ne t'avoir pas accompagnée : tu peux lui faire grâce, il ne l'a pas fait exprès. Fernand, qui crève de santé, veut aussi que, de sa part, on baise et on embrasse tout le monde. Adieu, je vais manger un morceau, puis me mettre à la fenêtre pour humer un peu d'air frais; puis je reviendrai auprès d'Albert, et s'il continue à être tranquille, comme dans ce moment, je te promets de me coucher, de dormir, et, si je le puis, de rêver à toi et à des temps plus heureux. Adieu. »

DE MON PÈRE A MA MÈRE.

« Civita-Vecchia, le 12 mai 1833.

« Albert est bien. La convalescence est commencée. Elle sera un peu lente, mais il n'y a plus ni maladie, ni fièvre... On ne lui permettra cependant de se lever que dans quelques jours. Il a été si terriblement éprouvé qu'on ne peut trop multiplier les précautions. Je les pousserai, s'il le faut, jusqu'à l'exagération. Fernand est excellent et plein de tendresse pour son frère, ils font du bien à voir ensemble. Si je puis trouver le moyen d'envoyer notre cher Albert à Ems, je le ferai, non-seulement comme chose salutaire à sa santé, mais aussi pour lui donner une vive satisfaction et pour prévenir l'effet des idées noires auxquelles il se livre loin d'elle... Je sais les commentaires que cela fera faire, mais qu'importe! Il est bien difficile au point où, de part et d'autre, on a laissé venir les choses, qu'elles ne se terminent

pas au gré de leurs désirs mutuels. Il faut en prendre son parti. Ils seront pauvres sans doute, mais ils connaîtront quelques jours de véritable bonheur. Je n'ai ni le courage, ni la volonté d'y mettre opposition, et je pense que tu ne leur seras pas plus cruelle que moi. Tu peux être bien sûre que tant qu'Alex. sera libre, tu n'obtiendras pas d'Albert qu'il se marie, et réciproquement. Faut-il les condamner à sécher l'un loin de l'autre et à passer leur vie à se regretter? Je ne le pense pas. Je suis donc décidé, si j'en ai la possibilité et que tu n'y mettes pas d'opposition, à donner à notre bon Albert le moyen d'aller se rétablir aux eaux d'Ems[1].

« Je n'ai reçu que ce matin la lettre que vous m'écriviez de Livourne. Pauvres amies, vous étiez sans inquiétude sur notre Albert, vous parliez de vous l'envoyer. La mort était alors bien près de lui et parlait d'un autre voyage. Il a bien fallu disputer et lutter avec elle pour obtenir qu'elle nous le laissât. Nous le retenons, ce cher et bon enfant, et j'espère bien maintenant que c'est lui qui nous embarquera pour l'autre monde. Les médecins disent, et je pense comme eux, que cette épouvantable crise, à vingt et un ans, va refaire sa santé, et que, s'il veut se soigner, il se portera supérieurement bien et pour longtemps. Il le voudra, car il nous aime et il a pu voir comme nous l'aimons. Pauvre garçon! comme il te ferait pitié si tu pouvais le voir en cet instant, si long, si faible, si pâle; et c'est cette pâleur qui fait ma joie, car elle annonce sa guérison : il n'était pas pâle il y a trois jours! Comme je verrai longtemps ce visage cramoisi et ces yeux allumés! Oh! mon Dieu! je vous re-

1. Ce projet fut malheureusement abandonné. Les médecins jugèrent la guérison d'Albert assez complète, après cette terrible maladie, pour que les eaux d'Ems ne lui fussent plus nécessaires.

mercie! car aujourd'hui je ne me sens qu'heureux! Toi qui es bien avec le ciel, remercie-le de s'être laissé désarmer, demande-lui de frapper sur moi, mais d'épargner nos pauvres enfants. Les lettres de nos deux petites m'ont fait pleurer. J'aime à leur entendre dire que je leur suis nécessaire, et cependant cela me fait grande peine. Depuis longtemps elles devraient avoir un autre appui, une autre protection. Embrasse-les mille fois pour moi. Je tâcherai de leur écrire quand j'en aurai le temps. Leurs lettres me font un bien immense, mais je n'ose pas leur en demander ; ne leur en parle pas, laisse l'idée leur en venir tout naturellement. Adieu, amie bien-aimée. Embrasse encore tout le monde et tâchez de m'aimer. »

DE MON PÈRE A MA MÈRE.

« Civita-Vecchia, 14 mai 1833.

« J'arrive de Rome, ma bonne amie. J'ai été y passer vingt-quatre heures. C'est la meilleure preuve que je puisse te donner du bon état dans lequel se trouve notre Albert. Sa convalescence est en bon train, et les médecins sont étonnés eux-mêmes de la promptitude avec laquelle il se rétablit. Pendant mon absence, je l'avais confié aux soins de Fernand, beaucoup plus sévère geôlier que moi, et qui observe la consigne avec une exactitude encore plus grande, mais qui est bon, excellent et touchant à voir auprès de son frère, qu'il amuse, qu'il fait rire et qu'il dorlote ensuite comme pourrait le faire une nourrice. Il a fait établir son lit à côté de celui d'Albert, et cette nuit, quand je suis arrivé, je les ai trouvés dormant et ronflant tous les deux, et presque dans les bras l'un de l'autre.

« En partant de Gênes, vous aurez eu toute la journée

sous les yeux un tableau enchanteur. Toute cette rivière de Gênes et les montagnes qui la dominent sont admirables; tout est si vert, si vif, si brillant! Le lendemain au réveil vous aurez eu les côtes arides, incultes et dépeuplées de la Provence, vilaine couleur grise, formes de montagnes plates et sans grâce; le contraste est immense et attristant, et l'on a besoin de réflexion et de se rappeler : *A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère,* pour ne pas se laisser saisir l'esprit par la tristesse en abordant aux rivages de France.

« D'ici à quatre mois, les jours de courrier vont être les seuls qui m'aideront à supporter les autres. Le grand intérêt du moment n'est, pour moi, ni ceci, ni cela : c'est ta correspondance.

« Ce que Charles a fait[1], il ne l'a bien certainement fait que par amour pour moi, et tu peux être sûre que sa conduite est en opposition avec sa conviction et ses sentiments. Cela me tourmente à mon tour et me donne presque des remords, car *** et tant d'autres ont beau dire, ce n'est ni un mal ni un tort de servir son pays, et c'est, selon moi, un crime de lui faire la guerre, ou de travailler à la rendre inévitable. Pauvre Charles! qu'ai-je à lui donner en retour du sacrifice qu'il m'a fait? — Rien! Cette idée est triste. Embrasse-le bien pour moi, et dis-lui, de ma part, de ne pas se laisser aller au découragement.

« A présent que je suis rassuré sur Albert, je commence à m'effrayer de ce qu'il va m'en coûter. Mais quand je pense aux terreurs que j'ai eues, je remercie le ciel, je le bénis, je trouve qu'il m'en tient quitte à bon marché, et je ne songe pas à disputer pour le prix. Il en résultera que mon petit trésor de Naples ne me

1. Il s'agit de mon frère Charles, qui venait de quitter l'armée.

conduira pas aussi loin que je l'espérais et sera épuisé un mois plus tôt que je ne l'avais calculé. *Dieu y pourvoira!* Embrasse bien mes chères petites que j'adore. »

Il est inutile de dire ce que ces lettres de mon bon père firent successivement éprouver à ma mère et à nous. Nos impressions sont faciles à deviner, et, au lieu de m'y arrêter, j'en reviens à l'histoire d'Alexandrine, où se trouve le récit de ce que furent, pour elle, ces jours de la maladie d'Albert.

HISTOIRE D'ALEXANDRINE.

(Suite.)

« Après avoir voyagé toute la nuit, nous arrivâmes mercredi soir, le 1er mai, à Rome, par cette délicieuse porte de Saint-Jean-de-Latran. — Rome aussi était devenue pour moi une autre ville depuis que j'aimais Albert, mon pieux Albert, et il y eut du plaisir pour moi, quoique sans lui, à entrer dans cette sainte ville qu'il aimait tant et où son amour pour moi avait commencé. Nous descendîmes chez Serny. De nos fenêtres je vis sur-le-champ celles de notre ancienne maison, *la Casa Margherita!* Je vis l'Académie de France illuminée. Oh! tous ces lieux avaient été magiquement transformés pour moi depuis que je ne les avais vus, et ce qui était survenu depuis avait donné du prix à ce qui n'en avait pas auparavant à mes yeux.

« Le lendemain, 2 mai, je revis les M... En me retrouvant chez eux, j'eus une sensation d'étonnement de tout ce qui arrive dans la vie. J'étais si changée depuis le dernier jour où je les avais vus dans cette même chambre! Je fus bien aise de m'entendre dire par M... que j'étais rajeunie et que mon teint était plus beau. Elle me parla aussi d'Albert. Mais cela m'embarrassa. J'aimais mieux en parler à Malte, car il avait été témoin de tout, et son bon cœur nous comprenait bien.

« Cette nuit du jeudi au vendredi (2 au 3 mai), je fis un rêve si sinistre que, dès que je fus levée, j'allai m'asseoir sur le lit de maman pour le lui raconter. Le voici, je m'en souviens et d'une manière très-distincte. Je m'étais vue avec Albert et maman au-dessus d'un enfoncement de terrain qui contenait un grand nombre de croix placées sur des tombes. Albert m'avait dit : *Auriez-vous bien le courage de marcher au milieu de toutes ces croix?* Je m'en sentais une étrange frayeur, mais je me disais intérieurement : *Puisqu'il me le demande, oui.* Alors je pris la main de maman et la fis descendre et faire avec moi un tour au milieu de ces tombes; de là je levai les yeux sur Albert qui était resté en haut, et je me sentais contente d'avoir eu la force de faire ce qui, dans mon rêve, m'avait inspiré tant de répugnance avant qu'Albert me l'eût proposé.

« Je disais à maman : C'est un mauvais rêve, c'est un mauvais signe, et je crois que cela nous fit parler de la santé d'Albert. Elle me dit que, lors même qu'il n'y aurait d'autre obstacle entre Albert et moi que cette santé peu rassurante, il faudrait y penser. Mais jamais je ne voulus admettre que cela en fût un.

« Le jour même, je fus avec M... à la délicieuse villa Pamphile. Quels souvenirs pour moi, mais, dans ce moment-là, encore remplis d'espérance!

« Quelques heures plus tard, après le dîner (chez les M...) je remarquai que le comte Maurice Putbus n'était plus dans la chambre. On nous dit qu'on l'avait appelé dehors. Je le vois rentrer, parler à maman, et maman s'effrayer beaucoup. Je cherche à écouter ce qui se dit, et je vois que c'est quelque chose que l'on ne veut pas me dire. Je saisis ou crois saisir les mots de « vaisseau français. » Oh! mon Dieu, l'idée d'un naufrage me vint, je crois. Heureusement ma mère se leva et partit avec moi, ne voulant rien me dire devant le monde. Mais en voiture, elle m'avoua qu'Albert était resté malade à Civita-Vecchia, et que son père était venu à Rome chercher un médecin. Je crois que, dans ce premier moment, je respirai, car je m'étais imaginé quelque chose de pire encore. Mais peu après, combien j'eus de terreur que ma mère ne m'eût pas tout dit! Je savais que M. de la Ferronnays était dans la même auberge que nous, je brûlais de le voir, mais, par une suite de confusions, la soirée se passa sans que nous pussions y parvenir. Désespérée quand je fus seule, j'écrivis à Pauline les lignes suivantes, sans avoir l'intention de les lui envoyer, mais parce que je n'avais personne à qui dire cela :

« Pauline, je suffoque! je n'ai personne à qui parler de mes atroces angoisses, je t'écris. Dieu! que n'es-tu là! et figure-toi que dans ce moment d'inquiétude si poignante, maman vient de me dire qu'il faudrait peut-être, par conscience, ne pas me laisser épouser un homme d'une santé si menaçante! Quand ce sont précisément les chagrins qui lui font du mal et le bonheur qui le remet!

« Oh! mon Dieu, ne prends pas ma vie, puisque ce serait faire son malheur, mais du reste fais-moi, *à moi seule*, et non aux autres, souffrir tout ce que tu voudras d'affreux physiquement et moralement; mais rends-le

encore heureux pour longtemps, sur cette terre, au nom de Notre-Seigneur.

« Pauline, je ne sais comment empêcher ma tête de s'égarer. Que Dieu vienne à mon secours et ne me punisse pas de l'aimer ainsi! »

« Chaque fois que ma mère me représentait combien je souffrirais de voir mon mari malade, et que ce serait encore plus cruel alors, je m'écriais : « Oh! non; si du moins j'étais sa femme, si du moins je pouvais le soigner, cela me serait plus doux! » Et ces paroles venaient tellement du plus profond de mon cœur, qu'elles firent comprendre à ma mère combien j'aimais Albert et lui firent prendre la ferme résolution de tout faire pour conclure notre mariage;—elle nous l'a dit depuis. D'un autre côté, le père d'Albert vit aussi dans cette maladie combien son fils m'aimait; il vit aussi mes angoisses, et dès lors crut davantage à la force et à la profondeur de notre affection. De part et d'autre nous nous sommes donc souvent dit que nous devions notre bonheur, notre mariage à cette maladie. Hélas! cela est vrai; mais elle eut aussi d'autres suites plus tardives; elle fit à la santé d'Albert un mal que nous ne comprîmes que longtemps après.

« Le même jour je reçus, par leur père, des nouvelles de Pauline et d'Eugénie, et, en même temps, mon petit livre de pensées que j'avais laissé à Albert, qui, déjà haletant de fièvre, avait dit à Eugénie : « Prends dans le vaisseau le petit livre d'Alex..., au-dessus de mon lit, ainsi que le coussin qu'elle m'a fait. Prends bien garde. » Eugénie donna ce livre à son père, qui les conduisait à bord, croyant qu'il serait remis sur-le-champ à Albert. Mais lorsque M. de la Ferronnays, après avoir embarqué sa femme et ses filles, remonta à l'auberge où était resté Albert, il le trouva à la mort. Et c'est ainsi que de la fenêtre, ce pauvre père jeta un dernier regard sur

le bateau qui s'éloignait et auquel il aurait voulu pouvoir crier : « Albert se meurt ! Revenez ! »

« La vue de mon petit livre me remplit d'un étonnement sinistre. Il avait dû le garder pendant tout le temps de notre absence, et il m'était déjà rendu ! Albert devait ne pas avoir sa tête !

« L'abbé Martin nous fit une visite. Maman lui apprit la maladie d'Albert, et il en eut un chagrin qui me le fit aimer encore plus que je ne le faisais déjà sans le connaître. Si j'avais pu lui dire quelques mots seule, je crois que je lui aurais sur-le-champ ouvert mon cœur sur mes deux amours pour Albert et pour la religion catholique. Ne les savait-il pas tous deux ? Il ne vit que mes yeux remplis de larmes, que je cherchais encore moins à lui cacher qu'à un autre. Mon amour et ma douleur ont, à cette époque, comme changé mon caractère. J'acquis tout d'un coup une fermeté, un courage que je n'avais eus contre les oppositions et les opinions du monde, et en même temps un calme étrange. Je me sentais sûre de moi-même, sûre d'Albert, sûre de la bonté de notre amour !

« Quand M. de la Ferronnays repartit pour Civita-Vecchia, emmenant le médecin du prince Lapoukhyn, M. Sauvan, maman et moi nous l'accompagnâmes jusque sur l'escalier. Quels adieux ! Albert serait-il vivant quand nous nous reverrions ? Ne sachant comment lui exprimer mes sentiments, je lui baisai la main. A 5 heures, le même jour, je fus à la Trinité-du-Mont avec maman voir Olga et Albertine. Que de souvenirs là aussi ! Olga nous reçut en pleurant. Maman tâcha de la rassurer un peu sur Albert, tandis que moi, prenant à part une des religieuses, je lui remis deux piastres pour les pauvres en lui demandant des prières pour le frère des deux petites.

« Le prince Lapoukhyn demeurait dans la même auberge que nous. Sa chambre était près de la mienne, et, dans sa compassion, il me disait de ne pas craindre de le réveiller la nuit quand je serais trop inquiète. Je ne faisais pas cela, mais souvent, bien tard, au moment de me coucher, je lui parlais à travers la porte, rien que pour lui dire : « Qu'en pensez-vous? — Il allait déjà un peu mieux; Sauvan lui fera du bien. » J'avais besoin d'entendre quelqu'un me dire : « Cela ira bien. » Quelles nuits je passais ainsi! Oh! il est quelque chose de plus cruel que de voir mourir celui qu'on aime, c'est de penser qu'il meurt sans qu'on soit là. Quelquefois cette idée trop naturelle me venait : « C'est peut-être fini dans ce moment même. » J'aimais cependant mieux ces heures d'angoisses, seule, à genoux devant ma fenêtre, que les heures d'empire sur moi-même devant les autres. Mais les étoiles me semblaient menaçantes. Leur lumière, qui m'avait toujours paru si bienfaisante, était devenue effrayante pour moi; tout l'univers me paraissait terrible si Albert devait mourir! Une seule fois depuis dans ma vie, une seule autre nuit encore, la lune a produit sur moi le même horrible effet que je décris ici.

« Je ne sais ce qu'en ce moment mon cœur ressentait, mais ma volonté et ma bouche disaient dans toutes mes ardentes prières : « Mon Dieu! que ta volonté soit faite! » Une fois que je priais ainsi dans un de mes plus grands moments de crainte et de douleur, je fus soudainement remplie d'une joie extraordinaire. J'acquis la certitude de revoir Albert, et que nous serions heureux. Les étoiles que je regardais n'étaient plus effrayantes, au contraire elles me parlaient de bonheur. Oh! ce moment fut délicieux et indéfinissable. Je me souviens que, pour ne pas le perdre, car je craignais de retomber dans

mes angoisses, je me couchai bien vite, voulant m'endormir là-dessus.

« Nous allâmes encore voir les sœurs d'Albert à la Trinité-du-Mont. C'était le moment de la journée que j'aimais le mieux. J'entendis de loin, ce jour-là, des chants à la sainte Vierge. En rentrant nous trouvâmes de meilleures nouvelles de Civita-Vecchia, et on nous dit que la princesse Zenaide Volkonsky était venue nous voir pendant que nous étions dehors et nous avait attendues. Je me mis à regarder un papier sur lequel elle avait griffonné, comme on fait quand on ne fait rien, et j'y trouvai écrit de plusieurs manières : « *La speranza non si deve mai abbandonare.* » Cela me fit plaisir. La moindre chose me paraissait de bon ou de mauvais augure.

« Le lundi 6 mai.—Nous allâmes dîner à la vigne de la princesse Volkonsky, près de Saint-Jean-de-Latran. Oh! que je regardais tristement toute cette campagne de Rome, et pourtant j'espérais!

« En rentrant le soir, nous trouvâmes M. Sauvan, qui nous apportait de meilleures nouvelles. Mais quelle maladie! Il nous dit qu'Albert ne pourrait, au plus tôt, être transporté à Rome que dans huit jours. Cela faisait évanouir le petit espoir que je concevais de l'y voir arriver! J'écrivis le même soir à Pauline et à Eugénie, sans leur dire toute l'étendue des craintes que j'avais eues :

« Chères amies..... Dieu veuille augmenter encore la joie que j'éprouve depuis hier au soir! Ce matin j'avais un vague espoir de rester ici jusqu'à ce qu'Albert y vienne. Mais il paraît décidé que nous partons après-demain. Enfin, c'est égal, pourvu qu'il soit bien portant! Maintenant j'ai appris à supporter l'absence. Que la volonté de Dieu soit faite! Je suis sûre que tout ce qu'il fait est bien fait. D'ailleurs je serais bien ingrate si, même malgré tout ce que j'ai souffert dans ma vie,

je ne trouvais pas que Dieu m'a rendue encore cent fois plus heureuse que je ne le méritais... oh! bien plus de cent fois! »

« Le même jour, Fernand entra tout d'un coup chez nous. Il venait de Naples à cheval, et allait à Civita-Vecchia soigner son frère. Un peu plus tard j'allai avec lui au couvent voir ses sœurs. En attendant qu'on nous les amenât, Fernand et moi nous entrâmes dans la jolie église où autrefois avec Albert j'avais entendu des chants si délicieux! Oh! il me fut consolant d'y prier avec son frère pour lui, et d'y prier à genoux. Je souffrais tant de ne pas oser le faire toujours!

« Quand Olga nous vit, elle regarda quelques instants Fernand étonnée, puis elle dit : « Ah! c'est toi! Je ne savais pas qui ce pouvait être. Je pensais à Charles et à Emma, car on nous avait dit : *M. et Mme de la Ferronnays.*» Ces mots nous firent sourire et me parurent aussi de bon augure.

« Après dîner, Fernand s'assit sur le canapé à côté de moi pour protéger un projet que je lui avais confié, qui était d'écrire à miss Mac-Carthy, c'est-à-dire à Albert, à qui Fernand devait remettre ma lettre dès qu'il serait en état de la lire.

« Voici mon billet, où je n'osais pas lui dire toutes mes craintes. En l'écrivant, cette idée me traversa l'esprit : Est-ce qu'il pourra le lire? — idée que je n'osais pas achever :

« N'est-ce pas inutile de vous écrire? Ne savez-vous pas tout ce que je pourrais vous dire? Mais n'importe, mon écriture vous fera plaisir à voir et peut-être ce que je vais vous dire vous fera quelque bien. Ami chéri, — mais vous le savez d'avance, — je n'aime que vous, je crois n'avoir jamais aimé que vous et je n'aimerai que vous. Je puis bien supporter l'absence quand je ne vous

sais pas malade; mais, pour l'amour de Dieu, faites tout ce que vous pourrez pour être bien portant! De grâce, pensez à m'épargner des inquiétudes si cruelles. Soignez-vous comme vous voudriez me soigner. Si vous m'aimez, suivez tous les conseils que vous donnent ceux qui vous entourent; il vaut mieux être trop prudent que pas assez. Dieu soit mille fois béni de ce que vous êtes mieux! Demain soir, à Viterbe, Fernand nous enverra de vos nouvelles. J'espère, avec l'aide de Dieu, qu'elles seront bonnes. Savez-vous qu'on vous conseille les eaux d'Ems? Ne vous y opposez pas, bien au contraire, témoignez-en le désir; car Ems est à une journée de distance de Kissingen où nous allons, et alors il serait possible que nous nous revissions dans sept semaines d'ici. Jugez! mon Albert, cela ne serait-il pas heureux? Oh! oui, j'espère que Dieu nous aime. Je suis embarrassée de vous écrire ainsi devant tout le monde. Enfin c'est égal, je veux vous dire que, si vous désirez quelque chose qui dépende de moi, vous pouvez le regarder comme accordé, — pourvu que cela ne soit pas mal, cela va sans dire. Si cette assurance peut vous faire quelque plaisir, pensez-y toujours.

« Adieu, mon ami chéri. Prions Dieu, prions-le de nous regarder avec compassion, et promettons-lui d'être aussi bons que possible. A revoir, à revoir, avec l'aide de Dieu qui est si bon, qui fait toujours tout pour le mieux. « AL.... »

« J'ai retrouvé ce billet, ainsi qu'à peu près tous ceux que je lui ai écrits, dans un petit portefeuille qu'il a toujours porté sur lui, où se trouve son ruban de première communion, une prière que sa mère y a cousue et une relique de saint Alphonse de Liguori.

« A 11 heures du matin, le 7 mai, Fernand partit pour

Civita-Vecchia; il prit congé de moi comme le plus tendre des frères, et moi je me sentais tellement sa sœur! Il nous comprenait si bien, Albert et moi, et il allait le revoir dans quelques heures! Quand et comment devais-je le revoir? Je me demandais cela en le quittant. Quelle absence? et personne à qui dire mes pensées!

« Pourtant j'éprouvai du soulagement à avoir revu Fernand, à le savoir retourné près d'Albert et aussi à avoir écrit à Albert.

« Le lendemain nous quittâmes Rome.

« A Viterbe, où nous couchâmes, j'entendis parler de la mort d'un jeune homme, dont le corps était exposé dans l'église voisine. Cela me fit mal. Je ne pouvais pas supporter d'entendre dire quelque chose qui me rappelait qu'Albert pouvait mourir. Voilà comme j'étais alors! Je croyais au ciel, mais je n'aimais que la terre.

« Le lendemain jeudi, 9 mai, on heurta à notre porte de bonne heure, et on nous remit des lettres. Oh! Dieu merci! elles apportaient de bien meilleures nouvelles! »

La convalescence d'Albert fut rapide. Quinze jours après le départ d'Alexandrine, il était lui-même à Rome presque entièrement rétabli et de là il écrivait à ma mère la lettre suivante :

ALBERT A SA MÈRE.

« Rome, le 29 mai 1833.

« Enfin, ma mère chérie, on me permet de vous écrire deux mots. A peine si je puis croire à ce qui m'est arrivé! Vous à Dangu, et moi tout simplement à Rome!

Avouez que c'est au moins drôle. Ce qui est plus sérieux, c'est l'inquiétude que j'ai causée à mon bon père. On dit qu'une demi-heure de plus, et je ne vous revoyais jamais. Ma mère chérie, est-il possible? Quant à moi, je vous jure que je ne me suis douté de rien. A mesure que les minutes s'écoulaient, je les oubliais, et cette semaine où il paraît que je fus si mal a été pour moi un je ne sais quoi de singulier, où il me semble que je n'ai pas souffert. Je ne sais si j'oubliais la souffrance en même temps que je l'éprouvais, mais il est de fait que je ne me souviens de rien et que j'aurais passé dans l'autre monde absolument sans m'en douter. Heureusement Dieu a bien voulu retarder ce voyage; car, comme je ne m'attendais à rien, je n'avais pas fait de préparatifs. Il a voulu me montrer qu'à tout instant il fallait être prêt à s'embarquer. Je l'en remercie du fond de mon âme. En attendant la première fois, je vais passer tout bonnement l'été à Castellamare avec mon père mille fois chéri et mon bon Fernand, mourant d'impatience en vous attendant. Ne faites pas durer notre épreuve trop longtemps. Revenez tous, y compris Emma et notre bon Charles. Embrassez-les tous deux pour moi, et dites-leur que, quoique je ne sois pas fort pour écrire, ils n'ont pas bougé au fond de mon cœur.

« Adieu, ma mère chérie. Je vous aime plus que la vie. Comment donc ne suis-je pas avec vous et mes chères sœurs!

« Écrivez-moi quand vous pourrez et aimez-moi chaque instant du jour. « VOTRE ALBERT. »

DE MON PÈRE A MA MÈRE.

« Rome, 30 mai 1833.

« Cela te paraîtra ridicule, mais je ne t'écrirai vérita-

blement qu'un mot aujourd'hui parce que je n'ai pas le temps d'en écrire deux. Albert a très-bien supporté notre voyage de huit heures. Il n'a pas toussé une seule fois et ne se sentait nullement fatigué. Je lui ai permis de t'écrire une petite lettre. Je crois donc que tout va bien, très-bien. Il est impossible de voir une plus belle et plus rapide convalescence. Il s'agit maintenant d'éviter les imprudences, et c'est une affaire que d'y veiller. Voilà pourquoi je ne le quitte pas. J'espère qu'il continuera à être bon et soumis comme il l'a été jusqu'à présent. Il est impossible d'imaginer un être plus excellent.

« ... Cet extraordinaire m'écrase. Mais Dieu sait que cela n'a pas été une fantaisie, et puisqu'il le sait, il m'aidera, je l'espère, à sortir du trou où je ne suis que par sa volonté. Les petites vont en perfection et sont gentilles. Adieu; je t'écrirai une vraie lettre après-demain. Adieu, amie chérie, mille fois chérie. »

ALBERT A M. DE MONTALEMBERT.

« Rome, 30 mai 1833.

« Eh bien, mon cher bon ami, l'homme propose et Dieu dispose. Je croyais bien à cette époque être près de toi, et avoir déjà passé de bons jours ensemble. Au lieu de cela, je suis à Rome pour quelques jours, et de là je m'en vais passer l'été à Castellamare avec mon père et Fernand. J'ai tout simplement manqué partir pour l'autre monde. Un quart d'heure plus tard et c'en était fait d'Albert. Dieu a bien voulu en disposer autrement; tant mieux! Mais quand nous reverrons-nous? Cher ami! écrivons-nous souvent, car je crois que notre amitié est destinée à souffrir une longue épreuve. Je ne reçois plus de lettres de toi, c'est mal. Voilà un mois que je n'ai

pu t'écrire. On ne me le permet que depuis quelques jours.

« La nouvelle que M. de Bunsen m'a donnée est-elle vraie? Ce cher Rio épouse-t-il vraiment une Anglaise aimable et riche? Que je le voudrais! et que Dieu le rende aussi heureux que je le désire! Dis-moi bien si la nouvelle est vraie.

« Cher ami, et toi, que deviens-tu? Si tu pouvais n'être pas seul à ce point, prendre aussi sur toi, et dompter ton imagination qui te fait souvent voir les choses autrement qu'elles ne sont et désirer des améliorations impossibles! Quand je te parle d'exagération, ne va pas croire que je traite ainsi tous les sentiments de ton cœur; non, tu me comprends, je te parle de cette politique qui te tue. Moi, je l'avoue franchement, je n'ai point d'opinion arrêtée; car je ne vois de tranquillité et de bonheur parfait d'aucun côté. Nous sommes dans un temps de transition; tant pis pour nous, car nous sommes loin d'avoir bu tout le calice. Ce qui me rassure, c'est que la base de tout bonheur, la religion, ne peut périr, et dans ces temps d'épreuve, elle seule semble devoir triompher de tous ses ennemis. Quant au reste, mon cher, j'ai pitié de l'acharnement avec lequel les partis se déchirent et s'accablent d'injures et de malédictions. A quoi servent ces cris, ces pitoyables intrigues? La révolution dans laquelle nous sommes se fera et se fera seule : quant à moi, il ne me reste qu'un parti à prendre, mais je te l'avoue, je vois aussi l'horizon très-sombre de ce côté. Une dynastie renversée trois fois me semble avoir fini son temps. Cependant je ne reconnais le droit que là. Mais un enfant élevé hors de France, dans des idées probablement toutes contraires à son siècle, pourra-t-il nous amener le bonheur? j'en doute un peu. Pourtant patience; nous ne voyons pas l'avenir.

Peut-être ce dernier reste d'un principe d'ordre est-il destiné à nous tirer de l'anarchie où nous sommes maintenant. En attendant la religion prospère, et, si nous avons une nouvelle restauration, fasse le ciel que notre clergé ne s'associe point au pouvoir, contre lequel le peuple est toujours en méfiance, et avec lequel il le confond, les trouvant réunis. Que nos prêtres abandonnent la scène politique... N'ont-ils pas une mission bien plus élevée?

« J'ai peut-être dit bien des folies; je m'attends à être sévèrement jugé par toi. N'importe, j'attends; que Dieu me conduise. Ce dont je suis sûr, c'est que ma conscience seule me guidera. Donc alors, advienne que pourra!

« Adieu, écris-moi à Naples. Parle-moi de Rio. Nous avons tous les deux de grands torts d'amitié, mais qu'il soit sûr que mon cœur n'a pas changé. Toi, je t'aime plus que jamais. Dis-moi tes projets pour l'hiver.

« ALBERT. »

ALBERT A OLGA.

(Elle avait alors un peu plus de 12 ans.)

« Castellamare, 5 juin 1833.

« Ma sœur chérie, mon père, étant trop occupé aujourd'hui, n'a pas le temps de t'écrire avant le départ de la poste, il me charge donc de t'embrasser. Juge si j'ai accepté avec plaisir, et en m'acquittant de sa commission, j'en fais autant pour mon propre compte. Cette...

« Ne t'inquiète pas de ce mot placé là tout seul, j'avais commencé une phrase, mon père est venu me parler, j'ai oublié ce que je voulais te dire; c'est égal.

« Je vais d'abord te dire ce dont mon père m'a chargé. Tu verras arriver un de ces jours un M. Guillet ou Guillot. C'est toujours pour tes yeux[1]. Il les regardera, puis il écrira à mon père ce qu'il faut faire. Montre cette lettre à Mme de Corialis afin que cet individu puisse parvenir jusqu'à toi. Je crois que voilà tout. M'as-tu bien compris ?

« Maintenant je te dirai que nous sommes à Castellamare. Nous vivons en ermites, surtout mon père et moi, car Fernand court un peu davantage. Cependant il est

1. Olga avait depuis l'âge de huit ans la vue faible; ses yeux causaient à mes parents, dès cette époque, une inquiétude qui ne se dissipa jamais, et qui, si sa vie eût été plus longue, aurait pu être plus fatalement justifiée encore. Telle qu'elle fût, cette demi-infirmité servit à mûrir son âme, car, à chaque instant de sa vie, elle l'offrit à Dieu sans murmure, renouvelant son sacrifice chaque fois qu'une occasion quelconque le lui rendait plus sensible. Ces occasions étaient fréquentes, car jamais personne n'eut plus qu'elle le goût de l'étude, et ne posséda davantage les facultés qui font aimer les arts et jouir des beautés de la nature, et, sur tous ces points, ses sacrifices étaient perpétuels et journaliers. Je ne sais comment les oculistes expliquaient ce symptôme, mais c'était, pour ainsi dire, le soleil qui l'empêchait de voir. A une lumière douce et tempérée, dans une chambre, ou après le coucher du soleil, en plein air, elle voyait comme une autre; mais dès que le jour devenait brillant, elle en était éblouie et cessait de voir distinctement. On ne peut imaginer à combien de privations cette imperfection de sa vue la soumettait. Tantôt c'était dans une galerie de tableaux, un rayon de soleil tombant d'en haut et éclairant ce qui en valait le plus la peine, qui lui en dérobait complétement la vue; tantôt c'était dans une promenade faite exprès pour aller voir un point de vue, qu'en arrivant au but et lorsque tous se récriaient, elle était comme frappée d'aveuglement, parce qu'une lumière brillante éclairait le paysage; tantôt c'était à une cérémonie, tantôt à l'église où on la voyait souvent fermer son livre, sans tristesse, sans impatience, et se mettre à *penser*, comme elle disait, parce qu'elle ne pouvait plus lire. C'est là sans doute ce qui contribua à rendre son âme si méditative, et à lui donner dès l'âge de seize ans une grande facilité à se recueillir et à élever son âme et son esprit plus haut qu'il n'est d'ordinaire de le faire à cet âge. Entre mille occasions où je fus frappée et touchée de sa douceur et de sa rési-

souvent avec nous, et quand nous sommes là tous trois ensemble, nous ne parlons que des absents. Ton tour revient souvent et ces conversations finissent toujours par cette phrase : « Quand donc irons-nous les chercher tous? Quel beau jour que celui-là! se revoir! s'embrasser! après quatre longs mois de séparation!

« Chère amie, n'oublie jamais dans tes prières ton vieux Albert. Le plus beau jour de ta vie approche et tes vœux seront bien accueillis là-haut. Prie pour nous tous. C'est toi en ce moment qui es notre protectrice. Dieu ne te refusera rien! Ma lettre est bien courte, mais je ne puis écrire longtemps sans me fatiguer. Je t'écrirai souvent, mais réponds à notre bon père, tes lettres lui font tant de bien. A la fin mets un petit mot pour moi. Adieu. Je t'aime de tout mon cœur. Embrasse bien Albertine.

« Encore un peu de temps et nous nous reverrons et nous serons bien heureux.

« Ton frère qui t'embrasse, « ALBERT. »

LETTRE D'ALBERT A ALEXANDRINE.

(Renfermée dans une lettre de Fernand, qui, depuis la maladie d'Albert, avait conservé le privilége d'écrire tantôt à Alexandrine, tantôt à sa mère, pour leur donner des nouvelles d'Albert.)

« Chère, chère amie, un mot seulement pour vous dire le bien que m'a fait votre lettre. Si je ne craignais

gnation, je me souviens d'un jour, en 1840, à Naples (elle avait alors dix-sept ans), où nous étions allées voir ensemble la procession de la Fête-Dieu qui passait dans la rue de Tolède. En marchant à l'ombre dans la rue de Chiaja, elle y voyait à merveille, et nous causions gaiement. Arrivés au coin de la rue, nous y attendîmes quelques instants, puis la procession passa; mais Olga n'en entendit que la musique, car, dès que parurent les bannières, le soleil les éclairant vivement ainsi que les armes des soldats, elle cessa absolument de

que ce fût de la folie, je dirais qu'elle m'a guéri. Je suis si étonné de n'être pas malheureux! au contraire je suis gai, j'ai la plus grande confiance. Vous êtes toujours là près de moi, il me semble que je vous parle. Enfin vous et moi, c'est un. Non, je n'irai pas vous rejoindre; patience! je trouve que le temps passe vite. L'hiver prochain sera beau! Je demande tous les jours à Dieu que, si vous pouvez être plus heureuse avec un autre, vous me sacrifiiez sans hésitation. J'ai du bonheur pour toute ma vie, pourvu que vous soyez heureuse! Vous sentez bien pourtant qu'il y a *autre chose* que je préfère! Enfin, espérons. Dieu est si bon! Ce n'est pas pour rien que je ne suis pas mort à Civita-Vecchia. Oui, je me soigne, je veux vous revoir. Est-ce que votre mère trouverait mal ce petit mot! Je ne le crois pas. En tout cas, faites comme vous voudrez. Dites-moi si je puis continuer à vous écrire tout ce qui se passera en moi. Ma première lettre sera pour votre bonne mère. J'ai commencé par vous, c'est bien simple, n'est-ce pas? Je passerai l'été avec mon père et mon bon Fernand. Je ne crois pas m'ennuyer, car vous êtes là avec moi. Adieu. Mon épître n'est pas longue, c'est égal, vous savez ce qu'il y a dans mon cœur. Je vous aime. Dieu est si bon. Confiance. « A. »

EUGÉNIE A ALEXANDRINE.

« Je prie tant pour toi, pour toi et Pauline! — Pauline et toi — pas autre chose. Je ne parle pas d'Albert, Albert

voir. Alors elle resta en silence quelques instants, puis elle me dit : « Je n'ai rien vu, mais je ne suis pas triste, je viens même d'avoir un vif mouvement de joie en pensant à tout ce que Dieu me fera voir de beau en paradis pour me dédommager de tous ces plaisirs perdus. » Chère douce petite sœur, quels grands exemples elle nous a donnés! et que de paroles profondes sont sorties de sa bouche d'enfant!

est compris dans toi, c'est une même prière. Dieu l'a aimé, Dieu l'a sauvé, Dieu le bénira, et le bénir, c'est te bénir. Comme j'ai repris avec ardeur ma prière favorite! Comme elle est de jour en jour plus sincère! Je conjure le bon Dieu de prendre ma chance de bonheur, de la réunir à celle de Pauline et à la tienne et de vous rendre heureuses. Ce n'est pas, pour cela, demander à être malheureuse; ma prière exaucée serait une certitude de bonheur. »

Alexandrine lui répond :

« Que Dieu te bénisse et te récompense, chère délicieuse petite amie. Sais-tu qu'en demandant si vivement mon bonheur et celui de Pauline, c'est le tien en toutes lettres que tu te demandes, car pourrions-nous être heureuses l'une ou l'autre, si tu n'avais pas une dose de félicité égale à la nôtre? »

ALBERT A OLGA.

« Castellamare, 1er juillet 1833.

« Olga chérie, je t'embrasse de la part de mon père qui ne peut t'écrire aujourd'hui, car le temps lui manque encore. C'est toujours un plaisir pour moi quand il me charge de prendre sa place, parce que cela me force à faire ce qui m'est agréable, mais ce que la paresse pourrait parfois me faire remettre. Je te dirai en premier lieu que tes gentilles lettres n'ont qu'un défaut, c'est celui d'être trop rares. En second lieu, je t'annoncerai que tu es tante d'un beau garçon, et que Charles est le plus heureux du monde. Son fils, qui va s'appeler Alfred, le comble de joie.

« Et toi, tous les jours te rapprochent de celui de ta première communion. C'est le plus beau moment de la

vie, et il ne m'est jamais sorti du cœur. J'étais bien bon alors, et je suis sûr que mes prières furent exaucées; aussi je te prie de ne pas m'oublier dans les tiennes.

« Je fis ma première communion à Paris, à Saint-Sulpice. Nous étions très-nombreux, le ciel était beau et semblait nous regarder avec amour. Nous entrâmes dans l'église après une procession que nous avions faite au dehors; l'orgue accompagnait notre marche. Au moment de la communion, on se levait et on allait à l'autel deux à deux, puis on retournait à sa place le cœur plein de bonheur. La messe finie, chacun alla se jeter dans les bras de ses parents, puis on se retira. Chère amie, tu auras de plus le bonheur de te trouver à Rome pour ce beau jour. Ce sera toujours un délicieux souvenir pour toi. Prie bien pour nous tous. Demande à Dieu de nous rendre aussi bons et aussi heureux que nous l'étions ce jour-là. Prie pour notre bon père, notre mère chérie, et, si tu y penses, je te demande une petite prière pour moi qui t'aime de toute mon âme. Adieu. Je t'embrasse ainsi que ma bonne Albertine. Rends-la bien sage et bien bonne.

« Ton frère qui te chérit,

« ALBERT. »

« Prie aussi beaucoup pour A..., pas ma sœur. Tu me comprends. »

ALBERT A PAULINE.

« Castellamare, 19 juillet 1833.

« Ma chère amie, j'ai reçu ta trop délicieuse lettre, et je dirai tout bas que je me suis attendri. Si j'avais eu quelque chose à donner à la vanité, elle a certes pu être

flattée; mais d'autres sentiments remplissaient mon cœur. J'ai savouré avec délices le bonheur d'être aimé comme je le suis des miens; et puis j'en ai ressenti de l'étonnement, car, sans modestie, je me trouve indigne de tout intérêt. N'importe, garde, je t'en prie, tes illusions, car je trouve cela fort doux.

« Je regrette de ne pas être avec vous. J'ai tant de tranquillité, tant de gaieté, tant d'espoir! Je remercie Dieu de cet état. Oh! mes amies! prenez de ce calme, que la mauvaise route ne vous effraye pas! Ne voyez devant vous qu'un bel avenir!

« J'ai bien souffert, chère Pauline, en lisant la seconde partie de ta lettre. Ma pauvre amie! la voilà donc encore en proie à ses agitations. A propos de quoi la tourmenter maintenant? Sa mère ne lui a-t-elle pas dit un jour : « qu'elle comprenait qu'on changeât de religion pour son mari? » Était-ce donc qu'elle pensait à se faire grecque? Non. Mais voilà bien comme sont ceux qui ne voient dans la religion qu'une opinion. En opinion, vos antécédents et une foule de considérations inférieures peuvent et doivent même vous enchaîner; mais en religion, on ne doit compte de ses actions et de ses sentiments qu'à Dieu, et Dieu ne permet pas qu'on résiste à sa conscience, voix dont il se sert pour nous avertir de nos erreurs aussi bien que de nos fautes. Pauvre amie! tandis que je suis si tranquille, elle est en proie à de violentes agitations. Voilà le pis, car du reste j'ai confiance. Dieu veille sur elle, et si elle ne souffrait pas, je rirais aussi de cela. Dis-lui de ne se tourmenter de rien, de mettre fin à ses craintes, scrupules, remords et autres petites misères, c'est du temps perdu. Dieu ne veut pas qu'on se tourmenté. Le trouble est ami du mal, Ayons du calme, mes amis, n'ayons que cela. Quand tu lui écriras, dis-lui que je l'aime absolument comme

avant, peut-être même un peu plus, je ne sais. Je ne lui écris pas, car je n'aimerais pas que mes lettres fussent décachetées avant de lui parvenir. Adieu. Je t'aime de tout mon cœur ainsi que ma chère Eugénie. Quand tu écriras à ma pauvre amie, tâche de faire renaître la paix dans son cœur. Qu'elle ne s'agite pas, mais qu'elle ait confiance! »

Pendant que la douce confiance d'Albert remplissait son cœur de sérénité, et que, de notre côté, en France, nous passions très-bien notre temps, la pauvre Alexandrine faisait en effet un voyage fort agité en Allemagne. Sa mère, bonne, douce, compatissante, avait subi elle-même, pendant qu'elle était à Naples, le charme du sentiment d'Albert pour sa fille; elle l'aimait, elle s'était attendrie mille fois sur son amour, et on peut dire qu'elle n'avait rien fait pour y mettre obstacle, dans le temps où cela eût encore été possible, sans les rendre malheureux l'un et l'autre. Mais, une fois loin de l'Italie, séparée de nous, rapprochée des siens, transportée dans une atmosphère toute différente de celle dans laquelle nous vivions tous depuis un an, elle ressentit l'effet de ces nouvelles influences, et sembla, pendant quelque temps, ne plus voir que les côtés désavantageux et inquiétants de l'union qu'elle avait déjà presque sanctionnée, et elle exprima plus d'une fois à cet égard des regrets qui étaient une vraie torture pour Alexandrine. Ces regrets avaient pour objet tantôt l'âge, tantôt la santé d'Albert, puis son manque de fortune et de carrière, son pays même que l'empereur de Russie avait en déplaisance dans ce temps-là, ce qui, malgré ses anciennes bontés pour mon père, rendait son consentement fort improbable,—et Alexandrine, étant l'une des demoiselles d'honneur de l'impératrice, ne pouvait se marier

sans le demander. Les amis que l'on rencontrait semblaient tous frappés de ces objections, aucun d'eux ne prenant en considération des sentiments que l'on supposait fragiles et passagers, comme le sont souvent ceux du même genre. A toutes ces raisons venait se joindre celle de la religion, qui semblait préoccuper Mme d'Alopeus en Allemagne beaucoup plus qu'elle ne l'avait fait en Italie. Sur ce point, les conversations les plus pénibles avaient lieu entre Alexandrine et sa mère, appuyée sur celui-ci plus encore que sur tous les autres, par les parents et amis dont elle se trouvait entourée. Parmi eux et prête à seconder toutes les objections était Mlle Catiche de B..., déjà nommée dans cette histoire, qui était excellente et dévouée à Alexandrine et à sa mère (avec lesquelles elle demeurait presque toujours), mais une de ces personnes qui n'estiment, en ce monde, que les choses positives et ne font cas que de ce qui a une valeur matérielle. Or, jugé à ce point de vue, notre Albert lui semblait peu digne du bonheur auquel il aspirait, et Catiche exaspérait Alexandrine en ayant l'air de trouver qu'elle lui faisait un grand honneur en l'épousant. Un jour qu'elle se lamentait au souvenir des généraux, ambassadeurs, princes russes ou allemands, auxquels, en pensée, elle avait destiné la main d'Alexandrine, elle s'écria : « Hélas! Sacha[1]! toi qui faisais ma gloire! » Cette exclamation avait fait rire Alexandrine qui nous l'avait écrit. Nous lui avions répondu que nous espérions que la bonne Catiche lui pardonnerait de ne pas faire sa gloire, si Albert parvenait à faire son bonheur! Eugénie lui écrivait aussi dans le même temps :

« Oh! Alexandrine, aime mon père chéri et avoue qu'il est doux d'avoir pour ami et pour confident des

1. Diminutif d'Alexandrine, en russe.

sentiments même romanesques de sa jeunesse un père qui les comprend et les protége. Il me semble que je l'aime plus que jamais. Dis-moi aussi qu'il est bon et que tu l'aimes, et livre-toi à des idées consolantes et douces, l'avenir sera beau, tu verras. »

Catiche était peu versée en controverse, mais elle saisissait à merveille tous les inconvénients matériels qu'aurait pour Alexandrine un changement de religion; elle appuyait sans cesse sur l'extrême mécontentement qu'en aurait l'empereur, lui représentait toutes les manières dont ce mécontentement pourrait se manifester, et s'étonnait qu'elle fût assez infatuée pour songer à ajouter ce grief à celui d'épouser un Français. Ces raisonnements faisaient, comme on peut le croire, assez peu d'impression sur Alexandrine; mais un obstacle plus fort et plus puissant que tous les arguments plaidait auprès d'elle la même cause. Cet obstacle était l'opposition de sa mère et la terreur que lui causait la pensée de l'affliger. Devant celui-là, elle s'arrêta si longtemps, qu'elle lui sacrifia le bonheur qui eût complété son union avec Albert ici-bas, et qu'elle ne goûta l'intime douceur de communier avec lui qu'une seule, première, dernière, suprême fois.

Peut-être fut-ce la mystérieuse volonté de Dieu qu'il en arrivât ainsi; peut-être aussi Alexandrine aurait-elle eu plus tôt le courage d'affliger sa mère et de réjouir le cœur de son mari, sans ses *scrupules de droiture,* qui, plus que jamais, se manifestèrent au sujet de cette grande action et lui inspirèrent la volonté de tout examiner, de tout approfondir longuement, et aussi celle de résister à l'attrait que, dès son enfance, elle avait éprouvé pour le catholicisme, de peur qu'il ne fût le produit de son imagination ou le résultat de sa tendresse pour Albert, — motifs que, à bon droit, elle trou-

vait insuffisants pour justifier un changement de religion. A ces excellentes raisons se joignit, à son insu, je le crois, le désir de reculer l'heure où la conviction atteindrait chez elle ce degré au delà duquel une âme ne peut plus résister, et où il faudrait enfin se décider à affliger sa mère ou à déplaire à Dieu. Le fait est que ses recherches se prolongèrent bien au delà de ce qu'aurait pu faire prévoir et le goût naturel qu'elle avait pour le catholicisme, et le penchant qui la portait vers la religion d'Albert, et qu'elles amenèrent des délais que ne purent comprendre plus tard ceux qui la connurent dans toute la joie, toute la ferveur et toute la consolation de la foi embrassée.

A l'époque de ces discussions de Berlin, elle était donc bien loin encore d'être catholique; mais promettre de ne jamais le devenir, c'est ce qu'il fut impossible à sa mère d'obtenir d'elle; et c'était d'ailleurs une promesse qu'en aucun temps de sa vie elle n'aurait voulu faire. Toutes ces discussions cependant étaient pour elle la source de mille peines, et elles lui rendirent les bons jours fort rares pendant ce voyage où son journal est rempli du récit de ses petites agitations, calmées seulement par la pensée du retour en Italie pour l'automne, époque qui devait encore une fois nous réunir tous.

Elle se plut à Boklet plus qu'ailleurs, durant ce voyage. « C'était, dit-elle, un lieu solitaire et ombragé entouré de collines vertes et touffues, et, de ma fenêtre, je voyais, au delà d'une prairie charmante, la route par laquelle nous devions partir, la route qui, dans ma pensée, était celle de Naples. »

Ce fut dans ce lieu qu'elle écrivit les lignes suivantes:

« Mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu! Je ne sais plus dire que cela, je crois; mes idées se combattent toutes, et il y a des moments où je crois vraiment que je doute

de ce que je crois le plus. J'ai bien souffert depuis que j'ai quitté ces chers amis. D'abord ce départ, ces adieux; puis, tout de suite après, ces inexprimables angoisses à Rome, à Florence; puis tout ce long voyage sans pouvoir avoir un mot de nouvelle de lui; puis, à Berlin, toutes ces piqûres au cœur, et, après tout cela, l'idée que vraisemblablement je ne passerais pas l'hiver avec lui.

« Je sens avec bonheur cependant que mon amour n'a subi aucune altération, et je puis dire, ô mon Dieu! que je suis prête à tout supporter, pourvu qu'Albert soit heureux; seulement je ne veux pas qu'il le soit aux dépens de ceux que je chéris. Si donc, ô mon Dieu! tu as décidé que nous ne pouvions pas être heureux tous les deux et ensemble, donne — à lui l'oubli, une heureuse inconstance, et un bonheur sans regrets et sans remords avec une autre, mais qu'elle soit digne de lui, ô mon Dieu! — et à moi, laisse-moi un peu de courage pour ne pas ennuyer les autres de ma mélancolie, et une entière résignation à ta volonté, mon Dieu! pour qu'en mourant je puisse espérer retrouver, un jour, au ciel ceux que je chéris ici-bas. Mon sort est dans la plus grande incertitude; la seule chose que je sache de ma vie, c'est que je n'épouserai jamais qu'Albert. Lui, je ne puis non plus me figurer qu'il m'oublie, où que du moins il en aime jamais une autre autant que moi. Il me semble que nos âmes ont de quoi s'aimer et se comprendre pour la vie et pour l'éternité! Sans doute, mon Dieu, ce ne serait pas trop d'avoir souffert toute la vie pour avoir toute l'éternité avec ceux qu'on chérit.

« Je te rends grâces, ô mon Dieu! de ce que jamais l'espoir d'une bienheureuse éternité ne s'éteint dans mon cœur. Je te remercie aussi, Dieu de bonté, de faire que l'espoir ne me quitte jamais non plus tout

à fait de passer encore la plus grande partie de ma vie sur la terre avec Albert. Je t'en remercie, toi, ô mon Dieu! parce que je veux que cet espoir vienne de toi! Tu le sais, je ne veux rien d'heureux qui ne vienne du ciel, et, si je me trompe en croyant ce désir sincère, rends-le tel, ô mon Dieu! tu peux tout. Mon Dieu, au nom de Notre-Seigneur, récompense ma mère de tout ce qu'elle a fait pour moi...

« Je ne rouvrirai ce livre que là où nous passerons l'hiver — je n'ose pas dire à Naples. »

A Stuttgard, où elles allèrent ensuite, les pénibles discussions qui avaient déjà eu lieu ailleurs au sujet du mariage d'Alexandrine se renouvelèrent plus vives que jamais, et il paraît que les amis rencontrés là se récriaient, plus que sur autre chose, sur l'absence de carrière d'Albert, qui diminuait encore grandement ses chances de fortune. On juge si Catiche était de leur avis, et si toutes leurs réflexions étaient commentées et amplifiées par elle, lorsqu'elle se retrouvait seule avec Alexandrine. Celle-ci, fatiguée de contradictions, ennuyée, impatientée, soulagea sa mauvaise humeur par l'effusion suivante, qu'elle écrivit en voiture le jour de leur départ de Stuttgard :

« J'ai quelquefois une certaine curiosité de savoir s'il y aura des carrières au ciel! Si les généraux, les ministres y seront plus considérés que ceux qui n'auront pas fait parler d'eux! Qu'est-ce que la gloire pour une dignité de la terre? Que ne cherche-t-on plutôt à acquérir une dignité dans le ciel? Ne pense-t-on jamais que celles-là sont incorruptibles? Carrière! ce mot m'est devenu insupportable! Contribuer à la défense de son pays quand il en a besoin, voilà qui est bien; mais pour atteindre ce but éloigné, languir pendant nombre

d'années dans des occupations à peu près mécaniques, qui ne servent qu'à perdre le temps que l'on pourrait donner à Dieu, qu'est-ce?

« Que l'on dise à une jeune personne : Ne vous mariez pas avant d'avoir l'assurance (autant qu'on peut l'avoir de quelque chose sur terre) que la misère vous épargnera, cela est raisonnable et prend sa source dans une bonté prévoyante; mais qu'un peu plus ou un peu moins d'argent excite la considération ou le dédain, voilà ce qui crie vengeance au ciel.

« Mademoiselle, quand vous aurez rencontré quelqu'un qui, vous le pensez, pourra vous plaire, avant de vous laisser trop charmer, ne vous informez pas s'il a de la religion et des principes : pourvu qu'il n'ait pas volé et qu'il n'ait commis aucun crime, cela suffit. N'ayez pas de prétentions trop élevées ou ridicules, mais informez-vous s'il a de quoi vous donner pour toute votre vie et au delà à vos enfants *plus* que le superflu nécessaire pour connaître *toutes* les aises de la vie. Si vous pouvez vous assurer de ce point, le plus essentiel de tous, alors épousez-le sans crainte, vous serez heureuse. Mais si, au contraire, celui que vous êtes disposée à aimer n'a que juste ce qu'il faut pour vivre, et que vous entendiez des têtes romanesques vous dire que la femme qu'il épousera sera digne d'envie, que la solidité de son caractère lui garantit des procédés toujours également bons, que ses principes religieux sont inébranlables, que ses goûts modestes ne l'entraîneront jamais dans de folles dépenses, etc., etc., n'écoutez pas des paroles si exaltées, si dénuées de raison et de connaissance du monde[1] ! »

1. Alexandrine a mis en marge à cet endroit : « e n'ai fait que délayer là un passage de la Bruyère que j'ai toujours beaucoup aimé. »

Alexandrine ajoute :

« Peu après avoir *jeté ce fiel,* je me retrouvai tout à fait heureuse — tout dissentiment ayant disparu entre ma mère et moi — et en disposition de jouir de notre voyage et de la délicieuse pensée qui depuis Francfort ne me quittait plus, que, chaque pas, même le plus petit que nous faisions, me rapprochait d'Albert. »

ALBERT AU COMTE DE MONTALEMBERT.

« Castellamare, 5 septembre 1833.

« Cher bon ami, merci de ta douce sollicitude au sujet de ma santé. Je ne fais nulle imprudence, je me porte même à merveille. Dans ce moment, peu importe d'ailleurs; car, quoique j'aie toujours beaucoup d'espoir, l'horizon s'obscurcit terriblement. Je ne sais ce que cela annonce, mais, malgré moi, je n'ai plus la même confiance. Que la seule volonté de Dieu se fasse et que tout bonheur soit pour elle. Quant à moi, dans la ruine de tout mon espoir, j'entrevois encore de grandes jouissances; un bonheur comme celui que j'ai déjà reçu peut bien suffire pour toute une vie, pourvu qu'il ne soit pas troublé par la pensée de la peine de celle pour qui on donnerait plus que la vie. »

Il raconte les difficultés survenues, puis il continue :

« Ces difficultés, Al. les a mandées à ma sœur, et sa lettre étant parvenue à mon père, je l'ai lue. Cher ami, si tu la lisais, tu comprendrais que tant d'amour puisse briser un cœur qui cesse d'espérer. Voici un des passages de cette lettre que je garde et que je te montrerai quand nous nous reverrons :

« Il me semble que c'est Dieu lui-même qui me dit « d'espérer. Il me semble pouvoir être sûre qu'il

« approuve notre amour et que tôt ou tard il le bénira.
« Mais, si ce ne devait être qu'au ciel! »

« Eh bien! le croirais-tu? Je n'ai pas été transporté. Je l'aime trop pour pouvoir éprouver de ces accès momentanés. Mon amour est parvenu au plus haut degré et s'y maintient. Cela n'a été qu'un baume délicieux au moment où mon cœur en avait le plus besoin. J'en remercie le ciel de tout mon cœur; certes, voilà déjà bien du bonheur, et je sais que je ne mérite pas l'accomplissement de ce qui est déjà si miraculeusement commencé. Parfois cependant je me trouve à plaindre, car il est dans la nature de toujours désirer; mais, cher ami, quand je pense à toi qui es tellement plus que moi digne de bonheur, je me tais et je reste confus. Oh! mes amis! que je voudrais vous voir heureux! Que je sois le seul sacrifié! J'ai tant de souvenirs! cher ami, je crois que ce n'est pas une simple phrase que je profère là; mais cependant, si je puis avoir une petite part du bonheur que je vous désire, je l'accepterai avec joie et reconnaissance.

« Adieu, je t'aime autant que possible. J'attends ma famille dans douze ou quinze jours, et Alexandrine dans trois semaines. Quelle perspective de jouissances! J'irai peut-être chercher ma mère à Rome où ma petite sœur Olga fait sa première communion. »

ALEXANDRINE A PAULINE ET A EUGÉNIE.

« Milan, 10 septembre 1833. Mardi.

« Mes chères amies! Dieu merci, je suis en Italie, j'ai franchi ces Alpes formidables qui me séparaient de vous! Je sens combien je me suis rapprochée de vous tous, et j'adore l'Italie plus que jamais!

« Nous sommes arrivées ici avant-hier soir. J'ai

mandé si vous aviez été dans cette même auberge, et, à ma très-grande satisfaction, j'ai appris que oui, et que vous en étiez reparties depuis trois jours. Pauline, j'espère que tu ne vas plus me trouver exigeante envers le sort, puisque je me réjouis lorsque j'apprends que je vous ai manquées de trois jours! Je pourrais remplir quatre pages de ce que j'ai ressenti en apprenant que vous aviez été ici il y a si peu de temps, dans la même auberge où nous sommes logés maintenant, et je vais tâcher de vous expliquer ce qu'il y avait d'heureux espoir pour moi dans cette réponse affirmative à ma question : « La comtesse de la Ferronnays, *con due figlie,* a-t-elle logé ici? » et qu'on a ajouté que *il visconte* avec sa femme avait logé en face, n'ayant plus trouvé de place dans cette maison.

« Mercredi 11 septembre.

« Les marionnettes de Fiano, auxquelles nous avons été, m'ont empêchée de continuer à vous écrire hier, et aujourd'hui je suis montée avec Catiche au haut de la cathédrale, *si haut qu'on peut monter*. J'en reviens à vous dire ce qu'il y avait de si heureux pour moi dans « l'intelligence[1] » que vous aviez été ici. D'abord cela m'apprenait que vous aviez passé heureusement le Simplon, ensuite que vous étiez bien sûrement en Italie et que nous nous retrouvions dans le même pays; enfin vous comprendrez que cela m'a donné un avant-goût de votre chère présence, moi qui depuis longtemps me sens séparée de vous, d'une année de temps et de distance, et que cela était infiniment doux pour moi d'apprendre que vous veniez de quitter l'endroit où j'arrivais. J'en ai ressenti la même joie et la même émotion que si j'avais vu

1. Intelligence, en anglais : *nouvelle.*

vos ombres de loin sur un chemin. Me trouvez-vous drôle? ou bien m'admirez-vous d'avoir su ne pas éprouver de regret en songeant que nous aurions pu si facilement nous rencontrer?

« Pauline! Eugénie! je commence à ressentir de tels transports et quelque chose de si *sunny*[1] dans mon cœur à l'idée de vous revoir, que quelquefois je m'efforce de réprimer un peu ces mouvements en me disant que je n'ai pas encore atteint ce bonheur, et que plusieurs semaines se passeront encore avant que *j'y sois* vraiment. Mais c'est égal, Dieu est mille fois trop bon pour moi. Il n'y a pas moyen du reste de songer à être à Naples avant le 1er novembre — trop heureuse encore d'y être alors! Enfin patience! Bagatelles et choses importantes, nous nous dirons tout alors, et comme autrefois, ma Pauline, tu me condamneras ou tu m'absoudras.

« J'ai une grande curiosité de voir Emma. Chères amies, malgré tout le bonheur dont je jouis, il y a un grand nombre d'inquiétudes dans mon âme et beaucoup d'inquiétude dans ma tête. Mes idées seront-elles jamais *settled*[2]? Au ciel! Je l'espère. Faites savoir à Albert de nos nouvelles. Oh! comme je vous aime tous! »

Nous avions en effet passé à Milan quelques jours auparavant avec mon frère Charles et sa femme, qui cette fois revenaient avec nous à Naples. Je ne me souviens plus de ce qui nous avait fait changer de route, mais je sais que nous prîmes celle de Genève et du Simplon, au lieu de celle de Lyon et du Mont-Cenis que nous avions dû prendre, ce qui fut cause que ma mère manqua toutes

1. Sunny : rayonnant, littéralement : *brillant du soleil.*
2. Fixées.

les lettres qui lui avaient été adressées sur la route, et que nous arrivâmes jusqu'à Florence sans nous douter de ce qui avait eu lieu sur ces entrefaites et croyant toujours que nous allions retrouver mon père à Rome. Ce fut la princesse de Beauffremont qui, au moment où nous venions de descendre à l'hôtel de l'Europe, à Florence, nous apprit que Mme la duchesse de Berry s'y trouvait en ce moment, qu'elle y avait fait venir mon père quinze jours auparavant, que depuis dix jours il était parti chargé par elle d'une mission pour Prague, et qu'elle attendait maintenant son retour à Florence. Ma mère, en apprenant ces nouvelles inattendues, se décida donc à s'y arrêter pour l'attendre aussi.

Nous vîmes alors, plusieurs fois, madame la duchesse de Berry qui venait à cette époque de sortir de Blaye, et ce fut auprès d'elle que, pour la première fois, je vis mademoiselle de Feauveau, dont le costume étrange, les récits vendéens, la verve, l'éloquence, la passion pour le moyen âge italien, le grand talent, nous frappèrent beaucoup et charmèrent agréablement ce temps d'attente.

J'écrivis à Alexandrine une lettre que je laissai pour elle à Florence, où je savais qu'elle devait arriver, comme à Milan, peu de jours après notre départ. J'y laissai aussi pour elle un bracelet auquel était suspendu un médaillon qui contenait une grosse boucle de mes cheveux, en lui disant « qu'elle y ajouterait ce qu'elle voudrait. » Elle y ajouta en effet plus tard à Naples une boucle des cheveux d'Albert, et elle se plaisait à les porter ainsi mêlés aux miens dont on ne pouvait pas les distinguer, sans s'en cacher, et sans pourtant qu'on pût y trouver à redire.

Dans cette même lettre je lui disais :

« Va, pour l'amour de moi, pendant ton séjour ici, dans l'église Santa-Maria Novella. C'est d'abord une

église curieuse et intéressante pour tout le monde. Mais toi, vas-y avec les autres, *mais pas comme les autres*, pense à Albert et à moi là, *et prie :* c'est son église favorite[1]. »

Mon père revint enfin. Ce n'est pas ici le lieu de parler de la mission qu'il venait de remplir. Tout ce que j'en veux dire, c'est qu'il réussit, et qu'il se sépara de madame la duchesse de Berry en recevant d'elle de vifs témoignages de satisfaction et de gratitude.

Le 20 septembre nous arrivâmes à Rome et le 21 Eugénie écrivit à Alexandrine :

« Sais-tu où nous avons été ce matin à six heures et demie avec ma mère? A la *Scala Sancta*, que nous avons *montée à genoux pour toi !* Nous avons bien prié. Que Dieu nous entende, amie chérie! cela nous a fait plaisir de faire complétement un acte de pèlerins, j'ai fait ce que j'ai pu pour être aussi humble qu'eux. »

A ce passage, Alexandrine, après l'avoir copié, a joint ces mots :

« Mon Dieu! quelles sœurs m'attendaient, et quelles prières se sont élevées pour moi à Rome! les plus ferventes qui aient jamais été faites pour moi, les plus pures et les plus désintéressées de mon Albert (car il les faisait sans espoir de retour, et seulement pour obtenir que je devinsse catholique, offrant pour cela tout ce qu'il pouvait offrir), puis ces prières de sa mère et de ses sœurs, celles d'Olga au moment de sa première communion... Merci, mon Dieu! vous les avez exaucées! Vous m'avez donnée à Albert et Albert m'a donnée à vous! »

Olga fit sa première communion le 23 septembre, et comme je trouve dans mon journal de ce temps-là un

1. C'était dans cette église qu'Albert avait fait en 1832 de si ferventes prières et formé des résolutions si fidèlement tenues depuis.

récit détaillé de ce beau jour, je vais le transcrire ici, préférant toujours à mes souvenirs, même à ceux qui me sont le plus présents, tout ce qui, par moi ou par d'autres, a été écrit sous l'impression des faits et au moment même où ils se passaient :

« Rome, 23 septembre 1833. Jour de la première communion d'Olga.

« Samedi soir, nous étions seules dans l'église de la Trinité-du-Mont ; Olga passa devant nous pour aller recevoir l'absolution. Elle avait un voile noir sur la tête. En sortant du confessionnal, on lui en mit un blanc, elle repassa devant nous, salua profondément l'autel et alla se mettre à genoux loin de l'endroit où nous étions. Olga a été heureuse et privilégiée d'être à Rome le jour de sa première communion. Mais jamais les grâces de Dieu ne sont tombées sur une âme plus digne de les recevoir. La religion a développé son intelligence et son imagination, et s'est emparée de l'une et de l'autre. Elle comprend les choses du ciel mieux que tout ; du reste, elle est plus enfant qu'une autre pour son âge : c'est bien là, je crois, ce que Dieu aime.

« Nous assistâmes à la bénédiction, puis une religieuse vint nous chercher pour aller embrasser notre chère petite sœur. Nous sortîmes par ce beau cloître tout éclairé par une lune brillante. Nous trouvâmes Olga heureuse et calme comme un ange. Ensuite nous rentrâmes, et maman, Eugénie et moi, nous nous mîmes à arranger dans une corbeille la blanche toilette d'Olga pour le lendemain, son voile, sa robe de mousseline, sa couronne de roses blanches. Oh ! tout cela était doux ! c'étaient des préparatifs pour un jour si parfaitement beau ! Les anges que notre Olga aime et prie tant pouvaient la regarder

avec complaisance s'embellir, car c'était bien pour Dieu, et lui seul était empreint sur son visage lorsqu'elle parut ainsi vêtue le lendemain matin. Elle avait l'air de n'être jolie que parce qu'elle était bonne.

« Elle devait être confirmée avant la messe, ainsi qu'Albertine[1], et, comme j'étais sa marraine, j'étais à genoux à côté d'elle tout le temps, ce qui me faisait grand plaisir. C'était le cardinal Lambruschini qui officiait. Je ne crois pas que personne au monde eût pu voir sans attendrissement le spectacle de cette matinée, et, pour moi, je vous demande, mon Dieu! d'être fidèle aux résolutions que j'ai prises au pied de cet autel et de me souvenir toujours de cette allocution touchante, et du moment où Olga marcha ensuite vers la table sainte et où nous la suivîmes. L'union douce et complète qui régnait entre nous tous, l'action de grâces si calme et silencieuse qui suivit, et enfin le moment où Olga se jeta dans nos bras en sortant de l'église, si sereine et si gaie, tandis que nous étions presque aussi joyeux et aussi paisibles qu'elle, tout cela ne peut s'oublier jamais.

« A trois heures nous retournâmes à l'église, où Olga renouvela les vœux de son baptême la main sur l'Évangile, et ensuite à la chapelle de la Vierge, où elle prononça un acte de consécration d'une voix distincte, calme et fervente.

« A cinq heures et demie eut lieu le salut, magnifique, solennel, avec des chants ravissants et tout cet appareil si propre à élever la faiblesse de nos sentiments au-dessus d'eux-mêmes. Quel bonheur que celui de pouvoir éprouver dans une église le dernier degré de transport et d'enthousiasme dont l'âme soit capable ici-bas! On peut bien

1. Celle-là recevait la confirmation, mais ne faisait pas sa première communion ce jour-là.

défier le monde, quand on est catholique, de vous rien montrer qui égale ce que la religion vous fait voir, ou de vous faire éprouver rien qui surpasse ce qu'elle vous fait sentir.

« Oh! j'ai bien remercié Dieu de m'avoir fait naître dans son Église.

« Ce fut la fin de cette belle journée.

« Le lendemain, à sept heures et demie, nous entendîmes une messe d'action de grâces; puis, à deux heures, je retournai seule dans l'église, et au pied de l'autel de la sainte Vierge, je fis une bonne prière, la meilleure peut-être des trois jours, parce que j'étais plus calme...

« Après ma prière dans l'église, j'allai dans le jardin, où je rencontrai la bonne et douce mère Olympe avec laquelle j'eus une bonne et longue conversation, en marchant dans la partie élevée du jardin d'où l'on découvre une si admirable vue; le soleil se couchait derrière Saint-Pierre, le ciel était brillant, brûlant, sans nuages; tout était bien beau, et nous parlions de ce qui fait regarder le ciel avec tant de plaisir!

« Enfin j'ai joui et senti beaucoup de bonnes choses. Le soir, nous sommes revenues, cette fois, pour emmener mes sœurs, qui, tout en étant bien aises de revenir avec nous, faisaient des adieux fort longs, fort tristes et fort tendres au cher couvent où elles venaient de passer trois heureux mois, et dont Olga, en particulier, remportait un ineffable souvenir. Le clair de lune le plus pur et le plus brillant éclairait le cloître. Je l'ai traversé pour aller revoir une dernière fois l'église. Il y faisait tout à fait sombre. J'y ai fait encore une prière, puis j'ai été dire adieu à plusieurs personnes que j'aimais et que je regrettais dans le couvent. Enfin nous sommes sorties, et quand la porte s'est refermée sur nous, il m'a semblé que nous nous retrouvions dans un monde effrayant, agité, tandis

que la paix, la joie et tout ce qu'il y a de doux ici-bas restait derrière ces murs.

« Je crois que rien n'égale la grâce que Dieu fait à ceux auxquels il accorde une véritable vocation religieuse. C'est le bonheur sur terre pour obtenir le bonheur au ciel. »

C'est ainsi que se termine ce passage de mon journal en 1833, non pas que j'eusse la moindre vocation de me faire religieuse; mais alors, comme toujours, il me semblait que les créatures les plus heureuses et les plus satisfaites de ce monde devaient évidemment être celles auxquelles Dieu inspirait l'heureuse volonté de vivre pour lui seul, et l'heureuse faculté de n'aimer que lui !

Peu de jours après la première communion d'Olga nous repartîmes pour Naples, où nous eûmes le bonheur de retrouver Albert, et de le retrouver si bien portant que jamais sa santé ne nous avait paru si affermie. Nous allions habiter le même appartement que l'année précédente, mais cette année, c'était Charles qui (avec Emma et leur fils nouveau-né, Alfred) occupait l'étage qui avait été celui de Mme d'Alopeus, et celle-ci, qui avait besoin d'une plus grande maison, puisqu'elle revenait mariée, avait loué celle qui était contiguë à la nôtre, de sorte que tout s'arrangea encore cette fois de la manière la plus favorable à nos désirs, car nous allions nous retrouver, pour l'hiver, presque aussi près d'Alexandrine que si nous avions habité sous le même toit. Nous espérions la précéder d'aussi peu à Naples que nous l'avions fait à Milan et à Florence; mais il n'en fut pas tout à fait ainsi, et nous devions acheter ce bonheur par quelques inquiétudes et quelques tristesses encore, comme on va le voir.

ALEXANDRINE A PAULINE ET A EUGÉNIE.

« Florence, jeudi 10 octobre 1833.

« Chères amies, les fameux papiers sont arrivés, et le mariage de maman se fera de dimanche en huit, le 20 octobre. Priez bien pour elle. Je suis toute folle et si pressée que je ne puis malheureusement rien vous dire de plus. Comprenez si vous pouvez. Dieu merci! maman et le prince sont très-satisfaits. Oh! que Dieu rende ce mariage heureux!

« Je ne puis pas tout à fait me passer sous silence, malgré la gravité des circonstances pour d'autres que pour moi. La lettre de ma mère à votre père me donne bien des anxiétés de plus[1]. Serez-vous affligées, désappointées de son contenu? Aurez-vous envie de reculer? Au nom du ciel, sœurs chéries, rassurez-moi si vous pouvez. Calculez si vous pouvez encore me répondre ici avant le 20. Nous ne quitterons décidément pas Florence auparavant. Ayez pitié de mes angoisses; dites-moi *tout*; si vous saviez quel poids j'ai sur le cœur! ici on m'a trouvée changée, maigrie, pâlie depuis cinq mois. Attendez-vous à me trouver bien enlaidie; *cela me désole*.

« J'ai eu, il y a quelques jours, les idées les plus noires; un remède de Sauvan m'a fait du bien. Quand

1. Cette lettre apprenait à mon père que la comtesse d'Alopeus avait échoué dans des arrangements qu'elle avait espéré pouvoir faire pour faciliter le mariage d'Alexandrine.

M. de Montalembert, qui voyageait alors en Allemagne, vit par hasard cette lettre affichée au bureau de poste de Francfort, parmi les lettres ne pouvant être expédiées faute d'affranchissement. L'adresse le frappa, et, avec un secret instinct qu'elle contenait quelque chose d'intéressant pour Albert, il prit sur lui de l'affranchir et de la faire arriver ainsi à sa destination.

je pourrai vous parler, vous verrez que mes plaintes ne sont pas exagérées. Mon Dieu! mon Dieu! ai-je tort? suis-je coupable? il n'y aurait que la voix de Dieu même qui pût changer mon cœur pour vous. Adieu, mes amies! Nous reverrons-nous? Oh! on ne peut pas aimer de vraies sœurs plus que je ne vous aime. Ne montrez pas cette lettre à Albert, elle est trop triste, trop agitée. Ne vous inquiétez pas, mais aimez-moi toujours bien. A revoir, avec l'aide de Dieu. »

Alexandrine continue, dans son journal :

« Le soir de ce jour, Catiche et moi étant à la fenêtre de notre salon, vis-à-vis de cette église de San-Gaëtano qui m'avait frappée tristement à notre premier passage à Florence, elle me dit, à ma grande surprise, qu'elle aimerait entrer un moment dans cette église. J'en avais plus envie qu'elle, et nous nous y glissâmes en cachette. Catiche voulait, je crois, y prier pour le mariage de maman, dont le dernier obstacle venait d'être levé par l'arrivée des papiers de Russie; moi, j'y joignais une seconde intention. L'heure était des plus lugubres; l'église très-sombre. Quand nos yeux se furent un peu accoutumés à l'obscurité, nous vîmes un cercueil : cela m'affligea. La pensée occupée, comme l'était la mienne, du mariage de ma mère et de celui que je désirais pour moi-même, je me demandais pour laquelle de nous deux cela était un présage. Il me fut pourtant doux de prier là pendant quelques instants, et *à genoux* (car devant Catiche je ne me gênais pas), et je vis avec plaisir qu'elle aussi s'était mise à genoux. »

ALBERT AU COMTE DE MONTALEMBERT.

« Naples, 10 octobre 1833.

« Mon cher ami, voilà une lettre pour Rio, il doit être auprès de toi; dans le cas contraire, fais-la-lui parvenir. Je n'entrerai pas dans le détail de nos torts respectifs. j'attendrai notre première réunion pour cette explication, si toutefois elle est nécessaire; on s'entend toujours moins bien par lettre. Une expression mal employée suffit pour donner une autre forme à notre pensée. En ce moment, ne pensons qu'à notre amitié, que rien ne doit altérer. Nous sommes dans un temps où chacun se range sous sa bannière, et n'oublions pas que, tous trois, nous avons la même. Si l'accord et l'union manquent à ceux qui se rencontrent au pied de la croix, que sera-ce des hommes qui n'ont pas ce lien d'amour?

« 16 octobre.

« Cher ami, j'avais commencé cette lettre il y a huit jours. Ne m'accuse pas de paresse, car depuis ce temps j'ai eu plus que jamais besoin de t'écrire. Que n'es-tu ici! J'approche du terme où je vais sortir d'incertitude. Maintenant je voudrais en éloigner le moment; car, mon ami, deux années de bonheur sans mélange vont peut-être être couronnées par toute une vie de souffrances! Mon père a reçu, il y a trois jours, une lettre de Mme d'Alopeus[1].

(Il lui en raconte le contenu.)

« ... Je ne sais ce que j'éprouve; ma confiance en notre bonheur était si ferme, si grande, que je ne puis comprendre encore la portée du coup qui me frappe, et

1. La lettre affranchie à Francfort par M. de Montalembert.

l'espérance est tellement enracinée dans mon cœur, que le désespoir ni même la crainte n'y peuvent pénétrer. Je ne ressens qu'un trouble fatigant, mes idées se pressent sans laisser de traces. Elle vivre en Russie! Toi qui la connais, juge si elle pourrait le supporter. Dans huit jours, je l'aurai revue et nous pourrons mesurer l'abîme qui nous arrête et qui va bientôt nous séparer. Je n'ai pas encore bien songé à l'idée de m'éloigner. J'étouffe cette pensée. Il faudra pourtant me décider à partir. Je te rejoindrai en ce cas, mon ami. Dis-moi tous tes projets, ne les change pas pour moi. Un climat froid ne m'effraye pas. J'y souffrirai peut-être moins. L'étude m'apportera les distractions dont j'aurai besoin. Notre vie sera aussi calme que possible. Après un pareil coup, je ne pourrai pas trouver de meilleur soutien que toi. Ma pauvre amie trouvera dans mes sœurs le même appui. Oh! pourtant la fin d'un si beau jour est impossible! Je te le dis tout bas, je ne crois pas qu'une telle fin soit celle que Dieu nous prépare; il veut seulement nous éprouver.

« Je suis fatigué, je ne sais que penser, ni à quoi m'arrêter. Je supporterais cet exil avec joie, si j'y voyais une fin, ou du moins si je la savais entourée de cœurs amis. Mais seule! et en Russie! O mon Dieu! gardez-la!

« Mon cher, ma tête se fend; cette lettre est devenue absurde, c'est égal; que se passera-t-il d'ici à ce qu'elle te parvienne? Je désirais tant de sortir d'incertitude! Maintenant, chaque jour qui commence m'effraye. Adieu, mon bon cher ami. Quelle joie ce sera du moins que celle de nous revoir! »

Tandis qu'Albert écrivait cette lettre à son ami, Alexandrine, de son côté, écrivait dans son journal les tristes lignes qui suivent:

« Florence, 7 octobre 1833.

« ... Mon âme se courbe sous un fardeau insupportable. Je ne puis prévoir comment tout va se débrouiller, s'éclaircir un peu, et comment jamais les langues piquantes parviendront à se taire! Je me sens dans un labyrinthe inquiétant. J'ai assez de force pour braver l'opinion du monde, pour agir dans un sens opposé à elle. Mais je n'ai pas celle de dédaigner tout ce que j'entends dire. Mon âme, mon sang, s'empoisonnent de tout cela. Je viens de me demander s'il ne vaudrait pas mieux que je meure; car, souffrant ainsi de mille dards qui me percent le cœur, puis-je conserver la force de rendre Albert heureux? »

Et moi, à mon tour, vers cette même époque, j'adressais de Naples à Alexandrine une lettre où se trouve le passage suivant :

« Naples, 7 octobre 1833.

« ... Albert et moi nous passons notre vie ensemble; jamais nous n'avons si bien causé, jamais je ne l'ai tant aimé. Dieu a tout fait pour moi en me le donnant pour frère. Nous parlons de son religieux, de son divin amour. Il me disait qu'en récapitulant les événements de sa vie, il était forcé d'y reconnaître une bonté de Dieu si rare à son égard, que toute sa vie ne saurait la reconnaître. D'abord ce départ de Naples il y a deux ans, sa retraite avec M. Rio, en Toscane, son repentir, ses remords, ses résolutions. cette époque enfin de purification et de progrès qui a précédé celle de son arrivée à Rome, où l'attendait la récompense de Dieu, puis ces émotions, ces agitations, et après cela ce bonheur, le Vomero, l'hiver dernier! enfin ce calme, cette paix, qui lui feraient tout supporter maintenant! Il ne craint plus que tu sois jamais à un autre, et, du reste, il se livre et te livre à Dieu. Il a

fait des progrès de tout genre, et, avec ce caractère, cette vertu, il trouve moyen de plaire à ceux qui lui ressemblent le moins, parce qu'il est si bon et si naturel, que tout le monde l'aime autant qu'on le respecte. Albert a moins de talent, moins d'instruction que son ami Charles de Montalembert, mais il a autant d'esprit, autant d'enthousiasme pour les belles choses, et plus de douceur dans les opinions, les expressions et les manières. En un mot, tel qu'il est, tu serais coupable de t'attrister des misérables paroles qui ne peuvent atteindre ni lui, ni toi. Chaque jour, du reste, son esprit se développe, et je suis sûre que, d'ici à bien peu d'années, tu seras fière de ce que diront de lui les indifférents, comme tu peux déjà l'être de ce que pensent de lui ses amis. Tu vis dans une grande agitation, ma chère Alex, mais cependant, au fond, tu dois avoir du calme. Pourvu que nous puissions nous revoir et causer! Enfin, Dieu fera tout, les plus grandes ainsi que les plus petites choses de notre vie! »

Cette lettre, qui aurait pu peut-être consoler un peu Alexandrine, la trouva hors d'état de la lire; soit que l'état d'agitation dans lequel elle était depuis quelque temps tînt à un commencement de maladie, soit que ce fût le contraire, elle tomba gravement malade. Le mariage de sa mère fut retardé, aussi bien que leur départ pour Naples. Les inquiétudes qu'elle causa furent extrêmes, et non moins grandes pour nous, qui les partagions de loin, que pour ceux qui l'entouraient. La veille du jour où Alexandrine tomba malade, elle écrivait, dans son journal, que le prince Lapoukhyn avait donné un dîner où se trouvait le comte Malte Putbus, qui traversait Florence, et qui avait pris congé d'elle ensuite « bien fraternellement en lui souhaitant, à elle et à sa mère, tout le bonheur imaginable. » Elle ne devait plus le revoir.

Alexandrine continue :

« Le lendemain de ce jour, l'agitation de mon âme était arrivée à son comble. Je dis à Catiche que, par moments, il me semblait que je devenais folle. Ce fut dans cet état que je répondis à lady D..., qui m'avait écrit une lettre un peu blessante sur mon mariage, et je répondis d'une manière qui me mit toute la tête en feu. Immédiatement après, je dînai, m'efforçant de dissimuler ce que j'éprouvais : cela contribua, je le pense, à me rendre malade. Je ne pus reprendre mon journal que le 27 (le jour où je l'avais interrompu était le 15 octobre), et alors j'écrivis que, dans cette journée du 15, j'éprouvais des souffrances d'âme épouvantables et un malaise de corps toujours croissant. Un dentiste m'avait fait mettre de l'opium sur une dent, sans me dire ce que c'était, et j'en avais trop mis. J'en avalais ainsi sans le savoir depuis quelques jours. Cela, joint à mes agitations morales, me causa une forte fièvre et des maux de tête affreux pendant sept jours que je restai dans mon lit, causant des inquiétudes horribles à ma pauvre mère, tourmentant et occupant de moi tous ceux qui m'entouraient; on me soigna, on me gâta de toutes les manières. De mon lit, je voyais cette sombre église de San-Gaetano, dont j'ai déjà tant parlé et qui m'inspirait toujours de la mélancolie. Mais ce qui m'attristait le plus, c'était la pensée que ma maladie retardait le moment de notre départ pour Naples. »

Alexandrine relevait de cette maladie lorsqu'elle reçut la lettre suivante, qui était ma réponse à celle où elle me parlait de toutes les difficultés survenues et m'apprenait que sa mère avait écrit à mon père une lettre décourageante. Par un hasard inexplicable, cette lettre ne lui parvint que près de quinze jours plus tard qu'elle n'aurait dû la recevoir.

PAULINE A ALEXANDRINE[1].

« ... Je prierai pour ta mère le jour de son mariage et pour toi aussi, ma bien-aimée, que Dieu ne saurait abandonner, quelque épreuve qu'il faille encore supporter. L'affection que mon père et ma mère ont pour toi ressemble tellement à celle qu'ils ont pour nous, que je suis sûre qu'il n'y a nulle différence entre les inquiétudes et les réflexions que leur cause ton sort et celles auxquelles ils se livreraient pour le mien, et cette lettre de ta mère a été plutôt l'occasion que la cause de tout ce qu'il a exprimé à ce sujet. Nous avons passé une triste heure à causer de toutes ces choses prosaïques, positives et si odieusement indispensables. Mon père disait : « Pour ceux-là, on peut calculer à la rigueur sans rien accorder au luxe, ils sont si parfaitement raisonnables l'un et l'autre! » Eh bien! Alex, même ainsi, il pensait que vous auriez des difficultés que vous ne pouvez vous figurer, mais auxquelles doivent penser ceux dont la volonté vous y aurait exposés. Quant à Albert, tu sais ce qu'il éprouve et tu comprends ce que doit être pour lui la pensée de t'imposer de tels sacrifices. Mais au lieu de ces réflexions désolantes, mon père, ma mère et nous tous, nous sentons une sorte de confiance, chez moi entière, dans l'avenir. Aussi jamais, même lorsque la raison parle le plus haut, mon père ne songe à autre chose qu'à *attendre*. C'est là le pire; la pensée de vous voir renoncer l'un à l'autre ne vient plus à personne, pas plus, je l'espère, à ta mère qu'à la nôtre! Oh! dis-moi si je t'ai fait beaucoup de peine : j'écris en tremblant et presque en pleurant. De tout cela il résulte un

1. Toutes les lettres de moi citées dans ce volume sont extraites du manuscrit d'Alexandrine, où elle les avait insérées.

découragement passager, mais, au fond du cœur, j'ai une espérance que rien ne peut détruire, et qui reprend le dessus presque tout de suite.

« Dieu viendra à notre secours, ma sœur chérie, sois-en bien sûre. Mais abandonne-toi à lui sans réserve, songe que, tant qu'on est sûr l'un de l'autre et que les chagrins sont indépendants de l'affection qu'on se porte, on n'est point, ou, du moins, pas tout à fait à plaindre. Albert le trouve aussi. Songe encore à tout ce que Dieu a déjà répandu d'amour, de poésie, de religion, sur votre vie; elle en est illuminée pour toujours, et s'il veut vous faire acheter encore, par quelques preuves, le bonheur de n'être plus séparés, mes amis chéris, ayez courage, mais surtout foi et confiance. Du reste, nous allons nous revoir et causer de cela et de tout. Oh! que ce mois passe donc! tenons-nous bien fermes, les yeux au ciel, et Dieu ne détournera pas les siens de dessus nous. Nos combats, nos agitations, nos peines, rien de tout cela n'est perdu, et sois sûre que nous serons sœurs un jour et que *nous prierons ensemble dans les mêmes églises*. En attendant, prions et aimons-nous! »

HISTOIRE D'ALEXANDRINE.

(Suite.)

« J'ai quelquefois pensé que Dieu n'avait pas voulu que cette lettre de Pauline (qui, par un singulier hasard, était aussi restée à la poste) me parvînt pendant ma maladie, qu'elle aurait probablement augmentée. Je ne pus m'empêcher de la montrer à ma mère, qui était fort curieuse de l'effet qu'avait produit sa lettre; mais je

tremblais de l'effet sur elle de ces mots si doux : « Nous prierons ensemble dans les mêmes églises. » Elle les lut sans faire de réflexion : mais elle s'en souvint bien, et sut bien me les rappeler trois ans plus tard! Avec Pauline aussi, je les relus, à Paris, au mois de juin 1836...

« Ce jour, où je reçus la lettre de Pauline, était le 29 octobre, veille de celui du mariage de ma mère; il m'avait été permis, pour la première fois, ce jour-là, de sortir en voiture ouverte. J'en fus émue de plaisir, et j'écrivis dans mon journal : « Il faut qu'il y ait quelquefois des interruptions aux plaisirs de la vie, pour en sentir tout le prix. Notre promenade à Poggio-Impériale m'a enchantée! »

« Quand on est jeune, quand on a encore du bonheur devant soi, il est très-doux, il y a un charme tout particulier à relever de maladie, la terre paraît *rosée*. Mon Dieu! quand on relèvera de la vie, qui n'est qu'une maladie, quand on se lèvera de ce lit du tombeau, quelle jeunesse se sentira-t-on alors! Et l'on verra devant soi, non un bonheur toujours incertain et fugitif, mais un bonheur sans fin et sans nuages! O mon Dieu! donnez-m'en la foi et puis l'accomplissement!

« Ma mère se maria le lendemain, 30 octobre, au prince Paul Lapoukhyn. Le mariage eut lieu d'abord à l'église grecque, puis à la chapelle protestante. Moi j'étais si faible encore, que je ne savais pas trop ce que je pensais. J'avais les lèvres pâles et tremblantes, et je pouvais à peine me tenir debout. Je me souviens que, pendant la cérémonie, je pensais qu'il n'y aurait plus sur terre ni noces, ni fêtes, ni fleurs pour moi, et, cependant, je trouvais que cela me convenait mieux qu'à ma mère. Mon état de faiblesse me rendait fort mélancolique. J'avoue, cependant, que j'éprouvai bientôt un vif sentiment de joie égoïste en voyant accom-

plie cette grande chose pour laquelle nous étions restés à Florence, et que ma maladie avait retardée en y allongeant d'une manière contrariante notre séjour.

« Enfin, le 31 octobre (jeudi), nous quittâmes Florence. A l'arrivée des chevaux de poste, Catiche et maman se glissèrent dans l'église de San-Gaetano, sans me le dire, parce qu'on avait peur que cela ne me fît mal d'y entrer. On me couvrit de fourrures, quoiqu'il fît chaud comme l'été en Allemagne, et l'on me mit dans la grande voiture avec Krüger[1]. J'étais toute remplie de joie d'être enfin repartie, de refaire des pas vers lui... Oh! je désirais seulement le revoir, seulement qu'il ne partît pas avant que j'arrivasse! et alors je m'embarrassais bien peu de tous les obstacles! il me semblait qu'ils devaient tous tomber!

« Le voyage me rendit des forces. Samedi, 2 novembre, jour des Morts, arrivés à Viterbe, ma mère y fut si souffrante que nous crûmes être obligés d'y rester; mais le médecin, trouvant de la difficulté à y faire faire les remèdes nécessaires, conseilla de faire un effort pour aller jusqu'à Rome, où, en effet, nous arrivâmes le lendemain, 3 novembre. Vive joie en passant le Ponte Mole, vive joie, pour moi, *d'être à Rome!*

« Ma mère y fut malade, et cela retarda notre départ; puis je fus encore souffrante et cela me donna de nouvelles craintes. Enfin, enfin, le samedi 9 novembre, j'eus le bonheur de me mettre en route pour Naples, où nous devions arriver le lendemain; mais à Velletri il y eut encore des incertitudes qui m'agitèrent pour savoir si, à cause des brigands et de nos santés, nous ne ferions pas mieux d'y passer la nuit. Je ne sais ce que j'aurais bravé pour arriver enfin à ce but si souvent reculé;

1. Femme de chambre de la princesse Lapoukhyn.

on vit que je mourais d'envie de continuer, on continua. Nous voyageâmes pendant douze heures de nuit. Je n'avais pas encore le bonheur, mais n'était-ce pas ravissant de penser que chaque pas en avant m'en rapprochait? Il y avait pour moi un charme singulier jusque dans l'obscurité; il me semblait être plus seule avec mes heureuses pensées! Enfin le jour parut, puis Mola di Gaeta dans toute sa séduisante beauté... Mola di Gaeta, que baigne la mer de Naples, et d'où l'on voit distinctement Ischia et le Vésuve... Mola di Gaeta, déjà si beau et tout parfumé des orangers qui remplissent ses jardins, et où, quelques années auparavant (en 1829), je m'étais mise à genoux dans une allée d'orangers au-dessus de la mer, en regardant le ciel et la mer avec extase et j'avais joint les mains avec la plus grande ferveur, en demandant à Dieu de me faire revoir Naples, et de m'accorder en ce monde un peu de bonheur!

« Cette fois-ci nous y avons déjeuné, attendant horriblement les chevaux; nous avons même cru un moment qu'il faudrait y passer la nuit; mais lorsqu'on annonça les chevaux!... lorsqu'ils vinrent enfin!...

« Mon Dieu! il n'y a plus maintenant d'endroit de la terre vers lequel je désire m'élancer! Il n'y a plus un seul moment de cette vie terrestre qui puisse me faire jouir autant que ce moment où je n'avais pourtant pas encore revu Albert, ce moment d'impatience si vive que lorsque le bonheur l'eut suivi, je m'en souvenais comme d'une souffrance!

« Au commencement de la nuit, nous arrivâmes à Capoue, puis nous fûmes encore horriblement mal menés après cela jusqu'à Averse. Enfin, enfin nous entrâmes dans Naples! mais au pas. A Chiaja, on raccommodait le pavé, et je fus tout étonnée de cette persistance de retard qui fit encore, au dernier moment, tourner la

voiture où j'étais, dans le *vico freddo,* ce qui me fit enfin arriver la dernière (moi la seule transportée de joie d'arriver!) à la maison où nous allions demeurer. En passant devant celle d'à côté, j'avais agité mon mouchoir, pensant que les uns ou les autres étaient à leur fenêtre. Je ne pensais pas qu'ils étaient déjà chez nous. J'étais hors de moi! Entrée sous la porte cochère, la première personne que je vis, ce fut Eugénie, qui ouvrait la portière et baissait le marchepied. Je m'y jetai, je levai les yeux, je vis sur l'escalier Albert, vraiment Albert! Je le voyais vivre (ce fut, je crois, ma première pensée, car Civita-Vecchia m'était toujours présent). Il se tenait calme et cela me rendit calme aussi. Je vis Pauline, Fernand, tous!.... Oh! quelle délicieuse montée d'escalier! On goûte dans ces moments-là, on goûte avec folie, mais enfin on goûte, même sur terre, la certitude du bonheur, je dirai presque son immortalité, car on ne croit plus à sa fin! Pauvres mortels!... Mais, Père adoré, si votre paradis est une durée continuelle d'une pareille ivresse, alors il est bien beau!

« Mme de la Ferronnays était en haut, M. de la Ferronnays vint ensuite. Je trouvais Albert mieux que lorsque je l'avais quitté. Je ne sentais que de la joie. Notre appartement était charmant; j'avais une jolie chambre au bout de la maison, touchant à celle des la Ferronnays; je pouvais leur parler de mon balcon quand ils étaient sur le leur.

« Le lendemain, quel doux réveil fut le mien! J'éprouvais un bonheur céleste que j'avais cru ne devoir jamais atteindre. Avant d'être habillée je vis Pauline et Eugénie entrer comme autrefois; plus tard, au salon, mon Albert. Ce fut ce jour-là que je fis connaissance avec Emma et avec Charles, et que j'embrassai le petit Alfred pour la première fois.

« Nos parents commencèrent peu de jours après à discuter entre eux la possibilité de nous marier. Cela m'effrayait parce que cela donnait lieu à de pénibles discussions, et puis j'aimais mieux qu'on nous laissât jouir en paix du bonheur de nous revoir.

« Le dimanche 17 novembre, je fus encore assez souffrante, et ce jour-là, M. Sauvan m'ayant demandé d'une façon un peu inquisitive si mon indisposition n'avait pas une cause morale, me fit fondre en larmes. Je ne répondis certainement pas autre chose que, oui. Mes larmes, il est vrai, en disaient beaucoup; mais il résulta de cela un commérage qui parvint jusqu'à M. de la Ferronnays, et il parla à Pauline de la manière désespérée dont j'avais roulé la tête sur mon oreiller en parlant à M. Sauvan (j'étais debout lorsqu'il m'avait parlé, et point du tout au lit). Je fus bien aise de pouvoir dire à Pauline (qui trouvait que cela ne me ressemblait pas) le peu qui avait donné lieu à ce commérage qui blessait ma fierté. Je voulais bien qu'on me sût affligée et inquiète tant qu'il resterait incertain si Albert et moi nous passerions notre vie ensemble; mais ce désespoir, cette passion qu'on me prêtait, me déplaisaient.

« Dans la soirée du même jour, étant mélancoliquement étendue sur un canapé, je vis entrer Eugénie. Je me souviendrai toujours de ce doux moment de ma vie. Le crépuscule commençait : Eugénie s'approcha de moi, me regarda avec pitié parce que j'étais encore souffrante, mais ne répondit rien aux plaintes que je lui fis sur ce que notre bonheur ne semblait pas s'arranger. Enfin elle me dit : *Tu ne sais donc pas?* Oh! ce mot, je l'entends encore résonner à mon oreille! Alors elle me conta ce qu'elle savait; puis Pauline vint, et ce fut elle qui m'apprit que je pouvais regarder Albert comme mon futur mari. »

ALBERT AU COMTE DE MONTALEMBERT.

« Naples, 10 décembre 1832.

« Voyons, mon ami, si je parviendrai enfin à te tracer ce peu de mots. Depuis quinze jours j'essaye en vain de t'écrire, je ne puis jamais terminer une lettre. Apprends, pour me comprendre, que Pâques est fixé pour le terme de notre épreuve. Cher ami! je te laisse à deviner tout le bonheur qui inonde mon cœur. Je ne puis t'en parler. Cette lettre ne sera qu'une sorte de billet de faire part. Je sais que tu me comprendras, et que tu n'attribueras pas mon silence à un manque de confiance. J'ai un besoin de te voir que je ne puis te rendre. Quels sont tes nouveaux projets? Ne te ramèneront-ils pas auprès de moi pour assister au plus beau jour de ma vie? J'ai besoin de savoir ce qui se passe en toi, où tu en es. Que je voudrais répandre sur toi une partie de mon bonheur! moi si peu digne de tant de bénédictions, et de cette vie de joie et d'amour commencée il y a deux ans, et qui ne finira plus!

« Cette lettre n'aura pas de suite, car je suis dans un état de distraction incroyable. Mais voici nos projets : *je me marie* après Pâques, et nous partons le jour même pour Francfort, où nous quittons ma belle-mère pour nous établir à Montigny. Ma famille viendra nous y rejoindre à peu près à la même époque. Je te parle de ceci comme d'une chose toute simple, tandis que je ne me sens pas vivre. Ne te fâche pas de l'incohérence de cette lettre, je t'écrirai mieux une autre fois. J'ai un besoin de te parler que je ne puis rendre.

« Cher ami, prie pour nous, et remercie le ciel avec nous. Je ne puis me retracer ma vie passée sans t'y associer; tu as été constamment mêlé à mon bonheur, et c'est près de toi qu'il a commencé.

« Que deviendrons-nous ? Sommes-nous destinés à nous retrouver, et à passer encore comme autrefois des heures célestes? Parfois la peur me prend que l'agitation et le mouvement où tu as jusqu'à ce moment plongé ta vie ne puissent se rencontrer avec le calme qui s'ouvre devant moi. Les deux routes que nous suivons sont si différentes! et pourtant j'ai besoin de toi. L'étoile que j'ai suivie près de toi m'éclairera toute ma vie ; ton nom, ton souvenir, y sont éternellement gravés. Cher ami, je t'aime plus qu'un frère. Adieu, écris-moi. Alexandrine me dit tous les jours de la rappeler à ton souvenir. Songe que ton amitié doit à l'avenir se réunir sur elle et sur moi. Si tu écris à M. de Lamennais, demande-lui une prière pour moi. »

ALBERT AU COMTE DE MONTALEMBERT[1].

« Naples, le 20 décembre 1833.

« Cher et malheureux ami, ta lettre de Francfort vient de m'arriver; j'en suis tout bouleversé. Et maintenant, que ne donnerais-je pas pour être avec toi ! Je ne sais si je présume trop de mes forces en pensant que je te serais de ressource, et que je pourrais apporter quelque adoucissement à toutes tes peines. Je voudrais te parler de la première partie de ta lettre; mais la seconde me pour-

1. Albert venait d'apprendre la résistance de M. de Lamennais à l'arrêt du Saint-Siége. L'influence qu'il avait exercée jusqu'alors sur M. de Montalembert (si jeune et si naturellement subjugué par son génie) causa à Albert une inquiétude si vive en ce moment, qu'elle domina tout et sembla lui faire oublier son propre bonheur. On verra quels conseils lui inspirèrent, en cette circonstance, sa foi et sa tendresse pour son ami, qui était alors en Allemagne, d'où M. de Lamennais le rappelait avec insistance à Paris. Il revenait de ce pèlerinage à Marbourg, où il avait *découvert* sainte Élisabeth, le jour même de sa fête, le 19 novembre 1833.

suit comme un rêve affreux. Ami chéri, au nom du ciel, ne retourne pas en France en ce moment. Sonde l'abîme où tu te précipites, et songe qu'une fois parti, le retour te sera peut-être impossible. Il n'y eut qu'une voix pour admirer l'abbé de Lamennais lors de sa soumission. Quelques mauvais esprits voulurent douter de la bonne foi de cet acte; mais on méprisa leurs doutes, et la sainte autorité de l'Église triompha de nouveau par ce fait. Les paroles que vous avez jetées dans le monde sont peut-être envoyées du ciel, mais tout vous porte à croire que c'est *assez*. Si elles sont vraiment nées de Dieu, elles fructifieront et brilleront un jour de tout l'éclat de la vérité. Nous ne sommes peut-être pas encore mûrs pour recevoir les bienfaits qu'elles doivent nous assurer. Frémissons à la vue des malheurs que trop de zèle pourrait enfanter. Tremblons d'horreur à la vue d'un schisme et serrons-nous au pied de la croix, base de l'Église, non pour la saper, mais pour la chérir et la défendre. De grâce, mon ami, *force-toi* à ne *pas* te rendre aux instances de M. de Lamennais. Que Dieu t'accompagne et te sauve! Tiens-toi à l'écart et mets à exécution ton projet de voyager pendant un an ou deux. Je donnerais tout, te dis-je, pour être près de toi; ta solitude m'effraye, je suis à me creuser la tête pour trouver le moyen d'aller te rejoindre; mais que de difficultés! Si tu as reçu ma dernière lettre, tu sais le bonheur qui m'attend au printemps, mais je jure que je le retarderai volontiers pour voler près de toi, pauvre ami! Mais comment faire? La princesse part au mois d'avril. Si elle emmenait sa fille, je ne sais ce qui adviendrait; ce bonheur dont je doute toujours, bien que toutes les difficultés soient aplanies, serait peut-être perdu sans retour! Je m'en vais en parler avec mon père, et je te dirai sûrement par le courrier prochain ce que je pourrai faire. Avec quelle impa-

tience je vais attendre tes lettres ! Si j'apprends ton départ pour Paris, je ne sais ce qui m'arrivera ! Au nom de notre amitié, de tout ce qui te chérit, de Dieu, notre lien indissoluble, que le *devoir* l'emporte sur toutes les considérations qu'on pourra t'opposer ! Tous les miens, qui t'aiment comme un des leurs, tremblent de te voir dans une telle alternative. Mon père me parle de toi avec une sollicitude paternelle, et moi, mon ami chéri, je ne puis te dire dans quelle angoisse ta lettre m'a jeté. Je serai plus calme lundi, et je t'écrirai, j'espère, plus longuement. D'ici là, je veux voir s'il me sera décidément possible de te rejoindre. Adieu, mon cher bon ami. Oh ! je ne t'ai jamais tant aimé. Mes sœurs et Alexandrine te disent tout ce que peut inspirer la plus vive amitié. Je ne puis t'exprimer leur effroi à la pensée de te voir aller à Paris.

« Ton ami pour la vie. »

HISTOIRE D'ALEXANDRINE.

(Suite.)

« Ne fallait-il pas qu'Albert m'aimât d'un bien grand amour, pour qu'une pareille amitié, dont il ne me cachait rien, ne me rendît pas jalouse ? Si cependant il m'avait quittée alors pour aller voir M. de Montalembert, cela m'eût affligée, mais non fait douter de lui. Il avait tant de dévouement dans l'âme que son premier mouvement était de sacrifier son amour, parce qu'il lui donnait plus de bonheur personnel, et cette générosité me plaisait en lui ; mais ce qui faisait que, malgré le grand nombre de

ceux qui aimaient Albert, chacun était toujours content de son affection sans envier les autres, c'est qu'à tous cette âme si tendre donnait beaucoup, et qu'elle aurait toujours pu s'ouvrir à une nouvelle bonne affection sans nuire aux autres. O mon cher doux ami! tu aimais déjà sur terre comme on aime au ciel, ton amour avait déjà quelque chose d'infini et d'immense! »

ALBERT AU COMTE DE MONTALEMBERT.

« 24 décembre 1833.

« Mon cher ami, tu as dû recevoir une lettre que je t'ai écrite immédiatement après la réception de la tienne : elle est sûrement bien confuse, bien incomplète, car tu m'avais jeté dans un trouble inexprimable. Que n'aurais-je pas donné pour voler vers toi! Je crois même te l'avoir à peu près promis. Depuis j'ai vu que je m'étais flatté d'un vain espoir. Je ne puis partir, et tout me porte à croire que le printemps ne nous réunira qu'un instant. J'éprouve alors sans cesse le vif regret d'avoir passé ces deux années loin de toi, puis le souvenir de tout mon bonheur vient effacer une pensée qui, bien que très-vive, n'est plus que passagère. Cher ami, je ne crains pas de te faire cet aveu, car tu sais que tu occupes une des places chéries de mon cœur. Que ne puis-je te faire lire dans mes yeux ce que tes peines me font éprouver et adoucir l'amertume de ton âme par la plus vive sympathie! Comment ne souffrirais-je pas de ta douleur, moi dont le cœur est dans le ciel! Dieu a versé ses bénédictions sur moi, si peu digne de sa bonté, et toi, mon ami, jusqu'ici la douleur a été ton partage.

« Oui, je tremble en songeant à ta solitude; écris-moi vite et souvent, et dis-moi les projets de M. de Lamen-

nais. Je n'ose y arrêter ma pensée; tout le monde a les yeux sur lui : que va-t-il faire dans cette crise? Pourquoi te rappelle-t-il ? Si Rome vous condamne, ami, ne vous soumettrez-vous pas? C'est impossible. Je n'ai pas compris, n'est-il pas vrai? Pourquoi cette idée me poursuit-elle comme un rêve? et d'où vient que je vois l'hérésie attentive prête à applaudir à cette nouvelle désertion? Incompatibilité de la liberté avec la religion, me dis-tu : c'est-à-dire, division d'une même âme. Est-ce possible? Oh! non, ce sont de vaines terreurs. Liberté veut dire la croix, et Dieu l'a plantée pour être le foyer du genre humain. Regarde les progrès toujours croissants de cette liberté depuis sa descente du ciel. Elle a grandi, grandi, mais sa marche est lente, parce qu'elle veut la foi dans tous les cœurs. Ne la croyons donc pas morte parce qu'elle n'avance pas au gré de nos désirs. Quoi! désespérerons-nous de l'avenir, quand jamais il n'a paru plus resplendissant? Si tout est fini, d'où vient donc cette sympathie immense entre tous les peuples? D'où vient ce besoin universel de vie, de religion? Non, mon ami, loin de nous les coupables terreurs! Que nos cœurs soient remplis de joie! Je vois le doigt de Dieu dans la halte que la cour de Rome vous impose. Laissez à ceux qui sont jeunes le temps de vous rejoindre, et vous reprendrez votre marche. Songez que le feu dont vous brûlez les éclaire à peine encore. Cher ami, mon entendement en politique est borné, et ce n'est qu'à toi que je fais part de mes espèces d'opinions ou plutôt de mes sentiments, car ce que je dis, c'est ce que je sens, voilà tout. A chacun sa vocation, la mienne est le calme et l'obscurité. Pourtant, dans ces courses lointaines de l'âme, ma vie change d'aspect et mon bonheur change de nature. Je me sens alors près de toi. Mon œil, fixé sur toi, cherche à te deviner, et il me semble que je suis là pour te sui-

vre dans ta course et te tendre les bras quand tu es fatigué!...

« ... J'avais laissé cette lettre sur ma table, et à mon retour, j'y ai trouvé ces mots de ma sœur Pauline. Tu trouveras aussi, ci-jointe, une lettre de mon Alexandrine. Elle m'a demandé tout de suite si elle ne pouvait pas t'adresser quelques lignes. Tu vois donc que tu as ici plus d'un ami. Quelle joie j'en ressens! Oh! de grâce, du courage, tu verras encore de beaux jours. Écris-moi souvent, car je ne puis plus supporter les intervalles que tu laisses entre tes lettres, maintenant que je te sais triste et malheureux. Mon père regrette aussi que tu ne te forces pas à te distraire. Il tremble que tu n'ailles à Paris, où tu ne serais peut-être pas maître de toi. Cher bon, aie pitié de tes amis; j'ai toujours foi dans le bonheur qui t'est dû, et je l'ai plus vive que jamais, malgré les nuages qui nous entourent. Conserve-moi ta douce amitié, dont je ne puis désormais me passer.

« Ton meilleur ami,

« ALBERT. »

LETTRE D'ALEXANDRINE AU COMTE DE MONTALEMBERT.

(Contenue dans la précédente.)

« Cher monsieur de Montalembert, il faut que je vous dise moi-même tout l'intérêt que m'inspire votre situation. Je sais que vous n'en voudrez pas à Albert de m'avoir parlé de tout ce qui vous concerne. Je ne croirais pas à sa confiance en moi, s'il cherchait à me cacher la peine que lui causent vos chagrins; il en est si malheureux, qu'il me semble que je dois vous prier, vous supplier de ne rien faire qui puisse augmenter les tourments auxquels vous êtes livré. Quelque singulier que cela

puisse vous paraître, je joins donc mes prières à celles qu'Albert vous a faites de rester bien tranquillement à Munich, et puis de venir nous voir en Italie. Je ne crois pas qu'il y ait de la présomption à croire que vous m'écouterez un peu, car je sais que vous avez eu la bonté de me dire que vous m'aimiez, parce que j'aime Albert. Je me répète souvent ces paroles de vous, parce que c'est la manière dont je préfère maintenant être aimée. Quoique le bonheur dont je jouis me suffise entièrement, je regarderai votre amitié comme un grand bonheur de plus dans ma vie, et, grâce à Albert, j'espère qu'il ne me sera pas tout à fait impossible de l'obtenir un jour. Dès aujourd'hui, j'ai pour vous les sentiments qu'une sœur pourrait avoir. Que ne puis-je faire quelque chose pour vous? Mais je vous en conjure, ne vous croyez jamais abandonné! Ne croyez jamais qu'il n'y a pas d'espoir pour vous! Dieu donne du bonheur à tous, et vous, bien plus qu'un autre, êtes fait pour en éprouver. J'espère qu'il écoutera nos prières pour vous, je dis nos prières parce que, moi aussi, je prierai pour vous. Vous ne me le défendez pas, n'est-ce pas? malgré votre sévérité *pour nous autres,* qui est le seul reproche que je puisse vous faire. Pardonnez-moi tout ce que je vous dis, et tâchez de comprendre toute l'amitié que j'ai pour vous, amitié bien inutile malheureusement, mais que j'espère pourtant que vous ne dédaignerez pas. Adieu, promettez-moi de venir dans quelques mois, et ne cessez jamais d'espérer en la bonté de Dieu. Je sens si bien qu'elle est inépuisable ! « ALEXANDRINE[1]. »

1. En réponse à ces lettres, Albert en reçut une de M. de Montalembert datée de Munich, le 3 janvier 1834, où se trouve le passage suivant :

« J'avoue que j'ai été on ne peut plus surpris en lisant les réflexions que vous a inspirées à tous trois ma lettre de Francfort. Il

ALBERT AU COMTE DE MONTALEMBERT.

« 25 janvier 1831.

« Je commence à ne plus douter de mon avenir, il m'apparaît brillant, éclatant, et je ne vois pas de nuage qui puisse ternir mon ciel. Pourtant, je sens une sorte de mélancolie à voir ma destinée nécessairement moins liée à la tienne. Parfois, mon cœur se serre à cette pensée, je la fuis, mais elle me poursuit, et j'ai été heureux de voir que tu la partageais. Oui, souvent je regrette notre chère communauté, et je ne triomphe de mon abatte-

faut donc que je m'y sois bien mal exprimé, si j'ai pu vous laisser soupçonner un moment que je ne suivrais pas absolument tout ce que vous me conseillez. Il me semble cependant que je t'annonçais bien expressément que j'allais à Munich, et que, si j'avais pensé un moment à aller à Paris, ce n'était que pour user de ma faible influence sur M. de Lamennais pour le détourner de toute idée de résistance. Toutes les excellentes pensées que tu exprimes avec tant d'affection, tant de raison et cette véritable éloquence qui vient du cœur, je les ai toutes eues, et il n'y a pas un mot de tes lettres qui ne soit parfaitement d'accord avec tout ce que j'ai pensé et voulu depuis la lecture du fatal bref du 5 octobre. Il n'y a pas même un mot que je n'aie dit et écrit à M. de Lamennais pour le déterminer à faire comme moi : à se retirer de l'arène, à se courber sous la main sévère de Dieu, et à attendre humblement et docilement l'accomplissement des volontés d'en haut. Mais, chose incroyable et que j'hésite à te raconter, M. de Lamennais s'est senti blessé de ces conseils, quoique j'y aie mis plus de tendresse, plus de sollicitude, plus d'abandon qu'envers aucun être vivant... Sa réponse ne me prouve que trop que ce dissentiment l'a affligé, et que son cœur n'est plus le même pour moi ! Je ne l'aurais jamais cru, et j'ai la conscience de ne l'avoir point mérité. Et cependant il a adopté le parti que je lui conseillais; il a plus fait encore, car non-seulement il a renoncé à tous ses projets d'action politique, mais il a adhéré purement et simplement à l'encyclique, sans distinction aucune, s'engageant, selon la formule prescrite par le saint-père, *à ne rien écrire ni approuver qui soit contraire à cette encyclique.* »

ment qu'en espérant que ce changement ne te fera trouver près de moi qu'un surcroît d'affection, et que mon amitié ne fera que grandir en s'unissant à celle que mon amie chérie ressent déjà pour toi. O mon ami! notre foyer ne sera-t-il pas toujours le tien, et tout ce que l'amitié peut donner de bonheur et de calme, ne le trouveras-tu pas toujours dans nos cœurs?

« Je conçois que tu aies été surpris en lisant le principal contenu de nos trois lettres, car nous te connaissions assez pour ne pas douter de ta conduite dans une telle circonstance. Néanmoins, mon ami, j'ai eu peur, je l'avoue; je te voyais dans une si grande extrémité, tellement poussé à bout et dénué de toute consolation, que j'ai craint ton désespoir. Tu me disais bien que ta ferme intention était de fuir Paris et de te retirer pour l'hiver à Munich, mais tu me disais aussi que M. de Lamennais te redemandait avec instance, et, bien que je n'eusse jamais dû douter de ton âme, j'ai tout conçu et tout craint. Pardonne-moi, mon ami, ce qui ne fut qu'excès d'amitié...

« Oh! mon cher Charles, relève-toi! Ne te laisse pas abattre! Remercions le ciel de t'avoir éclairé, s'il est vrai que tu marchais dans les ténèbres, et ne te reproche pas ce qui pour toi n'était qu'excès de zèle, fièvre d'amour du bien. De grâce, calme-toi. Malgré toute la joie que j'éprouvais en entendant parler de toi, en voyant cette gloire qui s'était attachée à ton nom, j'éprouve un bonheur indicible en te voyant décidé à te retirer de l'arène et à demeurer à l'écart. Je connais ton âme, je sais le feu qui t'anime, je sais que tu étais disposé à mépriser ce qui ressemblait à de la prudence, que tu aimais le danger; je voyais en même temps s'accroître chaque jour l'envie, et peut-être la haine; je ne puis te dire les craintes que j'avais pour toi, et j'aurais donné

ma vie pour détourner les orages que tu semblais vouloir attirer sur ta tête! Quelle joie si, quittant enfin la cime de la montagne, toujours tourmentée par la tempête, tu viens te réfugier dans notre vallée de paix et d'amour! Viens. Bientôt tu sentiras la joie pénétrer ton pauvre cœur; j'ai le doux pressentiment que le moment approche où Dieu fera pleuvoir sur toi les preuves de sa bénédiction, le prix de ta constance et de ta foi. O mon pauvre ami! que Dieu te bénisse donc! »

HISTOIRE D'ALEXANDRINE.

(Suite.)

« Le 1er janvier 1834, j'écrivis dans mon journal :

« O mon Dieu! au nom de Notre-Seigneur, bénis cette année pour nous tous! »

« Et ce fut la veille ou ce jour-là même que je copiai ce passage :

« Aux légers plaisirs, les légères souffrances; aux grands bonheurs, les maux inouïs. » Quel arrêt! S'il est vrai, ne devons-nous pas frissonner, nous qui sommes si heureux? Dans quel abîme allons-nous donc tomber?

« Le vendredi, 7 mars 1834[1], j'entrai par hasard dans la chambre de ma mère à une heure où je n'y entrais

1. Le 18 décembre précédent, en sortant d'un bal chez le comte de Stackelberg, nous avions appris qu'un vol considérable avait été commis chez M. et Mme de Marcellus, qui étaient aussi à ce bal. Argent et bijoux, presque tout avait été enlevé de chez eux, et tous les soupçons étaient tombés sur un serviteur napolitain, nommé Carminello, qui était à leur service, et qui fut sur-le-champ mis en prison malgré toutes ses protestations d'innocence.

pas ordinairement; elle achevait sa toilette, et je vis sur ses genoux des bijoux d'un genre ancien, qu'aimait beaucoup le prince Lapoukhyn, auquel on en apportait sans cesse à acheter. Je me mis à les regarder avec nonchalance (car j'étais bien nonchalante dans ce temps-là) et je dis à ma mère, sans me douter de l'importance de ma remarque : « Voilà un petit bijou absolument sem« blable à celui que Mme de Marcellus portait sur son front au souper du jour de Pâques[1]. » Ces mots la frappèrent à l'instant, et lui rappelèrent le vol qui avait été commis chez Mme de Marcellus, le 18 décembre. On doutait un peu de ma mémoire. Mais en regardant ce bijou avec plus d'attention, je protestai et soutins que c'était le même que j'avais vu sur le front de Mme de Marcellus : une petite châsse en émail, contenant deux figures, un roi et une reine couronnés. Cet ornement était assez remarquable pour qu'il ne fût pas très-probable d'en rencontrer un second absolument pareil. On l'envoya chez Mme de Marcellus qui le reconnut sur-le-champ. Cette découverte mit sur les traces du véritable auteur de ce vol, et le pauvre Carminello, qui en avait été accusé à tort et avait été en prison depuis ce jour-là, fut déclaré innocent et rendu à la liberté. Il vint, le 15 mars, me remercier, car il me regardait comme sa libératrice. Il avait souffert de vraies tortures, il avait une plaie à la jambe, on l'avait pendu la tête en bas, battu, inondé d'eau froide, et, au milieu de tout cela, on lui répétait toujours : « Tu iras aux galères pour vingt-cinq ans. » L'autre, le vrai coupable, y est maintenant.

« Cela m'avait semblé de bon augure, au moment de mon mariage, d'avoir été l'instrument dont Dieu avait daigné se servir pour sauver un innocent, car il n'y

1. Voir note 1, page 85.

avait que moi qui eusse reconnu ce bijou. Le pauvre Carminello, chaque fois qu'il m'a revue depuis, m'a témoigné la reconnaissance qu'il croyait me devoir, et y enveloppait Albert avec moi. Et tout cela m'était doux.

« Le dimanche 9 mars, j'écrivis dans mon livre fermé à clef, que j'avais ouvert pour la dernière fois à Bocklet, après y avoir écrit ces mots : « Où le rouvrirai-je ? Oh ! si j'osais dire à Naples ! »

« A Naples ! à Naples ! mon Dieu ! N'y a-t-il pas de l'ingratitude à moi à n'avoir pas rouvert ce livre depuis près de huit mois, à n'y avoir pas dit encore que mes vœux étaient comblés ? Mon Dieu ! Je suis heureuse ! je l'ai été délicieusement, j'espère que je puis croire que je le serai encore ; et cependant il y a en moi un tel mélange ! quelquefois je m'imagine que je l'aime trop, et j'en suis humiliée ; quelquefois je trouve que je ne l'aime pas assez, que je ne sais pas aimer. Je ne suis pas contente de moi, et souvent je ne le suis pas des autres. Je trouve souvent que je ne vaux rien, et cependant j'en veux aux autres de ne pas assez bien me traiter. Oh ! si je me sentais plus digne d'être heureuse, je crois que je le serais. Au moins, ô mon Dieu ! fais que je ne cause le malheur de personne, je t'en prie au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Je vais donc me marier dans quelques semaines. Mon Dieu ! tu exauceras ma prière, n'est-ce pas ? de me faire mourir avant de causer de la peine à Albert ! Oh ! que ne suis-je digne de lui !

« J'ai si peur de lui déplaire que je ne sais ce que je ferais pour être ce que je voudrais être pour lui, et pourtant je me néglige. Je pense encore quelquefois que rien ne me suffit, pas même son amour, qui est tout pour moi. Et pourtant je ne suis pas assez bonne pour que *le ciel me suffise*. Au moins faudra-t-il que je change extrêmement pour cela. Je suis si singulière ! soupçon-

neuse, fière, et faible, et irritable, et apathique tout à la fois. Oh! comment serai-je plus tard? déplairai-je ou serai-je malheureuse?

« Mon Dieu, je te remercie de tout ce que tu as fait pour moi. Je n'ai pas de ferveur, mais ne permets pas que je sois ingrate ni envers toi ni envers ceux qui m'ont fait du bien. Récompense-les tous, mais surtout ma mère, et accorde-moi le bonheur éternel et temporel de tous ceux que je chéris. Mon Dieu! au nom de ton fils Jésus-Christ, fais qu'il ne m'arrive rien contre ta volonté, et je te fais la même prière pour ceux que j'aime! »

« Un des soirs suivants (je crois, mardi le 18), j'écrivis à Albert le billet suivant :

« Ami chéri, pourquoi êtes-vous parti? Mon frère s'en est allé tout de suite après vous et mon cœur saigne au point que je suis obligée de vous l'écrire. Nous aurions pu passer une heure et demie ensemble. O mon Dieu! mon Dieu! j'espère qu'il ne me punira pas de tant souffrir d'une chose au fond si importante, puisque nous devons passer ensemble tous les jours de la vie [1]. Je suis trop exigeante; mais quelle soirée! et je tremble que ce ne soit la même chose demain. Tâchons que non. Oh! mon ami, je sens bien que je vous aime! et comme il m'est doux de sentir aussi qu'il m'est permis de vous le dire!... Vous allez prier peut-être dans ce moment. Oh! dites-moi que Dieu a voulu tout ce qui nous arrive, qu'il a voulu que nous passions notre vie ensemble!

« A demain, que Dieu soit toujours avec vous! »

« Il a aussi gardé toujours ce billet dans le petit portefeuille dont j'ai parlé, et c'est devant son cercueil que je l'ai retrouvé et relu deux ans plus tard...

1. Plus tard, Alexandrine a écrit à la marge : « Oh! la vie! qu'est-ce que « *tous les jours de la vie?* »

« Le même jour m'était venue la réponse de M. de Montalembert à mon billet, dans laquelle il me parlait de l'attachement vif et profond qu'Albert lui avait inspiré dès le premier jour où il l'avait vu, et il me disait que mon affection était la récompense que Dieu avait réservée à « ce cœur si plein d'amour et de dévouement pour ses semblables, ce cœur le plus tendre et le plus sûr qu'il eût jamais rencontré jusqu'ici sur la terre. »

« Doux éloge et bien mérité de mon Albert! »

Ce fut dans ce même temps, et au milieu de tant d'autres préoccupations personnelles, qu'Albert écrivit la lettre suivante à un jeune Anglais avec lequel il s'était un peu lié à Rome l'année précédente. Elle est trop intéressante pour n'être pas citée ici.

ALBERT A. M. A. S. O.

« Mon cher ami, je ne croyais pas, quand nous avons abordé un sujet aussi grave, que nous en viendrions à l'approfondir. Je vous avais parlé de ma religion comme étant parfaitement en harmonie avec les sentiments que fait naître une belle nature. Voilà, si je ne me trompe, d'où nous sommes partis; mais enfin, puisque nous en sommes venus à un sujet plus intime, je suis heureux d'en causer avec vous. J'ai peu lu la Bible, comme je vous l'ai dit, mais je vous exposerai de mon mieux les prédilections pour ma foi. Je regarde comme une bonté infinie de Dieu de nous avoir donné une croyance qui ne nous expose pas à errer en matière de dogme. S'il était vrai que nous eussions tous la mission et le droit de déterminer nous-mêmes notre foi, et de ne nous en rapporter qu'à nos propres lumières pour cela,

dites-moi, mon cher ami, quelle est la conviction qui serait la même chez deux individus. La croyance de chacun ne se trouverait-elle pas subordonnée à son plus ou moins de capacité, à la bonté plus ou moins grande de son cœur? Quel chaos ce serait! Ne voyez-vous pas, d'une part, à quel point l'imagination pourrait nous entraîner, et, de l'autre côté, à quelle distance en arrière resterait l'homme sans capacité et sans éducation? Où serait la justice si les lumières et les recherches pouvaient seules nous montrer la vérité?

« Dieu, dans sa bonté, nous a, au lieu de cela, donné un flambeau pour nous préserver de l'erreur. L'Église est la forme visible de la foi. Elle est la base de laquelle nous devons nous élancer vers le ciel par notre amélioration constante; tandis que si nous passions notre vie à chercher le point de départ, la mort nous surprendrait sans que nous eussions commencé l'œuvre principale.

« Vous ne pouvez comprendre notre confession; je ne vous parlerai pas du bonheur qu'elle procure : il faut y avoir foi et l'avoir goûté pour en sentir tout le prix. Mais, mon cher ami, parce que, comme vous le dites, chacun sait qu'il doit être bon, pensez-vous qu'il soit inutile de se l'entendre répéter et que nos réflexions suffisent? Il y a dans la parole humaine une vie, un à-propos, qu'on chercherait en vain dans les livres et dans ses propres pensées. Cet homme, dont la vie est une lutte perpétuelle contre ses passions, est initié, par sa propre expérience, à toutes nos misères et à toutes nos souffrances. Il sait où est le mal et comment en triompher; il nous réveille de notre apathie, nous console dans notre affliction, nous rend de l'espérance et de la confiance dans notre abattement. Ce ne sera pas une excuse devant Dieu, me dites-vous, que mes erreurs m'aient été inculquées par un prêtre; mais voilà justement ce dont nous

sommes à l'abri. Le prêtre ne peut ni se tromper, ni nous tromper, car la doctrine qu'il nous enseigne n'est pas la sienne. Il nous transmet celle dont est dépositaire l'Église, en laquelle nous n'avons tous qu'une seule et même foi et ne formons qu'un seul et même corps.

« Vous êtes effrayé, me dites-vous, de l'immense inconvénient du célibat des prêtres : d'abord, ceci est un simple point de discipline; mais je voudrais vous montrer combien cette institution renferme de sagesse et de beauté. « Tous les hommes qui ont voulu toucher par la pensée aux choses élevées, soit en religion, soit en philosophie, se sont abstenus en quelque sorte de tout contact humain. Les premiers chrétiens avaient cette vertu en si haute estime, qu'ils pensaient qu'aucune autre ne pouvait germer ni atteindre son plus haut degré de perfection dans une âme d'où celle-là était absente. Ne me demandez pas comment cela est possible : pour le comprendre, il faut admettre que, lorsque le sanctuaire est préparé, Dieu ne dédaigne pas d'y descendre; et qu'il y ait de grandes jouissances dans cet état lorsque cette vertu est dans toute sa plénitude, que Dieu accorde à ceux qui se livrent ainsi à son influence absolue, des joies ineffables qui les dédommagent amplement des misérables joies de ce monde : c'est ce que les visions du désert, les hautes inspirations des cavernes, les extases des saintes cellules ne permettent pas de contester. Les révélations authentiques ne manquent pas aux défiances les plus prononcées, et certes il n'est pas miraculeux qu'une âme dès longtemps séparée des besoins et des espérances de cette chair pesante parvienne enfin à cette exaltation sublime qui s'appelle folie dans le monde et suprême sagesse dans l'éternité[1]!... »

1. Des guillemets qui se trouvent dans le brouillon de cette lettre.

« Mon cher ami, je suis loin d'avoir épuisé tout ce qu'il y a à dire sur un pareil sujet; je regrette d'en avoir parlé si imparfaitement, et je voudrais de tout mon cœur que vous pussiez rencontrer quelqu'un qui fût plus en état que moi de continuer une conversation aussi intéressante. »

« A vous de cœur,

« ALBERT. »

JOURNAL D'ALBERT.

Commencé le 21 mars 1834. — (Extraits.) — Naples.

« Je me décide à écrire un journal. Pourquoi aujourd'hui plutôt qu'hier? Je ne sais, sinon que j'ai pensé que l'obligation de noter chaque jour de sa vie force peut-être à la mieux employer.

« Lu Byron; levé tard; écrit quelques lignes à Montalembert; traduit Moore, et depuis deux heures, ma vie s'est passée comme à l'ordinaire dans un bonheur uniforme; beaucoup pensé et parlé de notre voyage à Jérusalem. Certes, je n'y crois pas; que ne donnerais-je pas cependant pour le faire, avec elle bien entendu!

« Naples, 22 mars.

« Levé tard; mal dormi; lu de l'anglais avec miss Mac-Carthy; sorti à cheval; accès de joie sur le bord de la mer; au galop. Je voudrais souvent me plonger dans la mer pour être au milieu de quelque chose d'immense. C'est peut-être ce qui fait que j'aime tant à être seul.

qu'Albert avait conservé, indiquent peut-être que ce beau passage est une citation, mais je ne sais d'où elle est tirée.

« En rentrant, ma visite accoutumée. Salons du monde où l'on perd le plus de temps. On ne m'y verrait pas souvent si, par bonheur pour eux, ils n'avaient pas au milieu d'eux un ange qui remplit tout le vide qu'ils y creusent! *** est un drôle d'homme; je l'aime; il m'intéresse, il est malheureux, sa vie est manquée; mais je ne sais ce qui lui eût convenu. Une longue habitude d'indépendance rend insupportables toutes chaînes, quelque douces qu'elles soient. Je bénis le ciel de m'avoir lié de bonne heure.

« 23 mars.

« Levé de bonne heure; lu; trouvé le portrait d'une femme, par Moore, qui ressemble, suivant moi, beaucoup à ma Pauline.

« Reprenons mon journal. Je suis allé à la messe : bonne; à deux heures chez Alex. Pauvre amie! Je l'ai trouvée triste. Elle s'inquiète de l'idée qu'il eût mieux valu pour moi que cela ne fût pas, et moi, à charge de revanche. Pourtant, après tout, je pense bién vraiment que c'est pour notre bonheur, à tous les deux, que nous nous sommes rencontrés, et que Dieu nous a bénis : je parle ici bien froidement, car je me tais sur tout le bien-être intime de mon âme. Notre amour est en Dieu et béni par lui. J'ai la plus entière foi dans l'accomplissement de mon rêve. O Seigneur! que votre amour se répande sur nous comme une sainte rosée [1].

1. Alexandrine a ajouté à côté de ce passage : « O mon Dieu! ces prières de mon Albert ont été jusqu'à vous. Ce sont de ces prières qui percent les nues et arrivent jusqu'à votre trône. Ce jour-là, j'avais été à une confirmation protestante, et ce fut, je crois, au retour que, dans une conversation que mon frère (arrivé depuis peu) entama sur la religion, je refusai de promettre à ma mère de ne pas devenir catholique, et, le soir sans doute, je parlai à Albert d'une

« Samedi 24 mars.

« Levé de bonne heure ; chez Mgr Porta ; je ne mérite pas tant de miséricorde : absous ; entendu la messe ; rentré ; déjeuné. Je voudrais suivre exactement une espèce de régime, non pour ma santé, mais parce que je crois cela favorable à l'intelligence. Monté à cheval ; écrit un peu à Montalembert ; mon amitié pour lui semble s'accroître tous les jours. Chez Alex, en bonne disposition ; nous avons peu causé ; elle a été s'habiller pour aller dîner chez le comte Stackelberg : jolie toilette ; elle était charmante. Le soir resté un peu dans le salon d'Emma ; je m'y suis plu ; pourtant il me semble que j'ai entièrement perdu l'habitude du monde, car tout ce qui y ressemble m'étonne, je ne m'y sens pas *at home*. J'aime tant ma solitude de chaque soir ! Chers entretiens ! qui peut vous être comparé ?

« La princesse rentrée, j'y ai été ; parlé de choses et d'autres ; dispute avec *** : quel esprit de contradiction ! Il serait sûrement de mon avis s'il causait avec un autre qui fût de mon opinion, car je suis sûr qu'au fond il pensait comme moi. A onze heures, Dieu merci, tous partis ; heure ravissante ! si vite passée ! Oh ! je l'aime au delà de toute expression ! plus qu'elle ne le croit elle-même ! Quelle peine j'ai à la quitter ! C'est toujours un déchirement [1].

« Promené sur le bord de la mer, clair de lune, mer agitée, vent, j'aime ce temps ; rentré ; écrit ce journal ; continué ma lettre à Montalembert ; couché à une heure ; je n'ai pas fini ma lettre, mais j'ai sommeil ; bonsoir.

manière qui lui fit écrire ces mots : « J'ai la foi la plus entière dans l'accomplissement de mon rêve. »

1. Alexandrine met en marge : « Oh ! mon Dieu, oui ; cette courte absence était toujours un déchirement. C'est que le cœur est insatiable de bonheur ! Il le lui faut éternel et parfait ! »

« Le 26 mars.

« Levé à huit heures, persuadé que j'avais une foule de choses à faire; erreur, je n'avais rien. Entendu la messe; reçu du curé l'attestation de la publication de nos bans; c'est fait, est-ce croyable? La vie est singulière; quand je pense comme je suis indigne de mon bonheur, j'en suis effrayé. Pâques est dans quelques jours, point disposé ou mal. Mon Dieu! pardon, ayez pitié de moi, de nous.

« Sorti à cheval, promenade délicieuse : jamais je ne me sens plus content, plus libre que seul à cheval; à neuf heures chez ma belle-mère. Commencement de soirée, comme à l'ordinaire, ennuyeux; nous ne sommes restés seuls qu'à onze heures.

« Il est minuit; je vais me coucher. O mon Dieu! ayez pitié de nous, et remplissez notre vie de ferveur et d'amour!

« Naples, le 27 mars, jeudi saint.

« Levé de bonne heure; entendu l'office; revenu à midi; il était près d'une heure quand nous avons déjeuné.

« A deux heures chez Alex; nous étions dans une mauvaise disposition : elle a pleuré, pauvre ange! de belles grosses larmes! Que je l'aimais ainsi!

« A quatre heures, je l'ai quittée pour aller à Ténèbres; visité les églises en y allant; j'aime cet usage d'interdire les voitures le jeudi et le vendredi saint; les troupes portent bas les armes, tout cela en signe de deuil : touchante et belle idée; il y a tant de poésie versée sur les usages méridionaux!

« Dîné à sept heures, à huit chez Alex, délicieux moment avec elle près de la cheminée dans la chambre du prince. Je me sens toujours plus fertile, plus riche

quand je suis seul avec elle : un tiers m'effarouche, une société m'anéantit.

« Est-il possible? une heure moins vingt minutes; je me couche; mon Dieu! bénissez-nous.

« Naples, 28 mars, vendredi saint.

« A la chapelle du château, bel office; déjeuné à près d'une heure; à deux heures chez la princesse. Alexandrine était à son église, elle est rentrée une heure après; au bout d'une demi-heure, je l'ai quittée pour aller aux Ténèbres; rentré à huit heures. Toujours du monde; un instant seulement nous avons été seuls, près de la table du thé. Alex m'a parlé de ne point aller à Mola, mais seulement à Castellamare. Je l'aime autant, peut-être mieux. Nous en reparlerons. Quels jours de bonheur s'ouvrent devant moi! Mon père était parti à près de minuit; je suis parti avec lui. Rentré; prié; couché à minuit passé.

« Samedi saint, 29 mars.

« Levé à huit heures; j'eusse désiré communier, quoique bien indigne; je suis allé chez Mgr Porta, il officiait : ordination, touchante cérémonie. Quelle vie dans notre culte! Comme il sait remuer et toucher l'âme! Cette belle figure vénérable, cette piété patriarcale répandue sur ses traits, cette pureté et cette ferveur sur ceux des jeunes prêtres qui l'assistaient, un franciscain et un bénédictin, je crois. J'ai été heureusement inspiré d'y aller; mon cœur était froid, j'en ai rapporté de la ferveur, je me sens vivre; Mgr Porta était trop fatigué pour m'entendre, il m'a remis à demain.

« Chez Emma, où Alexandrine est venue. Je l'ai reconduite chez elle et j'y suis resté jusqu'au dîner. Le soir j'y suis retourné, nous avons parlé de la dévotion à

la sainte vierge, sur la protection de laquelle elle a des doutes. J'en suis affligé, je voudrais la convaincre. Mon Dieu! donnez-lui la foi, la simplicité du cœur! Rentré, j'ai cherché dans mes livres les passages qui se rapportent à cette dévotion, j'en ai trouvé un que je vais copier pour moi, et traduire pour elle.

« A 9 heures, retourné chez elle; bonne soirée. Je suis parti de bonne heure. Ange! mon Dieu! veillez sur elle. Rentré, j'ai trouvé encore du monde chez Emma; à minuit et demi retiré; resté au coin du feu à penser et à lire. »

Ce même soir, Alexandrine écrivit dans son livre fermé à clef :

« Je vais communier demain et mon cœur est si sec! Je suis comme si je ne sentais rien, même pour les affections terrestres, et pour les choses célestes je n'ai aucune ferveur et bien peu de foi. Cependant mon cœur ne se refuse pas à croire... O mon Dieu! soutiens-moi à chaque pas, afin que, dans cet état, je ne commette pas de péchés dont, dans un meilleur temps pour mon âme, j'aurais cru davantage me tenir éloignée. Mon Dieu, je te supplie, au nom de ton Fils, de me faire mourir à l'instant même plutôt que de communier indignement. Je te supplie de me faire mourir plutôt que de me laisser pécher directement contre toi, mon Dieu! Quant à ceux qui communieront avec moi et qui, quoiqu'ils aient péché, ne se croient pas en danger, mon Dieu! j'ai l'assurance que tu ne trahiras pas leur confiance. Ton Fils t'a demandé de pardonner à ceux qui ne savent pas ce qu'ils font.

« Mon Dieu! Dieu de compassion! Dieu qui me fais peur et que pourtant j'aime à me figurer plein de douceur et de miséricorde infinie! mon Père céleste, ne m'abandonne pas dans ma sécheresse, rends-moi la foi, l'amour

et l'espérance, et éclaire-moi sur tout ce que je dois croire. *Enseigne-moi la véritable religion, je t'en supplie au nom de Jésus-Christ*[1].

« O mon Dieu! pardonne moi tout et pardonne de même tout à ceux que je chéris, et fais que, pour moi, je ne garde pas la plus petite rancune contre qui que ce soit au monde. O mon Dieu! je suis si mauvaise! viens à mon secours, ne te retire pas de moi. Amen. »

JOURNAL D'ALBERT.

(Suite.)

« 21 mars 1834. Lundi.

« Sorti à cheval avec mon père à huit heures du matin; nous avons été aux Camaldules, et nous y avons entendu la messe; c'était beau! Quelle vie se répand dans le cœur en priant! ces moines ont une belle destinée! Ce calme semble si imposant, si rempli de grandes pensées! Loin des villes et du monde, ils n'en soupçonnent pas le trouble, et vous voyez, à la sérénité de leurs visages, que le bonheur n'est que dans le bien, dont la source est en Dieu. Et cependant le monde, les sectes, l'ennemi tend toujours, mais en vain, à ternir l'éclat de la pureté de ces hommes-anges. — Oh! que suis-je donc en comparaison de ces êtres qui ont fait du sacrifice le bonheur de leur vie, moi qui me sens triste à la moindre affliction ou contrariété, au moindre obstacle que rencontrent mes passions? J'admire la mortification, car rien n'est beau comme la pureté!

1. Alexandrine a mis en marge à ce passage : « Jamais une pareille prière n'a été prononcée en vain. »

« Ce soir, j'ai causé avec Alexandre ; je lui voudrais plus de foi. Dieu chérit les enfants pour leur simplicité, leur candeur, leur amour : la foi est belle comme le ciel. Oh! des paroles! des paroles!

« Mardi 1er avril.

« Levé tard; leçon d'anglais. A 4 heures chez Alexandre. Causé d'arrangements. Le jour fixé pour notre mariage est le 17. Nous partirons ce jour-là pour Castellamare; au bout de trois ou quatre jours, ma belle-mère viendra nous y voir; nous parcourrons ensemble les environs, puis Alexandrine et moi nous la reconduirons à Naples pour la mettre en voiture. Quel bonheur! Je me meurs de peur de n'y pas arriver; quelque événement ne viendra-t-il pas troubler toutes mes espérances? Dieu de bonté! bénissez-nous.

« Ce soir, du monde chez la princesse, c'était ennuyeux; une demi-heure avec mon ange, demandé un anneau où *c'est pour la vie* était gravé : elle me l'a refusé, car notre amour ne doit pas avoir de fin, il vient du ciel et doit y retourner[1]. Rentré; écrit mon joural; lu Byron et l'*Imitation;* couché à une heure et demie. J'ai sommeil, et mon dernier chapitre de l'*Imitation* en a souffert.

« Mercredi 2 avril.

« Sorti pour courir avec Ventignano; demain, les témoins se réunissent chez le comte Stackelberg, pour attester le baptême d'Alexandrine. A quatre heures, chez

1. Alexandrine met en marge ces mots : « Oh! je me souviens bien de cette soirée : en regardant mes bagues, il eut envie de celle-là qui avait appartenu à mon père, et je la lui refusai en souriant et en lui disant : « C'est trop court, la vie! »

ma belle-mère; bon moment avec Alexandrine, dîné chez eux; j'ai fait la sottise d'y rester jusqu'à la fin. La soirée n'en a pas fini, grâce aux ***, qui m'ennuient à mourir. Elles m'ont mis dans un tel état nerveux, que peu s'en est fallu que je n'aie fait une scène de désespoir. Vingt fois j'ai voulu partir; j'aurais mieux fait, car, après leur départ et celui de mon père, mon impatience étant à son comble, un tête-à-tête avec Alexandrine ne put calmer mon irritation, et je suis parti. C'est mal, et je consentirais à retarder mon mariage de deux jours pour ne l'avoir pas fait. Je suis sot. Je vais lire un peu de l'*Imitation* et des *Confessions* de saint Augustin, et puis je me coucherai; je voudrais être à demain et l'avoir revue.

« Jeudi 3 avril.

« Levé à huit heures, couru chez Ventignano, puis chez le bijoutier; puis à trois heures grand train; réuni sept témoins, tous à peu près grands fonctionnaires, conseillers d'État, généraux, etc., tout cela, je crois, pour faire un faux ou à peu près touchant le baptême de ma fiancée[1]. Le maudit huissier a trouvé moyen de remplir quatre pages d'une affaire de six lignes. Remercié ces messieurs et mis en voiture le juge, voiture que j'ai payée... Fripon !

« Revenu chez Lapoukhyn; dîné; commencement de

1. Par une absurde formalité, on avait exigé que sept personnes vinssent affirmer qu'Alexandrine avait été baptisée. Ceci, je crois, devait suppléer à un papier qui manquait, et ce qui fait qu'Albert appelait cela *un faux ou à peu près*, c'était que, comme de juste, ces sept personnes n'avaient point été présentes au baptême d'Alexandrine et affirmaient seulement qu'il avait eu lieu sur la parole de sa mère, qui, par conséquent, aurait dû suffire sans leur témoignage.

soirée stupide; restés seuls une demi-heure : bon moment. Cher ange! il lui faut me prendre tel que je suis, deux hommes distincts en moi; elle les aime tous deux, tant mieux ou tant pis, je ne sais; somme toute, je l'adore. Encore douze jours, que Dieu soit avec nous! »

LETTRE D'ALBERT A M. DE MONTALEMBERT.

« Naples, le 5 avril 1834.

« Je suis en retard avec toi, mon cher ami; mais tu ne peux te figurer la distraction dans laquelle me jette mon mariage : c'est assez naturel. Mon bonheur est impossible à t'expliquer, et j'en suis tout troublé; pourtant, comme il faut que je fasse toujours un peu de noir, je me trouve souvent triste, et, outre que c'est absurde, c'est peut-être ingrat : enfin prends-moi tel que je suis. Je m'effraye donc de la responsabilité qui va peser sur moi lorsqu'il me faudra conduire cet ange à travers les angoisses qui nous attendent peut-être dans la vie. Mon caractère m'épouvante, ma variabilité, mon peu d'expérience, et ce que je redoute encore plus que tout ceci, cher ami, c'est mon manque de valeur véritable. Je me sens de l'amour pour tout ce qui est beau, je redoute tout ce qui rapetisse et avilit; mais cette valeur due soit à l'instruction, soit au caractère ou à l'esprit, je ne l'ai point. Tu ne saurais croire combien cette pensée me poursuit et m'afflige. Je connais mon infériorité, et ma timidité naturelle diminue encore le peu que je puis avoir en partage; tes lettres seules, mon ami, me remontent un peu. Tu as le talent de me donner de moi-même une opinion que je n'ai pas. Si ce n'était toi, je croirais que c'est de la flatterie uniquement; et Alexandrine avait raison l'autre jour en me disant : « Je voudrais que

ceux qui ne vous connaissent pas pussent lire les lettres de vos amis. » Certes elles me font voir sous un jour bien favorable. — A ce sujet-là, tu me fais un bien grand plaisir par la manière dont tu parles de mon style. Cher ami, j'en ai été flatté, et cette impression agréable n'a point été effacée par ce que tu me dis sur le manque d'ordre dans mes idées. Je reconnais bien toute la vérité de cet amical conseil : ne crois pas que je pèche sans connaissance de cause, je ne suis que trop convaincu du trouble de mon imagination. Cela passera-t-il? Oh! mon ami, cherche bien et reconnais la cause du mal au lieu de te faire illusion sur mon compte, pleure avec moi de ma stérilité : je n'ai rien recueilli d'une éducation que de mauvais instituteurs, ma pauvre santé, et peut-être plus que tout cela, mon manque de bonne volonté, rendirent nulle. C'est un état que tu ne connais pas, un état qui tue. Je voudrais tout réparer, et, malgré les distractions qui m'environnent et celles que j'ai devant moi, la liberté que me laisse mon manque de carrière me donne la faculté de combler un peu le vide que l'absence de savoir fait en moi. Mais, mon ami, *savoir travailler* est déjà la moitié de la besogne et c'est ce que je ne sais pas faire. Je voudrais tout entreprendre, bon moyen pour ne rien faire; une habitude de rêverie, que je reconnais être pernicieuse, m'a rendu d'une distraction déplorable : somme totale, j'ai soif et je ne sais point boire. Je t'ai déjà mandé ce qui avait rendu pendant quelque temps mon mariage douteux, et ce qui m'avait fait craindre que mes espérances ne fussent tout d'un coup déçues. Mais le ciel en a voulu autrement, et toutes les difficultés ont été aplanies. C'est à ma belle-mère que je devrai tout mon bonheur, car tout dépendait d'elle. Le prince Lapoukhyn est excellent pour Alexandrine. Mon beau-frère est

celui qui me chérit le moins, ce qui ne l'empêche pas d'être très-bien, il a de l'instruction, de nobles sentiments, l'âme bien placée, mais un esprit frondeur et contradictoire empêche de jouir de ses bonnes qualités. Elle a un autre frère plus doux, dit-on, et bon garçon, que je ne connais pas. Un individu dont je ne t'ai jamais parlé et que tu connais de vue, c'est le comte Putbus; tu peux te le rappeler à Rome. Eh bien! mon ami, cet excellent homme n'avait d'autre intérieur que celui d'Alexandrine et de sa mère : depuis vingt ans il les suivait partout, elles étaient son unique famille. Lors du mariage de madame d'Alopeus à Florence, il tomba dans un violent accès de tristesse, et, pendant la cérémonie nuptiale, de grosses larmes remplissaient les yeux de cet homme si froid et si blasé. Il soutint pourtant bravement cette épreuve et il vint ici après elles. Je ne sais trop distinguer la nature du sentiment qu'il éprouve pour Alexandrine. Si, comme je le pense bien, ce n'est que de l'amitié, elle est si forte que, voyant un autre que lui posséder la partie la plus chère de ses affections, l'épreuve devient trop difficile à supporter. Il nous quitte dans quelques jours, il est impossible de lui persuader de rester. A chaque instant je vois une larme dans ses yeux; il essaye de me le cacher, mais cela prouve combien l'enveloppe de froideur dont il se revêt est loin d'être la vérité. Au bout du compte je ne doute pas qu'il ne nous revienne dans quelque temps. Il tâche de nous persuader de faire une course en Égypte où il nous accompagnerait. Ce serait un beau rêve; tu ferais partie de la caravane. Qu'en penses-tu?

« Je voulais commencer par répondre à ce que tu me dis de M. de Lamennais. Parle-lui de moi, je t'en supplie, raconte-lui notre histoire, demande-lui d'attirer

sur nous, par ses prières, les bénédictions du ciel : si je ne craignais pas de l'importuner, je le ferais moi-même. Demande-lui de me conserver un peu de sa bienveillance, et qu'il me permette de conserver cette admiration que chacun éprouve pour lui, et cet attachement que, bien que tacitement, j'ai le droit, par ses bontés, de toujours éprouver. Rappelle-moi aussi au souvenir de M. Lacordaire. Le séjour de Rome est à jamais gravé dans mon cœur.

« Tu me parles de Montigny! Montigny est vendu[1], et tu ne saurais croire la peine que j'en ressens, car, si l'on manque de point de réunion dans son pays, maintenant que la politique a tout dispersé, on court le risque d'être condamné à errer sans fin en pays étranger. Que de châteaux en Espagne n'avais-je pas faits! car, cher ami, après s'être bien nourri d'impressions sous ce beau ciel d'Italie, la félicité n'est pas complète, si on ne peut pas venir les savourer *at home*. J'avoue que je sens bien souvent le mal du pays.

« ALBERT. »

« Parle-moi de Rio et longuement de toi. O cher ami! aie foi dans ma confiance en ton bonheur.

« P. S. A Rome, Pierre de Brézé[2] a dit l'autre jour sa première messe, à l'édification générale. »

1. Mon père vendit à cette époque cette terre au duc de Laval-Montmorency; c'est son petit-fils, le comte de Levis-Mirepoix, qui la possède aujourd'hui.

2. Aujourd'hui évêque de Moulins.

JOURNAL D'ALBERT.

(Suite.)

« Naples, dimanche 6 avril.

« Sorti à huit heures pour faire l'emplette d'un présent pour Catiche, commandé mes cartes et *celles de ma femme :* chose vraiment singulière d'en être arrivé là. Dîné chez le comte Stackelberg; jusqu'à dix heures chez Emma, puis chez Alexandrine. Point rentrées du spectacle. Revenues enfin, causé avec Putbus, tous partis. Rien ne peut être comparé à ma vie depuis deux ans, et maintenant mon bonheur est si grand et si complet! De tels liens sont indissolubles.

« Rentré à minuit, trouvé du monde chez Emma; après leur départ, bien causé avec elle.

« Me voici maintenant dans ma chambre, je n'ai point sommeil, mais je n'ai pas de feu, et le froid m'avertit que je serai mieux dans mon lit.

« J'aime à veiller dans ma chambre, j'en aime le silence, personne ne me voit, et si Alexandrine dort, personne ne pense à moi, ce qui me plaît quelquefois beaucoup.

« Voilà un petit poëme de Campagna sur *Buondelmonte*; je vais le finir, c'est joli, intéressant. Quelle importance avaient alors les scènes privées! Maintenant la vie est plus commune; les nobles passions dorment ou elles sont mortes, l'égoïsme pénètre tout, chacun tire à soi. La société croulerait si nous n'étions à la veille d'une régénération qui se fait pressentir confusément. Nous sentons les secousses premières d'un prochain bouleversement, mais les esprits se préparent, et je croirais assez que l'ère nouvelle. trouvant le terrain préparé,

prendra place sans commotion, sans secousse. Brevet de stabilité et de durée. La religion, je crois, est l'âme de notre avenir, dernière transformation de la société. Notre perfectibilité, ayant atteint le terme de son essor, nous rendra notre première destinée, l'éclat, le jour, la blancheur, le bonheur, le ciel.

« Mardi 8 avril.

« Enfin acheté quelque chose pour Catiche, c'est laid, mais je suis hors d'incertitude, ce qui est l'important. Commandé une casquette écossaise jolie qui m'ira bien; tant mieux! je voudrais être beau.

« Perdu mon temps à peu près toute la journée, monté à cheval, détestable disposition. Fini *Buondelmonte*. Il meurt assassiné le jour de son mariage avec la femme qu'il aime : mort peut-être enviable, avant qu'aucun nuage ne se soit glissé entre son ciel et lui!

« Jeudi 10 avril.

« Dans huit jours, à cette heure-ci, je serai marié depuis onze heures!

« Soirée chez les Lapoukhyn, Alexandrine triste de l'idée de quitter sa mère. Elle a pleuré; cela passera, j'espère. Si pourtant j'allais ne pas remplacer le vide que laissera le départ de sa mère : ou j'en mourrais, ou bien j'irais vivre avec elle en Russie, sorte de suicide moral, intellectuel et peut-être physique. Je suis bête, fou, ou quelque chose de semblable. Je suis poursuivi du pressentiment de rendre Alexandrine à peu près très-malheureuse. Je voudrais être moine. Mais non, je déraisonne; je vais plonger ma tête dans mon oreiller à m'y ensevelir, jusqu'à ce que je sois transformé en quelque chose qui ait le sens commun.

« Naples, vendredi 11 avril.

« A la mairie. Puis chez Mgr Porta; causé longtemps avec lui. Il veut racheter le couvent d'Amalfi; je conçois son désir, jamais site ne fut plus approprié à cet objet. Que peut offrir le monde auprès des jouissances si pleines et si pures de ces grandes vocations, auprès de cet amour immense qui va se perdre en Dieu, c'est-à-dire qui est inextinguible[1] ?

« Samedi 12 avril.

« A huit heures parti pour Castellamare pour y disposer notre logement, qui sera fort bien. Quels jours de bonheur s'ouvrent devant moi !

« Revenu à Naples. Dîner chez Temple[2] d'une longueur à mourir.

« Après dîner chez la princesse, longue scène de mélodrame. Putbus part, tout le monde le retient, il résiste, il est absurde, je l'aime de tout mon cœur, et je désire sincèrement le voir regarder notre maison comme la sienne : il ne croit pas à l'intérêt des gens, ou n'y veut pas croire; encore une fois, absurde et injuste. Je voulais rester un peu seul avec Alexandrine, qui était tout en pleurs, mais il était minuit et demi. Ils ne s'en allaient pas, je les ai devancés. »

1. Mgr Porta était supérieur des capucins, et il cherchait à racheter le couvent de son ordre, transformé en auberge et situé à Amalfi, dans ce site incomparable que connaissent tous les peintres et tous les voyageurs qui ont visité cette côte.

2. Sir William Temple, frère de lord Palmerston, alors et longtemps après ministre d'Angleterre à Naples (de 1832 à 1858).

HISTOIRE D'ALEXANDRINE.

(Suite.)

« Maurice Putbus partit en effet cette nuit-là. Depuis quelques jours on m'avait trouvée un peu mélancolique. Je n'avais pas d'inquiétude sur mon bonheur, mon Albert m'était plus cher que tout le reste du monde ; mais l'approche du plus grand changement dans la vie a quelque chose de solennel qui rend sérieux ; puis ma séparation d'avec ma mère était devant moi, comme un fantôme. Celle même d'avec Putbus me faisait de la peine. Quitter des choses que j'aurais voulu garder en même temps que j'en obtenais de plus heureuses, tout cela me causait une vague mélancolie, mais qui était toujours dissipée par celui qui en était la cause première ; puis ne venait-elle pas aussi de ce que, dans cette vie incertaine, lorsqu'on est bien heureux, tout changement effraye?....

« J'étais si heureuse ainsi dans le salon de ma mère, puis dans ma petite chambrette, en pensant *à ce qu'il m'avait dit, à ce qu'il me dirait !* Cependant mon cœur avait besoin de lui faire, devant Dieu et les hommes, le serment d'un amour éternel.

« Albert dîna chez nous le 14 avec sa mère, ses sœurs, et M. Valette, notre ministre protestant, dont il dit ces mots dans son Journal :

« Il a bien l'air d'un réformé. Pourquoi se sont-ils séparés ?... Pourquoi ont-ils morcelé et déchiré l'Église ? L'unité est si belle ! Pourquoi avoir divisé le cri d'amour de la terre vers le ciel qui ne devrait être *qu'un ?* »

« Le 16 avril (mercredi), — Albert me mena chez ses parents, et là, devant Mgr Porta, je fis la promesse que tous mes enfants seraient catholiques. Je me souviens

que lorsqu'il fallut dire oui, Mme de la Ferronnays me regarda, comme craignant un peu que cela ne me fît de la peine, et me dit avec douceur : « Vous le voulez bien, n'est-ce pas? » Elle ignorait le plaisir que j'éprouvais à faire cette promesse, et qu'elle me remplissait d'une joie suave. Il est singulier qu'à aucun temps de ma vie je n'aie désiré avoir des enfants protestants; je les aurais préférés grecs, mais toujours et avant tout catholiques.

« Ce fut un de ces jours-là, peut-être ce jour-là même, que, causant avec Pauline, je lui dis que trois morts ou une naissance me rendraient catholique moi-même à l'instant. Je voulais dire ma propre mort (car je sentais *dès lors* que je n'aurais pas voulu mourir dans une autre foi) ou bien celle de ma mère, qui m'eût délivrée de la douleur de l'affliger, ou enfin celle de mon Albert. Je pensais aussi que si j'avais un jour un enfant, cela me donnerait le courage de braver le chagrin de ma mère.

« La plus douloureuse de toutes ces prévisions fut celle qui se réalisa.

« Le 16 avril, la veille de mon mariage, Albert dîna avec nous. Le soir, je fus quelque temps seule avec lui, et il me parla d'une manière qui me remplit d'amour et d'admiration pour lui; tout ce qu'il me dit, toute sa manière d'être me le fit chérir et vénérer à la fois comme un être plus angélique que le reste des hommes. Il m'avait souvent fait cette impression, mais jamais elle ne fut si vive que ce soir-là, la veille de notre mariage; aussi me fit-elle éprouver un bonheur plus que terrestre, que la tristesse même de ma mère, lorsque j'allai ensuite l'embrasser dans son lit, ne put troubler.

« Rentrée dans ma chambre, j'écrivis, dans mon livre fermé à clef, les lignes suivantes :

« Mon Dieu! demain j'épouse Albert et je me sens indigne de lui à tous égards. Je m'en afflige et je te

demande, au nom de ton fils N.-S. J.-C., de rompre ces liens par ma mort, si jamais ils pèsent à Albert de quelque manière que ce soit. Je te recommande tout autant le bonheur de ma pauvre mère. Mon Dieu! mon Dieu! Le bonheur de ma mère, d'Albert, de mes frères pour toujours au ciel, et encore, s'il est possible, sur la terre. Et pour moi, mon Dieu, éclaire-moi. Prends Albert et moi dans ton amour, accorde-moi la bénédiction de mon père qui est allé au ciel et qui m'a tant chérie en ce monde. Ah! mon Dieu! sois avec nous! Mon Dieu! fais qu'un jour pour tous il n'y ait qu'innocence et bonheur. »

« Puis j'arrangeai ce livre pour être porté à Pauline avec le billet suivant :

« Ma bonne Pauline, je te lègue ce livre, je l'aime mieux, tu me le rapporteras *là-bas*. Il est minuit passé. Je me sens de la mélancolie à cause de maman; mais du reste, je jouis d'un calme délicieux, grâce à Albert, qui est un ange dont je suis indigne. J'espère que tu seras contente de cette disposition, elle me promet pour demain une tranquillité et même un *bonheur étonnant*. Oh! comment en remercier Dieu? Bonsoir, mes sœurs chéries, à demain; aimez-moi bien. Priez toutes deux pour maman.

« ALEXANDRINE D'ALOPEUS. »

« Le dernier mot de mon journal, à la fin de cett époque de ma vie, fut :

« Mon Dieu! bénis-nous au nom de N.-S. »

« Et dans mon livre de copies, je voulus aussi que le dernier passage transcrit fût pieux, et j'y avais écrit ce dernier jour :

« Que chacun donne selon qu'il l'a résolu en son

cœur, non à regret ni par contrainte, car Dieu aime celui qui donne gaiement. » (II Cor., IX, 7.)

« Mais cependant combien j'étais loin de mener une vie chrétienne ! Quelquefois je crains que ce ne soit pour me punir de mes fréquents oublis, de ma négligence à le remercier de mon bonheur, que Dieu me l'a ôté !

« Le matin de mon mariage, le 17 avril 1834, ce fut Catiche qui me réveilla à 7 heures. Je lui demandai sur-le-champ quel temps il faisait. Il ne pleuvait pas, mais le temps était un peu couvert. J'attachais une importance superstitieuse à ce qu'il ne plût pas ce jour-là. Je me levai, j'allai chez ma mère, et je déjeunai avec elle, puis je revins m'habiller.

« Avant la fin de ma toilette, Pauline et Eugénie arrivèrent ; elles étaient toutes les deux en bleu de ciel ; ma mère avait une robe de cachemire blanc doublée de rouge. Ma robe, à moi, était en dentelle doublée de satin blanc, montante; mon voile était retenu par une couronne de roses blanches et de myrte[1]. Ma mère ne voulut pas me laisser mettre le collier de perles qu'elle m'avait donné, parce qu'elle disait que « les perles présageaient des larmes, *Perlen deüten Thränen*, proverbe et superstition allemande; mais on me laissa porter une croix qu'Albert m'avait donnée. Croix belle, précieuse, tout en diamants, croix qui m'était bien plus chère puisqu'elle me venait de lui, et aussi parce qu'elle était un signe de salut. Croix d'amour, donnée par l'amour, et qui, depuis, me parut bien significative !

« Pendant ce long temps de ma toilette, ma mere était fort agitée, moi heureuse et calme. Pauline conte

1. Le myrte est, en Allemagne, la parure des mariées, et la princesse Lapoukhyn y avait tenu pour sa fille, à cause de cela.

encore des mots que je disais en m'habillant et qui la faisaient rire, parce qu'elle trouvait étonnant que je fusse aussi peu différente de moi-même dans un jour si mémorable. Albert arriva, j'étais prête, j'entrai dans la chambre de ma mère, et là, à genoux, je lui demandai sa bénédiction, et lui demandai aussi de me la donner pour mon père.

« On m'a fait ensuite signer notre contrat, puis nous sommes tous partis pour le palais Acton (où devait se faire le mariage catholique). Dans ce moment-là, j'ai remarqué un léger rayon de soleil qui me fit plaisir, mais il fut pâle et court.

« Mgr Porta nous a bénis dans la chapelle. Il portait de beaux ornements, et sa belle barbe blanche lui donnait l'air le plus doux et le plus imposant. Je me mis à genoux près de mon Albert, je faisais ce qu'on me disait de faire. J'étais complétement ignorante de tout ce que prescrivait la liturgie catholique; puis, comme dans toutes les grandes circonstances de la vie, j'étais étourdie et ne me rendais pas bien compte de ce qui arrivait.

« Le mariage fait, tout le monde m'entoura et m'embrassa, puis nous partîmes pour la chapelle protestante, où M. Valette nous fit un très-beau discours qui, à la grande satisfaction de maman, attendrit les catholiques présents.

« En revenant à la maison, maman nous fit mettre, Albert et moi, dans le fond de la voiture, et se plaça sur le devant, et nous revînmes chez les parents d'Albert, où se donnait un grand déjeuner. Je fis ensuite, telle que j'étais en robe de mariée, une visite à la comtesse Stackelberg, qui, par un mésentendu, n'avait pas été invitée. Puis je revins chez ma mère, et je rentrai dans la chambre que j'allais quitter pour toujours. Là, j'ôtai ma robe blanche, j'en mis une de soie grise et un

chapeau de paille doublé de rose, pour partir avec Albert pour Castellamare. Une fois prête, je me sentais bien émue et même triste en regardant autour de moi toutes les personnes et tous les lieux que j'allais quitter. Je voulus aller regarder encore une fois toutes les chambres. J'embrassai encore ma mère et les autres. Puis enfin je montai avec Albert dans notre calèche, et nous partîmes.... Tous les deux nous croyions rêver !... »

DEUXIÈME PARTIE.

Celui qui n'a pas souffert,
que sait-il?

ECCLE., XXXIV, 9.

Si cette histoire était un roman, ou bien si elle était consacrée au seul souvenir des jours heureux, elle serait bien près d'être achevée, et il y aurait peu de pages à ajouter à celles qui précèdent. Mais ceux dont elle contient la vie ne sont point des personnages imaginaires. Ce sont des chrétiens qui furent trouvés dignes de souffrir, et dont le bonheur terrestre ne demeure un souvenir béni que, parce qu'après avoir été accepté avec actions de grâces, il fut rendu sans murmure. Aussi, l'histoire continue, et l'on pourrait même dire qu'elle commence maintenant, tant l'importance de ce qui suit l'emporte sur celle de ce qui précède.

Le temps des épreuves n'était pas encore venu toutefois, lorsque, peu de jours après le mariage d'Albert et d'Alexandrine, nous les rejoignîmes dans la charmante maison où ils nous avaient précédés à Castellamare. Cet été même fut peut-être le plus heureux de notre vie; mais, sans le savoir, nous étions parvenus au point culminant du bonheur, et c'était pour la dernière fois en ce monde, que nous nous trouvions *tous* réunis ensemble.

Un escalier couvert d'un berceau de vigne et de roses conduisait de la route à cette jolie maison, dont le rez-de-chaussée, occupé par Albert et Alexandrine, s'ouvrait par de grandes fenêtres sur le jardin. Charles et Emma habitèrent le premier étage; mes parents, Fernand, mes sœurs et moi, le second, et à chaque étage se trouvaient des terrasses communiquant les unes avec les autres par des escaliers extérieurs. Outre les repas que nous faisions en commun et les lectures qui nous réunissaient, nous étions sans cesse en communication les uns avec les autres par ces terrasses et toujours charmés de tous les prétextes pour nous retrouver, car jamais, je le crois, frères, sœurs, beaux-frères et belles-sœurs n'ont été plus joyeusement, plus cordialement unis.

Ce fut pendant le courant de cet été qu'eut lieu mon mariage, et cet événement ne préoccupa guère moins que moi-même la chère tribu d'amis dont j'étais entourée. Les jours qui suivirent celui où il fut irrévocablement décidé furent très-paisibles et très-heureux, et il y en a un, entre autres, dont le souvenir me revient comme de l'un des plus beaux et des plus calmes de cette heureuse époque.

J'ai dit qu'Albert et Alexandrine occupaient le rez-de-chaussée, dont les fenêtres s'ouvraient sur le jardin, où l'on descendait par quelques marches. Le soir dont je me souviens, leur salon était rempli de lumières, de fleurs et de musique. Eugénie chantait, et nous, assis en dehors sur les marches du perron, nous écoutions son incomparable voix, tout en causant, en respirant la bonne odeur des roses et des orangers, et en regardant une vue à nulle autre pareille, éclairée par la lune et les étoiles, éclairée aussi par le feu qui jaillissait cette année-là du Vésuve et dont un large ruisseau, débordant du haut du volcan, descendait vers la plaine dans la direction d'Ottagano.

Ah ! nous étions tous parfaitement heureux dans ce moment-là. Le bonheur d'Albert et d'Alexandrine nous semblait un présage et une garantie du nôtre : le nôtre complétait le leur. La tendresse dévouée d'Eugénie, plus épanouie que jamais, la rendait gaie comme un oiseau, brillante comme un rayon de soleil, et Fernand contribuait avec elle à égayer des jours que leur importance même aurait pu rendre sérieux. La soirée s'achevait ordinairement chez Charles et Emma (dont la tendre et cordiale sympathie ne laissait rien non plus à désirer). Ils étaient en possession de la plus spacieuse de nos terrasses, et c'était là que nous nous réunissions tous et que nous restions souvent ensemble jusque bien avant dans la nuit, — ces nuits d'Italie dont on ne se lasse pas de jouir et qui sont, en été, encore plus belles que le jour ! Jamais la tendresse de nos parents n'avait été plus complétement satisfaite, jamais peut-être ils n'avaient joui avec un plus grand repos du bonheur de nous voir tous réunis autour d'eux. Nous étions, hélas ! au sommet, mais il faut convenir que ce sommet était doré, et que, si jamais on a pu dire d'un bonheur qu'il était trop grand, trop complet pour pouvoir durer, on a pu le dire du nôtre alors[1].

Le nuage qui devait si tôt l'obscurcir projetait cependant déjà son ombre ; déjà, six semaines auparavant, nous avions eu un jour d'alarme pour Albert ; mais l'inquiétude, ce ver rongeur du bonheur, respectait encore le nôtre, et, quoique effrayés un instant, nous avions vite repris la sécurité de l'inexpérience. Ce ne fut que beaucoup plus tard, et lorsque Alexandrine fut parvenue au terme de son épreuve, que, remontant d'angoisse en

1. C'est pendant cet été, et au milieu même de toute cette gaieté, qu'Eugénie me disait souvent : « Oh ! ma chère, que la vie est jolie ! Que sera alors le ciel ? *La mort vaut donc mieux que tout cela ?* »

angoisse jusqu'à la première inquiétude qui avait troublé sa sérénité, elle en arrivait à ce jour où, pour la première fois, elle avait vu Albert porter vivement son mouchoir à ses lèvres et le retirer taché de sang. Et ce jour.... *c'était le dixième après celui de son mariage !*

Dix jours sans trouble, sans inquiétude, sans nuage; dix jours de possession pleine et entière de tout le bonheur imaginé sur terre : voilà ce qui a été accordé à une vie, heureuse néanmoins et privilégiée; car y en a-t-il beaucoup qui obtiennent ici-bas, même pour un seul instant, la parfaite réalisation de toutes leurs espérances, la complète satisfaction de tous leurs désirs? Et, pour Alexandrine, il en fut ainsi; elle posséda un instant *tout* ce qu'elle avait rêvé. Non-seulement elle trouva dans son mari toutes les qualités qu'elle avait le plus désirées et le plus désespéré de rencontrer réunies; non-seulement elle lui inspira et elle éprouva pour lui un sentiment qui dépassait tout ce qu'elle avait imaginé de plus vif et de plus profond; mais, sous d'autres points encore, moins essentiels, quoique importants dans l'ensemble du bonheur, elle fut servie au gré de ses souhaits. N'ayant jamais eu de sœurs, ayant toujours vécu loin de ses frères et seule avec ses parents, et ayant beaucoup souffert de cet isolement, elle avait mis au nombre de ses désirs celui d'appartenir à une famille nombreuse et unie. La nôtre lui avait inspiré de l'attrait dès notre première rencontre (longtemps avant qu'elle connût Albert); et, depuis cette époque, l'amitié qu'elle avait pour moi s'était étendue à Eugénie et à mes frères. Elle avait aussi appris à aimer et à admirer mon père, à chérir et à vénérer ma mère, et il est certain qu'être leur fille et notre sœur ajoutait pour elle au bonheur d'être la femme d'Albert. Ensuite il appartenait au pays qu'elle avait toujours aimé de préférence, et devenir Française en se mariant, était au nom-

bre des choses souhaitées par elle. Enfin le nom qu'il portait lui était agréable à prendre. On peut donc dire que le sort qui fut le sien fut celui qu'elle se fût créé à plaisir, s'il lui eût été donné d'avance d'arranger sa vie à son gré. Quant à la richesse, qu'elle ne posséda pas, elle ne l'avait jamais désirée, et elle prouva plus tard que ce mépris de la fortune, assez commun chez les jeunes filles, mais fort suspect tant qu'il demeure à l'état de rêve — et de rêve formé au milieu de toutes les aises de la vie — que ce mépris, dis-je, était chez elle sérieux et sincère. Quoique sortant d'une maison où régnaient toute la magnificence et toute la profusion habituelles dans celles des Russes, elle ne se démentit pas un seul instant depuis le jour de son mariage jusqu'à celui de sa mort, et, à force d'ordre et d'économie, elle sut toujours rendre plus que suffisant leur modeste revenu, conserver, au milieu de la plus grande simplicité, l'élégance et le bon goût, et rester magnifique dans sa générosité. Plus tard sans doute, elle renonça à tout, mais ce fut à la charité, et non pas à la nécessité, qu'elle sacrifia enfin tout le bien-être que sa sage économie lui avait toujours permis de conserver.

Le léger accident dont j'ai parlé, et qui n'avait pas eu de suites d'abord, fut bientôt suivi d'autres souffrances qui firent juger que l'air de Castellamare ne convenait pas à Albert, et on lui conseilla d'aller passer quelque temps à Sorrento. C'était déjà une séparation qui troublait beaucoup notre bonne vie de famille : aussi fut-ce avec un vif chagrin que, le 27 juillet au soir, nous les conduisîmes à la *marine* de Castellamare, où ils devaient s'embarquer. La magnifique route qui mène actuellement de Castellamare à Sorrento n'existait pas encore alors; il fallait, si l'on y allait par terre, faire la route à cheval ou à âne; la voie de mer était la plus habituelle et la

moins fatigante. Mais ce soir-là, le temps était orageux, le ciel couvert, et lorsque nous vîmes leur petite barque s'éloigner du rivage sur une mer sombre et agitée, cela nous parut si triste qu'Eugénie se mit à fondre en larmes. C'était exagéré, puisque nous devions les revoir le surlendemain. Mais si cette tristesse était un pressentiment, il fut justifié, car cette séparation était le prélude de toutes celles qui allaient suivre, et ce jour-là finissait pour eux, à peu près sans retour, cette vie de famille tant désirée par elle avec lui, tant appréciée par tous les deux!

Quelques heures plus tard, nous reçûmes d'Alexandrine le billet suivant, qui nous fut apporté par leur batelier :

A MES SŒURS.

« Sorrento, villa Cesari, lundi soir.

« Mes sœurs, toutes trois, Pauline, Eugénie, Emma, si je ne vous aimais pas comme je vous aime, je ne vous écrirais pas, car je suis « *Knocked up.* » Imaginez que j'ai eu le mal de mer, moi! Mais le ravissement où je suis de ce logement et un thé exquis m'ont ranimée au point de pouvoir écrire quelques lignes. Vous n'imaginez point à quel point nous sommes logés « *a mio genio.* » Avez-vous eu un peu peur pour nous? Cela avait l'air aventureux certainement, mais j'ai été trop malade pour jouir le moins du monde du romanesque de la position. J'espère que le batelier vous aura remis l'assurance (tracée par Albert à la lueur des éclairs) que nous étions arrivés sains et saufs. Il faut une heure et un quart jusqu'à la marine de Cassano, et de là jusqu'à notre villa Cesari, une demi-heure au moins. Demain j'attends Alexandre, puis après-demain ma petite Eugénie et son père; des

revoirs tous les jours, cela est fort doux. J'en ai déjà la *smania,* malgré les délices de ce lieu... Ma petite Eugénie, rends-moi le service de te bien informer demain s'il y a des lettres de maman pour moi. Ce manque de nouvelles empoisonne mon bonheur. Que Dieu vous bénisse tous! A revoir tous bientôt. Ne donnez pas notre vraie adresse aux ennuyeux. Je crois que nous sommes fort cachés et difficiles à découvrir, ce qui est assez heureux. N'est-ce pas que nous vous manquons plus que vous ne le pensiez? Ah! ah! » « Votre Alex. »

On voit qu'elle n'avait pas éprouvé la même triste impression que nous, ce jour-là. Mais lorsque, plus tard, elle inséra ce billet dans son histoire, elle y ajouta ces mots : « Je n'ai peut-être jamais rien écrit depuis avec autant de gaieté de cœur. »

Nous allâmes tous les voir deux jours après. Nous les trouvâmes en effet très-bien établis, et, pendant leur séjour à Sorrento, Eugénie, Fernand ou moi, et quelquefois tous ensemble, nous allions avec mon père et ma mère leur faire des visites plus ou moins longues, de sorte que cette séparation n'en était réellement pas une, et que ce mois s'écoula rapidement. Mais pendant sa durée, Albert fut plusieurs fois malade; une fois encore il eut un crachement de sang, et les médecins déclarèrent qu'au lieu de rester avec nous pendant l'hiver, il fallait qu'il prît le parti de quitter Naples et d'aller s'établir à Pise. Tout cela était dejà bien attristant, mais dans ce moment-là, nous étions, pour ainsi dire, si imprégnés de bonheur, que l'inquiétude ne parvenait pas à pénétrer dans nos esprits et à nous troubler sérieusement. Pendant ce séjour à Sorrento, le journal d'Alexandrine continue à être gai, ainsi que les lettres d'Albert. Et cependant cette gaieté est mêlée parfois de douloureuses lueurs qu'on ne peut appeler des pressentiments, car la

menace du malheur n'était déjà que trop évidente, et quand la crainte s'en faisait sentir, ce n'était alors que la réalité même qui saisissait la pauvre Alexandrine, en dépit de ses efforts pour croire à la durée de son bonheur. C'était cette terreur et cette mélancolie involontaires qui lui causaient, à l'aspect d'un convoi, l'impression qu'elle décrit ainsi :

« Comme nous demeurions près d'une église, il passait assez souvent des morts sous notre fenêtre, et là ils ont la figure découverte et une fleur dans la bouche; j'en avais vu passer plus d'un sans effroi; maintenant (elle veut dire depuis qu'Albert avait été malade), quand j'entendais un convoi, j'allais encore le regarder, mais avec un tout autre sentiment, un sentiment vague, mais si terrible que ma pensée n'osait le formuler, et je me souviens que j'éprouvais une superstitieuse satisfaction quand le mort qui passait était une femme, un vieillard, un petit enfant... Je craignais de voir passer un jeune homme. »

Ce fut pendant ce même mois que l'inquiétude et, ainsi qu'elle l'exprime elle-même, « *la prose* » que la maladie jette sur la vie et l'amour, lui firent *exhaler un soupir vers l'éternité,* et pousser ce cri plaintif :

« Mon Dieu! mon Dieu! n'y a-t-il donc vraiment que l'ombre du bonheur sur la terre? Ce que l'on voit de loin peut-il seul paraître charmant? et tout ce qu'on saisit doit-il perdre ses couleurs? N'y a-t-il donc de poésie véritable que dans l'amour de Dieu, et sommes-nous donc si misérables que cela ne puisse nous suffire et qu'il nous reste toujours la soif d'idéaliser, de déifier même sur terre?... Oh! n'est-on pas souvent consumé du désir d'un pays où l'on est sûr de ce que l'on voit, où l'on est sûr d'aimer toujours, où l'on n'a pas de fausses craintes, où l'on peut, *sans inquiétude,* chérir de tout son être un autre être égal à soi? Ce pays-là, si

nous l'atteignons, c'est le ciel; nous en mourons de désir, et pourtant, par faiblesse, par nonchalance, nous ne faisons rien pour y parvenir. »

La lettre suivante, qui ne porte pas de date, fut écrite par Albert pendant son séjour à Sorrento.

ALBERT A M. L'ABBÉ MARTIN DE NOIRLIEU.

« Sorrento.

« Que j'ai ressenti de joie à la vue de votre écriture! Je ne doutais pas de votre amitié pour moi, mais votre silence prolongé me faisait craindre quelque tort de ma part. Je ne savais pas votre adresse et déjà une ou deux lettres étaient restées sans réponse. Je suis au comble du bonheur. Ah! Monsieur et si bon ami, que je vous ai regretté en cette circonstance, et que je voudrais vous avoir encore près de nous! Avec quelle joie je recueillerais vos paroles pour les verser ensuite dans un cœur que mon insuffisance ne saurait féconder seule! Alexandrine n'est pas femme à céder à un simple attrait, à une influence seulement de goût, et, quelque portée qu'elle soit vers nous, il lui faut pourtant une autre autorité que son cœur. Quel jour eussent répandu parmi nous vos saintes paroles! C'est toujours avec une vive émotion que je me reporte au temps de nos doux entretiens, dont malheureusement je profitai si peu alors, car notre nature est ainsi faite qu'on jouit rarement d'un trésor que l'on possède, et ce n'est qu'après l'avoir perdu que l'on découvre toutes les richesses que l'on aurait pu recueillir. J'ai regretté bien souvent ce temps passé près de vous, et j'ai plus d'une fois senti tout le bien qu'il eût pu produire dans ma vie. Enfin je viens vous demander de suppléer un peu par correspondance à l'impossibilité de causer avec vous. Dieu sait quand

se lèvera le jour où j'aurai le bonheur de regarder mon ange comme irrévocablement des nôtres! En attendant, j'ai la consolation de la voir chaque jour rechercher d'elle-même nos églises, s'y plaire et les aimer. Le dimanche, elle semble avoir rangé la messe au nombre de ses devoirs. Mais quand la conviction entière aura pénétré son cœur, il lui restera encore la répugnance d'abjurer la religion d'une mère qu'elle chérit et qui, jusqu'ici, s'est montrée tout à fait contraire à ce changement. Espérons en Dieu pour ceci. Nous lisons un livre qui a paru il y a quelque temps et que vous connaîtrez peut-être; il a pour titre : *Voyage d'un gentilhomme irlandais à la recherche d'une religion,* avec des notes de Thomas Moore. Il remonte aux premiers jours du christianisme et prouve, par tout ce qu'il cite, que le catholicisme en est la *constitution,* si l'on peut parler ainsi, et que ce que nous croyons aujourd'hui, était la foi des apôtres. Il prouve que le jeûne, la transsubstantiation, la suprématie du pape, la messe, la tradition orale, le respect dû aux images, les prières pour les morts, le purgatoire, la confession, faisaient partie de la pratique et de la foi primitive. Il rappelle aussi l'institution du secret chez les premiers chrétiens, qui a sans doute dû prêter souvent à des interprétations fausses et donner contre nous, aux protestants, des armes qu'il est cependant facile de leur briser entre les mains.

« J'espère que vous aurez reçu une lettre de ma sœur Pauline; dans le cas contraire, je répéterai la nouvelle qu'elle vous annonçait : elle se marie, et nous en sommes tous heureux. Cependant, nous, zélés catholiques, n'épouser que des protestants, cela peut paraître suspect. Nous avons toutefois à remercier Dieu, s'il se sert de nous pour faire aimer l'Église et la religion. Il n'entre pas la moindre présomption dans cette espérance,

car la part que nous prenons à ces conversions est bien indirecte, et elles se seraient accomplies sans notre participation. Mon futur beau-frère est catholique dans le cœur, et son abjuration suivra de près l'acte qui assurera son bonheur. La seule crainte de fausses et calomnieuses interprétations est cause du retard. Je voudrais être aussi près du même bonheur; mais je crains que ce beau jour ne soit encore bien reculé. Si vous eussiez passé cet hiver en Italie, quelle joie c'eût été pour ma sœur et pour moi, que d'être bénies par vous! Mgr Acton vous remplacera, il vient de Rome marier Pauline, qu'il a connue enfant... Nous avons ici en circulation l'ouvrage de M. l'abbé de La Mennais [1]. Il a fait rumeur, comme vous devez le penser; mais, grâce à la mobilité d'une société toute mondaine, trois jours ont suffi pour faire tomber dans l'oubli un ouvrage qui a agité, en tant de lieux, les esprits au suprême degré. Bien qu'en partie la surprise de chacun fût la mienne, je souffrais de voir un tel homme jugé par de tels antagonistes. Quel mélange de tendresse et de fureur on trouve à chaque page! La poésie de cet ouvrage ne peut-elle couvrir un peu les tempêtes que soufflent son zèle et son ardente imagination? Je l'avoue aussi cependant, c'est avec une certaine joie que j'entends ces prédictions d'une nouvelle société. L'égoïsme ne finira-t-il donc pas un jour dans le monde? et n'est-ce pas avec soif que nous devons désirer cette rosée qui humectera la dureté de nos cœurs? Otez le sang des pages de M. de Lamennais, et dites-moi si vous ne bénissez pas son espérance. En même temps que ce livre. il en a paru un autre de Silvio Pellico, un frappant contraste avec lui par son angélique douceur. La vie de l'homme est tout entière

1. *Les paroles d'un croyant.*

dans ce peu de mots : *Dei doveri degl' uomini.* Ce calme remplit l'âme du bien-être que Pellico semble éprouver; la surabondance de tendresse qui est en lui rejaillit sur vous, et vous purifie en vous donnant des larmes. Combien je voudrais, cher monsieur l'abbé, me procurer votre ouvrage! Vous êtes aussi un de ces êtres qui, par la pureté et le calme de votre âme, nous transportez dans un monde meilleur. Je suis impatient de le lire, moi qui ai pour ainsi dire assisté à sa naissance. Adieu! pardon de mon bavardage; c'est que, voyez-vous, je n'ai plus de conversation au clair de la lune, dans une chambre au troisième étage sur une certaine place de Rome [1], et que je n'entends plus cette voix qui, pendant quelques heures remplissait mon cœur de calme et de saints transports. »

Ils revinrent à Castellamare un peu avant que le mois se fût écoulé, et le passage suivant se trouve dans le journal d'Eugénie le 19 août : « J'ai dîné chez lady Mary Paget [2], à Boccapiano (c'était la villa la plus voisine de la nôtre qu'habitait cette année-là le marquis d'Anglesey et sa famille, avec laquelle nous étions liés). Après le dîner, nous avons regardé de la terrasse Albert et Alexandrine, Pauline et Auguste, qui se promenaient dans le jardin; — causé agréablement avec lady Mary sur les mariages anglais et les mariages français. Les quatre, reviennent deux à deux, s'arrêtant tous les cinq pas comme des vieux, pour se parler plus à leur aise. » Alexandrine, après avoir cité ce passage du journal d'Eugénie, ajoute : « Oh! je me souviens bien de cette promenade à quatre. Je fus longtemps assise ce jour-là

1. Palazzo Panfili, sur la place Navone, où l'abbé Martin de Noirlieu avait habité en 1831.

2. Mariée, en 1838, à lord Sandwich, et, elle aussi, enlevée jeune t regrettée à sa famille et à ses enfants.

devant la plus belle vue du monde, avec Albert, qui était obligé de se reposer souvent. Les deux autres devaient se marier dans huit jours. Nous étions tous les quatre heureux et bien ensemble, et nous faisions des projets que troublait pour moi seule, je crois, un peu d'inquiétude pour l'avenir. » Elle raconte ensuite que, deux jours après, elle impatienta Albert en n'ayant pas l'air de s'intéresser à un livre qu'il lisait, parce qu'elle était tout occupée à essayer la robe qu'elle comptait mettre le jour de mon mariage, et elle s'était placée, ainsi en robe rose, au balcon, afin que mes deux autres frères, qui étaient sur la terrasse d'en bas, pussent donner leur avis sur cette toilette projetée. Elle revint pourtant bien vite à Albert et se mit à lire avec lui, ne voulant pas qu'il pût la croire indifférente à ce qui l'intéressait.

Le livre qui le préoccupait tant, ce jour-là, était de Victor Hugo; il se nommait *Claude Gueux,* et le passage qu'il lisait était celui-ci :

« Donnez, donnez au peuple qui travaille, au peuple qui souffre, au peuple pour lequel ce monde-ci devient mauvais, la croyance à un meilleur monde fait pour lui, il sera tranquille, il sera patient. La patience est faite d'espérance. Quoi que vous fassiez, le sort de la grande foule, de la multitude, de la majorité, sera toujours relativement pauvre, malheureux et triste. A elle le dur travail, les fardeaux à pousser, les fardeaux à porter. Examinez cette balance : toutes les jouissances dans le plateau du riche, toutes les misères dans le plateau du pauvre. Les deux parts ne sont-elles pas inégales? La balance ne doit-elle pas nécessairement pencher et l'État avec elle? Et maintenant, dans le lot du pauvre, dans le plateau des misères, jetez la certitude d'un avenir céleste, jetez l'aspiration au bonheur éternel, jetez le paradis, contre-poids magnifique, vous rétablissez l'équi-

libre. La part du pauvre est aussi riche que celle du riche. C'est ce que Jésus savait. »

Victor Hugo pensait bien, le jour où il écrivait ces lignes, et de telles pensées trouvaient facilement de l'écho dans l'âme généreuse d'Albert.

Je me mariai le 28 août, et mes parents retournèrent à Castellamare quelques heures après notre départ pour Rome, qui eut lieu le même jour. Ma pauvre Eugénie éprouva, en rentrant dans la chambre que nous avions longtemps occupée ensemble, une douleur si vive, qu'elle ressembla presque à celle que je connus plus tard, en me retrouvant dans les lieux qu'elle avait habités, mais où je ne devais *jamais* la revoir. Elle m'écrivit sur-le-champ, et cette lettre est la première de la correspondance qui commença ce jour-là entre nous, et que mes fréquentes absences rendirent ensuite si considérable. La voici, ainsi que toutes les autres: je l'ai conservée et elle doit prendre sa place dans ces Mémoires; mais j'avoue que, s'il y a un moment où le travail que j'ai entrepris me semble au-dessus de mes forces, c'est lorsque j'approche de ce souvenir trop cher, trop tendre, lorsqu'il me faut toucher cette corde toujours trop douloureuse. J'ai connu d'autres tristesses et des tristesses non moins profondes, mais celle-ci est accompagnée d'un attendrissement que je ne puis surmonter, et auquel je ne puis me livrer sans souffrance; celle-ci s'empare de moi tout entière et me rend incapable de tout, hormis de pleurer. Parler d'elle n'est point cependant ce qui m'émeut à ce point, non — car j'aime à me la retracer, à la peindre telle qu'elle était; j'y ai pris plaisir, j'y reviendrai; — mais c'est de réveiller vivement en moi le souvenir de sa tendresse, de cette tendresse passionnée, sans

exemple, exagérée même, mais dont, tant que je vivrai, je ne pourrai jamais retrouver les expressions sans que tout mon cœur se fonde en regrets tendres, inconsolables, et en retours poignants vers ce passé dont la réalité ne me sera rendue que dans l'éternelle béatitude de l'amour sans fin.

EUGÉNIE A PAULINE.

« Castellamare, 28 août 1834, à minuit, et bien seule.

« Ma Pauline, est-ce bien possible? On me dit d'aller me coucher, mais je ne veux pas. J'ai cru que je m'étais accoutumée à cette pensée, que tu ne me manquerais pas beaucoup; mais où avais-je pris cela? Cette maison est affreuse sans toi, et cette chambre! oh! Pauline, cette chambre sans toi!... Je n'en puis plus... mais c'est bien mal à moi de te dire tout cela!

« Après ton départ (Dieu! que cela sonne singulièrement, *ton* départ!) mon père, Emma, Alexandrine, tous enfin, excepté maman et moi, sont partis; alors je me suis déjà bien sentie *tiraillée,* je me suis trouvée seule; je baisais l'un après l'autre tout ce que je trouvais à toi: tes chers petits gants, ton bouquet, et tout cela en pleurant, pleurant à m'en fondre les yeux!

« Puis maman et moi nous sommes allées *chez toi* porter tes robes. Il faisait obscur, mais autant que j'ai pu voir l'appartement, il m'a semblé joli. Enfin nous sommes parties et nous avons fait un détour pour aller remercier Mgr Porta. Ma Pauline! là j'ai encore pleuré. Il nous a parlé longtemps de vous deux, et il a fini en vous bénissant encore, et en promettant de le faire tous les jours en priant pour vous; puis nous sommes reparties et arrivées ici tard. On allait dîner. Le salon d'en haut était éclairé, cela m'a tant rappelé les pre-

miers temps de notre séjour! Comme cela a passé vite!

« Pauline, j'entends des bruits singuliers, j'ai peur dans cette chambre toute seule. Quand j'y suis rentrée en arrivant, j'ai senti que j'allais la prendre en horreur. Je ne puis pas te dire comment je suis en cet instant. Je t'appelle, je me promène dans cette triste chambre sans essayer de prendre sur moi. Comme c'est mal! Et puis je me reproche de te dire cela, mais ne t'en attriste pas, mon ange, c'est le premier moment. Décidément j'ai peur, je crois que je vais aller chez maman... mais toutes les portes sont fermées.

« Pauline, ma Pauline... non, je ne te dirai pas cela, et d'ailleurs cela n'est pas vrai. Je serais bien fâchée que tu ne sois pas partie. Où êtes-vous maintenant? Ils disaient qu'à minuit vous seriez à Mola : il l'est. Oh! que ce mois passe donc vite! Je crois que je vais me coucher; mais j'ai peur, le Vésuve fait un singulier bruit lugubre. Bonsoir, je crois que je vais recommencer à pleurer, je suis triste à en mourir; que c'est mal à moi! C'est le premier effet du retour dans cette maison, dans cette chambre, seule. Bonsoir, Pauline, Auguste. Oh! je vous aime bien tous deux!

« J'ai lu ce que tu as écrit dans mon journal, ma petite aimée; mille fois, que tu es gentille!

« Vendredi 29 août, sept heures du matin.

« Je suis bien mieux; je ne pleure plus et je me remonte. Quand je pense au jour où je te reverrai, le cœur me bat. Je n'aurais jamais pu croire que ce départ me causerait tant de douleur.

« Le Vésuve continue à tout incendier. Nous y allons tous ce soir. On va en voiture jusqu'à la lave; elle est si loin!

« Trois heures, vendredi.

« Mon bon ange, je vais mieux. Depuis deux jours je n'ai pas pleuré. Je t'aime, est-ce permis de le faire autant? c'est presque de l'adoration. Alexandrine vient de me mettre ton portrait sous les yeux, cela m'a fait recommencer. Je ne suis pas bien encore. Ta chère figure, tes yeux, oh! reviens vite que je les revoie. Mon cher Auguste, dans trois semaines, pas davantage, n'est-ce pas?

« Vendredi soir.

« Emma, Charles et Fernand sont allés au Vésuve, j'ai dit que j'étais fatiguée. Mais le fond de mon idée, c'est qu'en y allant, je n'aurais pas pu t'écrire de la soirée, et il n'y a que cela pour moi. Je ne suis pas encore guérie; tout à l'heure l'idée d'avoir une lettre de toi, de revoir ton écriture, m'a rempli les yeux de grosses larmes.

« Mon père me charge de te dire qu'il a baisé vingt fois ton portrait dans la journée, qu'il t'aime et qu'il te bénit.

« Et ma mère!... elle est si triste... mais elle t'aime, oh! *quanto!* Elle est si tendre! Elle est si bonne!

« Il n'y a pas de raison pour que cette lettre finisse. Hier soir, je ne puis pas te dire quel effet d'abandon j'ai ressenti, et puis cette nouvelle figure de femme de chambre me déplaisait, j'aimais mieux Saunois; j'ai eu du plaisir à la voir entrer ce matin, elle t'aime tant! J'ai retrouvé tous tes chers petits souliers, j'ai eu du chagrin de m'en séparer... Mon cher petit frère, revenez, revenez vite.

« Vendredi, minuit.

« Bonsoir. Je suis bien ce soir, point trop triste; mon

vilain accès d'égoïsme se passe, je ne pleure plus, je suis contente que tu sois heureuse, il m'en prend des accès de folle joie.

« J'ai passé longtemps sur la terrasse, pensant au temps où vous étiez là, où nous vous chaperonnions; vous ne regrettez pas cela, je pense. — Voilà Emma qui rentre; c'est magnifique, cette lave, ils disent; mais le spectacle de cette foule énorme de gens chassés de leurs maisons est atroce. Cela commence à s'éteindre, Dieu merci!

« Il est deux heures, je ne puis parvenir à avoir sommeil. Maman, en me quittant, m'a dit de t'embrasser. Ma Pauline, je viens de prier et bien, car c'était pour toi; oh! que Dieu te bénisse!

« Samedi matin, 30 août.

« Bonjour, je me lève, j'ai bien dormi; je n'ai plus qu'un fond de tristesse que je m'efforce de secouer, et que je veux qui s'en aille. J'ai déjà prié pour toi, et pour vous, mon bon ami : maintenant, l'un n'est plus jamais séparé de l'autre.

« Je suis bien triste du départ d'Alexandrine[1]. Elle est si tendre, si bonne pour moi, plus encore depuis que tu n'y es plus! Ils partent ce soir pour Naples, où je vais avec eux, et je reviens demain par mer. Lundi, à deux heures du matin, je vais avec Marie de Mortemart[2] à Capri, et nous revenons par Sorrento. Cela ne m'amuse pas beaucoup, j'ai peur d'être malade. Que cela me

1. Ils allaient partir pour Pise.

2. Fille du prince Borghèse et sœur de celui qui porte aujourd'hui ce titre. Elle était alors mariée depuis peu à Henri, vicomte de Mortemart (représentant du peuple en 1849); elle mourut peu d'années après, laissant d'elle un doux et charmant souvenir et d'inconsolables regrets.

paraît singulier de faire tous ces projets où tu n'es plus pour rien, d'aller partout sans toi! C'est trop étrange pour que je puisse m'y accoutumer promptement. Je continuerai ma lettre de Naples. Je t'aime, ma Pauline! j'ai une vraie *smania* de te revoir.

« Naples, Vittoria, neuf heures du soir, 30 août.

« Nous sommes ici, à la Vittoria. Albert a été un peu malade avant le voyage; c'est inquiétant. Je voudrais les savoir arrivés.

« J'écris aussi serré que possible pour prendre moins de place. Tu ne pourras peut-être pas lire. J'ai eu ton petit mot d'Averse. Chère amie Paule, oh! ton écriture, quel plaisir!

« Allons, il faut finir!... mais ce ne sera pas pour longtemps. Ma bien-aimée, je t'aime presque trop! Adieu, mon bon ami, mes deux chers amis.

« Mon père m'a dit de mettre au bas de chaque page, comme un refrain, qu'il t'aime... Et ma mère, ma chère pauvre mère, tu es son unique pensée.

« Adieu. »

Ma mère!... Oh! Eugénie avait raison. Elle nous aimait tous tendrement, mais s'il y avait dans son cœur une légère prédilection pour l'un de ses enfants, je crois que c'était pour moi, et de mon côté, il me semble aussi que je l'ai aimée avec plus d'épanchement encore que les autres, avec une admiration plus vive, surtout avec une confiance plus illimitée Cette confiance avait été telle, dès mon enfance, que je ne pouvais lui cacher la moindre pensée, même pour une heure, et je me souviens que, lorsque j'avais quinze ou seize ans, et qu'elle allait dans le monde le soir, sans moi, il m'arrivait souvent de lui écrire tout ce qui m'avait passé

par l'esprit en son absence, et d'attacher cette espèce d'examen de conscience sur la pelote qui était sur sa toilette, afin qu'elle pût le trouver et le lire en rentrant. Je n'aurais pas pu m'endormir tranquillement si j'avais cru qu'elle ignorait une seule de mes pensées. Cette circonstance suffit pour faire comprendre ce qu'elle était; car il n'est pas beaucoup de mères (même parmi les meilleures, je le crois) auxquelles leurs filles éprouvent ainsi le besoin d'ouvrir leur cœur en entier. Pour mériter une telle confiance, il ne suffit pas d'une bonté, d'une sagesse, d'une tendresse ordinaire, et il ne dépend pas de la fille, même la plus soumise et la plus tendre, de ressentir ce sentiment qui fut la bénédiction et la sauvegarde de ma jeunesse. Il tient à celle qui l'inspire, non à celle qui l'éprouve. Ma mère! quand je pense qu'elle est maintenant là où nulle humilité ne peut lui ravir la gloire, où nulle abnégation ne peut la soustraire au bonheur, où chaque vertu a sa récompense, chaque souffrance sa félicité proportionnée, il y a des moments où je me sens transportée de joie, et où il me semble que je suis consolée et presque heureuse de vivre sans elle!

Notre retour de Rome eut lieu dans les premiers jours d'octobre. Nous allâmes directement à Castellamare (où se trouvaient encore mes parents), puis nous vînmes tous nous établir à Naples. Eux, cette fois, au palais Gallo [1], dont ils occupèrent le second étage pendant la durée de cet hiver, nous au palais Serra-Capriola, peu éloigné du leur et où je pris possession pour la première fois d'un appartement à moi. Eugénie y venait passer tant d'heures avec nous qu'il nous semblait presque être encore sous le même toit, et cet hiver se

1. A Chiaja.

serait écoulé aussi doucement que les précédents, sans le grand vide que l'absence d'Albert et d'Alexandrine laissait dans notre cercle, jusque-là si complet et si nombreux.

Ils s'étaient établis le 9 septembre à Pise, dans la Casa-Soldaïni, au Lungo l'Arno, n° 672, et d'abord Alexandrine avait trouvé un peu triste cet exil, loin du cercle au milieu duquel elle aimait tant à vivre. Voici comment elle parle de cette impression, qui fut passagère et qu'elle semble presque se reprocher :

« Je ne crois pas que ce fut de ma part un défaut de tendresse pour Albert qui me fit trouver notre première installation à Pise mélancolique, après la vie de famille si douce et si gaie que nous venions de mener, car lui aussi éprouva cette sensation pendant les premiers moments de notre séjour dans cette maison dont la vue, bien que la plus riante de Pise, l'était beaucoup moins que celle de Naples. Mais je me souviens avec plaisir que cette impression ne dura pas longtemps et qu'au bout de bien peu de jours nos petites chambres nous semblèrent gaies, et nous ne nous trouvâmes plus trop seuls à deux. Il me semble même que cela est un meilleur signe que si nous avions commencé à nous amuser d'être seuls et de la nouveauté de notre situation, et si nous avions fini par nous en lasser. Je crois, du reste, que je puis bien me pardonner d'avoir toujours aimé mieux encore vivre avec mon mari au milieu de sa famille que seule avec lui. Les moments passés ensemble font mieux jouir des tête-à-tête. Les repas sont plus gais; enfin j'ai toujours aimé les familles nombreuses et les amis intimes, et Albert aussi aimait cela. Je ne pense pas que les affections nuisent aux affections. Notre âme est faite à l'image de Dieu, et il y a dans sa puissance d'aimer quelque chose d'infini. »

Alexandrine, quelque temps après leur arrivée à Pise, fut un peu malade. On attribua ses souffrances à une cause qui, malheureusement, n'existait pas (car le bonheur d'être mère lui fut toujours refusé). Et ce fut pendant le temps que dura cette espérance qu'Albert écrivit à sa belle-mère les paroles suivantes :

« J'ai la tête remplie de cette pensée et ce n'est pourtant qu'une fausse joie peut-être. Dieu semble vouloir éprouver mes émotions. Que sa volonté soit faite. Il sait ce qui nous convient, il sait ce qu'il nous faut ; ainsi donc, autant je me réjouirai, autant mon cœur bondira de joie s'il nous bénit ainsi, autant je lui rendrai grâces s'il épargne à ma pauvre femme des souffrances qu'elle ne pourrait peut-être pas supporter, et toujours je dirai : Que sa volonté soit faite. »

C'est dans la même lettre que, parlant du changement de religion de son beau-frère, il dit :

« Il a changé de religion, mais nullement par les motifs que le monde lui suppose. Mon père, ma mère et Pauline elle-même n'auraient jamais consenti à ce changement, si des intérêts aussi indignes en eussent été le moteur. Une telle action ne peut être dictée que par la conscience et par une bien entière conviction ; sans quoi elle serait impie. Autant je sens que le cri de la conscience doit devenir impérieux lorsqu'elle nous fait croire fermement que la vérité est d'un côté et non d'un autre, autant je condamne et je blâme les conversions fondées sur des considérations humaines d'intérêt ou même de tendresse. »

La mère d'Alexandrine, si indulgente, si tolérante autrefois, et qui, pendant la maladie d'Albert, avait prié dans nos églises, avait allumé des cierges devant nos images et s'y était agenouillée avec un sentiment qui alors ressemblait fort à celui des catholiques, avait en-

tièrement changé, à cet égard, depuis le mariage de sa fille, et, bien loin d'avoir l'air de comprendre qu'elle pût désirer embrasser un jour la foi de son mari, elle lui écrivait que son changement de religion, si jamais il avait lieu, « *la clouerait dans le cercueil.* » Lugubres paroles qui ne contribuèrent pas peu à faire lutter Alexandrine contre la conviction qui se faisait peu à peu jour dans son âme. Hélas! pauvre mère! jamais il n'y en eut de moins prophétiques. Car, non-seulement elle supporta ce changement tant redouté, non-seulement elle vit pendant plusieurs années et avec une admiration qu'elle ne put lui refuser, la vie pieuse et sainte que mena Alexandrine après son entrée dans l'Église, mais le plus imprévu des malheurs la condamna elle-même à lui survivre. Et si, après la perte de cette fille si chère, une consolation humaine put adoucir sa douleur, ne la dut-elle pas précisément au souvenir des vertus et des œuvres qui, vivifiées par la vérité, jetèrent sur les derniers jours d'Alexandrine un éclat si pur, si doux, si voisin de celui de la sainteté?

Mais à l'époque où nous en sommes, Alexandrine était bien loin d'en être arrivée à cette conviction qui triomphe de tout. Il semblait au contraire que, depuis qu'elle était entourée de catholiques, une espèce d'antagonisme avait réveillé en elle le besoin de défendre le protestantisme avec une vivacité qu'elle n'y avait jamais mise. Elle m'écrivait dans cette disposition des lettres remplies d'objections et d'attaques, auxquelles je répondais de mon mieux, avec la liberté qui avait toujours régné entre nous à ce sujet. Elle paraissait, en tout, être moins rapprochée de nous sur les sujets religieux, depuis qu'elle vivait au milieu de nous, qu'auparavant. Et cependant elle dit elle-même, dans son journal, qu'il ne lui serait pas venu en tête, à Pise, de s'informer où était

l'église protestante, et qu'elle avait le plus grand plaisir à suivre Albert à la messe. « Singulier état d'indépendance spirituelle, dit-elle, assez conséquent du reste avec ma croyance d'alors. »

Je trouve, sur tout cela, le passage suivant dans une de mes lettres, insérée par elle dans son *Histoire* :

..... « J'ai fini par déchiffrer la partie de ta lettre où tu me fais toutes tes objections religieuses. Il n'y a qu'une chose à te répondre sur la principale, cette terrible séparation d'avec ta mère, dont tu parles toujours. Je le sens, rien ne doit être plus affreux qu'une idée semblable, mais tu oublies toujours quelle est, à cet égard, notre croyance. Nous pensons que notre religion est la bonne, par conséquent la *seule* bonne, car tu conviendras qu'on ne peut pas admettre que Dieu en ait laissé *plus d'une* sur la terre. Nous croyons donc qu'il faut être catholique pour être dans la bonne voie, à moins que ce ne soit tout à fait de *bonne foi* qu'on reste dans l'erreur, sans que la pensée d'un doute soit jamais venue. Or je crois que ta mère est dans ce cas et que tu n'y es plus. Je crois qu'une idée d'incertitude sérieuse sur la vérité du protestantisme n'a jamais traversé l'esprit de ta mère. Peux-tu en dire autant? Et ne trouvera-t-elle pas davantage grâce aux yeux de Dieu en restant dans une croyance qu'elle croit bonne, que toi en y persévérant sans conviction? En un mot, le plus sûr moyen d'être ensemble dans l'autre vie ne serait-il pas de suivre la voix de ta conscience comme elle obéit à la sienne? Je crois t'avoir déjà fait ce raisonnement, mais tu l'oublies toujours et tu recommences les tiens, ainsi que l'histoire de ton roi païen, qui n'est pas applicable, comme tu vois, puisque, dans la rigueur de ce que je viens de te dire, ses parents, païens de bonne foi, au-

raient pu être sauvés, tandis que lui, pour avoir persévéré dans un culte qu'il *savait* être faux, aurait été damné[1]. »

Dans une autre lettre je lui disais encore :

« Je vois avec chagrin que l'air protestant était meilleur pour toi et qu'il te jetait plus de notre côté. En attendant, quand choisiras-tu? Ou bien dis-moi si tu crois qu'il n'est pas indispensable de choisir, et qu'on peut ainsi passer sa vie sans être décidément ni catholique, ni protestant? Je te voudrais de bonne foi ou l'un ou l'autre. »

Alexandrine dit ensuite à ce sujet :

« Pauline avait raison de dire que l'air protestant m'était meilleur parce qu'il me jetait davantage de leur côté, et que, depuis que j'étais parmi eux, je faisais de l'opposition. Hélas! on est souvent fait ainsi. Seule, au milieu d'eux, de mon espèce, je sentais comme si ma religion était humiliée, et j'éprouvais un peu le besoin de lui faire relever la tête. Pourtant, je n'eus jamais ce sentiment-là avec mon Albert; sa foi, sa piété, m'inspiraient le plus grand respect, et jamais il n'avait l'air de vouloir m'attaquer. Je voyais seulement en lui un tendre et constant espoir que nous aurions un jour la même foi. Et cet espoir, je le partageais sans peut-être m'en rendre bien compte, parce que dans ce temps-là je n'aurais pas osé faire le moindre pas en avant à cause de ma mère. »

Vers la fin d'octobre, Albert eut la joie inattendue

1. Alexandrine avait trouvé, je ne sais où, l'histoire d'un roi païen, qui, bien que convaincu de la vérité du christianisme, avait refusé de se laisser baptiser, disant qu'il aimait mieux être damné avec ses parents que sauvé sans eux. Elle trouvait cela généreux à ce roi, et prétendait n'être pas éloignée de penser comme lui.

d'apprendre que M. de Montalembert était en Italie et se disposait à venir leur faire une visite à Pise.

ALBERT A M. DE MONTALEMBERT.

« Pise, 29 octobre 1834.

..... « Ton projet de passer ici deux mois avec nous m'enchante ; cela réparera un peu notre trop longue séparation. Nous ferons ensemble des châteaux en Espagne. C'est un passe-temps qui ne cause que de légers mécomptes. Alexandrine et moi nous formons bien souvent celui de nous retrouver en France réunis à tout ce que nous aimons. Car je suis las de l'Italie, et, quelque blasphématoire que cela puisse te paraître, je t'assure que si, comme moi, tu avais passé quatre ans avec les Italiens, tu commencerais un peu à ressentir le mal du pays... Je me fais une vraie fête de la vie que je pourrai mener en France, au sein de toutes mes affections et d'intérêts extérieurs qui, après tout, doivent être, un jour ou l'autre, ceux de ma vie. J'espère que ma santé ne s'opposera pas à ce désir. Il me semble qu'elle s'améliore, grâce aux chers bons soins de mon ange. Je sais, mon cher ami, que tu m'aimes assez pour ne pas te lasser de la vue de mon bonheur. Je n'avais jamais rêvé qu'il pût être aussi complet. »

DU MÊME AU MÊME.

« Pise, 5 novembre 1834.

« Cher ami, avant de quitter Florence, fais pour moi un pèlerinage à Santa-Maria-Novella. Là, fais une courte prière à la sainte Vierge. Dans la première ou la seconde chapelle à droite du maître-autel, derrière l'autel, tu trouveras un tombeau de marbre noir, surmonté d'un groupe

représentant la vierge Marie entourée d'anges. Il y a trois ans, j'y allais souvent prier et j'ai toujours conservé la pensée que je dois mon bonheur aux prières que j'ai laissées derrière cet autel, car c'est cette année-là qu'en quittant Florence je rencontrai Alexandrine à Rome. Je suis superstitieux, c'est que je suis heureux. Prie donc là pour toi-même, demande du bonheur... Qui sait? tout est possible à Dieu, et il accorde bien des choses à la foi! Puis demandes-y la santé pour moi. Est-ce mal? Après tant de bonheur, ne pourrais-je supporter quelques souffrances? Enfin que la volonté de Dieu se fasse. Mais j'espère que mes demandes ne lui déplairont pas. Entends-tu? pries-y bien de ma part.

« Ensuite, avant de partir encore, va voir Mlle de Fauveau; elle est sculpteur et fait, dit-on, des choses ravissantes dans le genre de l'école florentine. En cherchant dans le dictionnaire si sculpteur avait un féminin, je trouve : « Ce n'est pas le sculpteur qui fait les dieux, c'est celui qui les prie. » Eh bien! c'est cela. Ses ouvrages respirent, m'a-t-on dit, toute cette dévotion qu'on trouve chez le Pérugin; de plus, elle est Vendéenne et s'exprime sur son pays d'une façon excessivement intéressante, quand elle est en confiance avec ceux à qui elle parle. Tout ce portrait, je te le fais sans la connaître et d'après ce qu'on m'a dit d'elle.

« Tâche, mon cher ami, de ne quitter Lucques que vers midi, parce qu'il m'est défendu de sortir avant deux heures et que je voudrais aller à ta rencontre; à moins cependant que ton intention ne fût de partir d'assez grand matin pour arriver ici avant l'heure de ma sortie. Oh! alors c'est différent. Ne retarde pas d'une minute. J'ai trop envie de te voir. A bientôt. »

HISTOIRE D'ALEXANDRINE.

« Le dix novembre, lundi,— Montal[1] est arrivé à sept heures du soir. Albert en a été si heureux ! Nous avons été au-devant de lui sur l'escalier. Il m'a dit plusieurs fois depuis que la cordialité de mon accueil l'avait surpris et mis à son aise : il avait été un peu effarouché de l'idée de me trouver en tiers entre Albert et lui. Comment ne l'aurais-je pas bien reçu? Albert l'aimait comme je n'avais jamais vu d'amitié.

« Mardi, 18 novembre. — J'ai été avec Montalembert voir le Campo-Santo au clair de lune, ce que j'ai trouvé admirable, solennel !... Albert, si fait pour sentir ces beautés, a dû renoncer à ce plaisir à cause de sa santé. Mais jamais il ne voulait que d'autres partageassent ses sacrifices.

« Nous faisons de longues promenades à pied, pendant lesquelles Albert nous suit en calèche. Une fois Montalembert, en me parlant de l'âme si tendre d'Albert, a dit qu'il ne croyait pas qu'*il pût survivre à la perte d'aucun de ceux qu'il aimait.*

« Que de fois je me suis rappelé ces paroles depuis ! Albert n'a pas connu cette douleur : c'est lui, hélas ! c'est lui qui nous l'a fait connaître !...

« Mercredi, 26 décembre.— Ce matin, mon Albert chéri a communié dans l'église de Saint-François, devant l'autel de Sainte-Philomène où on a fait une neuvaine pour lui[2].

1. Ce nom fut celui qu'Alexandrine donna toute sa vie à l'ami d'Albert.

2. On avait retrouvé, depuis peu, les reliques de sainte Philomène, et la dévotion à cette martyre inconnue jusqu'alors et dont les restes étaient si singulièrement rendus à la vénération des fidèles, était grande en Italie. Ma mère avait demandé à Albert de faire faire une

Il s'est confessé hier avec une humilité touchante à un franciscain. Tout cela a fait du bien à son âme, mais l'a un peu fatigué. Pourtant Betti (le médecin) l'a revu l'autre jour et l'a trouvé mieux.

« Avant-hier, je suis allée à la messe de minuit avec Montal, à la cathédrale. Jamais je n'oublierai ce magnifique coup d'œil. Cette église est une de celles que j'aime le mieux au monde. Toutes ces colonnes, avec beaucoup de lumières et pas beaucoup de monde, faisaient un effet admirable.

« Quelle peine cela m'a fait d'y aller sans Albert, qui aurait été si heureux de venir! il était un peu souffrant ce jour-là, et il avait dû se coucher; mais en rentrant nous l'avons trouvé levé encore, nous attendant avec du thé, si amicalement résigné et d'une humeur si gaie et si charmante!

« J'avais parlé de la communion d'Albert à Eugénie, mais je ne lui avais pas dit une chose que je n'aurais pas voulu lui dire peut-être, c'est que cette communion m'avait fait fondre en larmes. Moi-même je fus surprise de la douleur que j'éprouvai en le voyant aller s'age-

neuvaine dans la chapelle qui lui était consacrée à Pise et de la suivre. Voici ce que répond Albert à ce sujet, dans une lettre à mon père : « Dites à ma bonne mère que la neuvaine est commencée depuis cinq jours. J'ai de la foi, et rien n'est impossible à Dieu; mais je ne mérite pas qu'un miracle s'opère en ma faveur. J'ose à peine demander la santé du corps, quand je récapitule ce que j'ai déjà obtenu de bien plus important, et surtout ce que j'ai encore à obtenir. Mais aussi ajoutons toujours : Mon Dieu, que votre volonté soit faite! Le bon moine que j'ai questionné sur l'histoire de la sainte n'est pas fort. Il n'a répondu que vaguement à mes questions; cela n'empêche pas que je ne croie que Dieu puisse opérer un miracle, même en faveur d'un aussi indigne serviteur; aussi je n'en prierai pas moins sainte Philomène d'offrir mes prières au Seigneur en les joignant aux siennes. Cette voie est meilleure que si je m'en chargeais seul. »

nouiller devant l'autel. Était-ce une douleur causée par le regret de n'être pas unie à lui dans un pareil moment? Était-ce un pressentiment de la vérité à laquelle je ne voulais pas céder encore? C'était, je crois, l'un et l'autre de ces deux sentiments [1].

« Le soir du 28 décembre, Montal nous commença la lecture de son manuscrit de *Sainte Élisabeth,* qui nous charma, Albert et moi. Albert fut très-touché de ce nom de frère et de sœur qu'Élisabeth et son mari se donnaient, et, depuis ce temps-là, quand nous étions seuls, il me nommait souvent : « ma sœur, » et je me souviens de l'expression de tendresse angélique que sa figure prenait alors. Je racontai à Montal ce jour-là, devant Albert, comment je l'avais appelé « mon frère, » le jour d'une promenade dans la plaine de Rome, en 1831. Nous alternions ainsi nos lectures de bonnes causeries [2].

1. Ce passage, on s'en aperçoit, fut, ainsi que plusieurs autres de cette partie du récit, écrit plus tard, en recopiant dans cette *Histoire* cette partie du journal de Pise; et plus tard encore, se retrouvant à Pise avec mes parents, en 1841 (cinq ans après la mort d'Albert), elle y ajouta les mots suivants : « Il y a peu de jours que moi aussi, dans cette chapelle, j'ai eu le même bonheur qu'Albert a eu ce jour-là, plus unie à lui que la première fois, quoiqu'il n'y fût plus. Je ne versais plus de larmes comme alors. Le sentiment qui remplissait mon cœur était la reconnaissance envers Dieu, qui me permettait de communier là, à cette même place. »

2. Alexandrine raconte ainsi ses lectures dans une lettre à Eugénie : « Outre le Dante que je lis, Montalembert nous lit des légendes, et dans ce moment il en lit de délicieuses sur saint François d'Assise, un bien bon saint, qui nommait toutes les créatures ses frères et sœurs. Il dit : « *fratre lupo,* » il parle longtemps à ce loup, et appelle les tourterelles mes sœurs, etc. Montal écrit aussi la vie de sainte Élisabeth, allemande et reine. Il a fait beaucoup de voyages pour elle en Allemagne. Il nous lira cela quand ce sera achevé; cela sera sûrement charmant, mais je t'en supplie, n'en dis rien à personne, excepté à Pauline. Je suis sûre qu'il lui serait désagréable qu'on en parlât d'avance. Ainsi, que cela reste entre nous deux, de grâce. Il aime tant cette sainte Élisabeth! Il recueille les plus

« Le mardi, 13 janvier 1835. Nous avons été aux Cascines, puis (ce qui nous a mis fort en gaieté) nous avons tous été me commander un chapeau. A dîner, Albert a pris tout d'un coup la résolution d'aller à un bal qui se donnait ce soir-là, mais que nous avions refusé tous les trois. J'ai résisté, tremblant que cela ne lui fît mal, mais il insista et finit par dire : *Je le veux*. Il alla dire à ma femme de chambre de tout préparer, et peu à peu je me laissai faire la douce violence de me faire aussi belle que possible. J'y passai certainement deux heures. Pour rendre la plaisanterie complète, nous forçâmes Montal à venir avec nous. Il se fit beaucoup prier, il n'avait rien à mettre. Albert lui prêta presque tout. Puis il fallut lui chercher un cordonnier, et un coiffeur pour lui couper les cheveux ; tout cela nous égaya beaucoup, et enfin, ce qui nous fit rire au moins autant que le reste, fut que, nous trouvant en ce moment-là sans domestique, nous nous fîmes suivre au bal par le garçon du cordonnier. »

Albert, dans une lettre qu'il écrivait le lendemain à Eugénie, dit : « Ma santé va de mieux en mieux. Hier, j'ai forcé ma femme à aller au bal. J'y ai traîné *idem* Montal, et, après une heure de satisfaction modérée, nous sommes rentrés prendre le thé chez nous. Ma petite

petits, les plus minutieux détails à son sujet. Il nous a conté l'histoire d'un chevalier qui avait porté les couleurs d'une sainte qui lui était apparue dans une vision : c'est joli ! L'histoire n'est pas finie là, mais elle est trop longue pour pouvoir la conter dans une lettre. Dis-moi ce que tu penses de cette vie que nous menons? Moi, je l'aime. Outre cela, nous sommes abonnés au cabinet de lecture de Livourne, et nos tables sont couvertes de revues, de journaux (pour Montal cela), de romans de W. Scott pour Albert et autres livres de tout genre pour lui et moi. Albert commence à apprendre l'allemand, mais il n'y met pas ton louable acharnement. Je suis sûre que tu va le savoir bientôt. »

Alex était charmante avec sa belle robe bleue et ses diamants. »

Il continue :

« J'apprends l'allemand, mais c'est un sournois qui ne se laisse pas connaître facilement; on dirait qu'il ne croit pas tout le monde digne de le comprendre et qu'il ne se soucie point de se livrer aux profanes. Montal a fait un recueil ravissant d'airs allemands pendant son séjour en Allemagne. Il ne s'y est occupé que de recueillir des légendes et des traditions populaires sur la vie des saints, ce qui est une douce occupation à laquelle il doit de bien grands adoucissements aux peines qu'il a eues depuis quelques années. Tu peux t'imaginer qu'il ne rend pas notre petite vie moins jolie. C'est si bon, si singulier, si bien dans nos trois natures de couler nos jours sans obligations de société, dans une parfaite intimité, n'ayant pour liens que ceux du cœur! Quand cela ne devrait plus se retrouver, je remercierais toujours Dieu de nous avoir accordé, pendant un temps, une vie si douce et si pleine. »

HISTOIRE D'ALEXANDRINE.

« Le soir du 15 janvier, je montai avec Albert chez Montal, qui faisait ses paquets, devant nous quitter le lendemain. C'était la première fois que j'y montais. Albert y allait régulièrement tous les matins. Pendant ces petites absences je m'habillais, je lisais ou j'écrivais, et je savourais d'avance les bons moments qui m'attendaient pendant tout le reste du jour. Je me souviens qu'une après-dînée, j'étais restée dans un fauteuil près

de la cheminée à lire une revue, pendant qu'Albert était monté chez son ami. Albert revint avec Montal, et alors je me hâtai de lui conter que, dans cette revue, il y avait un horrible article (de Heine, je crois), d'un scepticisme achevé, et qui se terminait par une infâme dérision de la clochette qui annonçait le Très-Saint-Sacrement. Je dis à Albert qu'en lisant ce passage, je m'étais précipitamment jetée à genoux! Alors sa figure prit une expression de bonheur et d'émotion mêlée à un peu de surprise, — oh! une expression que je n'oublierai jamais, non plus que l'accent dont il me dit alors quelques mots de tendresse. Je crois pouvoir le dire, jamais nous ne nous aimions tant que lorsque nous voyions que, l'un et l'autre, nous aimions Dieu.

« Mais j'en reviens à cette dernière soirée chez Montal. Il perdait la tête au milieu de ses paquets, de ses livres, de ses papiers. Je regardai un peu ses livres, presque tous avaient un but religieux, mais il y avait aussi beaucoup de légendes et d'histoires nationales. Je l'aidai à emballer, et pendant ce temps-là, nous discutâmes un peu sur des sujets religieux. Il me lut en triomphe un beau passage d'Alphonse de Liguori sur le culte de la sainte Vierge, auquel je ne croyais pas encore, et m'invita à brûler *le Père Clément* (un livre soi-disant antidote du catholicisme, que m'avaient prêté des amis protestants, et qui avait eu plutôt l'effet contraire à celui qu'il devait produire). Puis nous descendîmes et nous fûmes encore bien gais. Montal me fit chanter une foule de romances et d'airs nationaux, qu'il avait recueillis dans ses voyages; parmi ceux-ci se trouvait un charmant cantique allemand, sur des paroles traduites de saint Bernard (*Jesu wie süs, wer dein gedenkt*), qui disaient que rien n'était si doux que de penser à Jésus, rien de si doux que sa présence. Montal me le demandait sans

cesse, quoique d'abord il eût trouvé que c'était presque une profanation de me le laisser chanter. Puis il avait été étonné d'entendre que je le chantais avec une expression approchant, disait-il, de celle qu'y mettaient trois pieuses jeunes filles à Ratisbonne, qui chantaient ce cantique pendant leur travail. »

ALEXANDRINE A EUGÉNIE.

« Pise, le 16 janvier 1835.

« Chère amie, il est parti, notre cher Montalembert, nous n'avons pu le retenir plus longtemps. Nous avons veillé avec lui cette nuit jusqu'à deux heures et demie, et alors il s'est mis en route. Il pleurait en nous quittant et regrette tant cette bonne vie de famille, comme il dit, que nous menions et à laquelle il s'était si bien habitué avec nous! C'est notre ami pour la vie, et c'est bien doux.

« Dis à Pauline que j'ai reçu sa lettre et que je vais lui répondre; mais nous sommes encore sans domestique, et maintenant que nous n'avons plus même Montalembert pour une foule de petits services qu'il nous rendait avec tant d'amitié et de bonne humeur (tels que d'aller porter toutes nos lettres à la poste, d'aller nous acheter des marrons, etc., etc.), nous sommes fort embarrassés. Notre petite servante ne veut pas aller à la poste la nuit; d'ailleurs j'ai peur qu'elle ne fasse des confusions entre les lettres qu'il faut et celles qu'il ne faut pas affranchir, de sorte que cette disette de serviteurs m'empêche même d'écrire. »

ALBERT AU COMTE DE MONTALEMBERT.

« Pise, lundi 19 janvier 1835.

« *Dérision et mépris!* » Cher ami, tu as dû avoir un temps abominable, car depuis ton départ la pluie n'a pas cessé: « *c'est dégoûtant, rien que d'y penser*[1] *!* » Il nous tarde terriblement d'avoir de tes nouvelles et de savoir si le voyage n'a pas fait mal à la joue dont tu commençais à souffrir. Nous sommes encore tout dépaysés depuis que tu nous as quittés. Notre vie était si bonne ainsi! quand la retrouverons-nous de nouveau? En France même, renouerons-nous jamais nos soirées de Pise? Alexandrine est souffrante depuis deux jours, mais ce n'est rien d'alarmant, et le plus grand inconvénient de cette indisposition, c'est de nous avoir procuré la visite de Punta (le médecin) trois fois en deux jours. — Nous n'avons encore rien pu savoir des conjectures que devaient faire naître nos habitudes mystérieuses pendant ton séjour avec nous. Notre projet de voyage à Odessa semble se consolider. J'ai reçu une lettre de Naples, et je vois que mes parents commencent à trouver la chose plus simple, voire même naturelle, et ton idée d'emmener Fernand avec nous a eu le plus grand succès. Cher bon ami, que ne peux-tu y venir aussi? Quelle bonne vie! Si pourtant, après tout, ce voyage ne se fait pas, je veux tâcher d'aller aux Pyrénées; alors tu es obligé

1. Ces deux exclamations étaient tirées d'une comédie jouée à Naples l'année d'avant. Albert s'amusait à les appliquer à tout propos.

d'y venir, car il faut sérieusement que tu fasses aussi quelque chose pour ta santé.

« Tu n'as pas idée du vide que tu as laissé dans notre pauvre petit *home*, tu nous étais devenu nécessaire. Mes visites du matin dans ta chambre, nos promenades ensemble, tes courses à la poste, et enfin nos chères soirées ; il y avait dans tous les instants de la journée un parfum d'amitié incomparable ! L'indisposition d'Alexandrine l'ayant empêchée de chanter, le contraste est encore plus grand.

« C'est elle du reste qui achèvera cette lettre, elle a retenu d'avance cette dernière feuille ; ainsi je vous laisse ensemble et vais m'imaginer vous suivre dans une de vos promenades sur les Argini ! Adieu, mon meilleur ami, écris-moi souvent, et pense que ce ne sera encore qu'une faible compensation pour la cessation de nos journées passées ensemble. »

Alexandrine (dans la même lettre) :

« Cher bon ami, Albert vous a déjà dit une foule de choses, mais cela ne m'empêchera pas de vous dire aussi comme lui, que nous vous regrettons *beaucoup, beaucoup,* et je ne sais pas si nous pourrons reprendre la gaieté que nous avions avant votre arrivée ; car maintenant, au dîner et au thé, il y a toujours une place vide qui nous rappelle douloureusement l'excellent ami qui la remplissait si bien ! et depuis avant hier, c'est Punta qui a pris le thé avec nous, au lieu de vous. Quel échange !... jugez ! J'ai eu la bêtise d'être malade, et cela a ajouté à ma tristesse, car deux êtres souffrants ont absolument besoin d'une troisième personne. Enfin, cela n'était rien et c'est fini. Que je voudrais savoir comment s'est passé votre voyage, et comment va votre joue, et si vous avez encore eu quelques-uns de ces guignons dont vous vous imaginez trop être poursuivi ! Ne m'en voulez pas

de ce que je vous dis là. Je voudrais tant vous persuader que vous serez encore heureux! Quand une vie ne l'est pas au commencement, elle l'est plus tard. Avez-vous jamais vu qu'une vie tout entière se passât dans le chagrin? Pensez que vous avez deux vrais amis qui demandent tous les jours à Dieu votre bonheur, et que les prières que l'on fait pour les autres sont toujours les mieux exaucées.

« Instruisez-nous toujours bien exactement du sort de notre chère sainte Élisabeth, vous savez combien nous nous y intéressons; et vous qui écrivez si vite, écrivez-nous bien des détails sur vous, illisiblement et aussi à la hâte que vous voudrez, nous saurons bien vous lire. Je n'ai pu chanter vos airs qu'une fois depuis votre départ; depuis je n'ai plus été assez bien. A propos, ne soyez pas inquiet d'un certain petit livre de copiages que vous avez laissé sur la table à écrire d'Albert, et qui contient le joli morceau de *Corinne* et celui du comte de Maistre. Il est en bonnes mains, c'est-à-dire dans les nôtres, et nous vous le renverrons par une occasion, si vous voulez, ou bien voulez-vous nous le laisser? Que n'est-ce le *petit noir* que vous avez laissé aussi!

Mme de C. est venue le lendemain de votre départ, et a été des plus gracieuses. Ma modestie se refuse à vous répéter ce qu'elle m'a dit sur mon apparition au bal. Notre serviteur n'est pas arrivé. Je l'attends avec moins d'impatience depuis votre départ, parce que je m'étais fait une fête de rire avec vous de ses débuts. C'est Marie qui vous a remplacé pour porter nos lettres à la poste. Le lendemain de votre départ, nous avons fait en calèche le dernier tour que nous avons fait ensemble, seulement en sens inverse, c'est-à-dire de la route de Florence aux Capucins, et, en revenant, nous avons laissé une de vos cartes avec *p. p. c.* dessus, chez la comtesse Mastiani.

En entrant, nous avons rencontré Thérèse[1], qui a fait un geste expressif de douleur en parlant de vous. Elle a levé son bras à son front d'un air désespéré. Voilà, cher Montal, tous les petits souvenirs de Pise évoqués selon votre désir. Vous y pensez bien encore, mais une fois à Paris, ils pâliront bien, ces pauvres petits souvenirs, devant vos grands intérêts. Vous connaissez notre attirail pour écrire, je ne vous fais donc pas d'excuses de nos griffonnages. A revoir, je l'espère bien encore cette année. Je n'oublierai pas vos bonnes paroles en me quittant. Que Dieu vous rende heureux! Priez pour nous.

« Ne nous oubliez pas auprès des Rio. »

ALBERT A MA MÈRE[2].

« 30 janvier.

« Je commence sur cette grande feuille de papier sans savoir si je la remplirai, mais il me semble en ce moment que tout ce que j'ai dans le cœur pour vous, ma bonne mère, n'y trouvera pas encore assez de place. Je n'ai jamais senti si vivement le bonheur que j'ai d'être aimé comme je le suis de vous, ma mère, et de mon bon père. Vous n'avez pas oublié le 21 janvier, et moi,

1. Une servante que M. de Montalembert avait eue à son service pendant son séjour à Pise.

2. Albert avait eu vingt-trois ans le 21 janvier, et ma mère lui avait adressé, ce jour-là, une lettre où se trouvaient les paroles suivantes : « Il y a aujourd'hui vingt-trois ans que je t'ai embrassé pour la première fois. Il me semble y être encore, et, depuis ce jour, il n'en est pas un seul où mon cœur n'ait été rempli de toi... Tu as toujours été si excellent, que jamais le plus léger nuage n'a obscurci ma tendresse pour toi; jamais l'ombre d'une petite irritation ne s'est glissée entre toi et moi. Aussi, mon enfant chéri, il me serait impossible de t'exprimer à quel point tu m'es cher, et le besoin que j'ai de te savoir heureux et de te voir bien portant. »

de mon côté, j'ai bien senti ce jour-là tout mon amour pour vous. Je ne sais si le désir que j'éprouve d'avoir moi-même un enfant a contribué à l'attendrissement que m'ont causé les paroles que vous me dites au sujet des vingt-trois années qui se sont écoulées depuis le jour où vous m'avez embrassé pour la première fois, ou bien si plutôt je le dois à la pensée de ces vingt-trois années de preuves non interrompues de votre tendresse pour moi ; mais je crois que cette dernière raison en est la seule cause, et la première n'en serait qu'une conséquence : le besoin de rendre à un enfant toute la douceur et la tendresse que vous avez versées sur moi. Jamais, dites-vous, l'ombre d'une irritation ne s'est glissée entre vous et moi. Oh! j'en bénis le ciel! et rien ne pouvait me rendre plus heureux que cette assurance de votre part, ma mère chérie. Moi qui craignais, au contraire, de m'être rendu quelquefois coupable d'ingratitude envers vous, par mon manque de douceur et de docilité à vos chers avis et à ceux de mon père! »

Ce fut vers le mois de février de cette année qu'Albert commença à écrire régulièrement son journal, auquel il donne de temps en temps la forme d'une lettre, adressée, je le crois, à l'abbé Martin de Noirlieu, quoique sans intention de le lui communiquer.

JOURNAL D'ALBERT.

« Pise, février 1835.

« Vous savez, cher ami, que vous m'avez souvent accusé de me faire plus mauvais que je ne le suis. Si vous connaissiez toute ma vie, vous pourriez bien changer de sentiment, et trouver au contraire que ma bonne

réputation est terriblement usurpée, à tel point que je suis parfois tourmenté de la crainte qu'il n'y ait de la fausseté dans mon caractère. Ce qui est vrai, c'est que je n'ai jamais été complétement mauvais, et que je n'ai jamais non plus renié les éclairs brillants, mais fugitifs, qui ont parfois sillonné mon âme. Mais n'en suis-je pas encore plus coupable? Le Dante, en dépeignant ces âmes timorées, les fait repousser également et par le ciel et par l'enfer. Je prends tout au premier abord avec chaleur, et, presque en même temps, ce qui m'aura trouvé le plus ardent me laissera émoussé, dégoûté. Souvent, avant mon mariage, dans le temps même le plus exalté de ma passion, je sentais en moi du découragement.

« J'aurais voulu éloigner à jamais le moment que je sentais bien cependant, dans d'autres instants, pouvoir seul faire le bonheur de ma vie. Je ne voulais rien de distinct, si ce n'est parfois ma liberté. Oui, ma liberté. Je me souviens que souvent, à cheval, au bord de la mer, cela me transportait de fendre l'air. Il me semblait alors fuir les liens que je voulais me donner et me fuir moi-même. Une fois je partis pour Amalfi, j'y restai plusieurs jours, heureux de m'y sentir seul, et je ne revins à Naples que presque contre ma volonté.

« Ce caractère faible et inconstant, je le dois d'abord à ma complexion débile, à mon tempérament irritable et délicat, puis à une éducation sans direction positive. Mon père fit pour moi tous les sacrifices imaginables, mais les hommes auxquels il me confia trompèrent sa confiance. J'avais naturellement un caractère doux et actif; sans eux j'aurais peut-être commis de plus grandes fautes, mais j'aurais conservé plus d'énergie. Je sortis de leurs mains ayant perdu cette fraîcheur de cœur que quelques âmes privilégiées gardent encore longtemps

après leur entrée dans la vie, et cependant timide comme un enfant. C'est alors que je vins en Italie, dont le climat m'a fait, à la longue, plus de mal que de bien, car il a contribué à augmenter l'exaltation de mon imagination, ainsi que l'irritabilité de mon tempérament. Depuis lors, je suis toujours le jouet des deux êtres que nous avons en nous, tantôt bon et m'élevant aux régions les plus élevées qu'il me soit donné d'atteindre, tantôt me laissant entraîner où ma seconde vie se plaît à me conduire; souvent encore tiraillé par mes deux natures à la fois, sans avoir la force de me rendre maître de l'une et de l'autre, et, les dirigeant à mon gré, les faire contribuer à mon perfectionnement physique et moral. Aussi ne tardai-je pas à subir le résultat naturel de cette agitation contradictoire. Je fis une maladie inflammatoire qui me conduisit à deux pas du tombeau... Ai-je bien fait de rentrer dans la vie?

« Je ne vous parle pas de ce qui a décidé du bonheur de ma vie. Les détails de cet amour de trois ans, que Dieu a daigné bénir, vous les connaissez. Maintenant que me voilà arrivé à ne plus parler que du présent et de l'avenir, je le ferai jour par jour, et je vous avoue que c'est moins pour converser avec vous, que pour voir si, en me rendant compte de tous mes sentiments contradictoires, je pourrai devenir leur maître, au lieu d'en être l'esclave.

« Lundi, 9 février.

« Bien que je me sois imposé la tâche de mettre jour par jour dans ce livre l'emploi de ma journée, le cours de mes pensées, mes résolutions, etc., etc., voilà trois jours que je ne l'ai fait. Je ne sais si c'est l'effet du temps, ou si c'est ma faiblesse seule qui en est cause, mais j'ai été dans un état d'irritation nerveuse qui m'a

empêché de poursuivre une idée quelconque. Ma tête me semblait creuse; aujourd'hui je suis calme et je n'ai presque pas toussé. Ma pauvre Alexandrine est souffrante depuis deux jours, elle est bien délicate, et la moindre indisposition chez elle m'effraye; ses traits s'altèrent si vite; j'ai fait venir le médecin, mais j'espère que ce ne sera rien. Je n'ai pas grand'chose à dire. La journée s'est passée en grande partie à lutter encore contre le reste de cette irritation nerveuse, vague ou vide. Il est minuit. Dieu soit avec nous!

« Jeudi, 12 février.

« Je fais tous les jours de nouvelles acquisitions de forces, du moins à mon avis, et j'espère que, Dieu aidant, je serai bientôt délivré de cette tribulation de soins et de précautions. Je ne sais si c'est l'approche du printemps, mais j'ai besoin d'air, de mouvement, de vie. Vous connaissez cette disposition et vous avez éprouvé ces frémissements de l'âme et du corps. On sent l'air devant soi et le cœur bondit de foi, d'espérance. L'âme a faim et soif de Dieu, et en se prosternant on appelle à grands cris le pain de vie.

« Nos projets de voyage d'outre-mer ont pris de la consistance, mais je pense qu'avant de les exécuter, nous aurons plus d'un embarras à surmonter.

« J'ai achevé ce soir les *Souvenirs* de Nodier. Ils m'ont vraiment intéressé. J'admire la jeunesse, l'enthousiasme, le vrai courage de leur auteur. Il a une âme brûlante et pure qui vous réconcilie avec les hommes, et on a besoin de l'être après avoir passé en revue toutes les misères humaines qu'il nous détaille dans ce journal. J'ai pensé de nouveau à mon regret de voir mon père passer ses plus belles années sans pouvoir être utile à son pays, car Nodier dit avec raison, dans son épilogue : « Ce qui

est indispensablement social, c'est l'harmonie des honnêtes gens, sous quelque drapeau que le hasard des circonstances et la nécessité des positions les aient placés. » Mais le serment est une barrière pour les consciences pures et délicates. Que soit aboli ce serment dérisoire dans les chambres, et mon père pourrait y revenir prendre sa place parmi les défenseurs de nos libertés.

« Vendredi 13 février.

« Je suis tout joyeux de pouvoir lire Shakespeare et de le comprendre. Je lis *Hamlet,* qui me transporte. Je frémis en lisant; je n'avais aucune idée de ce style, et j'espère bien des jouissances. Ma vie calme et solitaire, près de mon angélique femme, est enviable. Hier au soir, j'ai eu un long attendrissement en me rappelant Sorrento! Oh! mon ami, que de parfums sur tous mes souvenirs depuis trois ans. Oh! je ne suis pas blasé! Je savoure dans mon cœur des trésors de poésie et de vie. Enviez-moi! car je sens bien pleinement le prix de tout ce que Dieu m'a accordé.

« Je lis *Ayesha,* et cela m'intéresse; et puis c'est encore l'Orient, et j'aime l'Orient!

« Samedi 14 février.

« Ma passion pour les voyages augmente chaque jour. Il y a des instants où l'âme semble vouloir vous entraîner vers des régions inconnues, où tout semble devoir être plus beau que ce que nous avons sous les yeux. N'est-ce point un pressentiment de notre céleste patrie, en effet, que ce besoin de courir, de changer, de se fuir soi-même, que cette soif d'immensité, de liberté? Byron dit bien : « Les hommes lâches appellent les voyages une folie, et s'étonnent que d'autres, plus hardis, abandonnent leurs coussins voluptueux pour braver les fa-

tigues des longues courses. Il y a dans l'air des montagnes une suavité et une source de vie que la paresse ne connaîtra jamais. »

« Vous avez déjà blâmé ces transports en moi, mon sage ami, et vous m'avez dit avec vérité que l'âme était bien appelée à ces divins élans et à connaître l'infini, mais seulement lorsqu'elle aura déposé sa dépouille mortelle. Mais est-ce notre faute si notre âme, ne pouvant à son gré se défaire de son immonde enveloppe, l'entraîne parfois avec elle vers cette région céleste?

« Il y a longtemps que je n'ai eu, comme aujourd'hui, un état soutenu d'activité et de ferveur. Ma faible et paresseuse nature s'est laissé mieux dompter qu'à l'ordinaire, et je dois l'attribuer en grande partie à l'amélioration de ma santé. Je sens avec joie mes forces renaître et j'en bénis Dieu, car j'en ai besoin pour jouir complétement de mon bonheur.

« Je suis loin d'avoir esquissé la plénitude de mes sensations d'aujourd'hui. Je me sens ému d'amour, en me retraçant mes souvenirs du passé, mon ciel présent et l'infini de mon bonheur à venir.

« On blâmait ma sauvagerie! Mais que sera pour moi le bruit d'un salon, maintenant que les jouissances si douces et si pleines de la vie m'ont été révélées? Le cher crépuscule de ma lampe éclairant sa tête chérie, n'est-ce pas préférable à tout au monde?

« Lundi 16 février.

« Hier, à la fin de la journée, ma disposition nerveuse était grandement calmée. Après ma prière faite, il ne restait plus l'apparence d'un nuage. J'ai embrassé ma femme au front. Nous avons prié ensemble, et, ce matin, je me suis levé le visage serein et reflétant tout le bonheur qui remplit mon âme. J'ai écrit une longue lettre à

ma mère, et j'attends sa réponse pour savoir si nous irons à Naples. J'ai aussi écrit à Alexandre. D'ailleurs, rien de remarquable dans toute la journée. Je n'ai presque rien fait et, en général, je perds terriblement mon temps. Rien n'est aussi pernicieux que de n'avoir pas un but d'étude ou d'occupation déterminé. Ce n'est pas seulement à cause du peu qu'on acquiert par cette prodigalité de la vie, mais c'est que, faute d'aliment, ce qu'on a dans l'esprit s'épuise pour faire place à une foule de puérilités qui produisent bientôt à leur tour le vide, et nous sommes, un beau matin, surpris de trouver notre trésor dévasté. Nous pleurons alors sur l'impuissance où nous sommes de le reconquérir, et nous gémissons de la perte de ce feu sacré que Dieu nous avait confié et que nous avons laissé éteindre par notre faute. O Seigneur! ne permettez pas qu'il en soit ainsi de votre serviteur, dont le cœur est comblé des richesses que vous avez voulu y verser. Ne me livrez pas à moi-même, car sans vous, mon Dieu, je ne suis rien. « *Souvenez-vous de vos miséricordes et remplissez mon cœur de votre grâce, vous qui ne voulez pas de vide dans vos ouvrages.* » (*Imitation de Jésus-Christ.*) Lecture de ce soir[1].

« 16 février.

Je déteste les gens nerveux, et je le suis devenu à un point qui me dégoûte, car c'est dégradant pour un homme. Mais qui ne le serait au bout de deux ans de soins, de veilles, de tortures, de saignées et de visites de médecin? Oh! Yabachou! Bonsoir, à demain.

« J'ai été de mauvaise humeur une partie de la jour-

1. Alex a mis en marge : « Grâce à Albert, nous avions pris la bonne habitude de finir toutes nos soirées par un chapitre de l'*Imitation*.

née; quelques pages d'*Ayesha* m'ont remis ce soir, et un chapitre de l'*Imitation* a achevé de me rendre bon et doux.

« Mardi 17 février.

« Ma journée a commencé par un triste spectacle. Huit galériens balayaient le devant de notre porte, enchaînés deux à deux par de lourdes chaînes, vêtus en rouge, ce qui est ici le signe des galères à temps; deux seuls étaient entièrement vêtus de jaune, signe de galère à vie. Ces deux derniers avaient de plus sur la poitrine un grand écriteau, sur lequel était écrit en grands caractères : *Furto violente.* Ils sont condamnés depuis peu, je le crois, à en juger par leurs habits neufs, et ce furent sans doute les mêmes qui furent exposés, il y a quelques jours, sur la place publique et condamnés pour ce même délit! C'est un horrible spectacle que ces huit hommes rayés de la société, et n'ayant plus à attendre d'elle que le mépris, la crainte ou la pitié. Quels sentiments amers doivent remplir leurs âmes! O Dieu clément, Dieu juste! faites que la résignation leur amène le calme, l'espérance en une vie meilleure, et que l'exemple de Jésus notre sauveur leur fasse accepter leur amer calice, en songeant que ce divin modèle de résignation et de souffrance était en même temps un modèle de vertu et d'amour. O Seigneur, mon doux Jésus! abandonné des hommes, vos anges vinrent vous soutenir et verser des larmes sur les douleurs de leur maître! Permettez aussi, quoique indignes d'une telle grâce, que là où les hommes abandonnent le malheureux, les anges du ciel viennent soutenir ceux qui, ne pouvant plus avoir d'espoir qu'en vous, succomberaient sans votre aide! Oh! grâce pour eux! une larme sur leur cœur avant leur mort!

« Ce qui me fait toujours trembler, ce n'est pas la rigueur de la peine juste ou injuste à laquelle la société condamne ces malheureux, mais c'est le désespoir auquel les réduisent si souvent les mauvais traitements de leurs gardiens, trop souvent eux-mêmes le rebut de la société. C'est là que deviennent sublimes les fonctions de ceux chargés de faire entrer une espérance ardente, une douceur que rien ne peut altérer, l'amour enfin, dans le cœur de l'homme auquel, sur terre, il ne reste que la haine et l'anathème de ses semblables. Mon Dieu! multipliez le nombre de vos vrais lévites, de vos vrais pasteurs!

« Mardi 17 (suite).

« J'ai trouvé hier, dans un numéro de la presse britannique, un article sur les chemins de fer. Combien il est remarquable que, lorsque toutes ces nouvelles idées de fusion — encore obscures, il est vrai, mais idées cependant—occupent la majorité, l'industrie et les découvertes nouvelles viennent si parfaitement les seconder! On ne saurait sans présomption, il me semble, se refuser à voir le doigt de Dieu dans cet accord. L'expérience nous a déjà montré combien la facilité avec laquelle on voyage à présent a détruit de préjugés et de haines nationales, et combien de liens se sont formés entre nations jadis ennemies. L'esprit de nationalité, de patriotisme, beau en lui-même, mais dans lequel, du point de vue le plus élevé, on trouve encore trop d'égoïsme, fera place tous les jours davantage à l'esprit d'union qui, j'en suis convaincu, doit un jour régner sur le monde christianisé. Mais je croirai cette immense révolution bien plus certaine et plus prochaine, si les intérêts matériels des peuples y trouvent un avantage tel que celui qui sera immanquablement produit par la facilité

inconcevable des communications, bien éloignées encore d'avoir atteint le degré de rapidité auquel les portera un jour l'application de la vapeur.

« Comment former un seul peuple de tant de peuples divers? Certes ce n'est pas non plus une seule nation, un seul royaume que je me figure; mais là où je vois l'unité, c'est dans cette association des nations par laquelle les besoins matériels et moraux de toutes peuvent seuls être satisfaits. Et cette vérité, l'intérêt des peuples la leur fera bientôt comprendre. Cela ne m'empêche pas de jeter un regard de regret sur le charme de tant de nationalités qui, peu à peu, va s'effacer; et ce bouleversement complet ne peut d'ailleurs nous apparaître qu'au delà d'une confusion qui ne nous permet d'apercevoir que de bien loin ses résultats. Génération de transition, ne tenant déjà plus au passé et ne faisant pas encore partie de l'avenir, nous sommes encore placés sur une montagne, d'où nous voyons d'un côté l'horizon coloré des teintes brillantes du soleil couchant, tandis que de l'autre se lève déjà une aurore fraîche et nouvelle. Pour moi, je m'oublie souvent, perdu dans les pensées qui m'assiégent, à ce spectacle que rien ne peut rendre, et parfois une douce et triste rêverie s'empare de moi, lorsque je songe à l'adieu qu'il faut dire à ce passé poétique, dont les monuments attestent tant d'enthousiasme, de désintéressement et d'amour; à ce passé dont les richesses vont disparaître dans la société qui va commencer, et au sein de laquelle tout s'unira, se simplifiera et s'égalisera !

« **Mercredi 18 février.**

« Vous souvenez-vous de ce pauvre enfant dont je vous ai déjà parlé une fois? Nous avions été ce matin, Alexandrine et moi, chez sa mère pour lui commander du cordon; l'enfant était à la mort! Nous sommes montés

pour le voir. Il semblait tout en feu, son œil était gonflé par l'eau qu'il a, dit-on, dans la tête. Il ne répondait plus à sa mère. J'y ai envoyé notre médecin. Les pauvres parents font pitié, et le désordre a remplacé cette activité laborieuse qui régnait dans leur demeure, et tout leur bonheur a disparu!

« Vendredi 20 février.

« Le pauvre enfant n'était pas mort ce matin, il allait même un peu mieux. Je crains qu'il n'ait été bien mal soigné, et de plus, ses pauvres parents n'ont pas cessé de parler de leurs craintes devant lui. Ce soir, on devait venir chercher Marie (la femme de chambre d'Alexandrine), personne n'est venu : je ne sais que penser et je crains un malheur. J'y enverrai de bonne heure demain. Fasse le ciel qu'il se rétablisse!

« Mon Alexandrine était, ce soir, d'une beauté ravissante. Elle ne croit pas peut-être avoir produit sur moi une telle impression. Elle est toujours charmante, mais il y a des moments où ses traits et sa physionomie prennent un éclat qui *m'abasourdit* toujours. Cher ange! quelle patience! quelle douceur! Et cependant, le croiriez-vous? même de sa part, je ne supporte pas la moindre opposition, la plus petite contradiction. Si cette irritabilité ne passe pas complétement avec le retour de mes forces, il faut que je sois une vraie brute.

« Le chapitre de ce soir était : *De l'épreuve du véritable amour :* admirable! mais qui ne peint que trop bien, hélas! notre lâcheté et notre misère. O mon Seigneur! sans vous, sans votre souffle divin, nous ne pouvons rien. Autant nous sommes forts quand vous nous assistez de votre grâce, autant nous sommes misérables et sans ressources quand vous nous la retirez. Fortifiez notre pauvre nature, ô mon Seigneur et mon Dieu! et per-

mettez-moi d'espérer vous recevoir dans mon âme ; car sans vous, que puis-je? mais avec vous, mon Dieu, que ne puis-je pas?

« Dimanche 22 février.

« Le pauvre enfant est mort hier au soir. On était venu vers dix heures nous dire qu'il vivait encore. A minuit, il s'est envolé vers Dieu. Le père est parti avec la petite fille qui lui reste pour échapper au triste spectacle qu'il avait sous les yeux. La mère est restée; après la messe, nous avons été voir le corps, qu'on enterre ce soir. Pauvre petit ange! ses traits avaient repris leur calme naturel! Il était vêtu de blanc, couvert de fleurs et de rubans roses, et placé au milieu d'une guirlande de fleurs.

« Lundi 23 février.

« Nous avons été au cimetière voir la tombe du pauvre enfant. Il y a une partie de ce cimetière réservée aux enfants, mais où l'on n'enterrera plus d'ici à deux ans, parce qu'elle est comble! Le *custode* nous disait : *Qui sono tutti angeli.* Que d'anges, en effet, se sont envolés des dépouilles ensevelies dans toutes ces petites tombes! Il me semblait que ce champ contenait une terre bénie. Dans un coin du même enclos se trouve, séparé de celui des enfants par un mur d'appui, le lieu de sépulture des gens morts sans sacrements. Je ne sais pourquoi ce rapprochement m'a touché. Qui sait si toutes ces âmes innocentes ne plaident pas en faveur des âmes coupables ou surprises, dont les dépouilles sont voisines des leurs? »

Ce même jour Albert reçut une lettre de mon père, qui renfermait, sans doute, l'expression d'une inquiétude

qui le préoccupait souvent. Albert répond à ce sujet :

« Mon père bien-aimé, ce qui me fait grand'peine, c'est votre extrême préoccupation de la modicité de notre fortune. Je sais que nous ne sommes pas immensément riches : ni Alex ni moi nous n'avons fait un mariage d'argent, mais j'avoue que j'ai beau chercher, je ne puis voir que nous soyons si mal à l'aise. Dites-moi, je vous prie, s'il est beaucoup de jeunes ménages qui arrivent au bout de leur première année de mariage ayant fait des économies. La seconde année n'est-elle pas d'ordinaire employée à combler le déficit de la première, dans quelque proportion de fortune que l'on soit? Vous qui connaissez la simplicité de nos goûts et de nos habitudes, comment se peut-il faire, mon bon père, que vous ayez autant d'inquiétude ? Figurez-vous même qu'ici nous menons un train qui fait croire que nous sommes très-loin d'être pauvres. Il est très-peu de monde qui, comme nous, ait ici une voiture tous les jours. De plus, nous supportons, sans en être gênés, la dépense de deux médecins dont l'un est une célébrité... Adieu, mon bon père ; aimez toujours votre Albert, je vous en conjure, et soyez sûr que la plénitude de notre bonheur ne saurait être surpassée. »

Et le même jour Alexandrine écrivait à Eugénie :

« Conçois-tu que ton bon père écrive à Albert « *qu'il* « *verse de vraies larmes quand il songe à quel point nous* « *sommes mal à l'aise,* quant à la fortune?... » Nous qui aurons fait, au bout de cette première année, quatre ou cinq mille francs d'économies ! Et cependant que de dépenses extraordinaires nous avons eues cette année ! Médecins, voyages, voyages de domestiques, etc. En vérité, je suis aise d'avoir vu de pareils accès d'inquiétude à ton père pour d'autres et sans raison, car sans cela je serais profondément peinée de le voir se tour-

menter ainsi pour nous. Montalembert nous trouvait tout bonnement riches, et en effet rien ne nous manque, surtout pour des gens en voyage comme nous. »

Il me semble qu'il y a quelque chose de caractéristique et de touchant à voir à quel point ils se trouvaient satisfaits d'une fortune qui aurait semblé insuffisante à tant d'autres. Cela prouve aussi quel ordre et quelle économie ils savaient faire régner dans leur ménage, et peut servir à démontrer que les gens prosaïques, dénués de toute imagination, et incapables de la moindre action romanesque, n'ont pas toujours ce monopole de la raison pratique qu'ils aiment tant à s'adjuger (par compensation peut-être pour tout ce qui leur manque).

JOURNAL D'ALBERT.

(Suite.)

« Mardi 24 février.

« J'ai relu ce soir plusieurs lettres de ma chère Élisabeth[1], dont vous connaissez l'âme tendre et dévouée. Toutes ces lettres remontent au temps où je versais dans son cœur ami tous mes sentiments confus et passionnés pour la première femme que j'aie aimée. Cette femme, que je ne nommerai pas, est souvent présente à ma pensée, et son souvenir ne s'effacera jamais ; mais, j'en remercie le ciel, ce souvenir n'est terni par aucun remords, et je puis au contraire le nourrir avec tendresse et reconnaissance. L'existence d'un homme ne dépend-elle pas souvent de l'accueil que reçoivent ses

1. Élisabeth de Bellevue, qui a été nommée dans les premières pages de ce récit, fille du marquis de Bellevue, cousin germain de mon père, mariée, en 1831, au comte de la Tour du Breuil.

premiers épanchements? Les miens, tout passionnés et répréhensibles qu'ils étaient, s'adressaient à une âme généreuse et charmante. Sa sévérité alors me coûta bien des pleurs; mais je lui dois d'avoir cru au ciel qui remplit le cœur d'une femme, et de n'avoir jamais désespéré du bonheur.

« Mercredi 25 février.

« Nous avons aujourd'hui une matinée de printemps. Quel climat! Nous sommes sortis en calèche et nous nous sommes promenés à travers les champs et les bois. Rien n'est comparable à ce qu'on ressent par une de ces premières journées du printemps. Nous ne pouvions nous résoudre à rentrer; plus que jamais nous nous sentons la fièvre des voyages, et bientôt j'espère que nous quitterons Pise, dont je ne garde pourtant qu'un souvenir doux comme les impressions que j'y ai ressenties, comme le bonheur sans mélange que j'y ai goûté. Mais enfin la source de tant de jouissances, je l'emporte avec moi, et vous savez ce que c'est que la plénitude de satisfaction qu'éprouvent en voyageant ensemble deux êtres unis par la plus étroite sympathie. Vous ne regarderez donc pas comme une preuve d'inconstance mon amour persistant pour les voyages.

« Que de fois, dans d'autres temps, ai-je envié un jeune couple voyageant dans une bonne calèche, perdu dans un ciel de jeunesse, d'espérance et d'amour! Eh bien! ce bonheur, je le possède et je vois que je ne m'étais pas trompé, et que la félicité répandue sur les traits de ceux qui faisaient l'objet de mon envie ne me faisait comprendre qu'indistinctement l'ivresse qui remplissait leur âme!

« Nous avons eu ce soir la visite du père et de la mère du pauvre enfant; mais jugez un peu de l'incon-

cevable légèreté et superficie des sentiments italiens : en nous quittant ils allaient au spectacle!.. »

Alexandrine, à ce sujet, dit qu'Albert avait grondé Julien (son domestique) de ce qu'il avait semblé ne pas croire à la profonde douleur de ces pauvres gens. A côté de cette note se trouve la mention d'une visite faite le même jour par le P. Luigi Galligani, confesseur d'Albert, qui, dans la conversation, parla d'une jeune Anglaise qui s'était faite catholique, et qui disait qu'il lui semblait être en paradis. « Je fus fort étonnée de cela, continue Alexandrine, et j'étais si terrestre, que je pensai qu'il fallait avoir bien de l'imagination pour mettre ainsi tout son bonheur dans les choses invisibles! Je ne pouvais pas du tout le comprendre, et je restais de même étonnée lorsqu'Albert me disait : Oh ! si tu savais quel bonheur c'est que de recevoir l'absolution! Mais l'expression de sa figure était telle en disant cela, qu'elle est encore gravée dans mon âme! »

Peu de jours après, ils allèrent au couvent des franciscains de Santa-Croce, où Albert voulait parler au P. Luigi. Pendant qu'il était dans l'intérieur, un bon frère convers, fra Clementino, vint donner, dans le réfectoire, du café à Alexandrine, qui l'avalait avec un mélange de reconnaissance et de dégoût. Pendant ce repas, le bon frère lui conseillait de se faire catholique, et lui promettait de lui donner son chapelet de Jérusalem, si jamais il la revoyait lorsqu'elle le serait devenue[1].

1. « Cinq ans plus tard, dit Alexandrine, seule, en habit de veuve, je m'acheminais vers ce même couvent. En approchant, je rencontrai un frère chargé de sa besace. Je lui demandai si le P. Luigi Galligani était au couvent. Il me répondit qu'il était absent. Alors je lui demandai si fra Clementino s'y trouvait. C'était lui-même. Il me reconnut, et sa joie de me revoir fut aussi grande, me

JOURNAL D'ALBERT.

(Suite.)

« Lundi soir, 2 mars.

« Il est possible maintenant que nous allions en Russie par Vienne, et qu'en allant en Russie par Vienne, nous voyions ***[1], qu'Alexandrine n'a point revu depuis qu'elle me donna le bonheur de ma vie, son amour. Ce soir, nous avons parlé de lui, et je l'ai vue s'animer à ce souvenir. Cher ange! elle ne se doutait pas du vif intérêt avec lequel je l'écoutais! Ce n'est pourtant pas la première fois qu'elle m'ouvre ainsi sa chère âme. C'est comme sa vive douleur à la mort de son père. Le moindre mot qui lui rappelle cette dure épreuve lui fait reprendre le récit de ses sentiments à cette époque dans tous ses détails. Oh! combien je m'identifie à tout ce qui se passe en toi! Ne crains pas de recommencer : tu trouveras toujours des larmes dans mes yeux quand les tiens en verseront. De même, ne crains pas de me lasser en me parlant de cet autre temps de ta vie dont tu conserves le souvenir, car j'y retrouve ta chère âme qui s'est depuis tellement ouverte et donnée à moi, à moi pour plus que

dit-il, « *que s'il voyait sa mère ressuscitée.* » Il alla chercher bien vite son chapelet de Jérusalem, et me le donna comme il me l'avait promis. Lui aussi avait pleuré Albert; il pleurait encore de pitié et de tendresse en m'en parlant. Toutefois une joie suave fut le principal sentiment de cette entrevue, car notre foi adorée console de tout et ne détruit que le péché. »

Et cinq ans auparavant, à l'époque où nous en sommes, Alexandrine ne comprenait pas qu'il fût possible de mettre son bonheur dans les choses invisibles!

1. Le même dont il a été question p. 54.

la vie. Merci de ne pas croire que je puisse m'alarmer en t'entendant dire que tu as cru l'aimer!... Oh! non. J'éprouve alors je ne sais quelle affection protectrice et paternelle qui te rend doublement chère à mon cœur. Et puis n'ai-je pas aussi mes petites larmes bien douces et bien chéries au fond de mon cœur? Et toi, ne m'écoutes-tu pas, lorsque je te raconte ce qui a tellement rempli mon âme avant de te connaître? Tu trouves tout simple qu'il y ait des souvenirs que l'on chérisse, que pour rien au monde on ne voudrait jeter, et, comme tu le dis, effacer ce qui retrace ces époques de la vie, cela ressemble trop à la mort. Oh! tu as raison! Tant que le cœur ne contient que de l'amour, croyons, espérons en Dieu! »

ALEXANDRINE AU COMTE DE MONTALEMBERT.

« Cher Montal, il y a déjà plusieurs jours qu'Albert a reçu votre chère longue lettre d'Alexandrie et de Genève, et nous voulions y répondre depuis longtemps. Nous sommes impatients de vous savoir arrivé à Paris! Quelle plume! quelle encre! quel papier! Je vous écris ce soir pour ne pas vous écrire demain, parce que demain je veux travailler. Vous ne pouvez vous imaginer la passion d'ouvrage à l'aiguille qui m'a prise. Je regrette de ne pas l'avoir eue de votre temps, d'abord parce que je ne trouve rien de plus amusant que de travailler en écoutant une lecture, puis parce que vous auriez admiré les vraiment délicieux ouvrages que je fais, et ensuite parce que cela vous eût donné une opinion plus favorable de mon caractère, de me voir occupée ainsi *fémininement*, et vous aurait convaincu que ce n'était pas par pédanterie que je lisais au lieu de coudre. Du reste vous ne

me jugez déjà que trop favorablement. Vous ne pouviez bonnement prétendre que je ne lise pas toutes vos lettres à Albert. J'ai donc lu la dernière d'un bout à l'autre, et j'y ai vu avec une agréable confusion les éloges que vous me donnez. Malgré cela, est-ce vanité ou connaissance de moi-même? Tout en me trouvant moins bonne que vous ne pensez, je crois réfléchir plus que vous ne l'imaginez. Puis je vous dirai que j'ai été un peu choquée des termes de *dissipée* et *dangereuse* dont vous vous servez en parlant de la vie que j'ai menée avant mon mariage. Cela me blesse à cause de mes parents. Cher bon ami, il me semble que vous êtes toujours trop sévère pour ce pauvre monde. Il s'y trouve des dangers, je veux bien le croire, mais aussi bien plus de vertus que vous n'avez l'air de l'imaginer, et des vertus plus méritoires alors que celles que l'on pratique hors de ce cercle *dissipé*. Ma vie, du reste, a été celle de toutes les jeunes filles de notre temps; vous trouverez peut-être que ce n'est pas une excuse, mais enfin de bien meilleures que moi l'ont menée. Pour en revenir à mes parents, ce n'est pas à eux qu'il faut vous en prendre des 379 admirateurs (ou tout autre nombre qu'il vous plaise d'inventer) que vous me prêtez. En cela, il n'y a eu que de ma faute; mais cette *simplicité d'affection* que vous dites remarquer en moi, je la tiens de mes parents. Que de fois elle m'a touchée et enchantée dans mon père, qui, jusqu'à la fin de sa vie, a su aimer et a su jouir de tout ce qu'un enfant aime, de tout ce dont un enfant peut jouir! Et ma mère! quelle âme tendre elle a, et ouverte à toutes les choses douces et naturelles. Oh! je vous assure que, s'il y a de la douceur, de la tendresse, du naturel en moi, c'est à eux que je le dois.

« Cher ami, il m'est doux de penser que vous priez

pour moi. J'en ai bien besoin; mais quand vous pensez à prier pour moi, je vous supplie aussi de prier pour l'âme de mon père et pour ceux que je chéris sur la terre. Ce sont les prières que j'aime le mieux, et comme j'ai confiance dans les vôtres, je vous les demande et vous le ferez; j'y compte, parce que je crois à votre amitié.

« Albert m'a fait présent de la charmante *Spina* en albâtre. Je voudrais vous la laisser à garder pendant notre voyage. Je veux vous faire un ouvrage pendant que je suis en verve, mais vous êtes si difficile que vous le trouverez sûrement laid. Écrivez-nous aussi souvent et autant que possible. A propos, notre Jocrisse est arrivé. Il se nomme Julien. Il n'est pas trop rustaud. Il dit cependant bien « M'sieu » comme vous nous l'aviez prédit, mais il dit : « Madame est servie, » ce qui me semble assez élégant, et « Madame » est encore pour mes oreilles un son nouveau et amusant. Il ne sait ni lire, ni écrire, mais il ne se tire pourtant pas mal d'affaire. Il est bien laid. Albert dit qu'il est bossu. Tous ces détails, c'est votre faute, vous les voulez. Adieu, je n'ai plus de place. Que Dieu vous rende aussi heureux que je le désire. A revoir. »

Pour compléter le tableau de la vie et des occupations d'Albert et d'Alexandrine pendant ce séjour à Pise, qui approchait de sa fin, je vais citer quelques-uns des passages copiés par eux, à cette époque, dans leurs livres d'extraits. Alexandrine les a conservés elle-même dans son *Histoire,* dans le but « de se rappeler les préoccupations flottantes de son âme pendant ce temps. » Et il me semble qu'à ce titre ces extraits ne sont pas déplacés ici.

Le premier est tiré d'une des *Harmonies* de Lamartine les plus connues.

LA PENSÉE DES MORTS.

Dieu du pardon, leur Dieu, Dieu de leurs pères,
Toi que leur bouche a si souvent nommé!
Entends pour eux les larmes de leurs frères,
Prions pour eux, nous qu'ils ont tant aimé!
Ils t'ont prié pendant leur courte vie,
Ils t'ont souri quand tu les as frappés,
Ils ont crié : Que ta main soit bénie!
Dieu tout espoir, les aurais-tu trompés?

Où vivent-ils? Quel astre à leur paupière
Répand un jour plus durable et plus doux?
Vont-ils peupler ces îles de lumière,
Ou planent-ils entre le ciel et nous?

Ont-ils perdu ces doux noms d'ici-bas?...
A ces appels ne répondront-ils pas?

Oh! non, mon Dieu! Si la céleste gloire
Leur eût ravi tout souvenir humain,
Tu nous aurais enlevé leur mémoire;
Nos pleurs sur eux couleraient-ils en vain?

Ah! dans ton sein que leur âme se noie,
Mais garde-nous nos places dans leur cœur;
Eux qui jadis ont goûté notre joie,
Pouvons-nous être heureux sans leur bonheur?

Étends sur eux la main de ta clémence :
Ils ont péché, mais le ciel est un don;
Ils ont souffert, — c'est une autre innocence;
Ils ont aimé, — c'est le sceau du pardon.

(Copié par Alexandrine.)

Le passage qui suit sur le *célibat ecclésiastique* est copié par Albert dans l'*Histoire de France* de Michelet :

« Certes ce n'est pas moi qui parlerai contre le mariage, cette vie a aussi sa sainteté. Toutefois ce virginal hymen du prêtre et de l'Église n'est-il pas quelque peu troublé par un hymen moins pur? Se souviendra-t-il du peuple qu'il a adopté selon l'esprit, celui à qui la nature donne des enfants selon la chair? La paternité mystique tiendra-t-elle contre l'autre? Le prêtre pourra se priver pour donner aux pauvres, mais il ne privera pas ses enfants. Et quand il résisterait, quand le prêtre vaincrait le père, quand il accomplirait toutes les œuvres du sacerdoce, je craindrais encore qu'il n'en conservât pas l'esprit. Non, il y a dans le plus saint mariage, il y a dans la femme et dans la famille quelque chose de mol et d'énervant qui brise le fer et fléchit l'acier. Le plus ferme cœur y perd quelque chose de soi. C'était plus qu'un homme, ce n'est plus qu'un homme! »

Puis, de la main d'Alexandrine, ce passage de Nodier :

« Le Dieu souverainement bon qui se trouvera peut-être de l'indulgence pour le crime, serait-il inexorable pour une erreur pieuse et sincère? Je ne saurais le croire, et Dieu ne peut pas avoir permis que la pensée de sa faible créature fût plus *bienveillante que lui.* ».

Alexandrine met en marge que « ce passage *dangereux* lui avait été au cœur. ».

Elle le nomme dangereux à cause de la portée encourageante qu'il pouvait avoir pour la mollesse avec laquelle (suivant le jugement qu'elle en porta plus tard) elle recherchait la vérité, à cette époque où son âme flottait encore incertaine entre ses deux croyances.

Le voyage d'Odessa, dont il a été plusieurs fois question, était décidé. Il avait pour but de mener Alexan-

drine à sa mère et de passer avec elle l'été dans la magnifique terre du prince Lapoukhyn, entre Odessa et Kieff. Les médecins avaient vu un avantage à ce voyage pour Albert, à cause de la longue traversée, et, après quelques indécisions, il avait été enfin résolu qu'ils viendraient à Naples y prendre le bateau de Malte, où ils devaient s'embarquer pour Constantinople, et de là se rendre à Odessa. C'était une grande entreprise et une grande séparation, mais on en espérait un bon résultat pour la santé d'Albert, et pour Alexandrine c'était une grande joie d'aller revoir sa mère. Quant au long voyage, ni l'un ni l'autre n'en étaient effrayés. Le comte Putbus, en apprenant cette détermination, s'était offert comme le compagnon et le protecteur de leur route, avec cette amitié dévouée dont il fit preuve en toute occasion, et ils lui avaient donné rendez-vous à Naples, où ils étaient attendus par nous avec toute l'impatience qu'on peut se figurer, heureux de les revoir, et tristes de penser qu'ils devaient sitôt nous quitter encore.

Ce fut, je crois, l'avant veille de leur départ de Pise, qu'Albert écrivit en italien une longue lettre au P. Luigi Galligani qui la conserva et, cinq ans plus tard, la rendit à Alexandrine. Le commencement s'en est perdu, mais voici la traduction de la partie qui en reste :

« ...... Je sens donc qu'il ne m'est pas permis de douter que Dieu ne continue à regarder ma femme bien-aimée (la mia diletta sposa) avec ces yeux de miséricorde et de tendresse qu'il jette toujours sur les âmes droites, simples et cherchant la vérité. Ces qualités, vous avez pu juger qu'elle les possède, et vous avez discerné facilement, mon père, combien il y a en elle de tendresse et de charité. C'est à la grâce de Dieu que je dois ce qu'elle est, ainsi que le bonheur qu'il m'a accordé de la rencontrer en ce monde, et de permettre qu'elle devînt ma

femme, et le trésor et la joie de toute ma vie. Je ne cesserai donc jamais de bénir le Seigneur, et de tout espérer de son infatigable miséricorde. J'emporte de Pise un souvenir qui me sera toujours très-cher (una rimembranza che mi sarà sempre tenerissima). Je n'oublierai jamais votre chère et paternelle sollicitude pour nous. J'espère que vous n'en doutez pas.

« Je finis, mon père, en vous demandant votre bénédiction, et en vous assurant que vous avez, en nous, deux enfants qui conserveront toujours pour vous le respectueux attachement auquel vous avez tant de droits.

« ALBERT DE LA FERRONNAYS. »

« *P. S.* J'espère que vous pourrez comprendre mon mauvais italien, et que vous excuserez, mon père, toutes les fautes qui ont pu tomber de ma plume, peu habituée à se servir de la langue dans laquelle je vous écris. »

Alexandrine, lisant cette lettre pour la première fois cinq ans plus tard, y ajouta ces vives paroles :

« O mon Albert! avec quels yeux tu me voyais! Mais comme ta foi a été récompensée, ainsi que ta certitude que Dieu me regarderait avec miséricorde! O mon Dieu! continuez, continuez! car je ne suis pas encore sauvée. Mon ange intercède pour moi! »

Sauvée! non, elle ne l'était pas alors puisqu'elle vivait encore. Mais aujourd'hui, aujourd'hui, mon Dieu, que, à mon tour, je copie ces lignes écrites par elle, ne m'est-il pas permis d'espérer avec une douce confiance qu'elle a enfin réellement atteint le but et reçu en inaliénable partage la béatitude, la paix et le salut!

Le 23 mars, ils s'embarquèrent à Livourne sur le *Sully*, et le 26, Eugénie écrivit en grosses lettres dans la *Gazette des évènements de la famille* (qu'elle avait commencée le jour du mariage d'Alexandrine et qu'elle conti-

nuait toujours)[1] : « Arrivée des Albert. A huit heures, mon père nous annonce que le bateau est signalé et qu'ils arrivent. Emma, maman, mon père et moi au port. Grand bonheur en nous revoyant; revenus avec eux, ce soir à la maison, tous ensemble et heureux. Albert va beaucoup mieux! »

ALEXANDRINE A MONSIEUR DE MONTALEMBERT.

« 28 mars, Naples.

« Mon cher Montal, vous voyez où nous sommes arrivés heureusement par le *Sully,* et Dieu merci Albert va bien. Notre grand voyage est décidé. Nous supportons tous deux très-bien la mer et évidemment elle fait grand bien à Albert. Nous nous embarquerons donc probablement à Malte, mais nous attendons Putbus, qui a renoncé à son voyage de Paris. Vous jugez du plaisir que j'ai à revoir mes sœurs. Je n'ai pas de temps, excepté celui de penser à vous, mais pas du tout celui de vous écrire. Je suis fort élégante, c'est dommage que vous ne puissiez pas me voir, et je n'ai pas encore fait de bêtise. Adieu, cher bon ami, mon amitié pour vous est grande et ne changera pas.

« Soyez heureux, je le demande à Dieu, et priez pour nous. Votre amie « ALEX. »

1. Cette *Gazette* était une suite de l'ancien Journal qu'Alexandrine avait nommé ainsi, et qu'elle termina le jour de son mariage. Ce n'était point là le journal où elle écrivait ses impressions et ses pensées, et dont tant de passages ont été cités. A l'époque où nous en sommes, elle continuait toujours à écrire ce second journal, et elle conserva cette habitude pendant quelques années encore. La *Gazette* dont il est ici question, et dont Eugénie s'était faite rédacteur après le mariage d'Alexandrine, ne contenait que le récit des incidents de chaque jour. Il demeurait ouvert sur la table, et chaque membre de la famille y écrivait à son tour ce qui s'était passé dans la journée.

ALBERT (DANS LA MÊME LETTRE).

« Cher ami, nous avons été dans une telle agitation depuis quelque temps, que je n'ai pu répondre à ta dernière lettre, et je n'y répondrai pas encore aujourd'hui, pressé comme je le suis par l'heure du départ du bateau. Je crains bien qu'on ne me fasse encore passer l'hiver prochain en Italie. Mais mon père va en France, à la fin de ce mois, y préparer enfin un établissement qui pourra, je l'espère, nous contenir tous. J'ai hâte d'en être là, car mon mal du pays augmente chaque jour. Rappelle-moi au souvenir de l'abbé Lacordaire. Que ne donnerais-je pas pour suivre ses conférences [1], et en tout pour me trouver un peu au milieu de tout ce mouvement de cœur et d'esprit que l'Italie connaît si peu ! Cher bon ami, voilà encore probablement une bien longue séparation entre nous deux, mais ne cesse jamais de nous regarder, Alex et moi, comme tes meilleurs amis. Écrivons-nous souvent. Dans ma prochaine lettre, je te dirai quelle adresse tu dois mettre sur les tiennes. Une bonne poignée de main à Rio et mes respectueux hommages à sa femme. Si tu vois l'abbé Martin, assure-le de mon inaltérable attachement. »

JOURNAL D'ALBERT.

(Suite.)

Naples, 29 mars 1835.

« Les derniers jours de mon séjour à Pise ont été si

1. C'est au carême de cette même année 1835 que l'abbé Lacordaire commença les conférences qui ont immortalisé sa mémoire et la chaire de Notre-Dame.

occupés, si agités, que mon journal ne s'est rouvert qu'ici. Nous avons eu la traversée la plus heureuse, peu de monde à bord, ma femme seule dans la cabine des dames. Ni elle ni moi n'avons souffert. C'est le premier voyage que nous ayons encore fait entièrement seuls ensemble. Nous nous sommes arrêtés à Civita-Vecchia. Que de souvenirs pour nous, sur toute cette route! Arrivés à Naples, je ne pouvais en croire mes yeux. La vue de ces côtes, empreintes toutes, plus ou moins, pour moi de souvenirs ineffaçables, tout ce parfum qui n'est l'âme que de Naples au monde, que l'on ne retrouve qu'à Naples, tout cela se mêlait à mes chères impressions passées, qui venaient à ma rencontre, et qui, charmantes et toujours aussi jeunes qu'à l'époque de mon départ, semblaient m'entourer à l'envi et chercher à effacer les émotions que j'avais pu ressentir ailleurs. Et moi, vous connaissez ma faiblesse, je me livrais tout entier et je donnais accès dans mon cœur à toutes leurs chères séductions. Naples! je te dois les battements les plus violents de mon cœur!

« Que de nuances renferme ce mot de volupté! Qu'ai-je ressenti si vivement à Pise, sinon de la volupté? Mais, ô mon Dieu! celle-là devait vous être plus agréable! D'où vient qu'à Pise vous étiez mêlé à tout ce que je sentais? L'état de mon âme y était moins fiévreux. D'où vient qu'à Pise je rapportais tout à vous? Je ne jouissais de rien sans vous. Et à Naples, la beauté de ce qui m'entoure fixe mes sens, et mon âme s'arrête et se perd dans la beauté de votre ouvrage. Pourtant, mon Dieu, vous ne condamnez pas non plus cette volupté. Elle s'humanise davantage, il est vrai, mais le cri de l'âme après s'être ébattue, après avoir tout traversé, n'en arrive pas moins jusqu'à vous, et faites, ô mon Dieu, qu'il n'en soit pas moins pur pour cela. La faute en est, seule, à

cette nature si belle, si resplendissante! Notre pauvre et faible cœur se perd dans tant de merveilles, et il ne vous cherche plus, parce qu'il croit vous posséder. »

HISTOIRE D'ALEXANDRINE.

(Suite.)

« Vendredi 3 avril. — J'ai fait des courses avec Albert. Nous avons trouvé l'excellent monseigneur Porta au lit, et malade. Il me remerciait tant! et me répétait souvent son mot sur la famille d'Albert, son : « *tutti santi!* » et, à moi, il me dit que je serai « *santà pure.* » De là, chez M. Valette, le ministre protestant, qui nous accueillit fort bien et nous parla de pauvres trappistes qu'il assistait.

« Dimanche 5 avril. — Albert et moi nous avons été parler à un médecin qui se trouvait chez la comtesse de Maistre; puis j'ai été déjeuner chez Pauline, où la conversation tomba sur les différents genres d'affection, et devint bientôt une discussion. Albert vint me reprendre et nous trouva au plus fort de la dispute. Il m'emmena et marcha un peu avec moi à la Villa Reale, et là il me gronda en me disant qu'il détestait les disputes; en toutes choses, il n'aimait que de la paix.

« Soirée, musique et assez de monde. J'aimais, en ce temps-là, à me parer et à circuler au milieu d'un peu de monde dans ce grand et beau salon[1]. Albert, tout au contraire, quand il y avait du monde, aimait à se retirer dans sa chambre et regrettait souvent le temps de Pise.

« Lundi 6 avril. — Je fus avec Pauline à une soirée chez la duchesse de Santo-Teodoro, et c'est la dernière fois que nous ayons été dans le monde ensemble. Cette circonstance grava dans la mémoire de Pauline le sou-

1. Au palais Gallo.

venir de ma toilette, ce jour-là, et elle me l'a rappelée depuis. J'avais une robe de velours noir, et dans mes cheveux, au cou et sur le corsage de ma robe, des rubis roses montés en émail noir.

« Je ne sais plus quel jour, mais ce fut un de ceux-là, qu'Albert se plaignit d'une manière assez sérieuse de ce qu'il avait été cinq heures sans me voir. J'étais sortie pour d'indispensables courses, en sorte que je m'écriai : « Est-ce ma faute? Est-ce que cela m'amuse? » Et impatientée de l'injustice d'Albert, qui avait l'air encore fâché, je lui griffai le doigt comme aurait pu faire un chat. A l'instant il se mit à rire et à regarder si drôlement son doigt que je vis avec joie que la querelle était finie. Mais je restai bien honteuse de ma vivacité et j'allai la confesser à Pauline, qui en rit aux éclats.

« Samedi 11 avril. — Ce jour-là je fus bien triste. Cela venait d'une lettre qu'Albert avait écrite à Montal et que je lus. Cette lettre, la voici :

ALBERT AU COMTE DE MONTALEMBERT.

« Cher bon ami, tu me disais dans ta dernière lettre que tu étais honteux de n'avoir pas encore répondu à la nôtre du 8 février. Combien je dois plus encore me reprocher mon impardonnable silence! Comment va ton frère? Que devient-il? Et toi-même, es-tu toujours aussi triste? Quand renouerons-nous notre chère vie de Pise? Mon père part à la fin du mois pour Paris, où j'espère que tu le verras. Il va chercher à acheter où à louer une terre pour plusieurs années. J'espère qu'il trouvera ce qu'il cherche et que nous aurons enfin un *home*, nous rappelant nécessairement en France. Je me vois menacé de passer encore l'hiver prochain en Italie, mais je n'y veux point songer d'avance, car j'ai un désir poignant de rentrer en France. Et plus cette sorte d'émigration forcée se

prolonge, plus je crains qu'elle ne me soit funeste. Il y a, dans ce moment-ci, un mouvement parmi la jeunesse de France dont je regrette chaque jour de ne pas ressentir l'influence. Cette vie, ce besoin de croyance, cette nouvelle et brillante aurore de la foi que l'impiété avait obscurcie, rien n'est plus beau, et, auprès de cela, l'Italie semble bien morte!

« En attendant, nous partons à la fin du mois pour Constantinople. C'est un bien beau voyage et je te regretterai à chaque instant. Nous touchons à Palerme, à Girgente, à Malte, à Smyrne, etc.; puis, vers le mois d'août, nous reviendrons probablement par la même route, et alors Dieu sait où nous passerons l'hiver : fais des vœux pour que ce voyage de mer me préserve de la nécessité de le passer hors de France. Cher ami, tu dois comprendre mieux qu'un autre l'urgence de notre retour, car ce ne sera que revenu de nos courses interminables qu'il me sera permis d'espérer voir s'accomplir l'acte qui complétera le bonheur calme et sans nuage dont ma vie serait frustrée sans cela! Nous voici bientôt à Pâques et je ne le dis qu'à toi, mais je souffre autant que tu peux le comprendre, de voir mon Alex ne s'associer que d'intention, dans ces jours-ci, au bonheur dont le cœur de tous est rempli. Cet état qui n'en est pas un, ce moment d'incertitude, de doute, de transition, est affreux. Il lui faudrait un de ces prêtres que l'on rencontre en France, mais que l'on ne retrouve pas ici. Tu comprendras facilement ce que je souffre à l'idée de passer encore un an dans cette position, et, je te le répète, je n'ai d'espoir que dans la France pour trouver celui qui saura verser dans son âme le besoin de fixité, dont l'absence (quand cet état se prolonge) doit finir par avoir la plus triste influence sur les sentiments religieux.

« Parle de nous à l'abbé Lacordaire. Dis-lui combien

j'envie tous ceux qui assistent à ses conférences. Il n'y a que Paris pour ces ressources intimes dont l'âme ne peut se passer. Cette vive émotion qui vous rapproche de Dieu ne se fait bien sentir que là où cet amour est actif! Ici la somnolence, la nonchalance vous pénètre de toutes parts. On a besoin d'amour, mais celui qu'on ressent en Italie est énervant; même dans les élans de l'âme vers Dieu, il y a je ne sais quoi de mou, de lâche, de ténébreux. Rien n'est clair, tout y est vague. Comment les idées les plus fondamentales ne s'en ressentiraient-elles pas? L'Italie est un parfum qui demande une âme forte; encore finirait-elle par être domptée si elle le respirait trop longtemps sans aller se retremper dans une charité plus active et plus vivifiante, dans un amour plus austère. Combien ce que tu me dis de l'abbé de Lamennais doit navrer ses amis! Mais quel est le fond de sa pensée? Car chacun interprète l'état de son âme à sa manière et ses ennemis ne manquent pas de profiter de l'incertitude où il nous laisse sur la forme précise qu'il voudrait donner à son utopie, pour lui prêter les pensées les plus désastreuses. Dis-moi aussi quel est l'ouvrage auquel travaille Rio. Tu penses bien que cela est du plus grand intérêt pour moi. Je te quitte, mon bien cher ami. Prie pour mon Alex, prie pour nous!... »

« ALBERT. »

HISTOIRE D'ALEXANDRINE.

(Suite.)

« J'étais bien triste, je ne pouvais penser à cette lettre sans fondre en larmes. N'ayant en aucune façon communiqué avec le culte protestant à Pise (n'y ayant pas même pensé), Albert se demandait pourquoi je

voulais faire autrement à Naples. Je sentais que c'était parce que je ne voulais pas qu'il revînt à ma mère que je n'y avais pas été, et que c'était aussi par respect humain, à cause des protestants de Naples et de M. Valette. J'étais bien douloureusement agitée. La nuit de ce jour, je veillai jusqu'à trois heures du matin avec Eugénie, qui me consolait de son mieux au milieu de mes larmes et me promettait que tout s'arrangerait. Nous ouvrîmes pendant cette nuit le petit livre de textes que ma mère m'avait donné au moment de mon mariage[1], et je fus bien contente de tomber sur ce passage :

« Éphraïm n'a-t-il pas été pour moi un enfant chéri? Ne m'a-t-il pas été agréable? Car depuis que je lui ai parlé, je n'ai pas manqué de m'en souvenir. C'est pourquoi mes entrailles se sont émues à cause de lui et j'aurai certainement pitié de lui : dit l'Éternel. » (Jérémie, XXXI, 20.)

« Lundi 13 mars. — J'allai à la chapelle protestante, conduite par Albert, qui me laissa à la porte.

« Je souffris beaucoup de me séparer ainsi de mon mari pour m'approcher de Dieu, et ce fut avec un vif sentiment de soulagement que je me retrouvai ensuite près de lui. Dieu merci! ce fut la dernière fois de ma vie que je participai au culte protestant.

« Jeudi 16 avril. — Albert a communié avec toute sa famille. J'ai été malade. Le chagrin que je ressentais de notre séparation spirituelle ajoutait encore à mon malaise. »

1. Un petit livre relié en velours violet et monté en or.

ALBERT AU COMTE DE MONTALEMBERT.

« 17 avril.

« Cher ami, nous partons lundi et c'est aujourd'hui vendredi. Mon père qui part pour Paris, te portera ma lettre. Nous revenons d'Odessa au mois d'août pour passer l'hiver dans ce pauvre Pise.

« J'ai le mal du pays, et cette obligation de passer encore un an hors de France me désespère. La réaction qui s'y opère en ce moment est si grande, si intéressante! Pourvu que cette ardeur n'entraîne personne au delà des bornes! pourvu aussi que ceux qui sont chargés de nous contenir, comprennent bien le pas immense que nous faisons en ce moment, et qu'au lieu de l'arrêter, ils se mettent à la tête pour nous donner foi, amour, espérance!

« Je lis en ce moment le livre de l'abbé Bautain (*Philosophie du Christianisme*). Il m'intéresse vivement. Je trouve qu'il développe admirablement l'histoire de la vraie religion, la suite incontestable des promesses et de leur accomplissement. Que lui reproche-t-on donc? Tout ce que j'ai lu de lui me semble parfaitement orthodoxe, et cependant mon frère Fernand, qui l'admire beaucoup, nous écrit que l'évêque de Strasbourg lui a interdit de prêcher. Ce qui est désolant de nos jours, c'est cette opposition de la tête. Enfin! la Providence ne permet rien sans intention, et peut-être cet arrêt des chefs de l'Église est-il voulu de plus haut, pour tempérer l'ardeur de tant d'âmes jeunes et ferventes qui, avec cette soif d'avenir, pourraient (livrées à tout leur chaleureux vouloir du bien) outre-passer les limites salutaires. Quoi qu'il en soit, je remercie le ciel de m'avoir fait naître dans notre temps, car nous verrons de belles choses s'accomplir. »

Le 30 avril 1835, vers les trois heures de l'après-midi, Albert et Alexandrine étaient à bord du bâtiment anglais qui devait les conduire à Malte[1], à l'heure même où mon père et ma sœur Albertine, qui partaient pour la France, s'embarquaient sur le *Sully* pour aller à Marseille, et, nous qui restions, nous allions en petite barque, d'un bâtiment à l'autre, disant bien tristement adieu à ceux qui partaient, et surtout à ceux qui allaient le plus loin, et dont l'absence devait être la plus longue.

Ce fut ainsi dans la baie de Naples, sur le pont de ce bâtiment anglais d'où il nous parla longtemps encore, que je vis pour la dernière fois Albert debout et bien portant. Sa figure animée, l'expression tendre et triste de ses yeux m'est encore présente.

Lorsque je le revis, hélas! après ce jour, ce ne fut plus que pour lui dire un autre et plus long adieu! Mais cette crainte était encore bien loin de mon esprit au moment dont je parle. On s'en étonnera peut-être, et la longue illusion que nous conservâmes tous peut paraître étrange aux indifférents ou aux gens assez heureux pour ne pas savoir ce que c'est que de trembler pour une vie précieuse et chérie. Mais ceux qui ont connu cette angoisse savent quel voile jettent alors à la fois sur les yeux l'espérance et la terreur. Je crois d'ailleurs que Dieu permet parfois que cette illusion prolonge le bonheur jusqu'au jour où, en face de la dernière épreuve, sa main puissante raffermit enfin les cœurs, et leur donne tout d'un coup le courage qu'ils n'avaient jamais eu jusqu'alors.

1. Le comte Putbus était arrivé deux jours auparavant afin de s'embarquer avec eux. Il voulut partager la fatigue de ce grand voyage, dans la pensée qu'il leur serait utile. L'inexpérience d'Alexandrine et la santé si délicate d'Albert rendirent en effet inappréciables pour tous deux l'appui et la présence de cet excellent ami et compagnon de voyage.

Il est certain, du reste, que plusieurs médecins avaient regardé cette longue traversée comme un remède efficace pour Albert; leur opinion motivait notre confiance, et, ainsi qu'on le verra, l'événement sembla d'abord la justifier. Notre principal motif de tristesse au moment de leur départ était donc la grande distance qui allait nous séparer et la difficulté d'avoir d'eux, pendant cette absence, des nouvelles fréquentes et faciles. Mais aujourd'hui, grâce à leurs lettres et au journal de tous les deux pendant ce long voyage, nous pouvons facilement les suivre voguant vers l'Orient et racontant, chemin faisant, les incidents et les impressions de chaque jour. Cette narration est, il est vrai, souvent brève et incomplète, mais elle me semble cependant préférable à toute autre, et il me serait impossible de chercher à lui substituer un récit plus suivi.

JOURNAL D'ALEXANDRINE (A BORD).

« 30 avril 1835.

« ... A trois heures, nous sommes tous montés à bord du *Sully,* pour dire adieu à mon beau-père et à Albertine. Ceux qui restaient nous ont ensuite accompagnés à bord de notre bateau.. Hector de Béarn est venu nous dire adieu. Ils sont tous restés quelques instants, puis ils nous ont quittés! O mon Dieu! protége-nous tous, tous, tous, et tous ceux que chacun de nous, nous aimons... La barque de ma belle-mère avec Pauline, Eugénie, Olga, est restée longtemps entre les deux bâtiments qui emmenaient d'un côté leur père et Albertine, de l'autre Albert et moi... Musique sur notre bateau... Mer calme. »

JOURNAL D'ALBERT (A BORD).

« Me voici écrivant dans la cabine du bateau qui nous emporte vers l'Orient. Au fond, c'est un voyage assez extravagant, et, pour le faire passer pour raisonnable, il faudra me voir revenir fort comme un Turc.

« Nous sommes partis à trois heures de Naples. Mon bon père partait à la même heure pour la France. Ma mère et mes sœurs nous regardaient d'une petite embarcation, ne sachant auquel aller. Les adieux sont tristes, et si l'on avait assez de courage pour se les épargner, cela vaudrait bien mieux. Le commencement de notre navigation se passe à merveille. Les officiers sont d'une extrême *good nature*. Le commandant ne parle pas français, je lui parle anglais et je laisse à penser combien nous causons *fluently* de la sorte... Nous avons longé les chères côtes de Sorrento et vu Amalfi, après quoi doublé Capri, puis nous n'avons plus rien vu. »

« Malte, 2 mai 1835.

« Le lendemain du jour où je vous écrivais, nous étions à la pointe du jour près du Stromboli. Il fumait comme à son ordinaire, mais comme il faisait grand jour, nous ne vîmes pas de feu. Le temps était très-couvert quand nous passâmes le détroit de Messine. Les dernières côtes de la Calabre doivent être charmantes, celles de la Sicile le sont aussi; mais pour voyager par terre on doit avoir de grandes difficultés à surmonter, la plage étant coupée de distance en distance par des ravins par où s'écoulent les torrents venant des montagnes. Quand nous sommes arrivés devant l'Etna, les nuages qui nous cachaient sa cime se sont dissipés et nous avons pu le voir en entier. Le lendemain matin,

nous étions en vue de Malte, où nous sommes arrivés à midi. C'est avec assez de peine que nous sommes parvenus à nous loger; enfin le soir nous sommes entrés dans un charmant appartement. Hier dimanche, nous avons entendu la messe à la cathédrale, qui est belle et d'un grand intérêt. Le pavé est couvert des tombes des chevaliers sur lesquelles sont incrustées leurs armoiries. Du reste je crois que je partirai sans avoir vu grand'chose, la chaleur étant excessive et ma toux assez loin de me laisser en repos, ce qui ne me rend pas fort gai. Personne plus que moi n'est content de voyager, mais quitter une auberge pour aller dans une autre, avoir l'unique satisfaction de se dire : Je suis à Malte, à Smyrne et à Constantinople, et ne les connaître que par ouï-dire, vous m'avouerez qu'à cette manière de voyager, une petite vie bien calme, bien monotone, mais réelle, est préférable.

« Nous faisons tous nos préparatifs pour aller à Smyrne, c'est-à-dire que le cher comte Putbus s'agite pour nous, car, pour moi, je ne quitte pas la maison. Il a pris un bâtiment pour nous seuls. On nous mène à Smyrne pour cent piastres. Il faut maintenant que nous achetions lits, linge, assiettes, chandeliers, couvertures, verres, etc.; et puis nous allons faire nos provisions. Il y a ici un homme qui a un magasin très-bien assorti de comestibles que l'on peut conserver, et nous emporterons, outre cela, un bon nombre de poulets vivants, force macaroni, etc.

« Cette ville me paraît charmante, mais si je ne puis m'y promener plus que je ne l'ai fait jusqu'à présent, j'en emporterai une idée fort vague. De belles maisons, des rues fort propres, tout le monde parlant anglais. Quant à la langue indigène, c'est un mélange d'arabe et d'italien incompréhensible. »

ALBERT A MA MÈRE[1].

« Malte, 11 mai.

« Ma mère bien-aimée, je ne veux pas quitter Malte sans vous demander encore votre chère bénédiction. Écrivez-nous souvent et les moindres détails, songez à la soif que nous avons de vos écritures. Nous quittons Malte en bonne santé. Que Dieu nous protége. La partie intéressante de notre voyage est devant nous, et je me promets une grande jouissance en longeant les îles de la Grèce et en voyant Smyrne, Gallipoli, les Dardanelles, Constantinople. J'ai seulement un trop grand mal de vous tous et de la France, en sorte que mes yeux, trop souvent tournés en arrière, perdent parfois le charme de ce qui est devant eux. Malte m'a fort intéressé. Nous avons vu et revu la belle cathédrale et les tombes des pauvres chevaliers qui s'y trouvent en si grand nombre. Les femmes sont ravissantes. Adieu, ma mère bien-aimée. Bénissez-nous et, avec l'aide de Dieu, nous passerons, d'ici à un an, d'heureux jours ensemble dans notre chère France. Embrassez notre Jane, Paule, Olgette, Auguste. Il est minuit, nous partons demain à onze heures. Votre Albert qui vous chérit. »

Alexandrine ajoute : « Ma bonne mère, votre Alexandrine vous embrasse de tout son cœur. Soyez tous bien heureux, comme nous le demandons à Dieu, et espérons être un jour et bientôt tous réunis. »

ALBERT A MON PÈRE[2].

« Malte, 11 mai.

« Nous sommes encore bien près de Naples et cepen-

1. A Naples.
2. A Paris.

dant nous ne savons rien de ceux que nous y avons laissés, tandis que vous, qui en êtes tellement plus loin, avez déjà reçu de leurs nouvelles. Prions Dieu qu'il nous réunisse bientôt tous. Que fait mon bon Fernand? Quel compagnon de voyage il eût été! D'un autre côté, je l'envie bien, ainsi que vous, d'être en France. Si vous voyez notre cher Montal, donnez-lui de nos nouvelles; il devine tout ce que nous lui adressons de tendres souvenirs, je le regrette bien dans ce voyage.

« C'est le bateau à vapeur autrichien le *Marie-Dorothée* qui nous conduira de Smyrne à Constantinople. Si loin de vous! Diable! mon mal du pays ne diminue pas! Enfin que Dieu soit avec vous tous. A la fin d'août, nous mettrons le cap vers vous. Mon Alex se porte à ravir, et je l'aime encore cent mille fois plus, s'il est possible, qu'en Europe.

« Putbus se rappelle à votre souvenir. Il est excellent et fait tous nos arrangements dans la perfection. Je me suis laissé voler comme un imbécile une bourse contenant 15 des louis que vous m'avez donnés. Je ne voulais pas, mon bon père, que vous fussiez aussi généreux, vous le savez! Que Dieu vous le rende au centuple et vous comble de bénédictions. Bénissez-nous aussi, au fond de votre chère France. Plus je m'éloigne, plus elle me semble aimable et belle. »

ALEXANDRINE A PAULINE ET A EUGÉNIE.

« Malte, 10 mai.

« Chères sœurs, un mot à vous deux à la hâte. Il ne faut pas que vous m'en vouliez de ne pas vous écrire les petits détails. Je suis trop ébahie de notre voyage. Nous avons été délicieusement établis ici. De grandes cham-

bres hautes, jolies, riantes, avec tous les conforts imaginables.

« J'espère que vous vous plaisez dans votre nouveau *home*[1]. Vous êtes peu nombreux en ce moment, mais ce qu'il y a d'agréable dans une aussi nombreuse famille, c'est qu'il en reste toujours quelques-uns ensemble. Il n'y a que Fernand qui soit seul en ce moment. Votre père va rejoindre les Charles, n'est-ce pas? Que fait ma petite chère Eugénie?... Oh! priez bien pour nous! Quand vous recevrez cette lettre, où serons-nous? Dieu veuille du moins que cela fasse du bien à mon Albert.

« Mes sœurs chéries, pensez bien à nous et priez pour nous. Que Dieu nous protége sans cesse. Ma petite Eugénie, ma petite Paule, je vous embrasse bien. »

JOURNAL D'ALBERT.

« Lundi 11 mai, une heure.

« Je vous écris du port de Malte[2]. Nous sommes à bord du *New-Fame* qui nous conduit à Smyrne, et nous attendons que le capitaine du bord ait la bonté de nous délivrer les papiers sans lesquels nous ne pouvons partir.

« Les Français qui devaient s'embarquer avec nous partent par un bâtiment de guerre. Mais du reste nous ne manquons pas de compagnons de voyage pour cela, car le pont est encombré de femmes incroyables, de

1. Nous venions de nous établir avec ma mère dans une grande maison entourée de jardins, située à Santa-Teresa, non loin de Chiaja.

2. On n'a pas oublié l'habitude d'Albert de donner à son journal la forme d'une lettre.

Turcs, d'hommes de toute espèce, hormis de l'espèce propre. Heureusement nous sommes seuls en bas. Nous avons en ce moment auprès du bâtiment trois sourds et deux aveugles, qui nous font une musique à briser les oreilles pour célébrer notre départ. Edwardes[1] est à bord, et nous sommes à côté de son yacht, dans lequel il est arrivé hier en 80 heures de Marseille. Me savoir si près de la France m'a un instant rendu mon mal du pays dans toute sa force. Mais je me suis secoué, et me voilà voguant vers d'autres rives avec toute l'activité et la curiosité d'un voyageur.

« Nous sommes sortis du port, et une belle brise, dont nous avons perdu la meilleure partie, gonfle encore assez bien nos voiles. Une heure après notre départ, le pont s'est peu à peu déblayé; nous y sommes maintenant presque seuls, filant nos cinq nœuds et nous éloignant assez promptement de Malte.

« Mardi 12. — Nous allons lentement ce matin, et si le vent ne vient pas à notre aide, nous pourrions bien être 12 jours en route, pendant lesquels je ne vous écrirai pas, la vie du bord étant tout ce qu'il y a au monde de plus monotone, à moins que nous ne fassions la rencontre de quelque corsaire ou de quelque orage. »

JOURNAL D'ALEXANDRINE.

Ce matin, Thomas[2] a mis deux rosiers de mai dans notre chambre.

« Hier soir, je suis montée sur le pont avec Putbus pour voir la lune, dont l'effet sur la mer, et aperçue à travers les voiles, était ravissant. J'ai joui de ce spectacle

1. L'honorable Richard Edwardes, fils cadet de lord Kensington.
2. Domestique du comte Putbus.

tout nouveau pour moi. Mon Albert, qui eût tant aimé cela, n'a pas osé s'exposer à l'air de la nuit. Dieu merci, cependant, il va bien. Il tousse moins qu'à Malte et son pouls est bon. Grâce à Dieu!

« Mercredi 13 mai. — C'est Julien qui nous fait la cuisine. Une chèvre que nous avons à bord contribue à notre nourriture, surtout à celle d'Albert. Et tous ceux qui nous aiment, que pensent-ils de nous maintenant?

« Jeudi 14 mai. — Aujourd'hui il y a eu beaucoup de mouvement, tout craquait et tombait autour de nous, Albert a eu le mal de mer. J'en ai été bien aise : ceux qui ont mal à la poitrine n'en souffrent pas.

« On m'a dit qu'une tourterelle nous suivait. Ce soir, pendant que je me reposais dans mon horrible cabine, j'ai entendu mes voisines et un de leurs maris dire et chanter des prières pendant assez longtemps.

« Vendredi 15 mai. — J'ai éprouvé une sensation assez vive en voyant les côtes de la Grèce; revoir la terre m'a fait plaisir aussi. J'avais eu un peu peur cette nuit.

« Une tourterelle, peut-être celle d'hier, a été prise ce matin.

« Je reviens du pont, il y a des éclairs, et dans la mer, des poissons étincelants (des palamides); cela m'a beaucoup plu. »

JOURNAL D'ALBERT.

« Samedi 16 mai. — Hier, nous avons vu la terre pour la première fois depuis mardi. Les côtes de la Grèce, d'abord imperceptibles, devinrent peu à peu plus visibles, et, vers le soir, nous étions en face de la Laconie. Le cap Matapan se dessinait tout entier, coloré délicieusement par les dernières teintes du soleil couchant. Le vent était frais, et le capitaine craignant d'ar-

river la nuit sur l'île de Cérigo (Cythère), flanquée de petites roches, nous avons pris le large; mais ce matin, en montant sur le pont, je vis Cérigo derrière nous, nous venions de la dépasser. Maintenant le calme nous empêche d'avancer.

« Dimanche 17 mai. — En montant sur le pont, je me suis trouvé nez à nez avec les mêmes rivages. Comme hier, nous avons à peu près calme plat.

« Après le dîner, la brise s'est levée un peu et nous avons dépassé les îles de Falionara et de Caravi.

« Le soleil s'est couché magnifiquement derrière les montagnes de Napoli de Malvoisie, ses derniers rayons répandaient sur toutes ces côtes une teinte brûlante plus belle encore peut-être que celle dont se colorent les montagnes d'Italie au mois de juillet.

« La journée a été étouffante, et bien que je me sentisse infiniment mieux qu'à Naples, je ne puis surmonter une certaine mauvaise humeur en voyant combien de soins enchaînent encore mes actions et les enchaîneront peut-être ainsi pendant des années encore! Et ensuite, habitué pendant si longtemps à des privations de tous genres, pourrai-je jamais reprendre d'autres allures? Cette idée me rend morose, ennuyé de moi-même, ennuyeux aux autres. Cela me met dans une irritation qui influe sur mon humeur. Ma pauvre Alex, qu'un rien tourmente, se figure que je lui cache ce que je ressens. Pauvre chère amie! je crains de lui faire passer de tristes jours dans le courant de ma vie!

« Putbus est un bien excellent homme. C'est même un ami pour lequel je me sens un véritable et profond attachement; mais ce manque total d'accord dans nos sympathies et nos espérances sera toujours un obstacle à une grande intimité entre nous. Oh! que j'aime à rencontrer excès de foi, excès d'amour! Combien alors mon

cœur a soif d'épanchement! mais vis-à-vis du doute, du non-croire, je me sens le besoin de me taire, de rentrer en moi-même, comme un limaçon qui s'épanouit au soleil et se retire dans sa coquille quand il disparaît. »

JOURNAL D'ALEXANDRINE.

« Syra.

« Mercredi 20 mai. — Tapage affreux. Cette nuit j'ai eu peur. Je n'ai pu me lever de toute la journée; il a fait un véritable gros temps. Albert a été malade; grâce au ciel il est maintenant tout à fait bien.

« Il vient de la terre une odeur parfumée qui me fait du bien.

« Jeudi 21 mai. — Il y a eu cette nuit une tempête effroyable que je n'ai pas entendue. Albert et Putbus sont montés sur le pont. On a été obligé de jeter une ancre de plus.

« J'ai dormi une partie de la journée. Vers une heure, Albert m'a réveillée en me faisant respirer des fleurs venues de la ville... Ah! chère maman! as-tu peur pour nous maintenant! Et Alexandre, et Fedor, et ceux de Naples!... que pensent-ils de nous? que font-ils eux-mêmes?

« Vendredi 22 mai. — J'ai été de très-mauvaise humeur: c'est ce vent si violent qui m'impatiente, mais je me reproche mon ingratitude; car enfin, s'il nous était arrivé un incident sur mer, ou si Albert était malade, si moi-même j'avais le mal de mer, ou notre pauvre cher Putbus! Mon Dieu! nous sommes si ingrats! »

JOURNAL D'ALBERT.

« Syra.

« Vendredi 22 mai, 10 heures du soir. — Enfin l'ouragan qui n'a cessé de souffler depuis mardi est calmé. Nous espérions partir hier, mais le vent était encore trop violent. Aujourd'hui il a tourné, mais en changeant de direction il a perdu toute sa force et nous sommes retenus maintenant par le calme. Il faut jouer de malheur, car nous l'aurions en ce moment très-favorable. Que vous dirai-je de Syra? Je n'y suis descendu qu'une seule fois pendant quatre jours, et je n'ai point été tenté d'y retourner une seconde fois. Il n'y a qu'une seule rue principale remplie de boutiques : comestibles, fruits secs, boulangeries, tailleurs, marchands d'étoffes et de bonnets grecs, dont un a été acheté pour moi par Alexandrine. Nous sommes entrés dans une église grecque assez jolie, mais incroyablement légère de construction. Une sorte de lanterne couverte d'images, bancs pour les hommes en bas, tribunes circulaires en haut pour les femmes. Je n'ai point vu l'église catholique qui est à l'entrée de la ville. Nous avons été accostés par un Grec très-bien vêtu, qui se disait prince, puis il nous a tendu la main. Nous lui avons donné une pièce de 5 francs et il s'en est allé fort content. L'odeur de la terre parvient jusqu'à notre bord et nous la respirons en vrais affamés.

« Le bruit court ici que le couronnement du roi Othon est remis à la fin d'août. Les nouveaux gens d'armes, dont j'ai vu un échantillon dans les rues de Syra, ont une singulière figure. Je crois que c'est l'uniforme bavarois, pourtant ce sont les couleurs grecques, blanc et bleu. Ils ont une petite casquette d'étudiants allemands, un petit habit bleu, galons blancs, boutons de métal

blanc; cela contraste affreusement avec le joli costume grec. Vous voyez que je n'ai rien à dire, je suis ennuyeux à périr. J'entends les matelots travailler sur le pont. Dieu veuille que ce soit le signal du départ, que demain nous ayons dépassé Tino et Myconi et qu'après-demain nous soyons à Smyrne. »

JOURNAL D'ALEXANDRINE.

« Le même jour. — Aujourd'hui lisant dans les *Confessions de saint Augustin* sa conversion opérée par ces mots : « Prenez et lisez » qu'il crut entendre et qui lui firent ouvrir les Épîtres de saint Paul, je voulus faire de même, et, après une petite prière, j'ouvris à ce passage (Hébr., x, 35) : « N'abandonnez pas votre confiance qui doit avoir une si grande récompense. » Cela me frappa et je le dis toute joyeuse à Albert. »

JOURNAL D'ALBERT.

« Dimanche 24 mai, à 6 heures du matin. — Nous sommes partis de Syra. Le vent n'a pas cessé de nous contrarier. Nous avons louvoyé toute la journée entre Délos et Tino. Nous nous sommes assez rapprochés de l'île de Tino pour distinguer la ville, qui, de la mer, a la plus ravissante apparence. Une magnifique église d'un style gothique et mauresque frappe surtout les regards. Nous avons parfaitement pu la distinguer. Que ne sommes-nous restés là au lieu de perdre notre temps dans cet affreux Syra ! Après avoir croisé toute la journée devant Tino et Myconi, nous avons passé entre ces deux îles vers minuit.

« Mercredi 27 mai. — A Smyrne enfin! Dieu merci. Arrivés à 4 h. 1/2. Juste seize grands jours et seize grandes nuits à bord.

« Smyrne.

« 27 mai 1835. — Plus nous approchions de la ville ce matin, plus j'étais enchanté. Un vent favorable, nous poussant avec rapidité, faisait passer devant nous ces rives si riches de végétation. Nous avons promptement dépassé le château fort avec ses murailles blanches. Un Turc s'est approché de nous dans un caïque et nous a demandé si nous venions d'Alexandrie, dont les provenances sont repoussées à cause des ravages qu'y fait la peste. Bientôt nous avons distingué Smyrne, la haute citadelle du mont Pagus, les minarets de la ville, les cyprès des cimetières auprès desquels se trouve la ville des Mahométans. Un grand nombre de bâtiments étaient dans le port : deux bricks de guerre français, une corvette anglaise et un petit schooner autrichien embellissaient encore l'aspect du port. Tous les consuls habitent la ville basse, et leurs différents pavillons, ainsi que les divers minarets qu'on aperçoit, rompent la monotonie qui existe d'ailleurs dans les maisons de Smyrne. La ville est divisée en deux grandes parties, la ville haute et la ville basse; la première est habitée par les Turcs et par les Juifs, la seconde par les Grecs, les Arméniens et les Francs. Notre auberge est sur le bord de la mer, et notre bâtiment est venu mouiller à cinquante pas du port. Les auberges à Smyrne sont loin d'être bonnes, et nous avons été fort heureux de nous trouver où nous sommes. Jugez de notre surprise lorsqu'en regardant nos chambres, j'aperçois, dans un petit salon objet de notre convoitise, M. de ***, que je ne reconnais pas d'abord, mais qui, ayant entendu mon nom, se fait annoncer. Il venait

d'arriver d'Alep et se rendait à Constantinople. Il nous force aussitôt de prendre le salon dont il s'était emparé à fort bon droit. J'ai quelques scrupules à lui enlever ainsi la meilleure chambre, fatigué comme il l'était. Mais enfin j'accepte, en mettant pour condition qu'il partagera ce salon avec nous.

« 28 mai, jour de l'Ascension. — Nous avons été, Alexandrine et moi, à l'église catholique. J'ai éprouvé une sensation d'amour de la patrie en y entrant. Dans ce pays où l'on a le spectacle de tant de divisions sur le point qui devrait unir le plus étroitement les hommes, on a besoin de se reposer parmi des frères. »

JOURNAL D'ALEXANDRINE.

« 28 mai. — Nous avons été dans la rue des Roses, et nous y avons vu, assises devant leur porte ou sur leurs balcons, une foule de femmes vraiment charmantes. Elles laissent leur visage à découvert et montrent leurs traits fins, réguliers et doux. Elles sont délicieusement coiffées de leurs bonnets grecs (sactikos) entourés d'une belle tresse de cheveux, des fleurs d'un côté et de l'autre souvent un long gland bleu. Après le dîner nous avons fait une promenade sur mer en caïque et joui de la beauté du soleil couchant. M. de *** m'amuse. Je le trouve drôle. Il me fait des compliments, c'est peut-être cela qui m'amuse, et aussi de m'entendre appeler « Madame » et « *Madame de la Ferronnays,* » ce qui m'est fort peu arrivé, quoique je sois mariée depuis plus d'un an.

Vendredi 29 mai. — Lu avec Albert les *Confessions de saint Augustin* et avec admiration; puis visite de M. V..., notre banquier et consul de Hollande, puis en caïque à Bournabat, promenade élégante de Smyrne,

vue charmante. Visite ensuite à la belle campagne de M. Tricon, médecin français, que nous avons dérangé dans sa sieste et qui ne nous a pas moins bien reçus, offert du café, et donné, à moi, des fleurs charmantes.

« Dimanche 31 mai. — Albert et moi à l'église catholique autrichienne. J'y lus l'épître de saint Jean où Smyrne est nommée. Vu l'extérieur du palais (sérail) du pacha et la caserne, aperçu un cimetière turc; vu le bazar des esclaves, où se trouvaient quelques femmes noires attendant l'heure d'être vendues, couvertes de haillons, mais avec des petits pieds charmants. Cela m'a serré le cœur, de voir un spectacle aussi dégradant. Il y avait là une charmante jeune juive qui les regardait avec des cheveux flottants et ondés. En tout, il y a ici de bien jolies figures de femmes. Beaucoup d'entre elles portent un énorme turban en gaze qui contraste fort singulièrement avec leurs robes de toile.

« Lundi 1er juin. A bord du *Marie-Dorothée*. — J'ai été ravie ce matin de penser que nous allions partir, d'autant mieux que M. V..., qui est venu nous voir, nous a dit qu'un homme venait d'être attaqué de la peste en ouvrant une malle qui par hasard ne l'avait pas été à Syra, où il avait fait quarantaine en venant d'Alexandrie. Ceci a redoublé mon désir de quitter Smyrne. Nous sommes partis à deux heures et demie par une chaleur atroce. Notre équipage du *New-Fame* nous a fait un nombre infini de signes d'adieu.

« Mardi 2 juin. — Ce matin, je me suis fait réveiller pour voir la plaine de Troie et l'île de Ténédos. J'ai regardé avec intérêt ces lieux consacrés par une si antique célébrité. Nous avons voyagé toute la journée entre l'Europe et l'Asie. A onze heures et demie, nous nous sommes arrêtés devant Gallipoli pour prendre quelques

passagers. Nous en avions déjà pris aux Dardanelles. Il y avait des femmes. Je me suis amusée à causer avec elles par interprète. Il y avait une charmante petite fille, nièce d'un marchand d'esclaves, qui m'a trouvée jolie et m'a estimée assez cher. Ce marchand a parlé d'une femme qu'il venait de vendre et qui n'avait pas, disait-il, autant de grâce que moi. Il est gai et bavard, ce Turc, ce que les autres ne sont pas. Leur tranquillité et leur immobilité à bord est étonnante. On dit qu'ils ont peur sur mer, mais ils ne le témoignent jamais. Hier, au coucher du soleil, je les ai vus prier gravement et longtemps, après avoir étendu leurs tapis et ôté leurs babouches.

« Nous avons aussi un prêtre grec revêtu de son costume patriarcal; du reste, un mélange de Juifs, Arméniens, Turcs, nègres, Grecs, Abyssiniens, Anglais, Italiens, Français, Russes, voilà ce que nous sommes à bord. J'ai vu avec plaisir que je n'avais pas aussi peur de la peste que je me l'imaginais; car, sans y penser le moins du monde, je me suis approchée de ces femmes, j'ai prêté ma lorgnette à l'une d'elles, ainsi qu'au marchand d'esclaves jusqu'à ce que l'Abyssinien qui accompagne M. de *** soit venu lui dire de ne pas toucher ces gens puisqu'ils venaient du bain. J'ai été plus prudente après cela.

« La plupart des femmes turques que j'ai vues jusqu'à présent sont couvertes d'un voile à peu près comme des religieuses. Seulement, ce voile (blanc) cache encore plus leur visage et est recouvert d'une espèce de mante noire. Il y en a quelques-unes sur ce bateau qui viennent de la Mecque. Leur mante noire est en soie et ressemble à celle des Italiennes, et elles se cachent tellement le visage qu'une bande blanche leur couvre le nez aussi bien que

la bouche. Ce soir, j'ai vu qu'elles se débarrassaient un instant de tous ces voiles pour prendre un peu d'air.

« Parmi ces Turcs, il y a la plus belle figure d'homme que j'aie jamais vue. En général, les Turcs sont beaux et les Grecs aussi.

« Constantinople, 3 juin. — Nous arrivons, mais à la pointe du jour, trop tôt pour pouvoir recevoir une impression décisive. Nous pouvons cependant discerner les Sept-Tours, les faubourgs, la pointe du sérail qui est le commencement du Bosphore, la caserne de Scutari en face (en Asie). Nous avons pu juger que le soleil, en éclairant ce spectacle, doit le rendre magnifique. Nous voyons Sainte-Sophie, la mosquée du sultan Achmet. Nous entrons dans le port, et nous jetons l'ancre à quatre heures et demie. »

ALBERT A MA MÈRE.

« Constantinople, 3 juin 1835.

« Nous sommes arrivés ce matin bien portants et enchantés, ravis de notre voyage, ayant navigué depuis Smyrne sur le meilleur bateau à vapeur où je me sois trouvé de ma vie. Les Dardanelles ont surpassé mon attente ; rien ne peut se comparer à ces rives ravissantes, à gauche, celles d'Europe, et à droite celles d'Asie. Nous étions de plus entourés des costumes les plus pittoresques, grecs, turcs, arabes ; enfin l'aspect de l'Orient nous environnait de toutes parts. Malheureusement le bateau avançait si terriblement vite que le grand jour a manqué à notre première impression de la vue de Constantinople. Mais enfin, plus tard, le soleil nous a montré les merveilles du Bosphore. Cela est ma foi beau, admirablement beau, et ne pouvant pas plus être comparé à Naples que deux choses qui ne se ressemblent pas du

tout. L'aspect de Naples est ravissant, celui-ci est magnifique.

« Remercions bien le ciel de nous avoir accordé un si heureux voyage. Nous avons trouvé ici une lettre de ma belle-mère, du 25, bien inquiète de notre voyage. Comme le bateau est parti il y a quatre jours, nous n'avons pas pu lui écrire, et elle n'aura de nos nouvelles qu'en nous voyant arriver.

« Adieu, ma mère mille fois chérie, votre Alexandrine vous embrasse de toutes ses forces... Quand nous reverrons-nous ? »

A MON PÈRE.

« ... Smyrne m'a fait le plus grand plaisir, mais depuis que j'ai vu les Dardanelles et Constantinople, toutes mes autres impressions admiratives s'évanouissent.....

« M. de Boutenieff a été des plus aimables ; bien qu'il soit à Térapia, il nous a écrit pour nous offrir sa maison de Péra. Nous avons tous refusé, en nous confondant en remercîments. J'irai voir l'amiral Roussin, que je connais depuis l'époque du voyage de Fernand sous ses ordres.

« Adieu, mon bon père, aimez-nous et priez pour nous. Fasse le ciel que vous veniez nous rejoindre à Pise, au mois de septembre. Si vous voyez Montal, dites-lui que je lui écrirai incessamment, et qu'il est bien souvent de tiers dans nos entretiens. Putbus me charge de ses souvenirs pour vous. Il est excellent et le meilleur compagnon de voyage du monde. Mon Alexandrine est belle et bien portante et vous aime de toute son âme. »

JOURNAL D'ALEXANDRINE.

« Jeudi, 4 juin. — Nous avons vu arriver ce matin M. Sabouroff venant d'Égypte, ayant l'air d'un Turc. Peu après, le ministre de Prusse, le comte de Kœnigsmarck, est venu nous prendre, et nous sommes sortis accompagnés de son drogman et du nôtre, d'un kawas (janissaire), en hideux costume européanisé et marchant en avant, un bâton à la main, pour écarter les Grecs dont le contact pourrait être dangereux, et du chasseur du comte de Kœnigsmarck.

« Embarqués dans le caïque fort élégant de la légation de Prusse, visité plusieurs bazars, fait des achats de parfums, et marchandé des châles que j'ai maniés témérairement, à ce que m'a dit M. de Boutenieff, qui m'a appris qu'il fallait les aérer avant de les toucher. Il y a, au fait, toujours des accidents de peste à Constantinople, pas à Péra heureusement.

« Vu l'hippodrome, superbe mosquée du sultan Achmet, dont nous avons aperçu de loin l'intérieur qui ressemble à la nef d'une église chrétienne. On nous a montré ensuite le serpent (jadis Trépied de Delphes), dont les Turcs ont coupé les trois têtes, puis la charmante cour du sultan Bajazet, et la tour du Seraskier, au haut de laquelle nous sommes montés. J'avais supplié Albert de demeurer en bas, mais à peine en avais-je atteint le sommet que je l'ai vu à côté de moi. Quelle imprudence! Il faisait tant de vent là-haut! Dieu veuille que cela ne lui ait pas fait de mal. La vue était admirable de cette hauteur, et, sans cette crainte, j'en aurais beaucoup joui.

« Vendredi, 5 juin. — Aujourd'hui vendredi, qui est le dimanche des musulmans, nous nous sommes mis

en marche vers onze heures, pour aller voir le sultan se rendre à une mosquée. Nous étions près de son charmant palais en Asie, lorsque nous l'avons vu sortir, et nous l'avons suivi de loin. Les canons placés sur le rivage ont tiré. Les vaisseaux ont salué. Le Bosphore était plus beau que jamais. Le palais est grand, riant, doré, et on entrevoit, au delà, des jardins délicieux. Nous avons entendu de la musique au moment où le sultan en sortait, et, à son retour de la mosquée, nous nous sommes trouvés assez près pour respirer l'odeur des pastilles du sérail qu'on brûlait devant lui. Trois chevaux avec des selles brodées de perles, d'émeraudes et de rubis attendaient dans la cour. Le sultan en a monté un. Il a une belle figure, grave, sombre et remarquable, malgré l'affreux fez rouge dont il était coiffé. Nous l'avons regardé passer, puis nous nous sommes remis dans notre barque pour nous rendre aux Eaux-Douces d'Asie, où nous nous sommes trouvés sous des arbres magnifiques, entourés de la plus belle verdure, et environnés de gens revêtus de toute sorte de costumes, se promenant, s'amusant, et avalant une foule de rafraîchissements dont nous avons pris notre part. Je vois de loin une jeune Turque, assise sur des coussins avec d'autres femmes. Je m'approche d'elle, elle me fait asseoir avec une grâce amicale. Mon interprète m'aide un peu, puis il s'éloigne avec Albert. Elle baisse alors la partie inférieure de son voile, pour me laisser voir en entier la plus charmante figure du monde; elle a dix-huit ans. Elle me montre aussi ses habillements et regarde les miens avec curiosité. La finesse de ma taille a l'air de la surprendre (ces dames n'en ont aucune), un châle de cachemire est serré autour de la sienne. Un peu après, elle appelle M. Pétracké (mon drogman), et, avec beaucoup d'empressement et de grâce, elle lui dit qu'elle m'invite à

aller chez elle le lendemain avant midi, ou plus tard chez une de ses amies à Bujukdèré. La manière de saluer turque est on ne saurait plus gracieuse. On porte la main à la poitrine, puis à la bouche, puis au front.

« Samedi 6 juin. — Partis à onze heures et demie, avec notre drogman, pour aller trouver ma belle petite Turque : elle était partie pour Bujukdèré. De là à Térapia, où Albert voulait faire une visite à l'amiral Roussin; puis, après une visite à une parente de notre drogman qui m'a fort intéressée, à la légation de Russie, à Bujukdèré, où l'on nous a renvoyés en disant qu'on ne recevait qu'après dîner. Il était quatre heures. Sur cela, je me décide à aller à la recherche de ma jeune Turque. Nous étions déjà près de la maison qu'elle m'avait indiquée, lorsqu'un domestique du ministre de Russie accourt pour nous dire qu'on nous attend chez lui pour dîner. Putbus me conseille néanmoins d'aller voir un instant ces femmes qui m'inspirent beaucoup de curiosité. Je m'y décide, me croyant à deux pas de leur maison; au lieu de cela, on me fait gravir une haute colline, j'arrive essoufflée, agitée, de peur d'être trop en retard pour le dîner. J'aperçois une vue admirable, dont je suis trop pressée pour jouir; enfin je suis introduite dans un kiosque où ma Turque était assise avec son amie et d'autres encore, à visage découvert, des roses dans leurs cheveux. On leur apporte des bonbons d'Europe, dont je m'étais munie pour elles, en échange des confitures que je savais qu'elles m'offriraient. Mais elles n'en ont pas eu le temps, car je n'ai fait que m'asseoir et me lever, talonnée par la hâte dans laquelle j'étais, et un peu aussi par l'embarras de ne pouvoir rien dire. Ma petite belle, plus belle que jamais, se lève aussi et me suit jusqu'à la porte, et là me retient encore pour parler à mon drog-

man (sans se donner la peine de remettre son voile) et le charger pour moi d'une foule de politesses.

« Enfin nous arrivons, Albert et moi, chez monsieur et madame de Boutenieff, qui nous reçoivent avec une bonté extrême. On cherche Putbus, qui s'était caché; on le découvre enfin, et on l'amène pour dîner avec nous.

« Après le dîner, nous avons été prendre le café au jardin, et M. de Furhmann, le secrétaire de la légation, nous a montré un kiosque charmant, qui lui appartient et qu'il nous avait offert, à Albert et à moi. Là j'ai trouvé et revu avec plaisir le jeune Grégoire Gagarin. Nous ne les avons quittés que tard; à notre retour, la lune était levée, le temps magnifique, et la soirée a bien terminé cette agréable journée.

« Dimanche 7 juin. — A 10 heures, Albert et moi à la messe à Sainte-Marie (des Francs). On m'a conduite dans une galerie séparée où il n'y avait que des femmes. L'orgue, la grand'messe, la pensée de chrétiens réunis ainsi pour prier, sous la domination d'un sultan, tout cela, je ne sais pourquoi, m'a attendrie [1].

« A une heure, avec le comte de Kœnigsmarck, aux Eaux-Douces d'Europe, où, grâce aux prérogatives de mon compagnon, j'ai vu le palais du sultan, très-bien situé, construit en bois, comme tout l'est ici, et assez beau intérieurement; quelques jolis plafonds; quelques salons passablement beaux, ornés sans goût et bariolés; assez d'élégance cependant et de fraîcheur, et une nature charmante, qu'on aperçoit à travers la profusion de fenêtres qui se trouvent là comme partout. Nous avons vu de loin une grande et magnifique tente verte, et, dans le même

1. Voici ce qu'Alex met en marge, à ce passage de son Journal : « J'ai eu là une de ces touches invisibles du Saint-Esprit, dont le souvenir est plus vif que celui de bien des choses matérielles. La messe me faisait alors, je pense, le même effet que le soleil aux aveugles. »

lieu, une foule de gens qui venaient s'y divertir, et nous nous sommes arrêtés pour voir des Grecs exécuter, les cheveux épars, la danse la plus incroyable et la plus absurde.

« Nous avons aussi visité aujourd'hui Ayoub, où se trouve la mosquée du sacre, dont l'entrée est absolument interdite. Mais la cour, ornée de deux magnifiques platanes, en est charmante. Les tombeaux qui environnent ce lieu le sont aussi. Il en sort des rosiers en fleurs, et des grilles, ou plutôt des cages d'or, entourent quelques-unes de ces tombes, entre lesquelles croissent les plus beaux arbres du monde. La chapelle funéraire de la sultane est surtout remarquablement belle. Les tombes y sont revêtues de nacre de perles, et des châles de cachemire étaient jetés sur quelques-unes.

« Mardi 9 juin. — Accompagnés de M. Texier [1], nous avons aujourd'hui commencé nos courses par la mosquée Jenigané, bâtie par la sultane Validè. L'intérieur m'a frappée, non moins que ne l'avait fait la charmante architecture mauresque de l'extérieur; cette architecture est grande, solennelle, et me plaît. Le pavé était couvert de nattes (en hiver elles servent de tapis). J'avais ôté mes galoches; quelques-uns de ceux qui étaient avec nous leurs souliers. Il suffit aux Turcs qu'on entre dans leurs temples avec des chaussures propres. Une foule de lampions d'une forme bizarre, et quelques-uns de couleur, étaient suspendus dans la mosquée. Quelques Turcs lisaient le coran sur un ton de récitatif à moitié chanté, à moitié parlé. La totalité du coran doit se lire entre eux tous les jours, chacun comme de juste en lisant une partie différente. Nous sommes montés dans une galerie pour regarder l'ensemble. Cette grande coupole des mosquées est d'un effet admirable.

1. M. Charles Texier, aujourd'hui membre de l'Académie des Inscriptions, et connu par son *Voyage en Asie Mineure.*

« De là, à la mosquée construite par le grand Soliman, dont nous avons commencé par voir la chapelle funéraire. La bière qui contient ses restes est énorme, car la dimension des cercueils est en proportion du rang de ceux qui les occupent. D'autres cercueils l'entourent et sont couverts avec la profusion ordinaire de nacre et de châles. La voûte de cette chapelle est magnifique et il s'y trouve enchâssés, dit-on, des diamants véritables qu'on enlève à mesure que les réparations de cet énorme bâtiment deviennent plus nécessaires.

« Vu l'intérieur de la mosquée, plus belle encore que l'autre, peut-être, puis visité des bazars, et rentrée exténuée de fatigue; jetée sur un canapé, de mauvaise humeur, réveillée par une visite de M. de Francqueville (troisième drogman de l'ambassade de France), qui venait me proposer de regarder des châles. Le marchand de châles et M. de Francqueville commencent par causer ensemble pendant plus d'un quart d'heure. Le beau et majestueux Persan demande solennellement ce qu'il peut m'offrir, des fleurs, des fruits ou des confitures. Il ne faut jamais entamer le négoce avec eux tout de suite, mais commencer par les traiter comme s'ils venaient en visite simplement. Il me fait apporter des narguilés charmants et du café excellent. Enfin M. de Francqueville commence doucement à parler de châles, et le Persan finit par nous en montrer de magnifiques, noirs, verts et rouges.

« Après cela, nous avons fait le tour des murs, c'est-à-dire que nous avons été jusqu'aux Sept-Tours. Les murs, qui datent du temps de Constantin, sont bien conservés et ornés de lierre et de verdure. Du haut de l'une de ces tours, nous avons eu une vue plus belle encore que du haut de celle du Seraskier, ce qui m'a fait m'écrier pour la première fois que « Constantinople

était vraiment le plus bel endroit du monde, » chose que je n'avais jamais dite encore, ayant toujours jusque-là donné la préférence à Naples.

« Jeudi 11 juin. — M. Texier est venu nous prendre pour essayer d'aller voir Sainte-Sophie; en passant, nous avons admiré les fontaines, qui sont si nombreuses et si charmantes à Constantinople, et nous nous sommes arrêtés un instant devant la Sublime-Porte. Arrivés à Sainte-Sophie, cet excellent et aimable M. Texier a conféré longtemps avec un softa, pour tenter de le gagner. Nous attendions avec anxiété le résultat de la conférence; enfin le softa vint dire que deux personnes (Albert et moi) pouvaient entrer. Puis on nous laissa entrer dans l'intérieur; mais c'est à peine si nous avons pu regarder par l'une des trois portes qui conduisent à l'enceinte véritable de cette célèbre église et mosquée. Je n'ai donc pas pu voir sa belle et fameuse coupole, mais j'ai vu un des quatre anges qui y sont peints, et que les Turcs y ont laissés, en en effaçant toutefois le visage, pour rester fidèles à leur horreur pour toute représentation d'une chose vivante.

« Au sérail (grâce à M. Texier), nous avons été plus heureux, et nous avons vu la plus grande partie de ces beaux portiques et de ces jardins, dont la végétation est magnifique, quoiqu'il ne s'y trouve pas de fleurs. Nous avons été jusqu'à la grande et ravissante terrasse qui domine la mer; puis nous avons pris un caïque, et nous sommes allés à Scutari, en Asie. Là, nous sommes tous montés à cheval, et, jouissant tout le long du chemin d'une vue admirable, nous avons été visiter le champ des morts de Scutari, où se trouvent une multitude de tombes environnées de cyprès incomparables en nombre et en beauté.

« Au retour, la mer était agitée. Le soir, nous nous

sommes reposés, et plusieurs personnes sont venues nous voir, entre autres M. de Francqueville et le docteur Maroncelli, frère de celui que les Mémoires de Silvio Pellico ont rendu célèbre.

« Vendredi 12 juin. — Quitté Constantinople ce matin, conduits à bord de la *Newa* par M. de Boutenieff, M. de Fuhrmann et le prince Gagarin, qui nous ont donné des fleurs et des fruits; puis tout de suite, en entrant dans la mer Noire, roulis affreux, grand malaise.

« Samedi 13 juin. — Je me suis réveillée en larmes. Mon Dieu! il y a aujourd'hui quatre ans de la mort de mon père.

« Nous n'avons vu toute cette journée que le ciel et la mer.

« Odessa, dimanche 14 juin 1835.

« Oh! quel bienheureux moment que celui où j'ai vu Odessa, où l'on m'a apporté une lettre de maman datée du jour même! Mon Dieu! votre bonté est grande! Je suis descendue dans une petite barque avec Albert et M. Sabouroff. Nous nous sommes approchés du rivage et bientôt l'un et l'autre se sont écriés qu'ils voyaient ma mère! Ma vue m'empêchait d'en dire autant; mais nous approchons encore un peu et enfin je la vois, je la vois s'avancer! Oh! mon Dieu! quel moment de béatitude! Que j'étais heureuse! Je ne regrettais pas de ne pas pouvoir l'embrasser. Mon cœur débordait de reconnaissance et de joie. Après avoir été séparée d'elle depuis si longtemps, et par une telle distance, la voir, l'entendre, voir cette chère belle figure qui me regarde, qui me parle, n'était-ce pas immense! Ils m'ont jeté des fleurs et une bague que maman m'apportait. Nous étions assez près pour nous voir et nous parler, mais un agent sanitaire était en sentinelle pour nous empêcher de nous

toucher. Au coucher du soleil nous nous sommes séparés, car nous devons encore coucher à bord aujourd'hui. »

ALBERT A MA MÈRE.

« Odessa, 15 juin 1835.

« Ma mère mille fois chérie, nous voici en quarantaine et à peu près au terme de notre voyage, nous portant tous à ravir et arrivés à Odessa depuis hier matin. Ma belle-mère y était déjà. Elle fut avertie sur-le-champ, et, une heure après notre arrivée, elle était avec Lapoukhyn et Catiche au lazaret, à quatre pas de nous, pouvant nous parler, mais non nous approcher. Du plus loin qu'Alex et sa mère se sont vues, elles ont fondu en larmes, l'une criant : « Liebe, liebe mama! » (et vous connaissez ces belles grosses larmes d'Alex) de l'autre côté sa mère pleurant et criant aussi : « Sacha! » Enfin tout s'est calmé et nous nous sommes mis à causer doucement pendant plus d'une heure.

« Ce matin nous sommes en quarantaine, établis au lazaret, qui est un lieu complétement magnifique. Nous avons une maison pour nous seuls, une autre pour Putbus, un emplacement immense pour nous promener. »

(Le reste de cette lettre est rendue illisible par la fumigation.)

JOURNAL D'ALEXANDRINE.

« Odessa, lundi 15 juin. — Nous voici établis pour quatorze jours, pendant lesquels nous pourrons voir ma mère pendant la plus grande partie de la journée.

« Mardi 16. — Aujourd'hui le comte de Woronzoff, gouverneur d'Odessa, est venu nous voir.

« 20 juin. — ... Les jours passent et nous continuons ce joli train de vie. Quelle agréable quarantaine! Non-seulement ma mère et Lapoukhyn passent la journée avec nous, mais une foule d'amis et de connaissances viennent nous voir. Le comte Apraxin et le comte Woronzoff aujourd'hui, puis Mme Narishkin, Mme de Choiseul (née Galitzin) et d'autres encore.

« Hier nous avons fait attendre maman afin de mettre à exécution une idée bouffonne de Sabouroff. Il s'est revêtu d'un superbe costume turc qu'il possède, il en a prêté un (également parfait) d'Albanais à Albert. Moi je me suis coiffée comme les femmes le sont à Smyrne, j'ai attaché une sorte de robe de chambre avec un châle serré autour de ma taille, dans lequel j'ai mis mon poignard; puis je me suis assise à côté de M. Sabouroff sous une magnifique tente qui lui appartient aussi, ayant pour siége le tapis que m'a donné M. Boutenieff, Albert près de nous, debout, le petit nègre[1] derrière, M. Tchefkine[2] en Circassien, Putbus en Bédouin devant l'entrée de la tente. Nous avons alors fait entrer maman et le prince, qui ont beaucoup ri et beaucoup joui de cette plaisanterie. »

ALBERT A MON PÈRE.

« Odessa, au lazaret, 22 juin 1835.

« Vous ne sauriez croire, mon père chéri, combien tout le monde a été bon pour nous à Constantinople. Il est impossible d'être plus gracieux et meilleur que chacun de ceux auxquels nous avons eu affaire. Je commencerai par M. de Boutenieff, ministre de Russie, qui

1. Appartenant à M. Sabouroff.
2. Un autre de leurs compagnons de voyage.

nous a comblés de bontés. Il connaissait Alexandrine depuis son enfance, et l'amitié qu'il lui a témoignée m'a bien touché. L'amiral Roussin a aussi été très-bon pour moi et m'a parlé de Fernand avec un vif intérêt. Mais l'excellent M. d'Eyragues, qui vous conserve un tendre attachement, ainsi qu'à tous les miens, a été pour nous d'une hospitalité et d'une bonté qui dépassent toute expression. Il m'a parlé de vous avec la plus vive reconnaissance. Il y avait encore à la légation de France l'interprète de M. de Francqueville, un jeune homme charmant, qui s'est aussi mis en quatre pour nous être agréable. Enfin, je n'oublierai jamais la réception de tous ceux que j'ai vus à Constantinople. Je dois vous dire, du reste, pour expliquer un peu ce chorus d'empressement, que mon Alex possède un je ne sais quoi qui lui gagne tous les cœurs, et je sais assez, par expérience, combien est charmant cet attrait qu'elle inspire.

« Nous sommes ici au lazaret, comme dans une jolie campagne. Tous les jours, ma belle-mère vient passer la matinée avec nous, s'en va pour dîner et revient le soir. Nous passons ainsi la journée à bavarder à quatre pas les uns des autres ; encore quelques jours de patience et nous nous embrasserons. Lapoukhyn avait pensé d'avance à nous procurer un excellent cuisinier qu'il a claquemuré avec nous en quarantaine. Vous voyez que nous sommes bien loin d'être à plaindre. On est aux petits soins pour nous, et le gouverneur général, le comte Woronzoff, ne nous laisse manquer de rien, pas même de journaux français, qu'il nous envoie tous les jours. A notre liberté près, nous sommes absolument comme chez nous. »

ALBERT A M. DE MONTALEMBERT.

« Lazaret d'Odessa, 25 juin.

(Cette lettre contient le récit de leur séjour à Constantinople et de leur voyage, puis la description de leur vie au lazaret, après quoi Albert continue) :

« Dans quatre jours nous sortons et, après deux jours de séjour à Odessa, nous partons pour Korsen. Dans la première moitié de septembre, nous nous acheminons vers l'Italie, et l'été prochain nous irons enfin rejoindre mon père en France. Mon mal du pays m'étouffe. J'ai lu, dans le *Journal de Francfort*, que M. de Lamennais était arrivé à Paris pour défendre les accusés d'avril. Bon Dieu! quelle idée! Comment a-t-elle pu lui venir! Remercie bien M. Lacordaire de son bon souvenir. Ses conférences seront publiées, je l'espère, car un pauvre exilé comme moi ne peut renoncer à prendre part à ce qui émeut si vivement la jeunesse parisienne. Alex est bien touchée, cher ami, de ta constante amitié, et je suis sûr qu'elle ne me pardonnera pas de lui avoir laissé si peu de place pour t'écrire. Je te dirai comme à un ami qui prend un vif intérêt à mon sort, que les succès la poursuivent partout où elle passe. A Smyrne, elle a fait une passion, à Constantinople, trois, dont une réciproque! Ici, en quarantaine, les déclarations pleuvent de tous les coins. J'en suis réduit à la prier de n'encourager que les amusants. »

ALEXANDRINE (DANS LA MÊME LETTRE).

« Il m'a laissé, en effet, bien peu de place. J'ajouterai que ces quatre individus dont il parle sont tous des Français : ce qui confirme la remarque de Pauline, que

j'ai le don de leur plaire plus qu'à d'autres. Que deviendra la France quand j'y résiderai! J'ai trop de choses à vous conter, aussi je ne vous dirai rien; d'ailleurs, plus de place! Donnez-nous toujours de vos nouvelles. Vous êtes notre ami, notre frère. En Asie, comme en Europe, je vous ai toujours nommé dans mes pauvres prières, et j'espère que Dieu vous rendra heureux et nous réunira tous, tous! Ici, en quarantaine, un livre de Swedenborg nous est tombé sous la main, il nous a fort étonnés et intéressés. Que pensez-vous de cet homme? Quelle vie singulière! toujours en conversation avec les esprits, dont il parle comme nous d'autres hommes. Et tout ce qu'il conte des anges!... Il paraît que sa vie a été très-vertueuse et paisible. Mais je suis sûre, malgré cela, que vous l'anathématisez de la belle façon; — ou peut-être, par esprit de contradiction et parce que je crois cela, allez-vous l'excuser!

« Je ne vous parle pas du bonheur céleste que j'ai eu à revoir ma mère. Dieu merci! je l'ai trouvée mieux que je ne l'espérais. Dieu merci! aussi mon Albert va bien. Notre bon ami, venez passer l'hiver avec nous! Qu'avez-vous de mieux à faire? »

JOURNAL D'ALEXANDRINE.

« Lundi 29 juin. — Enfin, aujourd'hui, j'ai pu me jeter dans les bras de ma mère. Cela a été comme un second revoir et un second délicieux moment. Et ma bonne Catiche, et le prince aussi! Quel bon jour! Arrivée à l'hôtel de Richelieu, j'ai revu avec tant de joie tous les objets qui me rappellent la présence de maman. Puis, la bonne Krüger est venue m'embrasser, et deux autres petites suivantes (et esclaves) de maman se sont approchées pour me voir et faire connaissance.

« Dîné tous ensemble. Tout me paraissait si singulier et si agréable! La bonne Catiche a fait le thé. Je me rejette dans la paresse et je laisse tout le monde tout faire pour moi.

« Jeudi 2 juillet. — A sept heures quitté Odessa; Albert, Putbus, maman et moi, accompagnés de Krüger et de Cléophile [1] : le prince était parti hier.

« Terrible chaleur. Steppes, véritable désert sans arbre, sans moissons, sans habitants...

« Nicolaieff, où nous avons couché, est cependant bien situé. Les églises sont toujours soignées, même dans les plus vilains petits villages, et leur architecture est gracieuse et rappelle celle des mosquées. »

ALBERT A MA MÈRE, EUGÉNIE ET MOI.

« Korsen, 4 juillet 1835.

« Vite, vite, un mot à la hâte pour vous dire que nous sommes arrivés ce soir dans ce ravissant Korsen, mais je suis tellement suffoqué d'admiration que je ne pourrai point vous le décrire. Position charmante, château magnifique, comble de conforts de toute nature. Appartement pour Alex et pour moi, tel que je n'en désirerais pas d'autre pour le reste de ma vie. La chambre d'Alex ravissante. Notre salon un vrai bijou. Ma chambre charmante, et ornée d'une vaste toilette d'argent. L'appartement de ma belle-mère, comme je n'en ai jamais vu de semblable, ainsi que celui du prince. Les salons et une grande salle de bal remplie de copies des plus belles statues des galeries d'Italie; tout cela est magnifique, et j'oublie encore l'orangerie qu'il faut traverser pour venir chez nous! Le château est sur un rocher, entouré

1. Femme de chambre d'Alexandrine.

de cascades, et au delà on voit des barques pavoisées. Enfin tout est très-bien, tout est au mieux, voire même nos santés qui sont incomparables, à la fatigue près. Que je voudrais vous tenir ici, ne fût-ce que pour une seule journée! Quand recevrons-nous de vos nouvelles? J'en ai soif. Que faites-vous? Que se décide-t-il? Où allez-vous cet hiver? Pas de nouvelles de vous, et depuis si longtemps nous sommes partis!

« Vous ne sauriez vous imaginer, ma bonne mère, la bonté de ma belle-mère. Je serais son propre fils qu'elle n'aurait pas pour moi de plus tendres petits soins, et le bon prince ne sait qu'inventer pour nous témoigner sa sollicitude. Ils me chargent tous deux de les rappeler à votre souvenir, et ma belle-mère vous demande de ne pas être inquiète des soins qu'on me donnera, car elle m'aime comme un fils, et cela je vous l'écris aussi de ma part, ma mère chérie. Il est impossible d'être meilleure. Ah! que ne pouvons-nous vous tenir! Quelle bonne vie de château nous mènerions! A propos de vie de château, mandez-nous donc si mon bon père a loué ou acheté une maison de campagne. Embrassez-bien mes sœurs chéries, et vous, ma bonne mère, je vous embrasse de toute mon âme. »

(D'ALEXANDRINE DANS LA MÊME LETTRE) :

« Nous voici donc, Dieu merci, arrivés ici, où tout a surpassé notre attente. C'est d'un riant! d'un confort! d'une élégance! Figurez-vous, mes sœurs, ma chambre toute rose; lit, rideaux, stores, tout cela en soie rose; un charmant paravent qui entoure le lit, en soie de la même couleur, ainsi que les meubles en velours. Dans le salon où je suis en ce moment se trouvent deux belles statues en marbre blanc. Toute la chambre est tendue et meublée en soie rouge, et, de la délicieuse table

sur laquelle je vous écris, j'aperçois par toutes les fenêtres une vue charmante. Des parterres de fleurs entourent le château de tous côtés. Enfin il est impossible de vous décrire tout cela ce soir; ceci est seulement pour vous en donner une idée et vous faire jouir avec nous! Ce qui vaut mieux que tout, c'est que, Dieu merci, notre Albert a supporté admirablement la fatigue. J'en suis tout étonnée, et je suis convaincue maintenant que le voyage, soit par mer, soit autrement, lui est salutaire.

« J'ai besoin de repos et il faut absolument que je fasse de longues ablutions avant d'aller me mettre dans mon délicieux lit. Bonsoir donc.

« J'espère qu'à vous autres les joies ne vous manquent pas non plus. Dieu veuille que tout s'arrange pour le bonheur de tous! Je pense à vous sans cesse, mes bonnes sœurs, malgré mes distractions sans nombre. Ma bonne mère, je vous écrirai bientôt et mieux. Je prie Dieu de vous bénir tous. »

Pendant environ quinze jours, rien ne troubla l'agrément et le repos du séjour de Korsen. Alexandrine jouissait avec transport du bonheur d'être réunie à sa mère dans ce beau lieu. Albert était mieux qu'il n'avait été depuis longtemps et pouvait tout partager avec elle. Ils étaient satisfaits du succès de leur grand voyage et ils en projetaient d'autres; enfin, ces jours furent au nombre des plus heureux de leur courte union. Mais ils furent bien rapides, car, le 14 juillet, un léger crachement de sang vint obliger Albert à reprendre sa vie de privations et de soins, et fut le premier avertissement de tristesses plus grandes qui se préparaient. Alexan-

drine, vers ce temps-là, raconte que « écrivant un soir, seule et très-tard dans son joli salon, elle fut assez effrayée par une chauve-souris qui traversa la chambre où elle était, entra dans sa chambre à coucher et alla se placer sur le haut de son lit, où elle se mit à crier, ce qui lui causa une terreur sinistre. Ne voulant réveiller personne, elle eut beaucoup de peine à se débarrasser de cet hôte de mauvais augure, et il lui resta, malgré elle, de cette circonstance, une impression pénible et superstitieuse. »

Peu de jours après Albert reçut de ma mère une lettre qui lui causa une vive satisfaction en lui apprenant l'acquisition que venait de faire mon père du château de Boury. Cette nouvelle le comblait de joie, car elle réalisait son vœu si ardent d'avoir un domicile, un lieu de réunion avec les siens en France. « Il avait ri, chanté, et avait été toute cette matinée, dit Alexandrine, d'une gaieté folle. » Elle fut donc étonnée, le soir, de remarquer qu'il était tout d'un coup devenu très-grave. Quand elle se retrouva avec lui dans sa chambre, il lui dit qu'il se sentait moins bien et qu'il croyait qu'il allait avoir un nouveau crachement de sang (il ne voulut pas lui dire qu'il avait déjà commencé). Il se promena une partie de cette nuit dans une sorte d'agitation nerveuse qu'il ne pouvait maîtriser. Enfin, à la prière de sa femme, il se coucha et parut beaucoup plus calme pendant plusieurs heures. Mais le lendemain, dans l'après-midi, le crachement de sang recommença plus fort; on le saigna à l'instant, et le médecin crut que, pour cette fois, le danger était passé. Vers le soir Alexandrine était allée se déshabiller dans sa chambre, elle avait laissé Albert dormant; mais en retournant près de lui peu d'instants après, doucement, le croyant toujours endormi, elle l'entendit tousser. Elle s'avance alors

plus vite, et arrive à temps pour le soutenir au milieu d'un nouveau crachement de sang tellement plus violent que les autres, que, glacée d'épouvante, elle se demandait s'il allait mourir entre ses bras, faute de secours, et n'osait cependant le quitter pour aller en chercher. Un instant elle s'échappe pour aller jusqu'à la porte et crier : « Julien! Cléophile! » Albert l'entend et lui dit à haute voix de ne pas faire de bruit. Alexandrine comprend qu'il y a un danger mortel pour lui à parler en ce moment et revient à la hâte. Cet horrible crachement de sang continuant cependant et personne ne venant, elle se précipite une seconde fois hors de la chambre tout éperdue; elle parvient ainsi au bout de l'orangerie où elle rencontre enfin Cléophile, à laquelle elle crie : « De la glace! un médecin! » puis revient en courant auprès d'Albert, où elle est bientôt entourée de tout le monde. De la glace et une nouvelle saignée arrêtèrent en effet cette effrayante hémorragie; mais pendant trois jours, le médecin déclara qu'il ne pouvait répondre de sa vie et ordonna l'immobilité et le silence le plus complet. « Un de ces jours, dit Alexandrine, j'étais levée de grand matin, je venais de chez lui, je rentrais dans ma chambre dans un état de silencieuse angoisse sur l'avenir qui m'attendait, je n'osais l'envisager; je regardai autour de moi, et ma jolie chambre ne me parut plus rose; je me mis à la fenêtre et la couleur du matin ne me sembla plus riante. Il me vint subitement l'idée d'entr'ouvrir l'Évangile et d'y chercher quel serait mon sort. J'ouvre mon Nouveau Testament et je lis : « *Honore les veuves qui sont véritablement veuves* » (saint Paul). Je crus avoir vu un fantôme et je poussai presque un cri. Jamais encore ma pensée n'avait formulé cet horrible mot : *veuve!* »

Albert allait beaucoup mieux cependant, et un peu de

sécurité renaissait, lorsque, le 13 août, Catiche dit à Alexandrine qu'elle croyait encore avoir vu du sang dans le bassin d'argent placé à côté de lui, mais qu'elle pensait que ce n'était peut-être que le jus des fruits qu'il avait mangés pour toute nourriture depuis le matin. Alexandrine savait qu'un renouvellement si prompt de ce crachement de sang était la mort pour lui : l'excès de son inquiétude et de sa tendresse lui fit faire alors une action étrange, qui paraîtra peut-être choquante et même repoussante à quelques-uns, mais que je ne puis omettre, car elle peint un dévouement et un oubli de soi, plus grand peut-être que celui qui fait sucer une plaie empoisonnée pour sauver la vie d'un blessé. Elle prit le bassin dès qu'elle fut seule et l'approcha de ses lèvres afin de s'assurer que ce n'était pas le sang d'Albert, et que la fatale veine ne s'était pas rouverte!

Encore un mois de soins, de précautions, de remèdes, un mieux décidé enfin, et peu, à peu la vie reprise à peu près comme auparavant : c'est ainsi que se passa la fin de ce séjour troublé, mais doux encore, de Korsen.

A peine remis, le charme et la gaieté du caractère d'Albert reparaissaient à l'instant. Il s'oubliait si facilement lui-même, que c'est à peine si on trouve dans ses lettres et son journal la moindre trace du danger qu'il venait de courir; sa tendresse pour les siens et sa gaieté y paraissent seules. Ce fut l'un de ces jours où il était encore malade qu'il écrivit ceci dans son journal :

« Dans la nuit du 15 au 16 août j'ai rêvé que mon bien-aimé frère Charles s'était battu en duel, avait tiré le premier et de loin, et avait été tué par son adversaire qui s'était avancé à quatre pas et ne l'avait pas manqué! Heureusement que cet adversaire était C..., tué lui-même, le pauvre malheureux, en duel, il y a plus de

trois mois [1]. Mais néanmoins je serai bien aise quand je recevrai une lettre de France datée du 16 août 1835. »

Peu après il écrivit à Eugénie, et, après lui avoir parlé un instant sérieusement et de lui et d'elle-même, il continue sur un autre ton :

« Quant à l'élégance, je me fie à toi et je suis sûr que tu as celle que tu sais, celle que j'aime, ce bon goût cosmopolite qui n'est d'aucun pays et qui est de tous, un cachet étranger, qui n'est ni anglais, ni allemand, ni italien, ni français, ni espagnol, mais de tout un peu, de rien en entier, une tournure à part, une mise à part, un parfum à part : tu me comprends, n'est-ce pas? Enfin, mes sœurs, ne devenez ni Anglaises, ni Françaises, cela vous gâterait. Ici, je suis à la source de l'élégance cosmopolite, ma belle-mère en a le cachet et je sais que ce qui plaît tant dans Alex, c'est encore cela en grande partie. Adieu, chère, chère amie. C'est maintenant à Pise qu'il faut adresser vos lettres, car nous allons bientôt nous acheminer vers l'Italie en faisant encore un délicieux voyage. Donne-moi des nouvelles de Charles, car j'ai fait sur lui un stupide rêve qui me tracasse; embrasse-le pour moi ainsi que ma bonne Emma et Alfred... Qu'il me tarde de vous revoir et de vous embrasser tous! »

La gaieté d'Albert, on le voit, semblait revenue; mais, pour Alexandrine, il en fut autrement. Jusque-là, malgré l'inquiétude sourde qui, depuis son mariage, avait plus ou moins troublé son bonheur, jamais sa confiance dans l'avenir n'avait été ébranlée. Elle se disait toujours qu'Albert guérirait entièrement un jour, et que toutes

1. Le même qui avait voulu se battre avec Albert le jour du déjeuner de Pompéia, en 1832.

les privations qu'il s'imposait lui assureraient de longues années de santé et de bonheur. Mais, après cet accident de Korsen, quoiqu'elle eût encore gardé de l'espérance, elle ne recouvra jamais sa sécurité. Pour la première fois, l'avenir qui l'attendait s'était offert à sa pensée et, quoiqu'elle en détournât les yeux le plus possible, elle ne fut plus la même après ce jour et perdit presque sans retour la gaieté enfantine qu'elle avait conservée jusqu'alors. On verra, par la lettre suivante, quelle mélancolie commence à s'emparer d'elle, en dépit de toutes les illusions qu'elle se faisait encore.

ALEXANDRINE A PAULINE.

« Korsen, 26 août 1835.

« Ma chère Pauline, j'ai envie de t'écrire une longue lettre pour me débarrasser un peu le cœur. Il est si plein qu'il déborde, et mes nerfs sont malades, je t'en préviens d'avance. Oh! je pourrais verser des larmes amères lorsque je pense qu'Albert est malade! lorsque je pense à tout ce qu'il a déjà souffert...

« J'ai laissé là cette lettre, parce que je n'en pouvais plus de fatigue. Me voici un peu calmée et un peu moins triste, parce que, grâce au ciel! Albert va mieux, et (ce que nous trouvons un bien bon signe) il est peu éprouvé, et peu changé depuis ce dernier accident, sur lequel je ne veux plus revenir, tant ce souvenir m'effraye encore! Ah! Pauline, je suis un peu remise, mais cependant, quelle vie d'inquiétude je mène, et combien de terreurs viennent me tourmenter! Lorsque je mets les choses au mieux, je pense quelquefois que, lorsqu'il aura atteint ce bienheureux âge de trente ans que je désire avec tant d'impatience — puisqu'on n'ose pas me faire espérer sa

guérison plus tôt — je pense qu'alors il sera beau, fort, brillant, plein de jeunesse et de vie, jouissant à chaque minute de sa santé revenue; et que moi je serai vieille, plus vieille encore par les inquiétudes que par les années, et ma santé détruite par tout ce que j'aurai craint pour lui! Mais cela, c'est le mieux, et je voudrais bien en être déjà à cette sensation douloureuse de ne pas être assez jeune et assez jolie pour lui!... Enfin que tout soit comme Dieu le veut!

« Voilà des idées douloureuses que j'ai versées de mon cœur dans le tien; cela fait du bien de se plaindre, mais que Dieu m'empêche de murmurer! Je reconnais n'être pas assez patiente, mais j'espère que ce n'est pas de l'envie, lorsque, par exemple, je compare ton sort au mien. Ton mari est celui de ton choix comme le mien, mais tu n'as pas eu, jusqu'à ce jour, un seul instant d'inquiétude pour lui. Votre religion est la même, et pour que cela fût, vous n'avez eu à supporter qu'un nuage passager : vous n'avez pas eu de cœur à déchirer. Ma Pauline, sens bien ton bonheur, et avec ton peu d'espérance, ne te crée pas de chagrins imaginaires! Pardonne ce sermon à ta pauvre vieille sœur. Cependant je puis bien assurer que je ne voudrais changer mon sort contre celui de personne au monde, et c'est là ce qui fait que je ne crains pas de dire tout ceci.

« Tu juges de l'effet qu'ont dû me faire ces paroles de ta lettre : « Ceci est le dédommagement de toutes les tristesses de l'année dernière. Qui nous eût dit, lorsque tu étais si inquiète à S. Aniello, que cette année serait remplie par un beau et brillant voyage? » O Pauline! tu croyais, tu écrivais cela, et, malgré ce beau voyage, malgré ce bonheur de revoir ma mère, je suis plus triste cette année qu'à S. Aniello, non pas qu'Albert soit pire (Dieu merci, il est même positivement mieux), mais je

sais maintenant quel est le danger, et je l'ignorais alors. »

Cette lettre fut écrite dans les derniers jours de leur séjour à Korsen. Il était important pour eux de ne point s'y laisser surprendre par l'arrière-saison, et le 1er septembre 1835, ils commencèrent leur long voyage[1].

VOYAGE.

JOURNAL D'ALEXANDRINE.

« Korsen, mardi 1er septembre 1835.

« Ce matin, ma bonne mère est montée chez moi avant que je ne fusse prête. Nous devions partir à huit heures. Je suis descendue pour prendre encore une fois le thé avec elle dans ce cher joli petit salon. Enfin nos terribles adieux ont commencé. Maman et moi, nous nous tenions embrassées, de sorte que nous n'entendions pas d'abord une grande rumeur qui se faisait. La calèche de Putbus avait versé et on croyait le cocher tué. Dieu merci, il n'a rien eu. Nous avons attendu quelque temps pour nous en assurer, et puis enfin, après que ma pauvre mère m'a eu mille fois embrassée et bénie, j'ai eu le courage de monter en voiture. Je l'ai laissée en arrière, pleurant, sanglotant à étouffer. »

JOURNAL D'ALBERT.

« Bielotzerkoff, 1er septembre.

« Nous avons quitté ce matin ce cher Korsen. Que les

1. Vers la même époque, nous quittâmes, de notre côté, Naples, pour aller nous établir en France, au château de Boury, où mon père nous avait précédés.

séparations sont tristes! Cela découragerait des voyages. Ma pauvre belle-mère est tombée dans un terrible état en nous voyant partir. Comme ces deux mois ont vite passé! Il me serait impossible de dire avec quelle tendresse le bon prince ainsi que la mère d'Alex m'ont traité. J'aurais été leur propre fils qu'ils n'auraient pas pu être autrement pour moi; aussi ma tendresse pour eux égale presque celle que je porte aux miens. Pourquoi cette terre n'est-elle pas au bord du Rhin ou en Italie? Combien ce serait différent et quel bonheur ce serait que de nous partager entre nos deux familles!

« Je regrette aussi beaucoup la bonne et excellente Catiche. Elle a été pour nous une véritable sœur. Il y a des êtres dont la destinée est de se dévouer. Elle est de ceux-là.

« Au moment de partir, un terrible accident est arrivé à la calèche de Putbus. J'en suis à comprendre comment le cocher n'a pas été tué. Sa voiture a été abîmée, et nous sommes partis sans lui. Nous espérons qu'il nous rejoindra demain, après avoir voyagé toute la nuit. Quant à nous, après souper, nous allons vite nous coucher. Nous avons eu une magnifique journée, et je ne me sens plus le moins du monde fatigué, et je crois que, comme à l'ordinaire, le voyage me fait grand bien. Je viens de pousser dehors une nuée de juifs, la plaie de ce pays.

« Au moment où j'allais me coucher, surprise! Putbus est arrivé! Il faut qu'il ait tué ses chevaux. Il nous a apporté une lettre de Korsen, écrite une heure après notre départ.

« Berditscheff (Podolie), 3 septembre.

« Après une belle journée et après avoir traversé un joli pays, nous sommes arrivés hier soir à Berditscheff,

petite ville peuplée de juifs. On en est assailli. C'est bien la plus infâme race qui existe, quoique intelligente; c'est par eux que se font ici toutes les affaires. Quand nous sommes arrivés, la ville était encombrée de voitures, de chevaux, de monde, de seigneurs polonais, etc., etc. Nous avons logé dans une maison particulière tenue par une bonne Allemande et où nous avons manqué de tout. Nous repartons tout à l'heure, mais point en poste. Nous nous confions aux juifs, qui nous font abréger la route de cent verstes; mais j'imagine que nous allons aller mortellement lentement.

« Novogorod, 4 septembre.

« Ces juifs, indigne race de voleurs, au moment de partir, nous ont fait tant de difficultés, que nous les avons envoyés promener et que nous avons pris la poste. Nous avons couru hier toute la journée à travers un pays très-boisé, et nous sommes venus coucher à Novogorod, qui me paraît être une assez grande ville. Mais quelles auberges! On manque absolument de tout. Rien à manger comme de raison. Heureusement nos provisions ne sont pas encore épuisées. Ces gueux de juifs, maîtres de notre auberge, ont envoyé hier au soir chercher des assiettes dehors pour notre souper, bien qu'ils en eussent, parce que, disaient-ils, ils ne voulaient plus manger dans des assiettes qui avaient servi à des chrétiens!

« Il fait un froid de loup. Il va être dix heures, et nous allons partir.

« Ostrog, 5 septembre 1835.

« Nous sommes arrivés ici hier dès quatre heures. Maison épouvantable tenue par des juifs. On se fait à tout cependant, et nous ne nous sommes pas trouvés

trop mal dans ce chenil. Ostrog est une petite ville où l'on aperçoit quelques ruines de vieilles murailles. Sur la place se trouve une grande église en ruine, propriété jadis, nous a-t-on dit, des jésuites expulsés sous l'empereur Alexandre. L'architecture de l'église est italienne, ainsi que le cloître qui en fait partie. Toutes les femmes juives de ces contrées portent des bonnets brodés de perles, parfois très-belles. Celui de la maîtresse de cette maison-ci est en outre enrichi de diamants! Nous partons dans une heure, et c'est aujourd'hui que nous passons la frontière, à moins qu'on ne nous retienne à Radziviloff pour nos passe-ports. Là, nous quittons le bon médecin (Heinrich Trütschel, de Westphalie), qui retourne à Korsen.

« Radziviloff, 6 septembre.

« Nous voici au moment de sortir de Russie. Nous sommes arrivés ici hier d'assez bonne heure. Mais quel site! Dans deux heures nous partons pour Brody, où nous arriverons au bout d'une heure, et où nous serons retenus probablement deux ou trois jours pour nos passe-ports.

« Brody, 6 septembre.

« Les barrières russes et autrichiennes se touchent. Ainsi, après avoir longuement rempli les formalités qu'exigeait la première, nous avons fait un pas, et les Autrichiens, à leur tour, ont mis un peu notre patience à l'épreuve. Cependant il faut convenir qu'ils ne nous ont nullement tourmentés pour la douane. Bientôt après nous sommes arrivés à Brody, qui ressemble enfin un peu à une ville européenne. Les postillons nous avaient d'abord conduits de force à une auberge qu'ils protégeaient, mais nous sommes venus malgré eux à l'hôtel

de Russie, où l'on est vraiment bien. Nous y resterons, je le crains, longtemps, car il faut attendre nos passeports, que nous avons envoyés à Lemberg. Depuis quelques jours déjà, nous sommes en pays presque catholique. C'est la religion dominante en Podolie, mais ici elle est presque la seule[1].

« Brody est une ville libre, apparemment pour faciliter la contrebande, car je ne vois pas pour quel motif on placerait une ville libre au fond de la Gallicie et aux portes de la Russie. C'est ici que l'été dernier cent soixante maisons ont brûlé.

« Lemberg, mercredi 9 septembre.

« Après un séjour fort ennuyeux d'un jour et demi à Brody, nous sommes partis pour Lemberg. La route m'a paru jolie. Un pays varié, des collines, beaucoup de bois, des villages propres, une bonne chaussée. Nous sommes arrivés tard. L'hôtel de Russie était plein. Nous avons été obligés de venir coucher dans une infâme auberge. Mauvais souper. Je me suis couché en arrivant, assez fatigué et souffrant. Après une bonne nuit, je me suis réveillé beaucoup mieux.

« J'ai été entendre la messe dans une belle église, un peu gâtée par une foule d'ornements de mauvais goût dont la ferveur des habitants de cette paroisse a surchargé les autels et les murailles. Beaucoup d'hommes, presque tous jeunes, assistaient à la messe ou priaient sans affectation et sans respect humain devant les différents autels. Le caractère de toutes ces figures, tant d'hommes que de femmes, m'a frappé. Les hommes

1. On ne doit pas oublier que ces notes rapides datent de 1835. Tout a changé et grandement empiré depuis, dans ces malheureuses provinces.

étaient plutôt bien, ainsi que les jeunes filles. Les yeux de plusieurs de celles-ci m'ont rappélé ceux d'Hedwige, mais il y avait une foule de repoussantes figures de vieilles femmes dans le genre de la bonne Mme ***.

« J'ai été heureux d'entrer dans une église catholique et d'y entendre la messe. Depuis quelque temps je suis d'une tiédeur funeste. Où est donc cette ferveur dont j'étais si rempli ! Oh ! mon Dieu ! l'ai-je étouffée par ma nonchalance? Vous êtes-vous retiré de moi parce que je n'avais plus de pensée pour vous, bien moins encore d'élan? Oh ! comme l'âme s'obscurcit dès qu'elle cesse de vous demander la vie ! Comme elle rampe dès qu'elle ne s'élève plus vers vous ! Oh ! honte ! honte sur moi ! Mais aussi pitié, mon Dieu ! Revenez à votre serviteur qui vous a si souvent lâchement abandonné.

« Landçhut, vendredi 11 septembre.

« Nous sommes arrivés ici hier après une exécrable journée, la pluie n'ayant pas cessé un instant pendant tout le temps de notre marche. Les propriétés des seigneurs polonais couvrent tout ce pays. Hier nous avons traversé Przeworsk, la terre du prince Henri Lubomirsky. Quelle singulière chose ! Qui m'eût dit, lorsque je les ai tant vus à Naples, il y a deux ans, que je passerais cette année chez eux dans ce lointain pays? Le château a l'air charmant et situé au milieu d'un magnifique parc. Mais on nous dit que toute la famille était absente en ce moment, ils sont tous à Prague. Ce lieu-ci appartient au comte Alfred Potocki. Il est fâcheux que la manière dont nous voyageons nous prive du plaisir de voir mieux ces belles habitations et de profiter un peu de cette hospitalité polonaise qu'on dit si grande.

« Tarnow, samedi 12 septembre.

« Tarnow appartient à la famille Sangusko. C'est une assez grande ville, et l'hôtel de Cracovie où nous nous trouvons est tenu par un ancien valet de chambre du prince Henri Lubomirsky qui était avec lui à Naples, il y a deux ans. J'ai appris ici que le prince Henri était dans ses terres, lorsque nous les avons traversées. Je regrette beaucoup de ne l'avoir pas su. Sa femme et sa fille sont en voyage. Il ne me paraît pas impossible que nous les rencontrions à Vienne. Les journaux disent que le choléra est décidément à Livourne. Que ferons-nous alors? et où irons-nous?

« Cracovie, lundi 14 septembre.

« Nous voici à Cracovie depuis avant-hier logés dans un chenil, toutes les bonnes auberges étant remplies. Hier matin le baron de Sternberg est arrivé. Alex et lui se sont revus très-tendrement. C'est un ancien ami du comte d'Alopeus, et, comme tous ceux qu'Alex a connus lors de la mort de son pauvre père, elle l'aime comme un véritable ami. Il m'a beaucoup plu et a l'air d'un excellent homme. Nous sommes montés en calèche avec lui et nous avons été voir la ville. Le château, ancienne résidence des rois de Pologne, la cathédrale, très-belle église dédiée à la sainte Vierge et qui renferme les tombes de plusieurs princes et rois de Pologne, cela nous a vivement intéressés[1]. La ville est charmante, remplie de magnifiques églises et de toutes parts une vue ravissante

1. Au milieu se trouve la tombe en argent de saint Stanislas. La plus riche de toutes les chapelles est celle des Jagellons; l'extérieur en est entièrement doré, l'intérieur principalement revêtu de marbre noir.

(Journal d'Alexandrine.)

et on ne peut plus variée. Les monts Krapacks nous séparent de la Hongrie. Cette ville, seul reste du royaume de Pologne, est curieuse, ville libre, ayant son président, son sénat, sa petite armée, et cernée par l'Autriche, la Prusse et la Russie. Le territoire autrichien commence à l'une des portes de la ville. C'est véritablement une singulière chose que ce petit reste du pauvre royaume de Pologne, que les puissances ont conservé, ne voulant le céder à aucune d'elles. Serait-ce un rayon autour duquel nous verrons tôt ou tard se reformer la Pologne, ou bien plutôt ne la verrons-nous pas un de ces jours devenir la proie de l'une de ses trois grandes et jalouses voisines? A deux milles d'ici sont de fameuses salines que l'on dit être une merveille incomparable. Alex est partie ce matin avec Putbus et M. de Sternberg pour aller les visiter. Quant à moi, je n'ai pu les accompagner, les salines étant d'un froid et d'une humidité que je n'aurais pu braver. Encore une occasion pour moi d'apprécier mon agréable santé.

« Hier nous avons dîné chez M. de Sternberg; il m'a montré un portrait d'Alexandrine qui m'a enchanté; je voudrais bien le lui voler. Les yeux sont ravissants et fort ressemblants, ainsi que sa bouche; du reste indignement coiffée et arrangée. Mais je ferais facilement réparer ces deux défauts s'il était à moi!

« A leur retour ce soir, nous dînons tous chez Putbus, et demain nous nous remettons en route pour Vienne. »

JOURNAL D'ALEXANDRINE.

« Le même jour, lundi 14 septembre.

« Ce matin, avant neuf heures, j'ai quitté mon Albert, mon pauvre Albert, et je suis partie avec Putbus et Stern-

berg pour Wiliczka. On nous a fait entrer dans une maison couverte d'un grand toit. Là on soulève des planches et vous plongez dans les profondeurs de la terre. En voyant cela et les cordes qui y font descendre, j'ai eu peur. Je me suis pourtant bientôt décidée à m'asseoir sur un des cinq siéges qui vous conduisent dans cet abîme. On nous a fait mettre à tous une espèce de robe de chambre blanche par-dessus nos vêtements, afin de ne pas les salir. Le trajet dure peut-être cinq minutes. Quelle sensation singulière et nouvelle! Heureusement nous n'allions pas très-vite. D'autres siéges semblables aux nôtres et placés plus bas étaient occupés par des hommes tenant des torches pour nous éclairer. La terre était d'abord humide, elle redevint tout à fait sèche en descendant plus bas.

« La première chose que nous avons vue en touchant terre, est un vaste emplacement dont les murs sont de sel. Des chevaux tournaient plusieurs machines, mais aucun homme ne demeure longtemps dans cette partie de la saline. Nous sommes alors descendus, à pied, un peu plus bas, et nous nous sommes trouvés tout à coup en présence d'un spectacle magique. Un grand lustre (fait en sel) rempli de bougies éclairait ces voûtes immenses et brillantes, et jetait sa lumière de tous côtés dans des grottes et des profondeurs revêtues de la même matière. Oh! mon Dieu! que de merveilles sous la terre aussi bien que sur sa surface et au-dessus d'elle! Plus nous avancions, plus nous voyions d'aspects pittoresques et imposants éclairés d'une manière frappante par les torches de nos conducteurs. Après avoir marché assez longtemps, nous sommes arrivés au bord d'un lac dont l'eau était noire comme de l'encre; nous l'avons traversé en bac, et de l'autre côté nous avons trouvé l'immense statue en sel de saint Jean Népomucène qui, ici comme

partout, se trouve placée au bord de l'eau, afin de rappeler la mort héroïque qu'il subit plutôt que de trahir le secret qu'il avait reçu en confession de la reine, femme de celui qui le fit précipiter dans la rivière. Un peu plus loin, nous avons plongé, à l'aide des torches, dans des profondeurs incroyables. Enfin nous sommes arrivés à une délicieuse chapelle taillée dans le sel, où se trouvaient une foule de personnages sculptés de même. Cela est magnifique et extraordinaire. Nous avons vu ensuite une illumination préparée pour nous dans une grande salle de bal, dont les lustres étaient en sel, comme le reste. On nous a dit que Souvaroff y avait donné un bal et qu'un officier russe y avait célébré ses noces. Après une course de plus de deux heures dans ces majestueuses merveilles, nous nous sommes fait remonter comme nous étions descendus. Mais cette fois j'étais enhardie, et j'ai regardé au-dessous et au-dessus de moi. On croit toujours qu'on va aller frapper contre le mur; cela n'arrive pas cependant, grâce à l'adresse des guides armés d'une petite hache dont ils se servent pour diriger la machine. Sternberg nous a fait faire un léger repas à Wiliczka, puis je suis revenue trouver mon Albert. J'ai dormi, et ensuite j'ai été avec lui dîner chez Putbus, et nous avons tous pris le thé chez moi ce soir.

« Mardi 15 septembre. — Couché à Wadowice, où nous avons été parfaitement bien.

« Mercredi 16 septembre. — A Teschen, où nous avons entendu une musique militaire qui m'a transportée.

« Jeudi 17 septembre. — Traversé Friedeck, lieu délicieusement situé dans un pays pittoresque, riant, varié et fertile. Je voudrais que Boury fût ainsi situé. Couché à Weisskirch.

« Vendredi 18 septembre. — Mauvais rêves cette nuit... J'ai rêvé qu'Albert crachait le sang. Notre calèche s'est

cassée dans la journée; nous avons été obligés de gagner à pied et par un vent affreux la voiture de Putbus, puis forcés de coucher à Rosnitz et d'y rester un jour.

« Dimanche 20 septembre, Vienne. — Levés à quatre heures du matin. Belle matinée. C'était la fin de la partie la plus pénible du voyage, pendant lequel cependant nous avons eu de doux moments. Enfin nous avons aperçu Vienne (l'église de Saint-Étienne se voit de loin), et bientôt nous sommes entrés par cette belle arrivée et descendus à l'hôtel de l'archiduc Charles, où nous sommes établis pour quelques jours. »

ALBERT A MA MÈRE.

« Vienne, 22 septembre.

« Ma mère chérie, nous voici enfin à Vienne après un long voyage de vingt jours que j'ai fort bien supporté; en général, le meilleur des remèdes pour moi semble être de voyager.

« Nous avons eu le plaisir de trouver ici votre lettre du 1er septembre, et, comme vous, nous sommes dans la plus grande incertitude sur nos projets. Voilà ce triste choléra en Italie. Il fait d'assez grands ravages à Livourne, et deux cas se sont manifestés à Pise. Qu'allons-nous faire? Au fond du cœur, certes, je réponds à votre invitation d'aller vous rejoindre, et j'y réponds avec plaisir et empressement. Nous y avons déjà sérieusement pensé, mais nous attendons l'avis des médecins. Ce matin, nous avons été voir le célèbre Malfati, qui m'a demandé si j'étais le fils « du comte de La Ferronnays, ambassadeur et ministre, qu'il estimait particulièrement. » — Lui même, lui ai-je répondu. Il viendra demain Alex lui fera lire toutes les consultations qui ont été écrites sur

moi, lui fera de longues amplifications, et, après avoir bien écouté, savouré, réfléchi et approfondi, il me tâtera le pouls et me donnera son avis sur le lieu où nous devons passer l'hiver.

« Mercredi 23 septembre. — Je termine ce hideux griffonnage en vous rendant compte de la décision de Malfati. Il nous envoie à Venise, disant que la mer est ce qui me convient le mieux, et que Venise, étant un grand vaisseau, est préférable pour moi à tout autre séjour. Je ne puis vous cacher cependant que d'aller en Italie au moment où tout le monde s'en sauve me semble assez absurde. Malfati se persuade que le choléra ne viendra pas de ce côté, et s'il y parvenait, nous prendrions la fuite, soit par Trieste, soit par Ancône, s'il n'est pas dans les États romains. Je crois, en effet, qu'il n'attaquera pas l'Italie dans tous les sens à la fois, et que, s'il suit le côté de Livourne jusqu'à ce pauvre Naples, alors *Venise sera sauvée,* ou du moins la contagion n'y parviendra que beaucoup plus tard. Ne vous inquiétez pas en tous cas, et fiez-vous à moi pour être prudent en cette circonstance.

« Je n'ai rien à vous dire de Vienne, que vous connaissez de reste. Mais la vie que nous y menons nous donne une grande envie de gagner le plus tôt possible nos quartiers d'hiver. Nous courons toute la journée, car il y a un grand nombre de choses et de personnes à voir. La princesse Lubomirska est ici, ainsi que le comte Zichy : les Gagliati arrivent dans quelques jours. Tout cela ajoute une foule de visites à tout ce que nous avons à faire, et remplit un peu trop nos journées. Vous vous plaignez du froid : ici personne ne comprend rien à la beauté du temps que nous avons, c'est un vrai climat d'Italie ; mais, selon toute apparence, la durée de cette température ne sera pas longue. »

ALBERT A MA MÈRE.

« Vienne, mardi 29 septembre.

« Ma mère chérie, nous partons après-demain pour Venise, où nous nous établirons décidément pour l'hiver, si le choléra ne nous en chasse pas. Mais avant de vous parler de nous, je veux vous narrer le singulier guignon que nous venons d'avoir. Nous étions déjà depuis plusieurs jours ici, lorsqu'il me revint à la mémoire que Louis de Blacas étant au service autrichien, il se pourrait qu'il fût en ce moment à Vienne. Je m'informe. Je découvre qu'il habite ordinairement l'hôtel de Londres. J'y cours, et je découvre que : « le duc[1], la duchesse et *les petits ducs,* » y sont depuis six jours! Et nous de crier et de vouloir aller embrasser ma tante; mais tout le monde était sorti. Le soir, nous y retournons, et nous sommes renvoyés par un imbécile de portier, bien que ma tante nous attendît de pied ferme. Enfin, ce matin, ma tante, accompagnée de ses trois fils, est arrivée chez nous à neuf heures, et a trouvé Alexandrine sortant à peine du lit et plus qu'en négligé. Au bout d'un quart d'heure mon oncle est arrivé lui-même, puis ils sont retournés chez eux, d'où ils devaient partir à onze heures. Alex s'est habillée à la hâte, et, ô prodige! elle a terminé tous ses lavages et sa toilette *en une demi-heure,* et nous avons couru chez ma tante, pour passer encore quelques instants avec elle. A onze heures ils sont partis pour Prague, et nous avons reconduit Louis à son quartier de cavalerie. Il dîne aujourd'hui chez nous. Il

1. Le duc de Blacas, compagnon d'exil de Louis XVIII, premier ministre de la Restauration en 1814, ambassadeur de France à Rome et à Naples jusqu'en 1830, mort en 1839. La duchesse de Blacas était la sœur de ma mère.

est grandi; le service a achevé de rendre sa tournure charmante. Ma tante a été, comme elle l'est toujours, bonne et parfaite. Mon oncle a été aimable au possible et cordial pour Alexandrine. J'espère qu'ils l'auront trouvée bien, vous me le manderez. Mais vous avouerez qu'il est bizarre et contrariant d'être sept jours entiers dans la même ville sans nous douter de nos présences respectives. Stanislas est très-grandi et ressemble à Fernand; Xavier a le moins changé, il a toujours sa jolie mine d'enfant.

« Malfati nous dit de telles merveilles du climat de Venise, qu'il ne nous reste plus d'incertitude sur ce séjour, si le choléra nous permet d'y demeurer. Il me fait commencer une cure d'or qui doit, dit-il, me guérir radicalement. Cela consiste à se mettre quelques parcelles de poudre d'or sur la langue tous les matins. Cela m'a tout l'air d'une plaisanterie. Nous verrons.

« Nous avons retrouvé ici *** qui est fort aimable pour nous. Il dîne ce soir chez nous, et, sans y penser, j'ai invité Louis en même temps! Qu'eût dit M. de *** de cette liaison, ainsi que de notre intimité avec M. O'Sullivan, le chargé d'affaires de Belgique? J'ai beau faire, je ne parviens pas à m'agiter le sang pour ces petites tracasseries de parti. Aussi, quelques-uns des miens dussent-ils me renier en me voyant hanter de telles gens, je sens que sur ce chapitre-là je me résignerai à leur déplaire. »

Alexandrine se para, *pour la dernière fois de sa vie*, le 1er octobre 1835, veille du jour de leur départ de Vienne, pour aller à un dîner que leur donna le comte Hippolyte de la Rochefoucauld [1]. Elle mit, ce jour-là, une robe

1. Le comte de la Rochefoucauld était, à cette époque, chargé d'affaires de France à Vienne.

blanche et une parure complète de bijoux du moyen âge qu'elle portait souvent, sans se douter que c'était la dernière fois qu'elle paraissait dans le monde ainsi vêtue.

Après ce dîner, ils allèrent à l'Opéra, où l'on donnait *Norma*, et ce fut aussi la dernière fois qu'elle entra dans une salle de spectacle.

Le lendemain, vendredi 2 octobre, ils quittèrent Vienne, et, voyageant à petites journées, ils arrivèrent le 8 octobre à la frontière d'Italie. Le comte Putbus ne les accompagnait plus cette fois, il était parti pour Paris le même jour où Albert et Alexandrine avaient pris la route de Venise. Il devait les y rejoindre plus tard.

A Ponteba, Alexandrine écrit : « Cette entrée, comme toutes celles d'Italie, est belle et majestueuse; elle n'est pas cependant, suivant mon goût, aussi surprenante que les autres, mais enfin peu à peu nous retrouvons les figuiers et toute la végétation du Midi. O chère Italie! voilà la cinquième fois que j'y entre, et toujours avec délices! L'Italie! ô mon Dieu! permets qu'elle rende la santé à mon Albert! Cette différence de température, déjà si sensible, fait grand bien, et toutes les habitations, si différentes de celles d'Allemagne, me font plaisir à revoir! Mais Albert, quand je lui ai dit bonsoir à Ospedaletto, m'a dit qu'il avait le pressentiment que l'Italie lui porterait malheur... O mon Dieu! mon bon Dieu! »

Arrivée à ce passage de son journal, Alexandrine, en le transcrivant dans son histoire, *sept ans après* (à Bruxelles, en 1843), s'interrompt pour écrire les lignes suivantes : « Et maintenant, après tant de douleurs, ma passion pour ce pays est toujours la même, ou plutôt plus forte, car à présent je sais pourquoi je l'aime; je sais quelle est la source d'où ce délicieux parfum se répand sur l'Italie.

« Oh! oui, j'aime et j'aimerai toujours ce pays, dont le peuple croit à une patrie éternelle, à des amis invisibles auxquels il parle dans ses joies et dans ses peines; ce pays, dont presque chaque ville voit son Dieu réellement présent exposé continuellement aux yeux d'une foule qui adore! J'aime ce pays, qui a connu toutes les gloires et qui les a toutes rapportées à Dieu; ce pays, dont les habitants ont su atteindre la perfection du beau en toutes choses, et qui cependant connaissent moins que d'autres l'ambition et la fatuité!

« J'aime ce pays, où les âmes et les fleurs répandent plus de parfum qu'ailleurs; ce pays, qui vit naître saint François d'Assise et l'autre doux François, et tant d'autres saints et saintes au cœur brûlant; ce pays, où toutes les fêtes sont religieuses; où l'on rencontre sur son chemin l'habit que portèrent saint Benoît, saint Dominique, saint François, saint Ignace et d'autres dont le nom est écrit avec les leurs au livre de vie; ce pays, où tant de vies humbles et obscures s'achèvent au fond des villages, comme au fond des cloîtres, par une sainte mort. J'aime ce pays, qui renferme la ville où règne le représentant de Jésus-Christ, la ville sainte où tant de vertus se sont pratiquées de tout temps et où est venue se fortifier celle de tous les grands bienfaiteurs de l'humanité.

« Oh! j'aime ce pays, où le blé et la vigne semblent se presser de croître pour servir au plus sacré des mystères; ce pays si doux à l'âme, si enchanteur aux yeux, qu'il me semble qu'en mourant on pourrait se dire : « Je vais voir bien mieux que l'Italie! »

Après cette interruption, Alexandrine reprend sa tâche, et continue à insérer dans son recueil les pages et les lettres écrites par elle en 1835, et qui venaient de lui inspirer ces lignes éloquentes et ferventes.

ALEXANDRINE A PAULINE.

« Pordenone, 9 octobre, vendredi soir.

« Ma petite belle sœur (sans trait d'union entre *belle* et *sœur*), nous sommes en Italie depuis hier soir. J'en bénis Dieu, et j'espère qu'il voudra que ce soit pour le rétablissement d'Albert. J'aime de passion cette chère Italie, plus que jamais peut-être. J'éprouve toujours tant de délices à y rentrer! Il y a en ce moment de la musique dans la rue, de belles voix, des airs connus si bien chantés! Cela enchante mon Albert autant que moi. J'aime à t'écrire en entendant cela. Il y a un parfum dans cette Italie, un charme, un attrait indéfinissable qui s'exhale de tout, et qui est d'autant plus étonnant qu'on trouve de tous côtés à redire à bien des choses. N'éprouves-tu pas aussi cette *smania* pour l'Italie? Tous les autres pays me semblent si froids, si prosaïques en comparaison; il n'y a, je crois, que l'Espagne et l'Orient qui puissent être aussi empreints de poésie que celui-ci.

« Que vas-tu dire de ces élans? Mes lettres depuis quelque temps ont été plus prosaïques. Enfin, comme tu le vois, nous sommes heureusement arrivés jusqu'ici, et demain nous serons à Venise, avec l'aide de Dieu.

« Figure-toi que ces chanteurs auxquels nous avons octroyé un *swanziger* sont montés et viennent de nous chanter et de nous *jouer : Un segreto d'importanza,* pendant que je t'écrivais ce qui précède. Ils déclament à merveille et je voudrais que tu pusses entendre, Eugénie, la manière dont la prima donna nous a chanté « *Se Romeo!* »

Ils arrivèrent en effet le lendemain, samedi 10 octobre, et la lettre suivante d'Alexandrine à M. de Montalembert est datée de Venise, le 15 octobre 1835.

Au haut de la première page se trouvent ces mots :

« (Albert est fâché de la première page de ma lettre. Vous, cher ami, je vous supplie de ne pas m'en vouloir, et de n'y pas voir de mauvaise intention. Je vous l'envoie telle que je l'ai écrite.)

« Mon cher Montal, je vais vous écrire un volume, quoique j'aie peu de temps, parce que depuis qu'Albert a reçu, à Vienne, votre lettre du 31 août, je le compose en idée (ce volume) pour vous. Que vous ayez ou non le temps de le lire, n'importe, *il faut* que je vous l'écrive.

. . . .

« Si vous connaissiez davantage la vie d'Albert, vous ne le croiriez pas tellement plus heureux que vous. Il a certes aussi ses épreuves. Quel est l'homme de son âge qui ne regarderait pas comme un malheur d'être enchaîné pendant ses plus belles années par des soins qui entravent tout pour lui, d'être condamné, avec la plus grande vivacité et beaucoup d'activité, au repos le plus complet, et avec cela souffrir tous les jours plus ou moins et voir qu'on inquiète une femme qu'on aime? D'ailleurs moi, voyez-vous, je ne crois pas à cette inégalité du bonheur. Je crois aux compensations ; il me semble qu'elles ne sont pas indignes de la justice de Dieu, et j'ai fait tant de remarques sur l'erreur des jugements qui ont pour objet le bonheur ou le malheur des autres, que je suis tentée de croire que le mendiant qui mendie son pain n'est pas plus à plaindre que celui auquel il le demande ; et, si celui-ci a des remords et que l'autre n'en ait pas, il est même sûr alors que c'est l'autre qui est le plus heureux. Depuis dix-huit mois que je suis mariée, je n'ai pas eu, sans exagération et en tout, quinze jours de tranquillité sur la santé d'Albert. Depuis que je le connais, de quels tourments, de quelles inquiétudes a toujours été mêlé mon bonheur! Mon Dieu! que n'ai-je pas

souffert quand je l'ai cru mourant à Civita-Vecchia, quand il ne m'était pas permis alors d'aller l'y voir!... Croyez-vous, cher ami, que ces continuelles angoisses, cette maladie si tenace, ne soient pas pour moi une peine au moins aussi vive que peut l'être pour vous celle dont vous nous parlez?....

« Jeudi, 23 octobre.—J'ai laissé là cette lettre depuis plus de huit jours; mais je n'en continuerai pas moins mon discours, car il faut que je vous dise tout ce que j'ai sur le cœur. Laissez-moi vous parler avec la plus grande franchise. A votre égard, celle d'une sœur m'est permise, car une sœur ne vous aimerait pas davantage. J'ai, moi aussi, dans le même sens, une peine qui m'occupe sans cesse. Mon bonheur serait d'être de la même religion qu'Albert; mais, outre les doutes qui me restent encore, ce qui me retient le plus, c'est qu'en l'adoptant je briserais le cœur de ma mère chérie, — de ma mère à laquelle je dois ce bonheur même d'avoir épousé Albert! Je briserais son cœur *physiquement* aussi bien que *moralement!* Je le sais, elle ne peut pas croire que les catholiques regardent comme possible le salut de ceux d'une autre foi, et elle penserait toujours qu'en changeant je mettrais non-seulement pour la terre, mais pour l'éternité, un affreux abîme entre ma famille et moi! A cette idée, quelle mère consentirait? En effet, moi-même, si on me disait que mon pauvre père a la *mauvaise* part et qu'Albert est destiné à avoir la bonne, et qu'après en avoir choisi une, je me sépare de l'autre *à jamais,* je crois que, puisque le bonheur serait promis à Albert, je l'y laisserais aller seul, et que je voudrais rejoindre mon pauvre père, comme ce prince païen... »

(Ici elle lui raconte tout au long l'histoire du roi Frison déjà citée et qu'elle aimait tant.)

« Vous, avec votre sévérité, vous m'accuserez de fai-

blesse. Mais je vous ai vu fort touché de ce que la mère de Tobie pleurait et *ne voulait pas être consolée* du départ de son fils, quoique ce départ eût été ordonné par Dieu. Eh bien! c'est aussi une faiblesse, et elle ne lui a pas été reprochée. Ma position est cruelle, et j'en suis à me *réjouir* de n'être pas *décidée* encore à désirer de ne pas m'instruire davantage, pour ne pas en arriver à voir que c'est mon *devoir* de braver sur ce point ma mère! Cher ami, si vous êtes charitable, vous me plaindrez plutôt que de me blâmer. Enfin, je jette tant que je puis ce fardeau dans les bras de mon bon Sauveur; je prie quelquefois aussi la Vierge et les saints de prier pour moi; car, je ne sais comment, mais la croyance à l'intercession des saints est plus que d'autres descendue dans mon âme. C'est à votre pape que je ne puis croire encore[1]. Enfin j'espère dans la bonté de Dieu pour me tirer hors de cette douleur et de cet embarras qui empoisonne ma vie. *J'espère,* car j'ai plus que vous, mon ami, ce bonheur dont la miséricorde de Dieu a fait une vertu. Qui donc a dit ce joli mot: « *Oh! oui, c'est une religion révélée que celle qui a fait de l'espérance une vertu?* » Cher ami, je voulais vous dire cela : vous n'espérez pas assez. C'est non-seulement un malheur, mais un défaut. Voyez d'abord qu'Albert et moi, que vous enviez, nous avons des peines, quoique Dieu nous garde aussi de ne pas reconnaître notre bonheur. Et vous! ne vous croyez-vous pas envié par un nombre infini de gens? La religion, l'étude et la poésie sont vos amis d'abord : quelle belle société! Et, outre cela, que d'intérêts vous avez dans la vie! Et notre amitié n'est-elle

1. Alexandrine a mis en marge :

« Et aujourd'hui, si je ne croyais pas au pape, il me semblerait ne plus être chrétienne! »

rien? Mon Dieu! comme vous nous oubliez toujours, Albert et moi!

« Quand je me souviens qu'après les premiers jours de craintive vénération que vous m'avez inspirée je me suis familiarisée au point de vous jeter de l'eau de Cologne et de la poudre d'iris à la tête, et de me faire commander un chapeau par vous, je pense que vous devez tout me pardonner..

« ... Mais, cher ami, je cesse pourtant, car je dois horriblement vous ennuyer par tout ce que je vous griffonne; qui sait même si vous le lirez? Répondez-moi, de grâce, et bien vite. On nous a parlé du discours que vous venez de prononcer à la chambre des Pairs : je voudrais bien le lire. A revoir bientôt, j'espère; je prie Dieu pour votre bonheur. Connaissez-vous Venise[1]? C'est bien intéressant. A jamais votre amie et sœur.

« ALEX. »

ALEXANDRINE A PAULINE ET A EUGÉNIE.

« Venise, 27 octobre 1835.

« Bonsoir, mes sœurs, je ne suis pas du tout en train d'écrire, il fait un sirocco épouvantable. Chose tout aussi sensible à Venise qu'à Naples, et je m'aperçois pour la

1. Ce fut dans les premiers temps de ce nouveau séjour, le dernier pour Albert en Italie, qu'Alexandrine copia ces vers de Childe Harold, si connus, mais toujours si beaux :

And even since, and now, fair Italy,
Thou art the garden of the world! the home
Of all art yields and nature can decree
Even in thy Desert what is like to thee?
Thy very weeds are beautiful, thy waste
More rich than other climes' fertility
Thy wreck a Glory, and thy Ruin graced
With an immaculate charm which cannot be defaced.

première fois de cet effet du mal de nerfs dont Albert et ma mère se plaignaient, qui est l'impossibilité de former ses lettres en écrivant; ainsi lisez comme vous pourrez. J'ai une grande *smania* de vous revoir, mes sœurs. Il faut avouer que nous nous voyons bien peu depuis que nous le sommes devenues! Nous étions bien plus souvent réunies dans le temps où nous n'étions qu'amies. Est-ce qu'il y aurait quelqu'un parmi vous qui pût avoir l'ombre d'un doute relativement à ce que nous aurions choisi, *par plaisir,* pour cet hiver entre Boury et Venise? avec cette charmante réunion de famille à laquelle nous seuls manquons! Si votre père l'a eu, ce doute, j'avoue que j'en serais triste. Pour sa propre satisfaction, je voudrais qu'il fût bien convaincu que Boury n'aurait pas pu être aussi bon pour la santé d'Albert que Venise ou Pise. Quant au bien moral et au bonheur que cela lui eût causé de passer cet hiver parmi vous, il ne peut en douter, et on sait assez combien, moi aussi, j'aime et je jouis de nos grandes réunions. Mais après cela, quand je suis sûre que ceci vaut mille fois mieux pour la santé d'Albert, je me réjouis d'y être; et puis on ne peut s'empêcher d'aimer toujours l'Italie et de trouver Venise au plus haut point intéressant; de sorte que je supporte gaiement notre décision qui, après tout, n'est que celle des médecins.

« Et maintenant, Madame et Mademoiselle, comment se fait-il que vous ne donniez pas le plus petit signe de vie à votre pauvre belle-sœur Alex, qui vous a cependant écrit des lettres volumineuses auxquelles elle ne reçoit pas l'ombre de réponse? Elle qui aime tant qu'on réponde à ce qu'elle dit. Mademoiselle Eugénie, bien *faussement,* le jour de son arrivée à Paris, griffonne à cette pauvre Alex un mot où elle lui dit : « Comment veux-tu que j'aime Paris, puisque je n'ai pas le temps de t'y écrire ? »

Oh! mensonge! et après cela elle n'écrit pas le plus petit mot depuis qu'elle est hors de Paris, pas une pauvre petite description de Boury que je me meurs de curiosité de pouvoir me figurer un peu!

« Madame Pauline m'a écrit le 12 septembre une lettre qui m'a entièrement satisfaite (chose qui n'arrive pas toujours); mais, dans cette lettre, elle m'en promettait très-promptement une autre, et un mois s'est écoulé sans que cette promesse ait été tenue!... Vos parents nous écrivent bien plus que vous, ayez-en honte, jeunes personnes! Un autre défaut de la famille, c'est de ne pas relire les lettres reçues et de redemander des choses auxquelles on a déjà répondu. Tout cela ne vous empêche pas de faire un ensemble fort agréable. Mon beau-père loue beaucoup notre chérie Eugénie dans sa dernière lettre, et Albert (fort impoliment pour sa femme, je trouve) dit qu'elle est, *de nous trois,* la plus séduisante et la plus agréable.

« Adieu, Eugénie, aime-moi, écris-moi, je t'aime tant! Que Dieu te garde! Dis à Fernand de m'apporter quelques romances quand il viendra, et toute la musique qu'il pourra dérober au piano de Boury, sans faire pousser trop de cris, car j'ai tout laissé à Livourne et je ne veux rien faire venir. »

EUGÉNIE À ALEXANDRINE.

« Boury, le 5 novembre 1835.

« Est-ce que personne t'a jamais écrit qu'il nous passait par la tête de soupçonner que c'était par plaisir que vous passiez l'hiver à Venise, au lieu de le passer avec nous? quand on ne parle pas d'autre chose, ici, que de ton goût pour les réunions de famille, pour la vie de château, et que tous sont impatients de te voir arriver,

sachant combien tu ajouterais au charme de l'intérieur! Mais en effet un instant nous avons eu la folie de penser que vous auriez pu passer l'hiver à Boury; et alors, la tête remplie de cette idée, nous avons été comme désappointés quand la décision de Venise nous est parvenue. Et maintenant si tu savais comme je serais fâchée de vous voir ici! Nous n'en sommes qu'au mois de novembre et nous avons tellement froid, que nous ne savons où nous mettre, ni quel feu allumer. Il fait un vent perçant, et je frémis en me représentant notre pauvre cher Albert traversant ces grands corridors, descendant ces escaliers où un froid vif vous saisit partout. Oh! non, chers amis! que Dieu vous garde de tout mal en Italie! car si la différence du climat est si sensible pour nous, que serait-ce pour lui!

« Oh! Alex, que je me désire souvent près de toi à Venise, recommençant, non pas les inquiétudes, mais l'intimité de Sorrento, te suivant dans tes soins, tes soins si minutieux, sœur bien, bien-aimée! Tu es si bonne à voir ainsi de près! »

Fernand, dans la même lettre :

« Bonjour, petits. Pendant qu'Eugénie s'interrompt pour écrire un billet que je dois porter à Emma, moi je me suis emparé de la plume pour vous annoncer mon arrivée près de vous. Chers bons, que je voudrais pouvoir vous amuser un peu! mais j'ai peur pour vous de n'être pas fort bouffon. Je le suis fort peu, en effet. Voici le billet écrit, il faut que je parte, adieu donc, ou plutôt à revoir, mes chers petits. J'embrasse Albert, ce bon cher vieux, j'apporterai force musique, romans, pièces, sirops et cancans pour vous divertir cet hiver. A revoir. »

Eugénie continue :

« Ce Fernand, comme il écrit large! quel papier il

perd! Sais-tu ce qui est en bien mauvais état depuis mon retour en France? C'est mon gosier. Figure-toi qu'il me fait tellement souffrir, que, depuis quelque temps on me défend absolument de chanter, de lire tout haut, et qu'on me menace même de m'empêcher de parler. Je n'ai presque plus de voix, et quand je chante une minute, je n'en peux plus. Je prends un certain sirop qui me fera, dit-on, du bien, mais jusqu'à présent il me fait plutôt du mal; dans tout ceci, c'est mon pauvre chant que je regrette. Le médecin a dit l'autre jour que si je voulais guérir, il fallait être un an sans chanter. C'est ce froid si vif qui m'a tout de suite saisie à la gorge, comme un voleur. Les yeux d'Olga vont moins bien aussi, le froid n'est pas bon pour elle non plus. Juge avec tous ces exemples, si je suis heureuse de n'y pas voir ton cher mari! Albertine est au couvent, bien portante, sage, gagnant des médailles et espérant faire bientôt sa première communion. Mes chers amis, voici encore une lettre de vous, merci. Chère Alex, comme je te reconnais, cherchant tout de suite toutes les manières d'encourager toi-même et les autres. Cet Anglais dont tu nous parles, je suis sûre que tu l'aimes à la folie, le tout parce qu'il a été plus malade qu'Albert, qu'il se porte bien et qu'il s'est guéri à Venise.

« Ah ça, je finis. Ai-je bien réparé? Ma lettre est-elle assez longue? Ai-je bien répondu à la tienne? Je ne l'ai pas perdue de vue, et dorénavant je ferai toujours comme cela, je lirai ta lettre tout le temps que j'écris, afin d'être sûre de bien répondre.

« Adieu, vraie amie, que j'aime avec ferveur, avec admiration! Que Dieu vous garde bien, car deux petits êtres comme vous sont rares sur la terre! »

ALBERT A MES PARENTS.

« Venise, 17 novembre.

« Mon bon père et ma mère chérie,

« Je réponds à la fois à vos deux bonnes lettres du 30 et du 31. Il me paraît certain que vous avez renoncé à toute idée d'une course en Italie pour le moment. Cela nous attriste, quoique je comprenne toutes les difficultés qui vous en empêchent. Mais tout ce que vous me dites de votre santé, mon père, me fait pourtant redouter pour vous l'hiver à Paris ou à Boury.

« Savez-vous, ma bonne mère, que vous m'avez écrit une lettre ravissante? Mais je ne puis répondre à toutes vos questions, car je n'ai vu encore que deux fois l'église de Saint-Marc, dont la merveilleuse et mystérieuse architecture m'a en effet charmé, et a bien réalisé mon attente. Venise ne saurait être jugée en un jour, mais plus je revois cette magnifique place, ce dôme, ces procuraties, ce campanile, plus j'en deviens amoureux. Notre logement vraiment charmant, notre vue, la plus belle de Venise, contribuent encore, en dehors de tout cela, à nous faire mille fois préférer ce séjour à celui de Pise.

« Vous me demandez par où nous sommes entrés en Italie, cette fois : comme vous jadis, par la Ponteba. Quoique cette porte de l'Italie soit moins belle que les autres, nous avons éprouvé un sentiment d'amour du pays lorsque le « *si signore* » a résonné à nos oreilles, au lieu du langage de nos lourds et assommants postillons allemands. Nous avons passé par Klagenfurth, et nous avons pensé que là vous vous étiez mariés, père et mère chéris! Il me prend un redoublement d'amour pour vous lorsque je pense que ces lieux que nous venons de voir et ceux que nous voyons ici, vous vous y trouviez dans

ces premiers jours de votre mariage. Dame! c'est intéressant pour nous! Sans cela, où diable serions-nous? nous, vos enfants! Nous ne savons, comme de raison, rien encore de nos projets, mais vers le printemps nous comptons bien prendre le chemin de la France. Je brûle d'y être. Nous vous chérissons de toutes les forces de notre âme et vivons toujours en pensée au milieu de vous. Qu'il me tarde d'être au jour où nous pourrons aussi partager cette chère vie de famille! Nous attendons Fernand à bras ouverts et ne parlons que de ce que nous comptons faire avec lui. Selon ma louable habitude je ne vous dis rien de ma santé, pour la raison *thatit is capital!...* »

Malgré l'apparente sécurité qui règne dans ces lettres, la page suivante d'une de celles d'Alexandrine, à cette époque, peint bien tristement l'agitation de son âme. Elle la surmontait souvent et se calmait par la confiance, mais ce temps où le bonheur cherché sur terre lui échappait, où celui que Dieu seul donne n'était pas trouvé encore, est celui peut-être où elle eut le plus de ces heures de sombre mélancolie qu'elle ne connut plus à une autre époque :

« Ah! si dans le tombeau on sent qu'on dort, qu'on attend le jugement de Dieu, que de grands crimes ne vous le font pas craindre, ce repos mêlé de vagues idées, mais plus de ces idées embrouillantes de la terre, cette sensation d'avoir accompli sa destinée, est peut-être préférable à tout ce qu'offre la terre; car, quelque délicieux que cela puisse être, tout y est toujours mêlé de diverses inquiétudes et de diverses hontes, — mélange insupportable. Je m'explique mal, mais le mot de l'énigme, c'est que j'ai soif de repos, et que si la vieillesse ou même la mort m'en donnent, je les bénirai. Si ce que je

vous dis là vous semble triste, n'y faites pas attention, j'ai mal à la tête; mais je suis gaie malgré ces idées. »

Aux mots : « *J'ai soif de repos; si la vieillesse ou la mort m'en donnent, je les bénirai,* » elle a mis en marge, en relisant cette lettre sept ans plus tard :

« Avant la vieillesse et la mort, la Foi m'en a donné, du repos! »

EUGÉNIE A ALEXANDRINE.

« Boury, 13 novembre, vendredi soir, dans ma chambre, au coin d'un si bon feu ! Seulement je suis fâchée que ce soit vendredi et le 13.

« Mon pauvre Fernand est là près de moi à causer pour la dernière fois; demain il part, et, quoique je sois bien contente de vous l'envoyer, cela me fait un gros chagrin de me séparer de lui. Nous sommes si bien ensemble! nous faisons si bon ménage!

« J'ai eu une querelle avec Pauline l'autre jour. J'ai lu par hasard une phrase de sa lettre à toi, et cette phrase en a été cause. Nous avons pleuré toutes deux, puis nous nous sommes embrassées, nous avons fini par dire que nous allions tout te conter et que tu étais un bien charmant tiers, une bien précieuse confidente, à laquelle tout pouvait se dire. Mais sais-tu ce que nous nous sommes encore dit? C'est que rien ne rend ce temps de quinze à vingt ans, et qu'on a beau faire, et quel que soit le bonheur même le plus complet qu'on ait plus tard, ces années-là sont cependant les plus heureuses, peut-être même parce qu'on s'en rend moins compte. On a un vague besoin de bonheur, d'affection, de plaisir, et on ne met pas en doute qu'on les obtiendra, et la route pour y arriver paraît si jolie, si fraîche! C'est dans ce temps-là qu'on est fou en sentant des

fleurs et que le beau temps vous fait bondir de joie! On pense à tout et on ne pense à rien. C'est une bien longue idée que j'ai entamée là, je n'ai pas le temps de la finir. Voilà mon pauvre cher Fernand qui me dit adieu : il part à cinq heures du matin, ainsi c'est fini. Oh! je suis bien triste! Pauvre frère! Il faut donc toujours se quitter? »

Cette querelle dont parle Eugénie tenait à ce que, dans une circonstance récente, je m'étais imaginé qu'elle ne m'avait pas ouvert son cœur avec toute sa franchise accoutumée, et j'avais exprimé ce doute et cette crainte à Alexandrine dans une de mes lettres. Le passage tomba sous les yeux d'Eugénie et l'affligea, car c'était la première fois qu'il m'arrivait de dire à l'une d'elles ce que je n'avais pas dit à l'autre. Et Alexandrine, érigée en juge du différend, me donna tous les torts. Sa réponse à ma lettre me parvint à Paris, où j'avais été passer quelques jours, et je l'envoyai à Eugénie qui était restée à Boury. Mais ma chère Eugénie, on le sait déjà, était rarement d'humeur à supporter qu'on lui donnât raison à mes dépens; aussi fut-elle fort mécontente de ce jugement d'Alexandrine et m'écrivit-elle la douce lettre que voici, en me renvoyant la sienne :

EUGÉNIE A PAULINE.

« Boury, mardi.

« Ma chère petite chérie Pauline, tu fais bien de me défendre d'écrire à Alex, car je lui en veux terriblement. N'aie pas peur, je ne t'accuserai pas, moi! T'accuser! *toi!* j'en pleure. Et puis d'ailleurs n'est-ce pas moi qui ai eu tous les torts? Ne me suis-je pas plainte de toi à elle? et tout ce mauvais accès ne venait-il pas

de moi seule? C'était mal, mal, et c'est moi qui ai tout fait. Pardonne-moi, à ton tour, car c'est moi qui suis cause de tout,

« Rien, *rien,* tu le sais, ne peut amener un froid entre nous, nos âmes sont liées, comme les corps des Siamois; une blessure à l'une fait mal à l'autre. Nous pouvons vivre et agir différemment, mais il est impossible que nous ne sentions pas, que nous n'aimions pas de même.

« Ma petite Pauline, pardonne-moi les mots durs que je t'ai attirés de notre amie commune. Que n'étais-je là pour essuyer les larmes de tes chers yeux aimés, en les embrassant! Promets-moi que tu vas écrire à Alex, que tu lui diras ce que j'écris aujourd'hui. Vois-tu bien, tout ceci prouve seulement combien notre amitié est *impossible* à altérer. »

ALBERT A MON PÈRE.

« Venise, 17 novembre 1835.

« Mon père chéri, j'ai reçu votre lettre si bonne du 30 octobre, jamais il n'en fut écrit une plus tendre et plus délicieuse. Mon bon père, combien je vous aime, et combien Alexandrine est touchée de ce que vous nous dites!

« Je tremble que cet hiver de France ne vous fasse mal. Venez, dès que vous le pourrez, vous réchauffer en Italie, où le bon soleil n'est jamais longtemps sans se montrer. Le pauvre Fernand aura un froid de loup pendant son voyage. C'est un bien grand sacrifice qu'il nous fait là, je lui en sais bien bon gré et me le reproche presque. Je lui ferai faire de l'exercice en lui imposant l'obligation de se promener avec Alexandrine qui consentirait volontiers, si on la laissait faire, à passer l'hi-

ver tout entier sans remuer les pieds. Elle croit que l'exercice qu'elle prend à la maison lui suffit. Il est vrai qu'elle en prend beaucoup ainsi. Je voudrais que vous pussiez la voir à la tête de son ménage, ayant ses provisions de riz, de bougie, de café, de sucre, etc., et faisant chaque jour, elle-même, la distribution nécessaire de tous ces ingrédients. Nous avons une cuisinière qu'elle dirige; enfin la maison marche avec ordre, économie, régularité. Ne trouvez-vous pas cela bien pour une personne que l'on soupçonnait capable de tout, hormis de savoir mener un ménage? Vous me direz à cela que la poésie en souffre. Dans les moments d'inspection et de coup de feu, peut-être un peu ; mais, une fois rentrée dans le salon, vous retrouvez l'élégante, charmante, ravissante Alexandrine d'autrefois. Enfin, mon bon père, le bon Dieu semble avoir fabriqué mon intérieur exprès pour mon bonheur, car une femme uniquement ménagère m'eût assommé, comme aussi j'eusse été fort impatienté d'avoir une belle compagne qui n'eût été bonne à rien dans le ménage.

« Nous connaissons déjà ici beaucoup de monde. Comme on n'exige pas que je rende les visites qu'on me fait, je suis charmé de ces politesses.

« Adieu, mon père chéri, Alex et moi nous vous embrassons et tous les deux nous vous aimons plus que nous ne pouvons le dire. »

Au bout d'une lettre de moi, de la même époque, se trouvent ces lignes d'Eugénie à Alexandrine :

« Quand je prie pour devenir bonne, je te vois bien loin devant moi sur ce long chemin de la perfection. Je trouve ton caractère si admirable, si estimable, si fort, si doux, courageux, tendre et fidèle, si lent à se décourager, si prompt à se relever! Oh! Dieu a bien béni

notre Albert et il achèvera son bonheur; aussi n'ai-je point de crainte pour notre grande idée. Dieu lui-même te conduira! Tu es sa douce brebis, qu'il veut ramener sans l'effaroucher. Il nous accordera un doux consentement, et permettra que ce soit sans froisser le cher cœur de ta mère. Mon Alex, je veux prier avec tant de ferveur pour toi! »

ALBERT A PAULINE.

« Venise, 28 novembre.

« Chère Pauline, Alex a reçu ta lettre qui, faute d'affranchissement, avait été si longtemps à nous parvenir. Vous êtes bien gentilles, toutes les deux, et toutes les jolies choses que vous lui dites font que je vous aime dix fois davantage encore, si cela est possible. Elle mérite bien toute votre tendresse, et il n'y a pas beaucoup de femmes qui lui ressemblent. Il faut être l'objet de sa sollicitude, comme je le suis, pour comprendre ce que son dévouement a de continuelle douceur et de chère tendresse. Que Dieu la bénisse et l'en récompense!

« Tu nous donnes une furieuse envie de lire le discours de Montal, et, sans le connaître, je pressens que je l'aimerai, car son contenu, enthousiaste ou non, a sa source dans le cœur de mon cher ami, et un tel moteur ne peut jamais rien produire de mauvais. ***, dis-tu, le trouve singulier : qu'est-ce que cela veut dire? C'est une de ces phrases qui ne dépeignent un jugement d'aucune sorte. C'est un juste milieu entre l'approbation et la désapprobation qui ne traduit aucune pensée. D'autres personnes, dis-tu, trouvent qu'on ne devrait pas mêler la religion avec la politique. Ces braves gens ne voient donc pas que l'un des caractères du temps où nous sommes, c'est que des idées religieuses semblent

découler toutes les autres, et que cette religion dont ils parlent avec tant de protection ou de pitié devient l'âme de tout et même de cette politique dont ils veulent l'exclure! Les esprits forts que voilà! »

ALEXANDRINE A M. DE MONTALEMBERT.

« Venise, jeudi 3 décembre 1835.

« Reconnaissez-vous ce papier? C'est vous qui me l'avez acheté à Livourne!

« Comment se fait-il que j'aie pu laisser sans réponse, non pas une semaine, mais un seul jour, une lettre comme celle que j'ai reçue de vous et qui m'a causé tant de joie? J'avais peur de votre réponse à la mienne, et voilà que vous me parlez plus amicalement que jamais. Comme je vous remercie! et quel plaisir vous m'avez fait! Cher ami, quand j'ai parlé de votre susceptibilité, certes ce n'était pas que nous ayons jamais eu à nous en apercevoir, car nous avons, au contraire, bien souvent dit et pensé que peu d'amis, même intimes comme vous, seraient à ce point fraternels et sans façon, et tels que nous vous avons toujours trouvé; mais c'est votre sévérité pour d'autres qui nous avait fait craindre pour nous-mêmes.

« Si vous saviez, cher Montal, comme je suis enfouie corps et esprit dans le ménage, cela vous ferait pitié, et en même temps vous ririez bien. Il ne reste plus vestige de la poétique Alex, entourée comme elle l'est de provisions d'huile, de pommes de terre, de riz, de chandelles, et sachant, je vous prie de le croire, ce que tout cela vaut et *jusqu'au prix d'un œuf!* Notre logement vous ferait plaisir à voir, nous sommes six fois mieux qu'à Pise, dans la meilleure situation et ayant la plus belle vue de Venise. Je ne m'occupe à peu près de rien, du

tout que du ménage, ayant une cuisinière de soixante-quatorze ans sous mes ordres, et notre pauvre Julien étant malade depuis plus de quatre semaines. Oh! quelles stupides futilités je vous écris! Pardon, ma plume m'entraîne, comme à l'ordinaire, à bavarder indignement. L'énorme temps que je perds avec ma cuisinière m'a appris que notre Antonini (de Pise), malgré la modicité de ses prix, faisait danser l'anse du panier; mais enfin, s'il m'attrapait un peu, la poésie y gagnait d'un autre côté, et cela vaut bien quelques piastres. Nous avons pour voisin dans cette maison M. Brown, un Anglais, qui nous prête des livres, entre autres le Coran qui nous intéresse fort, puis du Byron, et du Venise en quantité; mais il déteste Moore et ne lui accorde pas d'avoir fait un seul bon vers. A propos, cher ami, aujourd'hui dans *Marino Faliero*, de Byron, nous avons vu un passage qui a encore réveillé en moi cette idée favorite, qu'il est impossible qu'à la fin de tout il reste une seule douleur. La parfaite bonté, laissant subsister des peines, ne peut se concevoir que si elle n'était pas en même temps la parfaite puissance! Et cependant nous devons croire Dieu *tout-puissant*. Oh! laissez-moi espérer que ce n'est pas seulement ma nonchalance à faire le bien qui me fait croire (ou, du moins, désirer) qu'il n'y ait pas d'enfer sans adoucissement, mais que c'est au moins moitié par pitié pour tant de malheureux. Répondez-moi à cela en même temps qu'à mes autres confidences *théologiques*. Hélas! voilà qu'hier ma mère m'écrit qu'elle espère communier avec moi l'année prochaine et me supplie d'être toujours fidèle! O mon Dieu! quand connaîtrai-je le calme et le repos? C'est là ce que j'ai le moins goûté dans ma vie!

« Dieu merci! Venise continue à faire du bien à Albert, quoique le temps ait été trop froid et humide pour lui

permettre de quitter la maison. Est-ce que votre santé est entièrement bonne? Répondez.

« Albert trouve que la première feuille de ma lettre sent furieusement la cuisine. C'est vrai, j'en rougis, pardon; mais figurez-vous que notre pauvre petite vieille est si peu habile, que *moi*, je lui apprends *à faire des plats*, et cela m'est si nouveau que j'en informe tous mes amis. Puis je me suis laissé entraîner par votre fraternelle demande de vous donner toutes sortes de détails de ménage. Pardon! pardon!

« Il y a une phrase dans votre lettre à Albert qui nous a fait rire toute la journée. Qui penserait que vous écrivez de pareilles choses du fond d'un couvent? Cher ami, avec toute votre gravité, vous avez un esprit bien amusant!

« Vous n'aurez jamais, même en moi, d'ami aussi tendre qu'Albert. Moi, je trouve à redire en vous, mais à ses yeux vous êtes une perle, et il supporterait tout de vous sans se plaindre. Au revoir, aimez-nous; que Dieu vous donne le bonheur.

« Votre sœur (n'est-ce pas? vous le voulez bien?).

« Priez pour moi et répondez-moi. »

ALBERT[1] DANS LA MÊME LETTRE.

« Cher ami, je ne suis pas en train d'écrire aujourd'hui, et Alex ayant longuement répondu à ta bonne lettre du 10 novembre, je remets à un autre jour à le faire. Je veux seulement te dire que plus le temps s'écoule, plus je trouve de douceur dans ton amitié, et je remercie ardemment le ciel de nos relations intimes; y voir associée ma femme m'est d'une douceur indicible.

1. Cette lettre fut la dernière d'Albert à M. de Montalembert.

Reste son ami[1]; les affections de cette nature ne peuvent que se fortifier avec le temps. Tes lettres sont toujours attendues et reçues comme celles d'un frère. Écris-nous donc souvent, *à elle plutôt qu'à moi*. Tu peux lui faire grand bien. Il est un sujet qu'un ami seul peut aborder, et un ami dont le cœur et les idées nous sont aussi chers qu'en toi et qui est plus que tout autre capable de parler avec succès. Du reste de telles conversations ne peuvent que m'être fort utiles à moi-même, car je suis d'une tiédeur qui me désole.

« Ce qui me peine le plus, c'est que ce vague qui s'est emparé de moi n'est, je le crains, que le fruit de ma mollesse, de mon laisser aller. Cette vie de malade, de soins minutieux, m'énerve au dernier point. J'ai moins d'énergie que jamais, moi qui en ai toujours eu si peu. Si je pouvais rendre à mon corps de l'activité, de l'élasticité, mon âme reprendrait en même temps ses forces.

« D'après ce peu de mots, tu comprends que je suis peu fait pour produire quelque bien sur l'esprit de mon angélique femme, et, loin d'être son guide en quoi que ce soit, je lui dois d'échapper à l'anéantissement. »

ALEXANDRINE A PAULINE ET A EUGÉNIE.

« Venise, 8 décembre, mardi soir.

« C'est folie à moi, petites sœurs, à minuit passé, de me mettre à vous écrire, mais j'ai une singulière passion pour écrire la nuit; puis le matin les lettres partent avant deux heures. Les soins du ménage qui aug-

1. Alexandrine dit avec raison en marge : « Cette expression *son*, au lieu de *notre*, dans sa dernière lettre, n'a-t-elle pas l'air d'un adieu? »

mentent tous les jours pour moi, les allées, les venues, les pertes de temps dans la chambre d'Albert, tout cela (et pas ma pauvre toilette, comme vous le pensez peut-être) me fait perdre une bonne partie de la matinée. Hélas! je suis bien moins soignée que je ne l'étais. J'ai mis de côté non-seulement bien des choses que vous trouviez exagérées, mais quelques-unes de celles qui vous semblaient essentielles. Je me *désélégantise,* je me *désuavise,* je vais devenir une vraie cuisinière, une fermière, ou tout ce que vous voudrez, et c'est effrayant à quel point je me trouve faite pour cela. Je me déplais à moi-même plus que jamais, du reste. Mes soins pour Albert que vous exaltez n'ont aucune valeur; demandez à Putbus, il vous dira, comme il me l'a dit à moi-même, que j'ai un goût tout naturel pour ces sortes de soins, que j'aime les tripotages, les petits arrangements, etc., etc.; que je m'ennuierai quand Albert sera bien portant, que cela me manquera; qu'il n'y a pas de plus grand amusement pour moi que de droguer, soigner, ranger, etc. Qu'avez-vous à répondre à cela, surtout quand moi-même je sens que cela est vrai? Non, je n'ai pas de vertu, mais j'ai peut-être, sans qu'on s'en doute, un heureux caractère; car j'aime à faire le ménage, et puis j'aime tout autant n'avoir pas l'ombre de besoin de m'en occuper; j'aime à voyager, et puis j'aime à rester en place; j'aime les aventures et j'aime le repos; j'aime la paresse et j'aime l'occupation; j'aime à soigner les malades, j'y trouve mille petits plaisirs, puis, quand ils sont bien portants, je trouve cela bien plus agréable. Mes chères amies, vous êtes folles de me faire des excuses lorsque vous me parlez de vous-mêmes; voyez, je vous parle de moi pendant toute une lettre; je devrais donc vous dire pardon, à mon tour.

« O mes sœurs, que vous êtes heureuses d'être en

repos sur la religion ! Quand sortirai-je d'où je suis ? Ma pauvre mère m'écrit des lettres si touchantes. Oh ! que Dieu ne m'abandonne pas, et rende la santé à Albert ! Ma mère, qui a fait le bonheur de ma vie, ma mère, à qui je dois d'avoir épousé un catholique, qui a fait pour moi autant qu'une mère peut faire, je ne puis pas briser son cœur. Si j'étais libre de mes actions cependant, j'examinerais, *j'étudierais...* je TACHERAIS de devenir catholique[1]. Mais c'est le pape qui me dérange... je crois que j'accorde *quasi tout le reste !...* Merci, ma petite Eugénie, des paroles consolantes que tu me dis sur ce sujet.

« A revoir tous avec l'aide de Dieu. Si vous saviez comme je vous aime ! »

ALEXANDRINE A PAULINE ET A EUGÉNIE

Le même jour.

« Chères sœurs, si vous pouviez nous voir avec notre Fernand ! Nous menons une si bonne petite vie, si flâneuse ! Nous ne faisons rien du tout. Ce n'est pas là le charme, mais enfin, nos causeries sont si douces, si intimes, si gaies. C'est charmant, et ce cher Fernand est très-gai ! Il n'a pas du tout l'air fâché d'être enfermé ici avec nous. »

ALBERT A MA MÈRE.

« Venise, 23 décembre 1835.

« Ma pauvre bonne mère adorée, que j'ai besoin de

1. En marge, Alexandrine a mis : « Dieu a été bien patient envers moi ! »

vous serrer sur mon cœur! Que le printemps est loin encore! Le bon Fernand est encore venu augmenter, si c'est possible, cette *smania* que j'ai de vous revoir. Son arrivée a été une joie immense pour nous. Il venait de vous voir tous et il était encore tout imprégné, tout frais de vos baisers, je vous croyais voir tous en le revoyant; et puis vous savez, ma mère, que j'ai un grand faible pour Fernand, mon frère d'enfance, mon compagnon de souffre-douleurs et de joies. Nous avons grandi, poussé ensemble, cela fait beaucoup. Je lui ai trouvé bonne et belle mine et mon amour-propre pour lui est flatté à chaque nouveau personnage auquel je le présente. Vous savez combien Alex l'aime aussi. D'abord il a été le grand protecteur de nos amours, c'est bien le moins que nous lui en prouvions, à l'envi, notre reconnaissance; dans ce genre de choses, les figures qui ont été hostiles comme celles dont on a gagné les sympathies vous demeurent gravées dans le cœur, les dernières surtout. J'espère donc que nous allons très-bien passer notre hiver à nous entr'aimer à qui mieux mieux, et, au printemps enfin, je vous reverrai et vous serrerai tous et toutes dans mes bras. Tout ce qu'il m'a conté de Boury m'a ravi. Nous ne nous lassons pas de le faire jaser sur ce sujet et de lui faire décrire le lieu et ses environs. Quel bon été nous passerons! J'aime tant la vie de château et Alex en raffole! Nous faisons toutes sortes de plans pour arranger délicieusement notre appartement. Puisqu'enfin nous avons un *home*, que ce *home* est des plus confortables, et que le nôtre en particulier ne se compose que de deux chambres, il nous semble facile de le rendre joli, et nous avons le projet qu'il le soit. Nous apporterons d'ici des étoffes anciennes qui ne contribueront pas peu à le rendre tel. Si nos petits moyens nous le permettent, nous en achèterons

de quoi faire la tenture complète. *Che ne dite?* Et à ne s'en tenir qu'aux rideaux, ne serait-ce pas déjà assez galant?

« Alexandrine et Fernand me pressent comme de vrais apothicaires pour envoyer les lettres à la poste, et je ne vous ai dit que des bêtises, mais cette lettre ne compte pas; je voulais seulement vous écrire un mot pour vous embrasser moi-même. Faites-nous donner chaque jour de poste de vos chères nouvelles. Adieu, mère adorée. Alex vous aime comme une de vos filles, aimez-la aussi toujours. Embrassez bien mon père bien-aimé, mes sœurs, frères, belles-sœurs, beaux-frères.

« Votre ALBERT. »

ALBERT A PAULINE.

« Venise, 29 décembre 1835.

« Ma sœur chérie, je réponds à ta bonne lettre du 7 décembre. Merci de m'avoir écrit, tes lettres me font toujours un plaisir inouï.

. . . .

« Il faut que tu voies Constantinople, ma chère. C'est plus beau que tout ce que tu connais. Mon amour pour l'Orient est bien loin d'être épuisé, et nous pensons sérieusement à y passer une partie de l'hiver prochain. Jérusalem est mon idée fixe. Rien ne peut être aussi intéressant que de suivre les traces de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'Évangile à la main! Je trouve que chaque chrétien devrait, une fois dans sa vie, aller retremper sa foi à la source. Si je voyais ces lieux, il me semble que la mienne, si tiède souvent, se vivifierait à jamais.

Car où y a-t-il un intérêt comparable à celui que nous trouvons dans ce qui a rapport à la religion? Comme, à côté de celui-là, tout autre intérêt devient sec et froid! C'est que la source de cet intérêt, étant divine, est inépuisable et inaltérable!

« Constantinople m'a du reste fait une singulière impression. Il semble que ce ne soit qu'un lieu de passage; tout m'a fait l'effet d'être campé, tout m'a semblé joli, riant, mais rien de ce qui indique la présence d'un peuple établi là pour longtemps, sentant un avenir devant lui et travaillant à l'amélioration de sa condition et de celle de ses enfants. Non, chacun a l'air d'avoir planté une tente pour faire une halte en face d'une si belle vue. Est-ce insouciance naturelle chez eux? ou sont-ils sous une influence inévitable, sous une sorte de fatalité qui leur cache l'entrée de la mer Noire prête à vomir sur eux la flotte russe qui doit les engloutir? C'est ainsi que Mahomet II battait les murs de Constantinople en 1453, tandis que des prêtres et des savants insouciants ne pensaient qu'à de folles controverses théologiques. Quand les peuples arrivent au dernier degré de leur décadence, la Providence peut-être permet cet engourdissement, afin de rendre moins douloureux leurs derniers moments.....

« Je reprends cette lettre apres l'avoir interrompue pendant deux jours. Notre cher comte Putbus est arrivé, et il a apporté à Alexandrine et à moi une foule de charmantes choses; mais ce qu'il ne nous a pas apporté et ce que nous espérions bien recevoir, ce sont des lettres de vous.

« Il fait en ce moment une de ces belles journées d'Italie qui font oublier tous les mauvais jours. Venise est dans son beau, tout a un air de fête, cette atmosphère si pure, ces palais, cette eau, ces gondoles! Chère

amie, n'adores-tu pas Venise? Pour moi c'est, après Rome, la ville d'Italie que je préfère, et elle a sur Rome l'avantage qu'on y vit seul et sans être assommé d'étrangers.

« Tu ne peux te figurer combien mon Alex est de jour en jour plus charmante; c'est la seule femme qui eût pu me rendre heureux. Ce naturel, cette tendresse que tu connais en elle, cette égalité d'humeur, tout est charmant. Rien ne peut se comparer à mon bonheur! Tu sais que je suis passablement sauvage : quelle peste c'eût été pour moi que d'avoir une femme qui ne préférât pas son intérieur à tout! Oh! ma chère, combien on vit doublement quand tout l'intérêt est concentré dans un même cercle d'affections, de goûts, de manière de voir et de sentir! Tous ses sentiments sont si vrais! Elle, pas la moindre affectation! Et je ne sais si mon état de souffrance augmente son attachement, mais ce que je puis dire, c'est que rien n'est comparable à la douceur de nos rapports. La singularité de notre vie en augmente peut-être encore le charme. Ces relations de *frère et de sœur,* embaumées d'un parfum de tendre amour, ont quelque chose de si intime, de si suave! C'est le plus joli temps de ma vie; c'est plus que frère et sœur, et c'est autre chose que mari et femme. Si j'étais meilleur, moins terrestre, moins amoureux, notre vie se pourrait comparer à celle de l'Ange tel que je me le figure, composé d'une âme d'homme et d'une âme de femme, ne vivant que d'amour, mais de pur amour! A elle, il ne manque rien pour cela; à moi, il me faudrait du calme, il me faudrait être complétement le maître de mon cœur qui aime tout dans l'amour...

« Décidément cette lettre ne doit jamais partir, voilà la troisième fois que je l'interromps. Je termine ce que je te raconte sur l'autre feuille en te disant qu'il n'y a

de concevables que les mariages d'inclination. Il n'y a, selon moi, de tout à fait heureux que ceux-là, quand on s'est assez éprouvé pour espérer que des liens essentiels vous lient l'un à l'autre, et qu'on est sûr enfin que l'âme et l'esprit vivent le plus en vous. J'avoue que j'ai la plus grande admiration pour le courage de ceux qui se marient par calcul et sans entraînement. Il en faut plus pour cela que pour rester debout près d'une mine prête à éclater. Je ne l'aurais jamais eu, et probablement, sans la rencontre de mon Alex, sans cette délicieuse atmosphère qui l'entourait à Rome, cette vie retirée et presque monastique qu'elle menait et au sein de laquelle naquit mon amour, sans tout cela, je crois que je ne me serais marié de ma vie. Je trouve que le mot mariage, par lui-même, est un mot qui fait peur.

« Adieu, ma chère amie, embrasse mon père chéri, ma mère bien-aimée, notre Eugénie que Dieu bénisse, Olgette et le bon Charlot; embrasse aussi Emmy et son cher Alfred.

« Ton frère A. »

ALBERT A LA PRINCESSE LAPOUKHYN.

« Venise, 1er janvier 1836.

« Ma mère, laissez-moi commencer l'année en vous parlant de votre Alex et de tout mon bonheur, que je vous dois; plus nous allons, plus ce bonheur prend de profondeur et de solidité. Vous qui saviez quel ange était votre fille, quelle reçonnaissance ne vous dois-je pas pour avoir eu la confiance que je la rendrais heureuse! Que Dieu m'accorde de ne pas vous causer de mécompte à ce sujet. Mais si je suffis à Alex, c'est à son

cher caractère et non à moi qu'il faut en attribuer le mérite. C'est la seule femme non-seulement qui eût pu me rendre heureux, mais la seule, je crois, que j'eusse pu rendre heureuse. Elle a une égalité de caractère indispensable à mon humeur. Une femme inégale ou capricieuse m'eût rendu fou. Et ce qui fait son plus grand charme, c'est son incroyable naturel; jamais je ne vois en elle la plus légère affectation. Si vous pouviez la voir s'occuper de son ménage et de tous les ennuyeux détails qui forment cette occupation, avec tant de gaieté, tant de persévérance! Où a-t-elle acquis un talent de ce genre, l'élégante mademoiselle d'Alopeus? où a-t-elle appris à se transformer dans sa cuisine en vraie ménagère, sans rien perdre cependant de cette même élégance et de ce charme qui fait tourner les têtes? Et ce n'est rien encore, car elle est en tout admirable. Toutes ses qualités se seraient peut-être moins montrées dans un autre mariage; mais une union exceptionnelle comme la nôtre, bien loin de se désunir par la monotonie et l'habitude, doit se resserrer à chaque heure davantage, et je sens dans mon bonheur un immense avenir. L'habitude! j'ai toujours redouté l'habitude; je me suis si souvent enthousiasmé et si souvent désillusionné que, vous l'avouerai-je? au moment de mon mariage, j'ai eu quelques jours d'une inquiétude qui vous aurait fait peur pour le bonheur à venir de votre fille. J'avais envie de me sauver. Dieu merci, je ne l'ai pas fait; mais plus je vais, plus je conçois les émotions qui m'agitaient alors, et plus je trouve qu'il faut de courage pour se marier, comme le font tant d'autres. Pour moi, quand je vois tout ce qu'Alexandrine a d'adorable, je frémis en pensant qu'elle aurait pu si facilement ne pas être à moi, et je me sens vous aimer comme je ne l'ai jamais fait, vous ma mère, à qui je dois tant! Et ce bon comte Putbus à qui, dans cette

occasion, j'eus de si grandes obligations! Quel charmant caractère il a, cet homme si naturel, si simple, si modeste! Mais figurez-vous que je n'ose jamais lui parler de l'attachement que je lui ai voué et de mon inaltérable reconnaissance, de peur de l'embarrasser, de peur aussi d'être soupçonné par lui de *faire des phrases;* aussi je me tais, mais j'espère qu'il ne doute pas de mon attachement, s'il y a jamais pensé. Ce cher homme est avec nous depuis cinq jours et va passer le reste de l'hiver ici. Mon bon Fernand est aussi avec nous. Il a quitté les délices de Paris pour venir nous tenir compagnie, et je vous assure que notre vie se passe très-gaiement. Que n'y êtes-vous! ma bonne mère, comme nous jouirions davantage alors de notre bonheur! Vous venez à Paris l'été prochain, j'aurai tant de plaisir à vous y voir!... Alex a fait hier avec Putbus le relevé de ses économies, et ils ont été enchantés de la trouver si riche. Cela est fort heureux pour notre voyage à Paris, où je veux qu'elle soit bien élégante; du reste elle l'est toujours, quelque simplement qu'elle soit mise. Elle tient cela de vous, ma bonne mère. Il y a un certain parfum d'élégance que je n'ai jamais rencontré en personne comme en vous deux; c'est ce qui m'a si vite *colpito* à Rome, — cela, et cette atmosphère mystérieuse et ravissante qui vous entourait et vous caractérisait, ainsi que votre salon.

« Comme je vous ai ennuyée de mon bavardage! Je m'arrête, vous devez trouver qu'il en est bien temps, mais j'avais tant envie de causer avec vous! et plus encore que je ne l'ai fait; car je cause plus volontiers par lettre que de vive voix, étant d'une timidité ridicule pour un homme et surtout absurde avec vous, ma mère, qui avez toujours été si bonne et si tendre pour moi. Mais enfin cela ne m'empêche pas de vous aimer à

la folie et de vous prier de me conserver votre bienveillance.

« Adieu, ma mère, agréez, ainsi que le bon prince et la chère Catiche, tous les vœux que je fais pour votre bonheur pendant l'année qui va commencer et bien d'autres après.

« Votre fils dévoué et respectueux,

« A. F. »

Cette lettre d'Albert, datée du premier jour de l'année dont il ne devait pas voir la fin, fut la dernière qu'il écrivit à sa belle-mère. Ne semble-t-elle pas (ainsi que celle qui précède) être un adieu au bonheur qui finissait, un acte de tendre reconnaissance pour tout ce qui lui avait été accordé en ce monde, pour tout ce qu'il allait sitôt quitter?

Le 17 janvier, qui devait être plus tard une date douloureuse pour nous tous [1], fut aussi tristement mémorable pour Albert et Alexandrine en 1836. Ce jour-là ils allèrent faire une promenade au Lido, et, pour la dernière fois en ce monde, ils y goûtèrent encore ensemble un de ces instants de joie qu'ils ne devaient plus connaître, et qui jusque-là avaient sillonné, comme des éclairs d'une vie meilleure, leur bonheur si grand, mais si troublé!

Albert avait semblé mieux ce jour-là qu'à l'ordinaire. « En arrivant au Lido, dit Alexandrine, je disais que mon pauvre Albert avait l'air d'un oiseau échappé de sa cage, et moi-même je trouvais si joli de me retrouver en plein air avec lui! Il faisait si beau et cette île était si riante, quoique couverte de tombeaux! Oh! ce fut là ma dernière promenade dorée pour la terre! Depuis, j'en

1. Ce fut la date de la mort de mon père en 1842.

ai fait d'autres où j'ai retrouvé ce même sentiment « doré et rosé, » mais alors c'était pour une autre vie!

« Je suis revenue seule en gondole avec Albert, quoiqu'il craignît que cela ne fît de la peine à Putbus, qui était avec Fernand dans l'autre; mais moi, je ne m'en embarrassais pas, et je trouvais une heure trop longue pour la passer sans Albert. Cette heure fut délicieuse, seuls, sur cette mer ravissante, feuilletant un livre que nous avait prêté Putbus, et en appliquant les beaux passages à notre amour et, entre autres, celui-ci qui nous charma : *N'est-ce pas souffrir que d'aimer pour une vie seulement? N'as-tu pas senti le goût des éternelles amours?* Ah! l'un de nous deux devait bientôt les connaître, ces éternelles amours! Une seule inquiétude troublait cette heure si heureuse pour moi. Albert en marchant s'était mouillé les pieds sur le sable humide du Lido; cela me tourmentait : j'aurais voulu les sécher dans mes mains. »

Alexandrine ne se tourmentait pas à tort. Le lendemain de ce jour, Albert fut beaucoup moins bien, et peu à peu tous les symptômes de sa fatale maladie reparurent et s'aggravèrent bientôt. La fin de janvier et tout février se passèrent sans amener de mieux, mais sans toutefois qu'aucune crise vînt encore éclairer Alexandrine sur l'étendue du danger qui s'approchait, et, pendant ce triste mois, ses dernières illusions ne l'abandonnèrent pas encore. Je ne veux pas trop interrompre maintenant ce pénible récit, cependant les passages suivants des lettres de l'un et de l'autre et quelques extraits des écrits d'Alexandrine sont nécessaires pour faire juger de l'état de son ame pendant ces jours qui précédèrent la grande et terrible épreuve de sa vie!

ALBERT (SA DERNIÈRE LETTRE A MON PÈRE.)

« Venise, 31 janvier 1836.

« ... J'ai frisé une inflammation, et si on ne m'en eût préservé à temps, nous aurions vu si elle eût été cérébrale ou de poitrine. Dieu merci, tout a été prévenu, et en voilà pour jusqu'à nouvel ordre. *Fiat voluntas Dei!* mais c'est peu gai, à vingt-quatre ans, et quand on aurait tout pour être heureux! Pardon de mes plaintes, mais la maladie me fait vieux. Je sens que je perds patience et courage; il n'y a que mon doux ange Alex qui me remonte et qui me fait rougir de mon découragement. Aimez-la de toutes vos forces, aucune femme ne peut lui être comparée. »

Peu de jours après Alexandrine écrivait dans son livre fermé à clef :

« Venise, dans la nuit du 12 au 13 février 1836.

« ... Mon Dieu, tu m'as accordé de vives jouissances dans ma vie, mais tu m'as refusé le repos... Mon Dieu, j'espère que je ne murmure pas. Que ta volonté soit faite. Oh oui! *J'espère que je suis persuadée* que tout ce que tu fais est bien fait. Mais, Père adoré, je te demande (car tu as permis de demander), je te demande, au nom de ton fils Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui tu as promis de ne rien refuser, je te demande de vivre, mourir et renaître avec mon Albert chéri! Je l'aime, mon Dieu, je l'aime beaucoup en toi, et je l'aime beaucoup parce qu'il t'aime, ô mon Dieu! Oh! garde-nous toujours ensemble dans ton amour, ne nous sépare jamais! Oh! chers bons saints! priez pour moi! Oh! Jésus! écoute-moi. Laisse ma voix t'atteindre comme t'atteignirent celle

des pauvres femmes, celle du Centenier et de tant d'autres! Mon Dieu, comme un de ceux-là, je te dis : « Je crois, Seigneur! *aide mon incrédulité.* » Oh! daigne m'éclairer toi-même! faire toi-même luire la vérité dans mon cœur! Mais permets-moi, doux Jésus, toi qui as eu pitié de ta mère, permets-moi de ménager le cœur de la mienne!

« Mon âme était bien triste, bien inquiète hier. Le soleil était beau, la mer si belle et si calme! De pareilles vues m'ont souvent fait croire à un bonheur éternel et étendu à tout et à tous. Eh bien! hier je n'ai senti que la douleur et le danger qui sont à côté de tout ce qui est doux et heureux! J'ai pensé que ce soleil, qui est si superbe, est souvent la cause de bien des morts et de grandes souffrances. Et la mer! quand elle est si calme, unie et azurée, ne s'y noie-t-on pas tout de même? Le danger et la souffrance nous environnent. Notre vie, la vie de tous ceux que nous aimons, ne tient qu'à un fil, et encore ce fil ne se rompt-il pas sans d'affreuses souffrances!

« Oh! n'est-on pas quelquefois tenté de se dire : C'est vrai! Dieu, cet être immense, incompréhensible, tout-puissant, a bien certainement le droit de créer ses créatures à différents usages, les unes à la peine, les autres au bonheur. Qu'y pouvons-nous? Pas même murmurer : ce serait absurde. Nous sommes assurément, vis-à-vis de Dieu, moins que la pâte dont le potier fait différentes choses, ou la cire que le sculpteur façonne à son gré. Je suis moins devant Dieu que le grain de poussière qui voltige devant moi. Ne dois-je pas lui être tout aussi indifférente?...

« J'avais des pensées pareilles hier, assise sur la fenêtre devant cette belle vue, et alors, soufflées peut-être par un des anges qui s'intéressent à moi, sont venues

à mon esprit ces paroles si consolantes : « *que le moindre de nos cheveux est compté.* » Ainsi, nos peines ont donc toutes un but. Oh! je sens qu'il m'est bon d'être éprouvée! Cela me fait penser à Dieu et me rend, j'espère, un peu meilleure. Et puis (autre parole céleste qui m'est aussi venue) : « *Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés.* »

ALEXANDRINE A PAULINE.

« 25 février, jeudi soir.

« Ma Pauline chérie, ne trouvez-vous pas étrange, toutes, que je ne vous aie pas écrit depuis tant de semaines? C'eût été un supplice pour moi, et c'est bien bon signe que je le puisse aujourd'hui. Dieu merci! hier Albert s'est levé pour la première fois! Pourtant je me meurs encore de peur que cette violente crise n'ait nui à sa pauvre chérie poitrine.

« Oh! Pauline, comme les roses que je voyais dans l'avenir se sont changées en épines! Toutes mes fleurs sont séchées ou penchent la tête. Est-ce que la rosée d'un beau jour ne la leur fera jamais relever?

« J'ai été surprise de cette parole d'Eugénie, mais j'en ai été surprise *apathiquement.* Et peut-être, dans la disposition où je suis, ne suis-je point affligée de lui entendre dire : « *Pourquoi aurais-je envie de trouver rien de plus doux que la mort?* » Oh! *heureux,* oui, heureux ceux qui peuvent aimer cette terrible chose, et dont la foi est assez vive pour la leur faire regarder comme le plus grand bonheur! Toutes les délices de la terre ne pourraient donner à Eugénie autant de bonheur que cette grave prédilection! »

ALEXANDRINE A PAULINE.

« Mardi soir, 1er mars.

« Ma Pauline, il va mieux, mieux encore, j'ose le croire, que lorsque je t'ai écrit, il y a quelques jours. Oh! je remercie bien Dieu, mais je demeure bien effrayée. Oh! pauvre âme humaine! J'espère bien que je n'ai pas la témérité de penser que Dieu aurait pu se passer de créer les douleurs; mais j'avoue que je me suis peut-être souvent demandé pourquoi il pouvait être salutaire que l'âme fût tellement déchirée; pourquoi Dieu, qui est tout-puissant et tout amour, regarde de si cruelles angoisses et les laisse subsister. Et pendant que j'écris cela, je pense que, si de pareilles interrogations se sont présentées à mon esprit, elles sont bien absurdes; car je reconnais moi-même qu'il est salutaire pour mon âme de souffrir ainsi, que cela la détache de la terre qu'elle aime tant, et la fait prier avec un peu plus de ferveur ce bon Dieu qu'elle néglige quand elle est heureuse.

« Oh! nous sommes des êtres vils et ingrats, de nous occuper tellement plus de Dieu quand nous sentons le besoin que nous avons de lui, que lorsque nous sommes comblés de ses bontés! Je compte sur vos prières, mes sœurs; je plains votre angoisse, celle de vos parents, que vous aurez lorsque nous, nous sommes plus rassurés. Mais, chérie, je voudrais être plainte et consolée aussi. Je voudrais me jeter dans les bras de quelqu'un que j'aime, y sangloter et y soulager mon cœur qui déborde, y calmer, y dissiper par des larmes l'agitation que je concentre sans cesse! Fernand et Putbus, quoique bien bons, ne peuvent nullement suffire. Il me faudrait les bras de ma mère, les vôtres, mes sœurs! Je suis solitairement, silencieusement assise à vous écrire

dans la chambre de mon Albert, qui dort. Je voudrais quelqu'un d'*éveillé* près de moi, vous concevez cela. Et Fernand, dans ce même moment, écrit seul au salon qui est bien loin! Cela me ferait du bien qu'il fût là; mais il fait un peu plus de bruit que moi près de notre cher malade et il vaut mieux que tout soit bien tranquille. Je déteste la solitude! Savez-vous que, pendant ce cruel mois, quand Fernand et moi nous avons veillé ensemble notre cher ami, nous avons ri quelquefois? Ce n'était, il est vrai, que comme un éclair de gaieté; mais ma pauvre faible âme a besoin de compagnie et d'épanchement. Enfin ce que je souffre de plus est égal, pourvu qu'il soit mieux, et il l'est. J'espère que Dieu me permet de le croire. »

ALEXANDRINE. (JOURNAL ET NOTES.)

... « Le 3 ou le 4 mars, il me vit pleurer, il m'appela et me dit doucement des mots dont je n'entendis que ceux-ci : « *Eh bien! chère amie, si Dieu veut me rappeler à lui!* » Plus tard, je ne sais ce que je disais ou ce que je voulais dire, mais ma langue tourna et je dis : « Je *boirai* le bon Dieu. » Puis je souris de ma méprise; mais lui, avec une douceur très-grave, et un regard que je n'oublierai jamais, me dit : « Quand? quand *boiras-tu* le bon Dieu? » Je restai interdite.

« Samedi 5 mars. — Mon Dieu! cette douleur aiguë, ce point lui a repris vivement!... Il vient de se recoucher à trois heures. Oh! mon Dieu! que la vie est misérable! et l'on pare ces misères de luxe et de fêtes! »

« Voilà les mots (mots de désillusionnement) qui terminèrent ma vie jusque-là; car depuis ce moment une

vie nouvelle a commencé pour moi... Au milieu des ténèbres de la mort, l'aurore allait luire!

« Je n'eus le courage de recommencer mon journal que le 28 mars; mais voici ce qui s'était passé :

« Cette douleur aiguë dans la poitrine augmenta; (le 5) horriblement!... Oh! mon Dieu! s'il était mort dans ce moment! que serais-je devenue, moi, alors si ignorante et sauvage? et cela eût pu si facilement arriver!

« Dimanche 6 mars. — La nuit, Albert a dormi, mais en se réveillant, il étouffait, et vers le matin sa douleur avait passé, du côté de l'épaule, au milieu de la poitrine. Il me dit qu'il avait eu la sensation d'étouffer à en mourir. A cinq heures et demie, j'ai été réveiller Fernand, lui dire tout, et il a couru chercher Brera.

« Je surveillais mon Albert avec anxiété en attendant le retour de Fernand. Il rentre. Je vois ses lèvres entièrement pâles; il me parle avec effort, et me dit qu'il faut faire venir un confesseur... « En sommes-nous là? en sommes-nous vraiment là? » m'écriai-je; puis j'ajoutai presque à l'instant : « A PRÉSENT JE SUIS CATHOLIQUE. » Et ces mots proférés, la fermeté, sinon le bonheur, rentra dans mon âme.

« Je demandai avec une sorte d'impatience quel était le nom de cette horrible maladie. « *Phthisie pulmonaire,* » me répondit enfin Fernand. Alors je sentis tout espoir m'abandonner.

« Ceci se passait tout près d'Albert, dans la chambre de Cléophile. Il fallut rentrer dans la sienne.

« Fernand ouvrait les volets. Je regardais la matinée, les palais qui étaient dorés comme à l'ordinaire, mais

je ne comprenais plus rien. Je regardais le jour tomber sur la figure d'Albert, qui me semblait si blanche, et je me sentais une sorte de stupeur, mais intérieure, car je m'étais exercée depuis plusieurs jours à déguiser mes craintes. Et ce cher Albert, en regardant ce nouveau jour dont il ne savait pas l'importance, se mit à dire tristement et doucement : « *Oh! je voudrais qu'ils y fussent tous ! j'ai peur de ne plus les revoir!* » Puis : « *Oh! la France! la France! Que j'y arrive, et je baisserai la tête!...* »

« Fernand lui dit que les religieuses de la Visitation de Venise lui envoyaient une relique de saint François de Sales à vénérer; cela était vrai. Albert avait une lettre de sa tante, supérieure des Visitandines de Nantes, pour les religieuses du même ordre à Venise; il n'avait pu la porter lui-même, et maintenant Fernand l'avait portée et était revenu du couvent avec la relique apportée par le père Catullo, leur confesseur.

« Quand Albert vit l'excellent P. Catullo, il en fut content; sur-le-champ (et de lui-même) il lui demanda d'entendre sa confession. Puis, avec une expression si charmante, il se tourna vers moi et me dit de sortir de la chambre. Je fis une foule de recommandations de soins au bon père avant de sortir. Puis je restai près de la porte, pleine d'inquiétude, et faisant tous mes efforts pour entendre, sans me douter que ce fût mal.

« Le bon père Catullo resta longtemps avec nous. Il me dit d'un air pénétré « qu'Albert était un bien bon chrétien. » Il lui fit le plus grand bien, et à moi, il m'en faisait aussi, et, malgré l'horreur de cette journée, il y avait dans la résolution *irrévocable* que j'avais prise un germe de joie que je pressentais.

« Peu après les terribles paroles de Fernand, j'avais ouvert par une sorte de superstition le petit livre de

textes dont j'ai déjà parlé, et j'y avais vu, pour le 6 mars, ces mots : *« Il n'a point méprisé, ni dédaigné l'affliction de l'affligé.* »

« Fernand, ce même jour, à quatre heures, partit à cheval pour aller chercher son père, sa mère et Eugénie, et les ramener ici. »

« Après le départ de Fernand, qui m'avait effrayée, je ressentis un calme qui m'étonna. Il est vrai qu'Albert commença presque sur-le-champ à aller un peu mieux. Depuis ce jour, je ne voulus plus lire de romans ; je laissai inachevé celui que nous avions commencé. Pour me distraire. je prenais la Bible ou un autre livre pieux. Albert, ce jour-là, me fit dîner dans sa chambre. Quel dîner! La soirée fut cependant plus calme que je n'avais osé l'espérer. Je dis à Albert que le remède que lui avait donné Brera lui avait fait du bien. « Non, reprit-il, avec un délicieux sourire, et en baisant la relique de saint François de Sales, voilà ce qui m'a fait du bien. »

ALEXANDRINE A PAULINE.

« Venise, 7 mars 1836.

« Il vit!... Pauline, mon Dieu! ma mère! mes sœurs! vous tous! *il vit!* et même il y a plus d'espoir, *beaucoup* plus même peut-être, si j'osais le croire ; mais j'ai été si souvent rejetée de l'espoir à la crainte! Je pense que, quand vous recevrez ceci, Fernand sera arrivé. Dieu! quelle épouvante il vous causera! Puis, si quelque chose l'a retardé, quelle frayeur alors vous causera cette lettre! Ah! si vous étiez tous ici! Mon Eugénie, seras-tu partie quand ceci arrivera? Oh! que mon cœur est déchiré! Puis, cependant, c'est surprenant comme, lorsque tous les secours humains vous abandonnent, Dieu vous sou-

tient! Car hier soir, après cette horrible journée, j'ai éprouvé une tranquillité incroyable... L'excellent Putbus m'a fait du bien aussi, car c'est étonnant comme j'ai besoin de faire partager mes angoisses à quelqu'un. Nous avons passé la soirée dans la chambre d'Albert, qui ne voulait que trop causer, qui était gai. Je suis sûre que de le voir comme cela vous rendrait de l'espoir! Mais hélas! dans ces maladies tout cela ne prouve rien. J'ai besoin de me répéter cela pour ne pas trop reprendre à l'espoir, ce qui a toujours été mon défaut! Cependant je dois vous dire qu'hier, ce matin encore, le médecin a dit que *c'était un miracle* qu'il fût comme il est. Oh! si Dieu voulait! Fernand vous aura parlé de cette relique de saint François de Sales que les religieuses de la Visitation lui ont envoyée. Il la tient toujours, et je crois que j'y crois autant que lui. O mon Dieu! qu'arrivera-t-il? Oh! Eugénie! Oh! mon père! Oh! ma mère! arrivez vite. Je n'ai pas besoin de vous recommander de prier. »

La lettre qu'on va lire et qui suit la précédente, fut écrite pendant que durait encore l'angoisse de cette incertitude et de cette attente. Les larmes dont elle est couverte la rendent presque illisible. — Bien des années, et bien des jours douloureux ont suivi le jour où je la reçus, mais rien n'a jamais effacé de ma mémoire le souvenir du lieu et de l'heure où je lus cette lettre déchirante et de ce que je ressentis en la lisant :

ALEXANDRINE A PAULINE.

« Venise, mercredi 9 mars 1836, minuit.

« *Il vit*, Pauline, mais je n'ai plus d'espoir. C'est une chose qui se perd si difficilement, que je ne l'ai encore

perdu que ce soir, malgré la quantité de fois qu'on m'a déjà dit qu'il pouvait mourir d'un instant à l'autre.... Oh ! mais il est si difficile, même quand on l'a éprouvé une fois, de croire que ce que l'on chérit puisse mourir ! je suis là, seule dans sa chambre, lui dormant, *seule* à penser qu'il est mourant, sans mère, sans sœurs, sans frères, dans les bras desquels je puisse un instant faire éclater mon horrible douleur, moi qui dans toutes les occasions de la vie ai toujours eu un si grand besoin d'épanchement !... Il faut donc que j'écrive pour ne pas suffoquer.

« Voilà donc le but de notre pauvre amour !... *dix jours* de bonheur, dans pas encore deux ans de mariage, et s'aimant autant qu'on peut aimer! Oh Dieu! dix jours !... car je n'ai pas été plus de dix jours entièrement sans craintes pour sa santé. Dieu m'a préparée lentement, imperceptiblement même, — peut-être par pitié, car j'ai toujours mieux aimé les longues douleurs que les secousses.

« Je suis donc là à calculer *à froid* ce que je deviendrai. D'abord, ô mon Dieu ! que cet ange chéri ne souffre plus, comme il l'a déjà tant fait, et que toutes les joies célestes l'enveloppent et lui donnent un bonheur éternel ! Puis moi, dont la vie sera tenace, je le sais, il ne me restera plus sur la terre d'autre bonheur que l'amour de Dieu. Pourvu que j'aie assez d'énergie pour m'y jeter ! Cela devrait être le plus grand amour, mais j'ai toujours été si faible ! j'ai toujours eu si besoin de tendresse, que, de me dire, à mon âge, que toutes ces douceurs sont finies, cela m'épouvante ! Et pourtant mon seul repos sera de me sentir entièrement inconsolable ; car j'aurais horreur de moi si je pouvais encore remettre le pied dans un lieu de fête, ou reprendre à la terre par quoi que ce soit. Cependant je désire revoir ceux que je ché-

ris encore. Un instant j'ai pensé que je me ferais religieuse, puis j'ai réfléchi que ma fermeté ne serait pas assez grande pour cela; et puis l'envie de revoir ma mère, vous autres, mes frères, me troublerait; et, s'il est possible, je voudrais goûter encore du calme, du repos en Dieu. Il me faut donc une solitude libre avec quelqu'un que j'aime; et qui m'aimera mieux que ma mère? Je crois donc que j'irai là. Mais, chez ma mère, j'aurai la foi d'Albert, je ne veux et ne peux croire autre chose que ce qu'*il* CROIT... Te souviens-tu, Pauline, quand je te disais que *trois morts* ou une *naissance* pourraient seuls me rendre catholique? C'était un pressentiment que Dieu a bien vite réalisé, et, hélas! pas de la seule heureuse manière!

« Puis, si après quelques années j'avais le courage de venir me faire *sœur grise* en France, de voir encore des douleurs, des morts, de sauver peut-être, par des soins minutieux, un poitrinaire, en remerciant Dieu que d'autres soient plus heureux que moi... Oh! je voudrais faire cela. Mais non, je n'aurais jamais de grandes vertus. Aussi, pour ne pas trop pécher, il faudrait que Dieu me retire bientôt? Oh! qu'il me fasse revoir Albert et mon père! Cette impossibilité qu'on a de croire qu'on ne reverra pas ceux que l'on chérit n'est-elle pas, à elle seule, une preuve qu'on les reverra? L'homme ne peut pas penser quelque chose de plus grand, de plus beau, de plus doux que ce qui existe en effet quelque part dans une meilleure vie que cette vie d'ici-bas, qui me dégoûte et où je ne crois plus qu'il y ait un seul jour de bonheur.

« Que Dieu veuille m'assister, m'empêcher de murmurer, de douter; me donner le goût des choses célestes! Je déteste la terre et ses bonheurs trompeurs, et cependant je ne m'élance pas vers le ciel. Eugénie,

donne-moi de ton amour pour la mort, pour moi et pour tous ceux que j'aime le mieux!.

« Oh! pourvu que je ne sois pas seule à lui fermer les yeux! — je n'oserais pas me fier à ma force seule, — ces yeux si beaux, si beaux toujours! dont je me rappelle si bien le regard d'amour si vif, si doux! Ce regard depuis longtemps n'a plus brillé en eux, mais ils ont conservé leur belle et douce expression, et quelquefois cette expression est triste à me fendre le cœur. Et je dois m'efforcer de lui paraître gaie!.. Ah! j'étouffe de ce secret entre nous.! et quelque déchirant que ce fût, je crois que souvent je préférerais lui parler ouvertement de sa mort et tâcher de nous en consoler mutuellement par la foi, l'amour et l'espérance!

« Le médecin n'a pas été mécontent aujourd'hui, mais tout cela ne donne pas d'espoir... Et dix jours encore avant qu'ils puissent arriver, c'est trop long!

« O Dieu! Dieu d'amour et de miséricorde, si de pareilles douleurs sont suivies d'une béatitude, d'une réunion éternelle, il est sûr que nous te remercierons, même de nous avoir fait connaître ces angoisses, car leur souvenir doit doubler les joies éternelles!

« Fais plus que jamais des prières pour moi, ma Pauline, car je prie mal.

« Sais-tu, Pauline, qu'il y a encore une idée bien triste au milieu de ma douleur, c'est que, peut-être, mes taquineries, mes contradictions lui ont fait mal, puisque la moindre irritation augmentait les plaies de sa poitrine! Oh! j'ai hâté cet horrible état, et peut-être qu'il eût pu guérir si j'eusse été meilleure!

« Mon Dieu! Le bonheur est-il quelque part?

« Jeudi 10 mars. — Pauline, je t'envoie cette lettre telle qu'elle est. J'ai vu un nouveau médecin ce matin, qui ne croit pas le danger pressant, quoiqu'il ne me

cache pas qu'il soit très-grand. Hélas! Je n'ai plus rien à apprendre là-dessus. Après-demain, Albert doit recevoir le viatique. Il m'a dit : « Si on savait cela à Boury, on aurait une belle peur! »

« Que Dieu vous console tous, et qu'un jour il n'y ait plus que bonheur pour tous! Oh! plus que jamais dans ma douleur j'ai besoin de penser qu'un jour la douleur cessera pour tous.

« Dieu avec vous! ALEX. »

JOURNAL D'ALEXANDRINE.

« Samedi, le 12 mars.—Aujourd'hui Albert s'est levé à 6 heures du matin, a fait une partie de sa toilette, puis s'est recouché. A 8 heures, son confesseur est venu, à 9 heures le vicaire lui apportait le viatique.

« Dans la journée nous avons reçu un numéro de l'*Université catholique* dans lequel se trouve l'*Introduction de l'Histoire de sainte Élisabeth,* de Montalembert. Albert était si impatient de la connaître, que je la lui ai lue. Nous l'avons fort admirée et Putbus même en a été frappé.

« Ce même jour il m'appela près de son lit. Je me mis à genoux près de ce bien-aimé, comme je le faisais si souvent. Il me parla (je ne sais plus en quels termes) de me remarier après sa mort, et mes larmes coulant précipitamment, et m'écriant contre une semblable idée, il me dit : « *Oh! tu es trop jeune!... tu te remarieras.* » Et il me dit cela avec douleur et mélancolie.

« Il me dit encore : « *Si je meurs, reste Française, n'abandonne pas les miens. Ne retourne pas chez ta mère.* »

« Depuis l'instant où j'eus dit : *Maintenant je suis catholique*, jamais, même pour une seconde, la pensée ne me vint qu'une autre religion pût être la vraie. Le 14 mars

je mis dans mon journal ces mots : *Moment d'inspiration*, et je marquai ainsi ce jour, parce que, écrivant à ma mère pour la première fois depuis le danger d'Albert, je voulus tout lui dire. Je me mis donc à genoux avant de commencer ma lettre, et je demandai à ceux de mes aïeux catholiques qui étaient au ciel, de m'aider. Je me sentais délicieusement ranimée par un beau rayon de soleil, qui traversait la chambre et qui était parfaitement d'accord avec l'état de mon âme. Mon Albert, dans son lit, ne se doutait pas de son bonheur, du mien! »

On va lire maintenant la lettre qu'Alexandrine adressa à sa mère, dans ce moment solennel. Elle ne semble pas l'avoir nommé à tort elle-même : « *Un moment d'inspiration.* »

ALEXANDRINE A SA MÈRE[1].

« Venise, 13 mars, dimanche soir.

« Il vit! Dieu soit loué!

« Ma chère maman, je puis donc recommencer à t'écrire. Quelle impression singulière je ressens! Ah! comme tu me plaindrais!... Ce que j'ai souffert et ce que je souffre est inexprimable. Il est surprenant que je le supporte et qu'au milieu de tout, je sois tranquille. Putbus t'aura écrit (comme je l'en ai toujours prié) que tu pouvais être tout à fait tranquille pour ma santé. Je ne suis pas du tout malade. Mais, ô grand Dieu! par quelles douleurs faut-il donc que l'âme passe! Albert est mieux pour le moment; le docteur dit que c'est un miracle. J'ose croire que le danger s'est éloigné. Mais,

1. Cette lettre est en allemand.

de près ou de loin, il subsiste toujours. Mon sort est encore incertain, mais tout me présage qu'il sera bientôt fixé par l'accomplissement de tout ce qui le menace... Il ne nous est pas permis de juger les voies de Dieu, et il ne nous l'est pas non plus de nous plaindre. Et, dans ce monde, il n'y a pas de bonheur; cela est sûr, personne n'est heureux.

« Mardi 14 mars. — Ah! tous les matins j'ai à rendre grâces quand je puis dire : *Il vit!* Dieu soit loué!

« J'ai tant souffert! J'ai eu une telle angoisse au moment du départ de Fernand, et plus tard lorsque j'en suis venue à demander à Dieu qu'il vécût seulement assez pour revoir son père! Oh! et comme c'est difficile de s'accoutumer à penser que tout, l'amour, le bonheur et la jeunesse, l'avenir sur terre, que tout cela est fini; que toutes les espérances, tous les rêves de félicité terrestre sont à tout jamais anéantis!... Dans une lettre que j'ai reçue de toi, il y a peu de temps, tu me dis : « Je dois maintenant passer la vie loin de toi. » Tu ne te doutais pas que la Providence allait peut-être nous réunir par un si horrible malheur. Mais ici, ma mère bien-aimée, je veux t'ouvrir mon âme tout entière et ne plus avoir une seule pensée, un seul désir caché pour toi. J'éprouve un besoin irrésistible d'appartenir à la même foi que mon pauvre Albert, et je te donne ma parole d'honneur que je ne l'ai ressenti, à ce point, que depuis ces terribles derniers jours. Mais je veux te dire aussi que, jusqu'à ce moment, c'est par amour et par respect pour toi que je n'ai pas voulu me faire instruire dans la religion catholique, de peur de découvrir qu'elle était la vraie et alors d'être forcée de l'embrasser; car, lorsqu'on découvre quelque chose de plus vrai que ce qu'on a connu jusqu'alors, il est clair que cela devient un devoir de l'adopter. Si un homme devait demeurer dans une

religion par la seule raison qu'il y est né, un juif ou un païen ne deviendrait jamais chrétien.

« Mon amour et mon respect pour toi ne sont pas moindres aujourd'hui, mais je me sens poussée d'une manière invincible, et en même temps intimement persuadée que tu me pardonneras et même que tu sentiras qu'à ma place tu penserais, tu agirais comme je le fais.

« Donner à un mari si aimé, qui peut vivre encore quelques mois, mais dont les jours sont comptés, une dernière grande joie : communier ensemble pour la première, peut-être pour la dernière fois!... Ah! ton cœur, ma mère, n'y résisterait pas, si toutefois ta conscience n'y mettait pas d'obstacle ; car à aucun prix, fût-ce pour adoucir la mort à mon mari, je ne voudrais agir déloyalement vis-à-vis de Dieu, et ce serait agir déloyalement que d'embrasser une religion sans conviction et par amour pour qui que ce fût au monde. Sois entièrement tranquille là-dessus et crois bien que je n'agirai point sans conviction ; mais permets-moi d'examiner, de m'instruire, puis de choisir.

« Tu me connais assez, ma mère, pour penser que je n'aurais pas pu devenir catholique, si j'avais dû croire que mes parents, frères ou amis protestants seront damnés. Mais je m'en suis assurée, je l'ai lu avec attention, ce n'est point là leur foi. Ils ne croient point damnés ceux qui sont de bonne foi dans leur croyance, mais ils croient la leur la meilleure de toutes [1], et c'est, je te l'avoue, ce que je me suis sentie, depuis mon enfance, disposée à croire. C'est la plus ancienne ; il me semble donc qu'elle a pu recueillir le mieux les premières croyances, et n'est-ce pas d'eux que nous avons reçu l'Évangile ?

1. Ce n'était pas assez dire, mais enfin, elle n'était pas catholique encore.

« Que mon changement puisse contrister mon père, c'est ce que je ne puis croire, car là où il se trouve, on ne juge plus les choses comme sur terre. Il voit maintenant plus clair que tous les protestants et tous les catholiques ensemble, et si, dans cette sagesse lumineuse, il voit la vérité dans l'Église catholique, ne se réjouira-t-il pas, au ciel, de voir sa fille l'embrasser dès cette terre? D'ailleurs, chère maman, ce n'est point une chose nouvelle que j'adopte, c'est, au contraire, à une croyance bien ancienne, à la croyance de tous nos ancêtres que je retourne. Le grand-père de mon père était catholique, et, dans ta famille qui est si ancienne, tu comptes un bien plus grand nombre d'aïeux catholiques que protestants, et ceux-là pourraient, à meilleur droit, s'affliger au ciel de voir leurs descendants professer une autre foi que celle de l'antique religion qui était la leur!

« Ah! douce mère, permets-moi donc de m'instruire! Et si tu revois ta pauvre fille veuve, ah! tu supporteras bien qu'elle soit catholique, n'est-ce pas? et tu ne la repousseras pas de ton cœur maternel. Elle t'aimera, te chérira plus que jamais, et jamais sa religion ne te tourmentera. Cette petite chapelle que Lapoukhyn a eu la bonté de faire arranger pour Albert sera ma chapelle de deuil, où je prierai pour mon pauvre bien-aimé et pour tous ceux qui me sont chers. Ah! ma mère, quand la religion catholique n'aurait sur la nôtre que l'avantage de prier pour les morts, je la préférerais, et c'est en tant d'autres choses une si douce croyance! Ma vie te sera consacrée, et, si tu le veux, nous la terminerons ensemble à Korsen. J'aurai besoin de tranquillité et de repos. »

Tandis que cette grande transformation s'opérait dans l'âme d'Alexandrine, Fernand était arrivé à Boury

(le 17 mars) et il en était reparti, le soir du même jour, avec mon père, ma mère et Eugénie.

On trouvera dans la lettre qu'Eugénie m'écrivit à son arrivée à Venise le 24 mars, le récit de ce qui s'était passé, depuis le jour où Alexandrine avait écrit la lettre précédente :

EUGÉNIE A PAULINE.

« Venise, jeudi matin, 24 mars 1836.

« Hier matin, nous sommes arrivés. Oh! mon Dieu! vais-je pouvoir rassembler mes esprits pour tout te dire? Ma Pauline, je ne sais où j'en suis! On n'a le cœur, ou plutôt la tête capable d'aucune sensation trop forte. On tombe dans un état d'hébétement qui ressemble à l'insensibilité, et cependant le cœur déborde et ne peut s'exprimer.

« Hier donc, à deux heures, nous sommes arrivés à Mestre. Grand Dieu, quelle angoisse! car toutes les craintes nous revenaient à ce moment décisif. Avec battement de cœur, nous demandons à la poste si une lettre ne nous attend pas là. Non! Mon Dieu, quel signe est-ce? Sans nous en rien dire, tous tremblants, et tous voulant nous rassurer, nous nous embarquons et nous approchons de cette triste ville.

« Pauline, que Dieu était bon! il avait pitié même de cette incertitude cruelle, et il nous l'épargnait. Au milieu de la lagune, là où on donne les passe-ports, l'idée nous vint de demander si une lettre n'y est pas pour nous : « *Si, signor, c'è una lettera.* » Oh! ce qu'on a le temps d'éprouver en une seconde, tout ce qu'on peut penser, c'est inexprimable! Elle était là, cette chère lettre, ouverte, lue. Il était mieux, toujours mieux. Nous le trouverions peut-être sur le balcon. Pauline, ma chérie, je

t'écris incohéremment, comme j'ai pensé tout ce que je te raconte. J'en éprouve une seconde fois toute l'agitation en t'écrivant. Je voudrais t'en faire partager impitoyablement l'angoisse pour être sûre que tu en aurais aussi la joie, comme je l'ai eue, avec son ineffable surprise.

« Alexandrine recommandait dans sa lettre les précautions les plus inouïes, car toute émotion devait être évitée à Albert, et ce ne devait être qu'après de nombreuses préparations à notre arrivée qu'il devait nous voir paraître.

« Enfin après beaucoup d'allées et de venues et en lui rendant l'agitation aussi graduelle que possible, on est venu lui dire l'arrivée de voyageurs à l'auberge, puis Alex entre en disant que c'est nous, puis mon père d'abord, puis nous à la fin; et Dieu avait tout protégé, et il était calme, et ce danger affreux d'une secousse était passé. Oh! Pauline, il fallait plus d'une pensée de reconnaissance, n'est-ce pas?

« La soirée finie, mon père et ma mère sont retournés à l'auberge, j'ai été déshabiller maman, puis je suis revenue coucher chez Alex. Alors, Pauline, j'ai eu le récit de cette douleur inouïe, alors j'ai pensé que Dieu aimait notre Alex, car lui seul peut donner tant de force, tant de douceur, tant de mélange d'amertume et de consolation! Elle a eu près de lui des heures d'agonie, toujours calme et sans larmes en apparence, pour ne pas l'effrayer; elle sentait ses mains se glacer, et ses genoux trembler à cette pensée : « *C'est peut-être à présent! Voilà peut-être le moment!* » Pendant deux jours, n'espérant plus, elle ne faisait plus que cette prière : « *Mon Dieu! qu'il ne meure pas sans communion.* » Puis, après que cette prière fut exaucée, vint celle-ci : « *Mon Dieu, faites qu'il ne meure point sans revoir son père et sa mère!* »

Après ces deux espoirs réalisés, elle se sentait résignée. Mais, Pauline, que c'est bizarre d'oser ainsi tout aborder, tout articuler, d'envisager ainsi de face et de si près la douleur! Je crois que ce qui fait qu'on le peut, c'est la pensée constante de l'autre vie; c'est l'assurance que le bonheur n'est que là, que la vie dans ce monde n'est réellement qu'un voyage dont on désire le but, où se reposera la fatigue, s'éclaircira l'obscurité et où sera satisfait ce grand besoin d'amour, ainsi que cette soif de bonheur. Alex et moi nous parlions hier avec douceur et paix de ce grand malheur; le supposant arrivé, nous comprenions, nous expliquions, non pas une consolation, mais une possibilité telle de s'identifier au bonheur à venir et déjà atteint par celui qu'on aimait tant, que nécessairement la douleur terrestre devait en être allégée: se détacher de la terre n'est pas une chose si difficile: cela fait, la mort perd son horreur.

« Pauvre Alex! que je te parle maintenant de la *grande chose!* Elle n'est pas faite, mais presque mieux que faite. Dans ce jour de danger pour Albert, elle n'a eu que cette seule pensée, de ne pas le laisser mourir sans la consolation de communier avec elle. Elle a écrit à sa mère. Cette lettre, tu la liras. Je ne sais si elle te fera le même effet qu'à moi, mais elle m'a frappé comme ayant un admirable cachet de fermeté et d'*irrévocabilité*. Elle est si catholique! si tu savais, elle a soif de notre religion. Dans la lettre qu'elle écrit aujourd'hui à M. de Montalembert se trouve cette phrase bien forte. Écoute-la: « *Je serais plus heureuse, veuve et catholique, que toujours la femme d'Albert et toujours protestante.* » Que dis-tu de ces mots, Pauline? ils me semblent tout ce qu'on peut dire de plus.

« Maintenant que je t'ai un peu rendu l'espoir, comme je l'avais repris moi-même, je vais de nouveau te dé-

courager. Si c'est cruel, pardonne-moi, mais il faut que tu éprouves toutes les sensations que nous éprouvons nous-mêmes, comme si tu les partageais ici, et cette triste maladie d'Albert n'est qu'un passage continuel de la crainte à l'espoir, de l'espoir à la crainte.

« Nous sommes là, espérant et désespérant tour à tour. Le médecin croit qu'il pourra partir dans quinze jours ou trois semaines. Mais, Pauline, quel voyage ce sera! Car, à entendre combien le médecin nous désire arrivés, il est facile de voir combien il redoute la possibilité d'une crise pendant cette longue route, et il ne cache pas qu'une crise serait une fin. Hélas! il ne flatte pas. Il disait à mon père hier : « Monsieur, je ne puis plus rien dire. Je viens de voir un miracle, Dieu en peut un second. Puisque M. votre fils vit par un miracle, par un miracle aussi il peut guérir! Humainement parlant, on ne peut rien dire, mais Dieu peut tout. »

« Oh! Pauline, c'est triste! tellement triste que la tête en tournerait si on pensait à la terre, à la vie! On découvre qu'on ne supporte tout cela que parce qu'on pense toujours à Dieu, toujours à cette autre vie où enfin on se reposera. Voilà ce que nous disions avec Alexandrine. Voilà ce qui fait qu'elle n'est pas folle, et qu'elle ne le deviendra pas, si elle le perd.

« Adieu, ma Pauline chérie. Quand aurai-je une lettre de toi? Quand serons-nous de retour? Oh! des ailes pour le ramener, si cela est possible.

« Aussitôt que nous serons partis, tu prieras et tu feras prier la ville entière.

« A la grâce de Dieu! que tout ce qu'il voudra arrive.

« Adieu, mes amis; à bientôt. »

ALEXANDRINE (DANS SON JOURNAL).

Le même jour.

« ... Oh ! souvent les longues et cruelles attentes sont suivies de joies excessives. Dieu de bonté! Dieu d'amour! j'ai eu le bonheur de voir Albert dans les bras de ses parents! Je me suis mise doucement à genoux derrière eux pendant qu'ils s'embrassaient pour remercier Dieu.

« Eugénie a passé la nuit dans ma chambre. Oh! quelle douce causerie mêlée de larmes! Elle m'a apporté, de la part de Montal, un chapelet et une lettre qu'elle ne voulait pas me donner d'abord, parce qu'il l'avait écrite me croyant plus malheureuse encore que je ne l'étais. Je me doutais bien cependant qu'en m'envoyant ce chapelet il m'avait écrit, et elle vit bien qu'il n'y avait plus à me ménager. Elle me donna donc cette lettre et la voici :

LE COMTE DE MONTALEMBERT A ALEXANDRINE.

« Ma chère et malheureuse amie, je ne sais en quel état vous trouvera ce peu de lignes, que je confie à votre belle-mère, mais je ne sais que trop que vous serez en proie aux plus cruelles inquiétudes, si ce n'est à la plus déchirante douleur. Je sais encore que vous m'avez souvent nommé votre frère, que vous avez été pour moi une véritable sœur, qu'à ce titre je me sens le droit de m'approcher de vous dans cet affreux moment et de m'associer à vos souffrances. N'ayant pas reçu un mot de vous depuis votre lettre du 3 décembre, j'ignorais totalement la rechute de notre pauvre cher Albert, vos nouvelles craintes, ses nouveaux dangers, et j'en étais resté à l'impression favorable que m'avaient laissée vos lettres de Venise... et

voilà que j'apprends à la fois cette crise terrible et ses résultats funestes. Hélas! et pendant que je vous écris où en êtes-vous? Est-il encore près de vous ? Avez vous encore cette force d'âme et cet admirable courage que j'ai appris à connaître en vous?... Cette cruelle et lugubre incertitude me fait tomber la plume des mains, je ne me sens plus le courage de vous rien dire, surtout pas celui de vous parler de ce rayon d'espérance, qui se fait jour à travers même les convictions les plus désespérantes. Je crains que chacune de mes paroles ne vous paraisse une dérision involontaire, une contradiction cruelle avec ce que vous êtes, et ce que vous sentez en ce moment. Je les connais si bien, ces affreuses alternatives, ces transitions subites de la confiance au désespoir, ces retours instinctifs vers l'espérance, cette foi en la miséricorde divine que rien ne peut déraciner jusqu'au moment où elle est sans objet! Moi aussi j'ai veillé pendant six mois à côté d'un objet bien-aimé, que je disputais à la mort, de ma pauvre sœur dont la destinée fut si triste. J'ai donc des souvenirs qui me rendent toutes vos douleurs, à part même cette science intime que donne l'attachement.

« Je ne puis me taire, même en ce triste moment, sur la consolation que j'ai éprouvée en apprenant que vous étiez décidée à vous unir à Albert par le seul lien qui vous manquait encore. Oh ! chère sœur (car vous l'êtes vraiment devenue par cet acte suprême et inspiré d'en haut), quelle consolation il y a là, non-seulement pour vous, mais pour lui, puisque ce sera certes à cause de lui que vous serez devenue fille de la vérité éternelle, et que votre âme sera la conquête précieuse dont il pourra se parer aux yeux de son juge miséricordieux. Vous aussi, chère Alexandrine, vous aurez pu désaltérer votre âme avide de consolations à cette source inépuisable.

Vous aurez goûté le pain des forts. Dieu vous tiendra compte du sacrifice qu'il vous aura fallu faire. Il vous en récompensera au centuple dans ce monde et dans l'autre. Il vous fera comprendre l'immense et incalculable différence qu'il y a entre souffrir quand on est catholique et quand on a part à toutes les douces et abondantes richesses que l'Église prodigue à ses enfants, et souffrir quand on n'a d'autre refuge que la foi stérile et froide des pauvres protestants.

« Adieu, je n'ai pas le courage de vous en dire davantage. Je n'ose rien dire d'Albert! Vous comprenez cet affreux silence! Acceptez, je vous en prie, ce pauvre petit chapelet. Puisse-t-il vous inspirer souvent la pensée de vous abandonner tout entière à la tendre pitié de la Mère des Douleurs, Consolatrice des affligés, Salut des infirmes! c'est un humble gage de sympathie et de compassion. Quand vous le pourrez, écrivez un mot à celui qui ne craint pas de se dire votre frère, et qui le sera toujours par une foi commune, ainsi que par le plus sincère attachement.

« M.

« 15 mars 1836. »

RÉPONSE D'ALEXANDRINE AU Cte DE MONTALEMBERT.

« Venise, 24 mars, jeudi soir.

« Mon ami!... Oh! mon Dieu! mon Dieu! Je ne sais plus comment commencer à vous écrire, mes idées ont été si bouleversées depuis quelque temps! D'abord que je remercie Dieu! Sa bonté a été pour moi, comme elle est toujours, infinie. Vous avez tout su, le terrible comme le consolant, et je serais ingrate de ne pas dire qu'il y a eu des moments de consolation, quoique toujours mêlés à

d'affreux dangers, à des craintes journalières et bien fatigantes; mais enfin, il se lève, il marche, il respire l'air au balcon. Il peut causer longtemps sans tousser, et depuis hier, il jouit de ce bonheur qu'il désirait si ardemment, de revoir son père, sa mère, Eugénie. Pendant bien des jours, j'ai seulement prié Dieu de ne pas le laisser mourir sans communion, et je l'ai obtenu. Puis j'ai supplié qu'il pût encore revoir son père, et je l'ai obtenu! J'ai bien dit à Dieu que, si j'obtenais cela, je demanderais encore davantage, mais que j'étais assurée que sa miséricorde excuserait ces exigences.

« Eugénie m'a remis, hier au soir, votre petit chapelet qui m'a touchée plus que je ne puis vous dire; comme preuve d'attachement, de compassion, cela ne me surprenait pas; mais l'espèce de considération pour moi que ce présent témoignait m'a étonnée. Cela m'a été expliqué plus tard. Je pressais Eugénie de me dire tout ce que vous aviez dit. Enfin j'ai fini par découvrir qu'il y avait une lettre, mais que vous lui aviez dit qu'il serait cruel de me la donner si Dieu m'avait épargnée. Alors vous comprenez bien que j'en ai pris possession, et combien j'eusse regretté d'en avoir été privée!

« Hélas! cher ami, jugez de ce que j'ai dû entendre et de ce que j'ai dû dire, et des mots auxquels je suis entièrement habituée, si je vous dis que votre lettre ne m'a pas causé d'effroi et que cette amitié et cette sympathie qu'elle renferme m'ont fait du bien. Que Dieu vous récompense d'avoir une âme aussi compatissante! Je suis presque contente, du reste, que vous craigniez encore ma faiblesse, que votre zèle *cruel* vous ait fait dire : « Si par bonheur pour Albert et par MALHEUR pour elle, il est mieux, le lendemain elle reculera. » Cher ami, dix jours après celui de son danger, j'ai écrit à ma mère une lettre que je vous prie de me permettre de vous copier tout

entière. Vous savez l'allemand aussi bien que moi, la voilà donc telle que je l'ai écrite.

« D'avance, je vous prie de songer que maman est la meilleure des mères, et que, si je puis accomplir la volonté de Dieu sans déchirer son cœur, cela vaudra sans doute mieux.

« Cette lettre est si longue que j'ai peur que cela ne vous ennuie; mais je l'ai écrite dans de bonnes intentions, et j'ai prié, avant de l'écrire, ceux de ma famille qui étaient catholiques et qui sont au ciel, de prier pour moi.

« Cher ami, j'ai hâte d'être des vôtres. Vous me croyez capable de faiblesse, de froideur, d'indifférence, et, moi, je crois pourtant que j'ai senti que *je serais probablement plus heureuse veuve et catholique, que toujours femme d'Albert et toujours protestante, ou entre les deux*[1]... Oh! mon Dieu!

« Oui, mon ami, à moins que Dieu ne me foudroie, je communierai avec Albert pour la mort ou pour la vie. C'est ma ferme résolution, Dieu veuille en permettre l'exécution. Ou je doute de tout, ou je crois à l'Eucharistie aussi bien qu'à la Trinité. Puis, dans mon Nouveau Testament protestant, j'ai vu que les vêtements et les mouchoirs de saint Paul avaient le pouvoir de guérir. Pourquoi est-ce que Dieu aurait fait entièrement cesser une pareille manifestation de sa grâce? Je n'ai pas une foi vive, mais je craindrais de dire une impiété, en disant qu'il est impossible qu'un petit morceau des ossements d'un saint guérisse un malade par la grâce de Dieu. Oh! que de choses j'aurais à vous dire... Priez cependant que

1. En relisant cette lettre, Alexandrine met en marge : « Oh ! que la vérité est séduisante, puisque un seul de ses rayons, frappant sur mon cœur, même avant de l'avoir embrassée, pouvait ainsi se faire préférer à Albert ! »

mon ami, à qui Dieu lui-même a lié ma vie, vive, meure, et renaisse pour le ciel aussi bien que moi!... et ne condamnez personne, vous, mon bon, cher, doux ami et frère, dont l'âme n'est faite que pour aimer. Ne condamnez pas ma mère, dont vous avez aimé la pieuse devise : « *Wie, was, und wann Gott will!...* » Vous avez raison : par une *tendre faiblesse* pour elle, j'ai tardé à devenir catholique, et par une autre tendre faiblesse j'en accélère le moment... Mais Dieu pardonne tout cela, je l'espère!

« **Vendredi 25 mars, Annonciation.**

« Mon ami, j'ai bien prié pour vous à la messe. J'y ai porté votre chapelet que vous m'enseignerez à dire, et je vous demande un autre présent. Je veux que mon premier livre catholique me vienne de vous : vous avez encore quelque temps pour le choisir avant que je n'en aie tout à fait besoin; et s'il est possible, qu'il soit en allemand, cette langue que nous aimons tous deux, si tendre, si expressive, cette langue de mon enfance et de mes parents, qui me semblera être un lien entre eux et la religion qu'ils n'ont pas.

« A revoir, je l'espère, bientôt. Priez tous les jours pour moi. Albert, Dieu merci, continue à être bien pour les circonstances actuelles!... Dieu avec nous tous, tous, tous! « ALEX. »

« **Le même jour, 25 mars (dans son Journal).**

« Ce jour-là, Eugénie a encore dîné avec moi, et nous avons été ensuite à la bénédiction à Saint-Moïse, où nous avons été le matin à la messe.

« C'est un de ces soirs-là que j'ai eu, dans cette église, à la bénédiction, un transport de foi, un éclair qui me

fit voir Dieu, la religion, la sainte Vierge, les saints, comme une vérité matérielle et palpable (puisque, dans notre grossièreté, nous sommes tentés de croire que ce que nous voyons et que nous touchons est tout ce qu'il y a de plus certain). Je m'en réjouis beaucoup et je contai cela à Eugénie, dans la petite ruelle en revenant. »

ALEXANDRINE (DANS UNE LETTRE A PAULINE).

« Samedi, 26 mars.

. . . .

« Oh! tu as raison, appliquons-nous, comme Eugénie, à aimer la mort par-dessus tout. Cela ne trompe pas. Écoute, Pauline, jamais moi je ne devrais me plaindre de rien. Après la mort de mon père j'ai demandé avec toute la ferveur, toute la sincérité dont je suis capable, de ne plus avoir un seul instant de bonheur sur la terre, mais qu'il soit heureux éternellement, et combien d'instants de bonheur j'ai eus pourtant depuis!... « *Mon Dieu! fais-moi souffrir à la place de mon père,* » a été ma prière journalière, seulement depuis ces affreux mois je l'ai changée en disant : « *Mets les souffrances que j'ai et que j'ai eues à la place de celles de mon père.* » Ma faiblesse n'a plus eu le courage d'en demander de nouvelles. »

EUGÉNIE A PAULINE.

« Venise, 2 avril 1836.

« Ma Pauline, comme tu es triste! mais, grâce au ciel, tu pries bien. Décidément il n'y a pas de malheur sans soulagement, car toujours on peut prier, et cela est inépuisable de consolation; je l'ai tant senti, tant éprouvé,

pendant cette dernière semaine réellement sainte ! Jamais je ne l'ai sentie aussi *sainte !...*

« Si le temps le remet, nous partons jeudi, et nous commençons notre long, lent et inquiétant voyage. Je t'écrirai tout le long de la route, car jusqu'à la fin nos lettres arriveront avant nous.

« Ma Pauline chérie, combien je bénis Dieu de m'avoir fait la grâce de conserver la bonne ferveur que j'avais en partant ! J'ai eu des moments de bonheur complet, ne sentant si exclusivement de l'amour que pour Dieu ! Je ne me trompe pas, c'était bien de l'amour avec son transport de joie brûlante. Je me sentais le cœur si complétement, si enviablement rempli, et avec cela une si entière affection pour le monde entier ! Je ne sentais pas qu'il y eût un seul être sur la terre, non-seulement à qui j'aurais pu en vouloir, mais pour qui je n'aurais pas pu prier, et même souffrir. C'était divin, puisque c'était de Dieu : aussi, c'était complet. »

JOURNAL D'ALEXANDRINE.

« Lundi de Pâques, 4 avril.

« Fernand m'a apporté aujourd'hui deux petits cahiers qu'il avait dérobés à Eugénie. Albert dormait, j'étais seule tard, ce soir. J'ai ouvert ces cahiers, et je les ai lus en entier [1].

« Que suis-je devenue moi, pauvre sauvage, en lisant tout ceci dans cette chambre silencieuse d'Albert

1. Le récit eût été trop longtemps interrompu si les pages du journal d'Eugénie qui tombèrent en ce moment entre les mains d'Alexandrine eussent été insérées à cette place ; c'est pourquoi elles ont été toutes réunies à la fin de ce volume. (V. Appendice.) Mais ceux qui y jetteront les yeux comprendront sans peine, je le crois, la vive et profonde impression que cette lecture fit sur elle.

endormi? j'ai arraché une page d'un livre de comptes, et je me suis mise à écrire à Eugénie les lignes suivantes :

« Minuit. — Eugénie, ma sœur chérie, je te dois de m'être agenouillée deux fois pendant la lecture de tes pensées et d'avoir prié avec ferveur. Cher ange, j'ai foi en toi : dis-moi que tu as de l'espoir, et j'en aurai!

« On trouve que je fais quelque chose, parce que je lui donne assez bien ses remèdes, parce que je n'ai pas perdu la tête au moment de son danger. Et toi qui te donnes *tout entière pour lui*[1], — et avec quelle ardeur, quelle sincérité! — ni toi, ni les autres ne t'admireront. Oh! ma sœur angélique, c'est toi que je prie t'intercéder pour nous!

« Ah! que seras-tu dans quelques années?... toujours heureuse en tous cas, heureuse d'un bonheur que rien ne peut t'ôter. Va, donne-toi à Dieu comme tu l'as déjà fait, mais reste nous encore un peu pour faire notre

1. Voici le passage du cahier d'Eugénie auquel elle fait allusion : « Mon Dieu, acceptez cette prière que je vous fais avec tant de foi, d'un échange d'épreuve. Guérissez Albert, donnez-moi sa maladie. Faites-m'en souffrir longtemps pour me rendre digne de vous, puis laissez-moi aller à vous. Voyez, mon Dieu, ce sera toujours une épreuve, car, moi aussi, ils me regretteront. Ce n'est donc pas à cause de cela que je vous demande de la retirer, je sais que le seul moyen d'être à vous est d'être éprouvé. Mon Dieu, tout vous est possible. Souvenez-vous du Centenier, souvenez-vous de la fille de Jaïre; eux vous disaient avec foi : Seigneur, guérissez! Eh bien! voyez dans mon cœur, voyez comme il déborde de foi quand je vous dis : Seigneur, guérissez Albert. Mon Dieu, donnez-la-moi, cette maladie; qu'elle soit terrible, qu'elle me brûle la poitrine entièrement pour purifier mon cœur. Faites-bien souffrir mon gosier dont j'ai si souvent eu vanité, à cause de ma voix, dont avec tant de plaisir j'entends faire l'éloge. Le monde dira surpris : « C'est inexplicable! lui, si faible, si malade, il se guérit; elle, si forte, si peu délicate, elle meurt! » Et moi, je penserai : Dieu l'a voulu, voilà qui explique tout. »

bonheur et nous rendre meilleurs. Tu m'aides à entrevoir le ciel, et si quelqu'un pouvait me faire cesser d'aimer la terre, ce serait toi. Je crois vraiment que de te savoir catholique eût suffi pour me faire adopter cette religion comme la meilleure. Que ta modestie ne s'alarme pas. Il est impossible que cela ne te fasse pas plaisir, et Dieu te permet ce plaisir. Réfléchis, et tu verras que tu dois même t'en réjouir. Ne crains pas que mon admiration pour toi m'aveugle jamais. Nous resterons ensemble, j'espère, et alors ne t'inquiète pas de ta conduite, je la regarderai : ce n'est pas avec présomption que je veux prendre ce rôle, mais je sais que celle qui a la poutre dans l'œil voit très-bien la paille dans l'œil d'une autre, et je ferai bien attention pour voir si toi, belle petite perle de Dieu, tu ne te ternis pas. Oh ! quel bonheur ignoré du monde, que d'avoir une sœur comme toi, et de l'aimer comme je le fais ! Merci, mon Dieu ! »

« Voilà le billet que j'envoyai à Eugénie le lendemain matin ; puis elle arriva chez moi toute confuse et rougissant... Mais ce ne fut que plus tard que je lus en totalité tout ce qu'elle avait écrit dans ces cahiers [1]. »

EUGÉNIE A PAULINE [2].

« Venise, samedi 9 avril.

« Nous sommes encore ici, et dans quelles incertitudes nous avons passé la matinée ! En nous levant, il faisait beau ; on avait décidé le départ. Albert avait eu une bonne nuit, il était calme et heureux d'en être enfin au moment de partir. La pluie commence, le médecin con-

1. Voir à la fin du volume, *Appendice* n° 2.

2. Nous avions quitté Paris après la nouvelle de leur heureuse arrivée à Venise. Cette lettre me parvint en Angleterre.

seille alors de rester, ce qui agite tellement Albert qu'on ne sait plus que faire.

« Alex et moi, nous nous promenions comme des âmes en peine, ne sachant que désirer. Au fond, plutôt partir, parce qu'elle attache une idée superstitieuse à remettre une chose décidée. Et moi, je pensais à ce que m'avait dit le bon prêtre à l'église ce matin, malgré la pluie : « *Andate, andate, non importa la piove; fidatevi a Dio, partite. Iddio vi benedica, fidatevi, partite.* » Enfin donc j'étais fâchée du retard, mais que dire? Qui oserait prendre une pareille responsabilité? Mon père vient de décider de *rester*.

« Alex et moi, nous sommes seules avec Albert, qui ne cesse de répéter : « J'ai toujours eu le pressentiment que je ne quitterais pas Venise! » Tu juges si ceci nous assombrit. Puis, Pauline, tu compatiras à un petit chagrin que nous venons d'avoir. Pendant qu'Albert nous parlait comme je te l'ai dit et se faisait de plus en plus triste, j'ouvre mon écritoire et je trouve ma pauvre bague, ma bague rouge, si solide... la pierre cassée... l'ancre[1] fendue en deux!... Notre pauvre espérance!... Cela nous a fait un choc, à Alex et à moi. Les larmes nous sont venues aux yeux. Je n'imagine pas quand et comment cela a pu se faire, mais nous sommes démontées. *Pazienza!* demain viendra et sera heureux, si Dieu le permet : notre présage et notre *espérance brisée* ne signifieront rien.

« 5 heures.

« Chérie, puisque nous nous sommes lamentés à toi, il faut vite te dire que nous sommes mieux. Albert, après

1. Il y avait sur cette bague une cornaline rouge sur laquelle était gravée une ancre.

son accès sombre, a dormi, et il est très-bien, même gai à présent, et après avoir été, comme nous, « *funestato* » de notre bague brisée, il disait tout à l'heure : « C'est l'ancre qui nous tenait à Venise, elle se brise pour nous laisser partir. »

« Dimanche, 10 avril.

« Il n'y a rien de tel que les présages, les pressentiments, les ancres brisées pour porter bonheur. Il fait superbe. Nous partons. Albert est mieux et si heureux! Adieu, chère petite sœur, que Dieu ne nous abandonne pas! Priez pour nous [1] ! »

EUGÉNIE A PAULINE

« Padoue... (Nous y sommes! mon Dieu, est-ce possible? avec Albert, le ramenant!) dimanche, 10 avril 1836.

« Chérie! chérie! nous sommes à Padoue. Si j'avais écrit tout de suite, ma lettre serait partie aujourd'hui; mais, avant de penser à toi, il a fallu penser à Dieu et aller le remercier, car nous étions partis et nous étions arrivés, et Albert n'était pas trop fatigué, étonnamment peu. Aussitôt que nous l'avons vu établi dans son lit, calme, nous avons été à la cathédrale. Oh! il fallait cela, il fallait répéter mille fois : Dieu soit loué! Dieu soit béni! pour se soulager le cœur. Cette belle église était remplie de monde, éclairée, l'orgue jouant. Nous avons eu

1. Cette ancre brisée dont elle parle servit, hélas! deux mois après, à cacheter la lettre où elle m'apprenait la fin de toutes nos espérances pour Albert. Six ans plus tard, le hasard voulut que ce même cachet fût celui de la lettre qui contenait la nouvelle de la mort de mon père. Enfin, par une bien étrange coïncidence, la même empreinte se trouve sur la plus douloureuse lettre qui me soit jamais parvenue, la lettre que je reçus de Palerme, après la mort d'Eugénie elle-même!

la bénédiction du Saint-Sacrement. Oh! pour le coup, c'était un bon présage, cette divine fin d'une journée déjà si protégée.

« Pauline, crois-tu réellement que ce soit vrai? Arriverons-nous? Enfin, espérons, espérons et confions-nous à Dieu! Qu'importe ce qui arrivera! lui ne peut pas mal faire.

« Je pense avec bonheur que tous les jours, avant de partir, nous pourrons entendre la messe! Oh! que la pensée de Dieu est douce, Pauline! qu'elle est adorable! et quand elle devient dominante, tout devient facile, rien n'est très-triste. Tous les matins, la messe; tous les soirs encore un moment béni, à l'église, remercier Dieu si la journée a été bonne, demander son secours si elle a été mauvaise. Car ce voyage doit être un voyage de prières, n'est-ce pas? Oh! ma Pauline, nous te reverrons. J'espère! j'espère!

« Toi qui, comme nous, as une sorte de foi aux passages trouvés par hasard, regarde ce qui était dans le petit livre de textes que nous avons ouvert en sortant de Venise : « *Et il arrivera qu'avant qu'ils crient, je les exaucerai; et lorsqu'ils parleront encore, je les aurai déjà entendus*. (Isaïe.)

« *Approchons-nous de lui avec un cœur sincère, avec une confiance pleine et parfaite.* (Hébr., II.)

« Qu'en dis-tu? Bonsoir, chérie. »

EUGÉNIE A PAULINE.

« Vérone, mercredi 13 avril 1836.

« Chère amie, mon Dieu! comme Albert va bien jusqu'à présent! Nous en sommes tout surpris et reconnaissants envers Dieu si bon, si protecteur! Oh! pourvu que ce mieux continue! Il est bien! si gai! Il

jouit de se sentir comme il ne s'était plus senti depuis longtemps. Oh ! Pauline, Dieu nous protége et nous exauce ; et, quel que soit l'avenir, soyons toujours reconnaissants. Prions et aimons toujours, même si cette résurrection inespérée ne doit être qu'un soulagement et une consolation à l'horrible malheur, tellement aggravé par la manière dont nous avons pu le craindre. Même si Dieu veut cette épreuve pour nous, ne murmurons jamais contre sa volonté et rappelons-nous le bonheur fervent de ce temps-ci. »

ALEXANDRINE A M. DE MONTALEMBERT.

« Gênes, 22 avril 1836.

« Cher ami, Dieu nous a permis d'arriver heureusement jusqu'ici... Mais je vis au jour le jour; mes pensées ne dépassent guère le lendemain, et encore ne vont jusque-là qu'avec terreur. Je passe d'angoisse en angoisse, et quand un petit rayon d'espoir les traverse, je me sens comparativement heureuse. Rien n'est plus fatigant que cette existence, et cependant elle ne m'empêche pas d'être bien portante. Je n'y conçois rien : seulement, l'aspect de toutes choses est renversé... J'éprouve parfois une bizarre insensibilité et d'autres impressions singulières. Les objets de cette malheureuse vie prennent entièrement la couleur qui règne dans l'âme. Oh ! qu'est-ce que Dieu veut encore faire de moi ? Je tremble souvent qu'il ne me punisse de ne vouloir pas tout lui donner, d'aimer toujours tant le bonheur de la terre... Hélas! c'est là que j'avais placé mon idéal ! et maintenant, je vois qu'il n'y a sur la terre que de faux semblants de félicité. Je devrais donc chercher cette félicité ailleurs, mais je ne m'élance pas!... Je ne comprends pas le ciel, et pourtant je vois d'autres âmes qui

en ont des avant-goûts qui les détachent de terre! Mais, cher ami, malgré cette matière épaisse qui environne mon âme, je *vénère* les choses célestes, et j'espère que cette vénération me conduira peu à peu à les aimer. J'ai vivement admiré, dans votre *Introduction*, la peinture que vous faites des liens qui unissent les saints du ciel avec les hommes sur la terre. Oh! je crois que je n'ai pas, ou que j'ai bien perdu l'orgueil du *jugement individuel*. Bien souvent j'ai pensé que, pour être catholique, il pourrait me suffire qu'Albert, ses sœurs, et vous le fussiez. Ma faible raison pourrait donc plus justement se plier devant ce qu'ont cru les saints qui cependant valent encore un peu mieux que vous!

« Merci de votre chère lettre, de vos représentations et de vos conseils, que j'ai trouvés ici. J'aurais mille choses à vous dire, mais je tombe de sommeil... J'ai montré à Albert votre chapelet, sans la lettre, comme de raison; il ne s'étonne cependant pas de votre silence. Il a l'âme trop tendre, trop confiante pour cela, et il vous adore comme toujours... Oh! causerai-je bientôt avec vous? Ne craignez pas que je vous cache jamais mes doutes ou mes impressions religieuses. Vous saurez toujours ce qui se passe en moi, si vous le voulez; c'est là la vraie fraternité. Ce que j'ai peut-être de meilleur, c'est de la franchise et de la confiance. Priez tous les jours pour moi, car je prie mal, mais j'aime Dieu pourtant.

« Eugénie est bien touchée de votre souvenir. Je suis charmée que vous l'ayez trouvée si bonne. Il n'y a pas, je le crois, sur la terre, une seule femme aussi ressemblante à un ange qu'elle.

« Ah! cher Montal! Dieu nous conduira-t-il jusqu'à Paris? Je vous écrirai encore de la route.

« A revoir avec l'aide de Dieu tous, tous, tous. »

EUGÉNIE A PAULINE.

« Paris (nous y sommes !), vendredi 13 mai.

« Ma Pauline ! Nous y voilà ! Que Dieu soit béni ! mais quelle agitation ! Arrivés depuis avant-hier et n'avoir pas eu un moment pour t'écrire !

« Je suis agitée, étourdie de mille manières. Que n'es-tu ici ! Tant de choses à te dire ! Que n'es-tu ici ! Que ne vois-tu tout par toi-même ! Voyons que je remette mes esprits. Mercredi à six heures du soir, nous sommes arrivés à Villejuif. Nous avons trouvé madame de Lagrange, Emma et Charles, etc., etc. Cela a été une première émotion pour Albert, puis ici Montal, et, le soir, une foule d'autre monde...

« Hahnemann[1] est venu hier à cinq heures. C'est un brave, bon petit vieillard. Alexandrine l'a tellement touché, qu'en sortant il lui a pris la main en disant : « Depuis soixante ans que je soigne, je n'ai pas vu une seule femme qui aimât autant son mari. » Il veut que nous quittions cet appartement dont les chambres sont trop petites. Nous allons en chercher un autre aux environs du Luxembourg. »

ALEXANDRINE (DANS SON JOURNAL).

« 19 mai.

« Hier pendant une course que j'ai faite avec Eugénie, elle m'a dit que la pensée de la mort lui faisait remuer le cœur de joie ! Cela m'a ébahie ; mais ces choses-là affermissent ma foi.

1. Hahnemann, le célèbre inventeur de l'homœopathie, alors âgé de plus de quatre-vingts ans. Il est mort à Paris en 1843.

« 22 mai, dimanche de la Pentecôte.

« Mon Dieu, de tant de manières déjà tu as cherché à me dégoûter entièrement de la terre, et je l'aime toujours ! Cher ciel, pourquoi ne puis-je te désirer et t'aimer !

« Depuis hier (21), nous sommes établis rue de Madame, nº 13.

« Je serai catholique avant la Fête-Dieu. L'abbé Gerbet sera mon confesseur [1]. Mais l'abbé Martin de Noirlieu (le premier prêtre catholique que j'aie connu) recevra mon abjuration.

« L'appartement où nous sommes est joli, spacieux, et nos chambres donnent sur les beaux arbres du Luxembourg.

« Dimanche, en revenant de la messe, j'ai vu à notre fenêtre mon Albert me souriant, et lorsque je suis entrée dans la chambre, j'ai vu une charmante petite table et une chaise en bois sculpté. Son père, qui était là, me dit que c'était un présent d'Albert pour moi, et qu'il avait voulu qu'elles fussent couvertes en drap bleu de ciel, parce qu'il savait que c'était ma couleur.

« Mercredi, 25 mai.

« Cette après-dînée, j'allais avec Eugénie au mois de Marie à Saint-Étienne du Mont. Avant de sortir, nous

1. Elle ne l'avait jamais vu alors. Mais un jour, à Venise, elle avait lu un article de lui dans l'*Université catholique*, et l'impression qu'elle en reçut fut si grande, qu'elle résolut alors, si jamais elle se faisait catholique, de n'avoir pas d'autre confesseur que lui. L'abbé Gerbet était absent de Paris lorsqu'elle y arriva ; mais elle n'en persista pas moins dans cette résolution, prise avant de le connaître, et elle dut ensuite, à ce choix, tant de consolation, qu'il fut permis de le considérer comme ayant été véritablement inspiré à Alexandrine par la volonté miséricordieuse de Dieu.

avons dit adieu à Albert, et nous l'avons vu écrire dans le livre de velours vert que je lui ai brodé à Venise. Cela m'a préoccupée. Avant de nous coucher, Eugénie et moi, restées seules, nous avons pris ce livre, et nous l'avons ouvert dans le salon. Mon Dieu! que suis-je devenue en lisant ceci :

« Seigneur, autrefois je vous disais nuit et jour : Per-
« mettez qu'elle soit mienne, accordez-moi ce bonheur,
« sa durée ne dût-elle être que d'un jour. Vous m'avez
« écouté, mon Dieu! Qu'ai-je à me plaindre? Mon bonheur
« fut indicible, s'il fut court; et maintenant que le reste
« de ma demande va s'accomplir [1], votre volonté divine
« permet que mon ange rentre dans le sein de l'Église,
« me donnant ainsi l'assurance de la revoir dans peu où
« nous nous perdrons dans votre immense amour [2]. »

« Oh! quelle fut mon émotion en lisant à la fois, dans ce peu de lignes, tant d'amour pour Dieu, tant d'amour pour moi et une si tranquille résignation à la mort! la mort qu'il me semblait encore si épouvantable qu'il dût envisager!

« Et plus tard, combien ai-je baisé ce mot : *dans peu!* »

EUGÉNIE A PAULINE.

« Paris, samedi 28 mai 1836.

« Je commence ce soir, demain je finirai. Pauline, demain Alexandrine sera catholique, et tu n'es pas ici! Nous en consolerons-nous jamais? Au moins, si tu pouvais

1. Il avait offert sa vie pour lui obtenir la foi.

2. Ce sont ces lignes que l'abbé Gerbet appela, plus tard, « le « plus sublime testament de résignation tendre et d'héroïque amour « que l'âme d'un chrétien ait jamais inspiré au cœur d'un époux. » Et ces mots sont les *derniers* qu'Albert ait écrits.

y être pour jeudi! J'en ai quelque espoir. Aussi j'écris cette lettre comptant un peu que tu ne la recevras pas. Jeudi, elle fera sa première communion. Pauline, ce sont pourtant de grands bonheurs au milieu de nos tristesses. Comment se plaindre, quand on a de si réels sujets de reconnaissance envers Dieu !

« Chérie, je ne veux rien te dire de plus, car j'espère te tenir avant que cette lettre ne te parvienne. Enfin, si tu la reçois, adieu. Je t'aime, oh! plus que jamais dans les plus beaux jours de notre « *loving* » enfance. Que Dieu bénisse notre Alexandrine demain. »

ALEXANDRINE (DANS SON JOURNAL).

« 29 mai 1836 (dimanche de la Trinité).

« Ce matin, j'ai été de bonne heure à la messe, puis je me suis habillée. J'ai mis une robe blanche et un large ruban bleu croisé sur ma poitrine : les couleurs de la Vierge qui ont toujours été mes couleurs favorites! Et c'était son mois aussi, et je devais cette grâce à son intercession que ce bon franciscain de Pise m'avait dit d'implorer. Je devais aussi cette grâce à mon Albert qui s'était offert en holocauste pour moi, *qui avait* TOUT *offert à Dieu pour ma conversion, même l'enthousiasme,* et qui n'avait voulu conserver que l'amour du bien.

« L'abbé Martin de Noirlieu a dit la messe (à un autel préparé dans la chambre d'Albert); puis il m'a fait approcher, mettre à genoux devant lui. Il m'a dit alors de faire le signe de la croix, et, après l'avoir fait, j'ai lu à haute voix l'abjuration suivante :

✝

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

« Je crois d'une foi ferme et professe, tant en général qu'en particulier, tous les articles contenus dans le symbole de la sainte Église catholique, apostolique et romaine.

« Je crois que ce serait une détestable idolâtrie que de rendre le culte d'adoration à un autre qu'à Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit. Je crois, avec l'Église catholique, qu'il est bon et utile d'invoquer d'une manière suppliante la sainte Vierge et les Saints et de recourir à leur aide et à leur secours pour obtenir de Dieu ses bienfaits par N.-S. J.-C. qui seul est notre Sauveur et Rédempteur.

« En vénérant les images de la sainte Vierge et des Saints, je ne leur attribue aucune vertu ou divinité pour laquelle on doive les vénérer, leur demander aucune grâce et y accorder sa confiance, puisque tout l'honneur qu'on leur rend se rapporte à ceux qu'elles représentent.

« Je crois qu'il y a sept sacrements institués par Jésus-Christ.

« Je crois que Jésus-Christ a donné à l'Église le pouvoir d'accorder des indulgences et que l'usage en est salutaire.

« Je crois que les âmes qui sortent de cette vie avec la grâce et la charité, mais redevables encore à la justice divine, souffrent, pendant un certain temps, dans le purgatoire et qu'on peut les soulager par des prières, des aumônes et par le saint sacrifice de la messe.

« Je crois que, par la vertu des paroles de la consécration, le pain et le vin offerts sur l'autel sont changés

au corps et au sang de Jésus-Christ et qu'on peut recevoir cet adorable Sauveur tout entier sous une seule espèce.

« Je crois qu'il n'y a qu'une foi, qu'un baptême, comme il n'y a qu'un Seigneur, et qu'il est impossible de plaire à Dieu et d'être sauvé, par conséquent, sans cette foi et ce baptême.

« Je crois que la vraie foi n'est que dans l'Église catholique qui, par la succession de ses pasteurs, remonte sans interruption jusqu'aux Apôtres : c'est l'Église établie par Jésus-Christ, qui a promis de l'assister de son esprit tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.

« Je crois qu'on ne peut être sauvé hors de l'Église catholique, mais je ne condamne en particulier aucun de ceux qui ont eu le malheur de vivre et de mourir hors de sa communion. Il n'appartient qu'à Dieu de les juger; lui seul sait à quel point leur ignorance de la vraie foi a été volontaire et coupable.

« Je crois que le pouvoir d'interpréter les divines Écritures n'a été donné qu'aux Apôtres et à leurs légitimes successeurs, auxquels Jésus-Christ a dit : Allez, enseignez toutes les nations.

« Je crois donc d'esprit et de cœur à la doctrine de l'Église catholique. Je veux vivre et mourir dans le sein de cette Église, moyennant la grâce de Dieu, que je bénirai tous les jours de ma vie de m'avoir appelée à la religion de mes ancêtres.

« Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit.

« Paris, le 29 mai 1836, le jour de la fête de la Très-Sainte Trinité.

« MARTIN DE NOIRLIEU,

« ALEXANDRINE D'ALOPEUS DE LA FERRONNAYS.

« En présence des soussignés :

« Albert de la Ferronnays,
« Comte de la Ferronnays,
« Montsoreau, comtesse de la Ferronnays
« Eugénie de la Ferronnays,
« Fernand de la Ferronnays.

« (Montalembert était présent, j'ai oublié de le faire signer.)

« Quand tout fut fini, je me jetai dans les bras de mon Albert, puis j'embrassai tous les autres de notre famille chérie. L'abbé Martin, s'approchant de moi, me dit : « Maintenant, Madame, vous avez des frères dans le monde entier. » Et je me sentis comme dans une nouvelle vie, heureuse! heureuse! que j'en étais toute surprise, et que je craignis d'avoir été, à côté de mon Albert, trop joyeuse et trop gaie le reste du jour.

« Eugénie écrivit ce jour-là dans son cahier ces lignes que j'y lus le soir :

« Seigneur! Comment vous parler et que vous dire,
« mon Dieu, pour les grâces de cette journée? Elle est ca-
« tholique; votre petite brebis vous est revenue, mon Dieu!
« Réjouissez sa douce âme, bénissez-la, consolez-la de
« ses longues années d'exil, comblez de joie son retour
« dans la véritable patrie; bénissez-la de tous vos dons,
« et, si vous l'aimez assez pour l'éprouver, donnez-lui
« donc alors l'immense amour de vous seul pour tout
« supporter, pour tout chérir de votre main adorée.
« Anges chéris, veillez sur elle pour que sa paix soit
« grande, pour que son âme soit sereine! »

« Cette nuit du 29 au 30 mai (je l'ai su depuis), ma mère a rêvé qu'elle me voyait assise, redevenue petite enfant, en chemise, ayant sur la tête une énorme cou-

ronne de fleurs qui étaient comme des dards et que tout ce costume lui déplaisait, puis que je lui offrais de ces grandes fleurs de ma couronne et qu'elle les refusait. — Oh! jusqu'à quand?...

« Le 30 mai. Lundi. — Montal vint et amena l'abbé Gerbet. Albert était au salon lorsqu'il entra, et bien des années après l'abbé Gerbet m'a dit qu'il se rappelait et qu'il se rappellerait toujours le vif regard de joie qui s'alluma dans ses yeux en voyant entrer celui qui devait rendre la vie de la grâce à son Alex. Ce regard le frappa d'autant plus que les magnifiques yeux d'Albert étaient la seule chose vivante encore dans sa figure, hélas! si changée alors.

« Mardi le 31 mai. — J'ai été avec Eugénie, à pied, à la chapelle du collége Stanislas. Une fois là, et lorsque j'ai vu l'abbé Gerbet dans le confessionnal, j'ai eu peur. et j'ai été bien longtemps à me décider à y entrer. Eugénie m'a dit de prier pour me calmer. »

ALEXANDRINE (DANS SON JOURNAL).

« Mercredi 1er juin. — Mon Dieu! mon bon Dieu! j'ose croire que ta main m'a guidée malgré mon indignité. Oh! cher bon Dieu! je vois tant de fils qui se tiennent! tant de prières exaucées! Tu as doucement conduit mes pas, doucement, quoique tu aies aplani la voie par la foudre! O mon Dieu! mon père céleste! oui, la foi et plus de bonheur au moins sur la terre, ou plutôt la foi, pour avoir immanquablement le bonheur partout, ici et là-haut. Foi désirée et adorée, je t'ai davantage, et je t'aurai encore plus, car je t'ai demandée, et il sera accordé à qui demandera. Il faut que je l'aie bien belle pour dimanche.

« Je suis si aise d'être catholique, si aise que je

trouve que c'est miraculeux, et que cela me persuade davantage de la vérité de cette chère religion. Oh! mon Dieu! merci! Oh! vous tous, merci, qui m'avez aidée! Et la confession que j'aime tant, malgré les terribles souffrances qu'elle me fait éprouver. Mon Jésus, fais-moi naître de nouveau, mais permets-moi de garder toutes mes chères affections. Sauve-les toutes, rends tout ce que j'aime heureux, et tout ce qu'aime Albert, à jamais.

« *J'ai cru,* oh! si bien cru aujourd'hui! Et j'en ai eu de telles jouissances, malgré ma profonde humiliation, malgré le supplice qui m'attend encore samedi en avouant le reste de mes fautes.

« O mon père céleste! quel prêtre tu m'as envoyé, surpassant tout ce que j'avais désiré trouver dans un confesseur!

« Mon Dieu! fais que, même pour toi, je n'oublie pas ma mère, mes frères chéris, mon père dans l'autre vie, et les soins que je dois donner à mon Albert. Mon Jésus! fais que j'accompagne mon pauvre ami, que toi-même tu m'as donné pour mari, que je l'accompagne partout, dans les ombres de la mort, comme dans toute la force de la vie, dans le sommeil du tombeau, comme auprès de son lit de souffrance, que je sois là toujours sous ses yeux, une figure connue et aimée, une voix encourageante, une compagne pour tout supporter! Mon Jésus! préserve ma pensée de désirer autre chose. Amen. Chère Vierge, chers saints! priez pour moi!

« Pendant la nuit suivante (du 1er au 2 juin) j'étais à une heure du matin dans la chambre d'Eugénie. Je croyais Albert endormi. Tout d'un coup nous avons entendu des accords sur le piano, cela nous a fait un effet

sinistre. J'ai reconnu que c'était Albert, j'ai eu l'impression que c'était pour la dernière fois qu'il jouait du piano. J'ai été me mettre près de lui. Il était si touchant à voir! Il était plongé dans une mélancolique, mais très-douce rêverie. Sa fidèle garde, la sœur de Bon-Secours était là aussi.

« Montalembert admirait beaucoup cet amour qu'Albert conservait pour la musique. Il disait que d'autres malades comme lui la prenaient en haine. Mais ceci était digne de la suave et douce âme d'Albert; il l'aima toujours : seulement, il ne pouvait plus, à la fin, la supporter que très-douce.

« La nuit qui suivit celle-là (celle du 2 au 3 juin), à 1 heure et demie, Albert s'est levé et a passé une grande partie de la nuit dans son fauteuil, et là, je lui ai donné ma confession à lire. Il m'a beaucoup aidée dans cet examen avec la plus grande lucidité et droiture de conscience. Mais le matin il s'est remis dans son lit où il a souffert cruellement.

« Je voyais qu'il empirait. Je pris, par désespoir, un accès de courage, je chargeai Eugénie d'aller chez Hahnemann, et de lui demander toute la vérité. Pendant qu'elle était allée là, je pris un livre de prières, que m'avait donné ma belle-mère, et j'y écrivis les passages suivants :

« 7. Les choses que je regardais comme des avanta-
« ges m'ont paru, en regardant Jésus-Christ, des désa-
« vantages et des pertes.

« 8. Je dis plus, tout me semble une perte au prix de
« cette haute connaissance de Jésus-Christ, notre Sei-
« gneur, pour l'amour duquel je me suis résolu à perdre
« toutes choses, les regardant comme des ordures, afin
« de gagner Jésus-Christ. »

(Saint Paul aux Philipp., III, 7, 8.)

« J'ai appris à être content de l'état où je me trouve. »
« Je puis tout en celui qui me fortifie. »

(Saint Paul aux Philipp., IV.)

« Eugénie revint; elle répondit doucement à mes pressantes questions, mais ce qu'elle me dit me causa une secousse qui l'effraya.

« Je n'avais pas cru avoir encore tant d'espoir à perdre. Lorsqu'elle ajouta qu'Hahnemann disait qu'il y avait pour moi un danger mortel à dormir dans la même chambre qu'Albert, cela me fit sourire, et la sensation que je ressentis me causa une sorte de bonheur [1]. »

EUGÉNIE A PAULINE.

« Paris, vendredi 3 juin 1836.

« Dieu fait de grandes grâces à Alexandrine, il l'aime comme un enfant chéri; depuis qu'elle est catholique, son calme, son repos, sa fermeté, sont inouïs. Au milieu de cette affreuse douleur, elle est d'une sérénité que Dieu seul peut donner. Pauvre chère! elle s'est déjà confessée deux fois, et demain, elle recevra l'absolution.

« Te figures-tu ce que cela a dû être pour elle, une confession générale, avec son imperturbable mémoire, qui la reporte à des années indéfinies et son exactitude

1. Elle était parfois, dans ce temps de douleur, obsédée de la folle pensée qu'elle n'avait pas aimé Albert avec assez de tendresse, qu'elle n'avait pas eu pour lui tout l'amour et tout le dévouement qu'il méritait. Alors elle éprouvait comme une sorte de soulagement à se donner à elle-même des preuves en quelque sorte *tangibles* de son affection. Son indifférence pour son propre danger, en cette circonstance, en était une qui lui fit cet étrange plaisir dont elle parle. Il paraîtra surprenant qu'elle ait pu avoir de pareils doutes, mais ces tourments sans raison, que l'imagination ajoute à la douleur, seront compris de ceux qui ont réellement aimé et réellement souffert.

scrupuleuse! Je l'ai accompagnée, les deux fois, à la chapelle du collége Stanislas. Elle y est restée si longtemps que je m'endormais complétement. Cela nous a fait rire, car nous rions encore, et souvent même, malgré tout. Mais ce n'est pas mal, nous le sentons. Cette espèce de gaieté n'est pas du monde, mais bien mise dans le cœur par le calme que donne la prière. C'est aussi l'avis de l'abbé Gerbet.

« Oh! Pauline, quelle grande grâce pour Alex, de l'avoir rencontré maintenant! Elle le répète sans cesse et dit qu'il est précisément tout ce qu'elle désirait. Il est d'une douceur extrême, et l'immense charité qui règne dans ses écrits perce dans toutes ses paroles, et même dans toute sa personne.

« Alexandrine fera sa première communion dimanche. Si Albert peut y aller, ce sera dans cette chapelle de l'Enfant-Jésus, où toi, tu as reçu aussi l'absolution avant ta première communion. Oh! Pauline, viens, ma chérie, si tu peux; vois-la, viens la voir forte de foi, d'amour et d'espérance. Elle est calme, je te dis. Elle parle de son malheur, elle voit cette séparation comme si Albert la quittait pour un voyage. Prions, aimons toujours. Je t'écrirai tous les jours, ne fût-ce qu'un mot. Adieu, cher ange. Que Dieu soit dans tous nos cœurs pour y imprimer sa volonté. »

EUGÉNIE A PAULINE.

« Vendredi, 3 juin, minuit.

« Chère amie, ce matin ma lettre est partie... ce soir je recommence...

« L'archevêque a permis qu'on dise la messe, à minuit, dimanche, dans la chambre d'Albert, afin qu'il

puisse y communier à jeun. Autrement, pour communier à cette même messe où Alexandrine fera sa première communion, il aurait fallu que ce fût en *viatique* (puisqu'il ne peut rester à jeun jusqu'au matin), et c'eût été trop triste pour cette occasion. Mais t'imagines-tu ce mélange de doux, de solennel et de funeste? A minuit dans sa chambre, un autel paré, des fleurs, des lumières, Alexandrine, sa première communion, Albert, peut-être sa dernière!...

« 4 juin, samedi.

« Nous attendons l'abbé Gerbet qui va arriver. Alexandrine va se confesser et recevoir l'absolution. L'abbé Dupanloup va aussi venir confesser Albert, et nous allons aller nous-mêmes le faire à l'église; puis, ce soir, mon père, ma mère, Albert, Alexandrine, Olga, M. de Montalembert et moi, nous communierons tous ensemble.

« Ma Pauline, ta place est trop là, tu nous manques trop!

« Oh! si j'étais sûre de rester avec Alexandrine! On aurait la folie de ne pas appeler cela un but; on me dirait : Vous ne pouvez pas passer votre vie sans but! N'en est-ce pas un que de se dévouer entièrement, de donner tout son temps, tous ses soins, toute sa vie à celle d'une amie, d'une sœur tant chérie? On le fait bien pour un mari et cependant on l'aime moins... bien souvent. »

ALEXANDRINE (DANS SON JOURNAL).

« Le même jour, samedi 4 juin.

« Avant d'aller me confesser à l'abbé Gerbet, je lui avais fait la lecture, et, dans une des réflexions qui suivent les chapitres de l'*Imitation*, j'avais lu les mots : « *L'amour est plus fort que la mort!* »

« Ces paroles m'ont relevé l'âme.

« L'amour est plus fort que la mort. » Mon Dieu! merci, merci. Quelle grande grâce! et comment, après cela, pourrais-je n'avoir pas de foi, quand tu as tellement exaucé ma prière de me faire sentir combien je l'aimais! Ces horribles idées de doute étaient donc des illusions; et maintenant, doux et glorieux sentiment! je sens que je descendrais volontiers avec lui dans le gouffre de la mort, que j'ai cependant toujours craint. Mon Dieu! jamais séparée de lui, jamais, mon Dieu! Il a besoin de moi, et moi je puis me passer de tout ce que je laisserai sur la terre.

« Doux ami, si éprouvé, qui m'as tant aimée quand tu ne souffrais pas, ne crains pas que, dans tes souffrances, tes dernières souffrances, je t'abandonne. Notre Dieu me fera la grâce, je l'espère, que je ne sois pas absente; et alors, ami chéri, ton agonie sera cependant un peu moins cruelle. Oh! ne crains pas! Que tes beaux yeux ne me regardent pas comme si j'allais m'éloigner. Je te tiendrai toujours, quand même mes os se briseraient de la douleur de te voir mourir; mes bras, mes yeux ne se détacheront pas de toi, et ton dernier regard verra que je suis toujours là.

« Et après, mon Dieu, comme tu veux, tout ce que tu veux, quand tu veux! Si je vis, je serai heureuse; si je meurs, pourvu que je sois avec lui, je le serai aussi. Et, quant à ma vie sur la terre sans lui, je ne veux pas même craindre de me consoler. Ce sera tout ce que tu voudras, mon Dieu; que ce ne soit seulement pas le péché et le remords! Mon Dieu! mon Jésus! la foi, la vive, vraie foi pour moi! Je ne veux rien et je veux tout. Amen.

« En disant adieu à Albert pour aller me confesser, je lui ai demandé pardon de tout ce que j'avais fait contre

lui. Il m'a répondu si tendrement et si humblement!

« Vers le soir, le docteur est venu. Je m'habillais. Je faisais ma toilette de première communion. Je chargeai Eugénie de le suivre sur l'escalier et de lui demander si Albert était mal, au point de pouvoir mourir cette nuit même; il lui répondit que oui. Mais je ne sentais plus rien comme à l'ordinaire; je me sentais exaltée, comme hors de ce monde; Eugénie aussi. Je fis donc tranquillement ma toilette toute de mousseline blanche, et, sur ma tête, quel voile? mon voile de mariée!

« Pour la première fois j'eus un véritable mouvement de contrition, en me voyant ainsi vêtue tout de blanc, et, en lisant haut à Albert et à Eugénie un chapitre de l'*Imitation*, je dis à Eugénie ce que j'éprouvais : elle me rassura et me dit que maintenant j'étais réellement toute blanche, puisque je venais de recevoir l'absolution.

« Un autre que moi[1] a parlé de cette soirée, de cette nuit, mais voici ce qu'il n'a pas dit :

« Albert était au lit, il n'avait pas pu rester levé. Je me mis à genoux près de lui, je pris sa main, et c'est ainsi que commença la messe de l'abbé Gerbet. Je ne savais où j'étais, ce qui m'arrivait, lorsque, la messe s'avançant, Albert me fit quitter sa main, cette main que je regardais comme si sacrée, que, dans le moment le plus saint de ma vie, je ne croyais pas manquer à Dieu en la tenant. Albert me la fit quitter en me disant : « Va, va, « sois toute à Dieu. »

« L'abbé Gerbet m'adressa quelques paroles avant de me donner la communion, ensuite il la donna à Albert, puis je repris sa main chérie. Je m'attendais à le voir mourir cette nuit-là même! »

1. Elle veut dire l'abbé Gerbet, dont les pages à ce sujet furent imprimées peu après. V. *Appendice* nº 1.

Il n'en fut pas ainsi : Dieu permit que quelques jours fussent encore laissés à Albert pour jouir de la dernière et suprême joie de leur union. Le lendemain de ce jour, Alexandrine écrivit dans son journal :

« Je fus à la grand'messe à Saint-Sulpice. C'était la Fête-Dieu. Tout y était charmant, les chants, les encensoirs, les fleurs jetées. Eugénie me disait de regarder autour de moi, mais je baissais toujours la tête, je ressentais de nouveau cette vive contrition et douleur de mes péchés que j'avais eue la veille.

« Dans cette même église, avant mon abjuration, j'avais souvent fait vivement cette prière : « Oh! un moment de foi, d'espérance et d'amour, et y mourir! » Car alors je n'avais pas encore la foi, mais je voulais l'avoir. »

ALEXANDRINE (DANS SON JOURNAL).

« Dimanche 5 juin.

« Communier avec Albert pour la première et la dernière fois! — lui pour la dernière, moi pour la première! Union complète maintenant, et maintenant brisée! Mon Dieu, n'importe de quelle manière que tu nous le donnes, il faut bien te remercier de nous avoir donné ce que nous désirions tous les deux.

« Le monde, qui réprouve l'exaltation religieuse, qui la regarde comme un malheur, quelles belles consolations a-t-il donc à donner dans la souffrance? Il me semble que, par prudence seule, on devrait faire une petite provision de remèdes contre les innombrables et fréquentes peines de la vie. Stupide monde! — surtout stupide! Aimer trop Dieu! Qu'on aime peu Dieu, je le conçois, hélas! mais qu'on dise qu'on peut l'aimer trop, c'est avoir toute son intelligence changée en folie.

« Mercredi, le 8 juin.

« Albert eut l'air un instant de trouver que je m'occupais moins de lui, et, comme il vit que cela m'avait fait pleurer, il en fut si affligé qu'il m'en demanda tendrement pardon ; puis il dit à Eugénie et à moi : « J'ai été « mauvais, j'ai été jaloux de Dieu. »

« Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! je viens de penser que j'aimerais à exhaler ma vie dans un profond soupir, à soupirer comme je souffre. Oh ! misérable moi ! Je ne voulais plus de bonheur, je ne voulais que l'absence de remords, ne plus affliger personne, et voilà que mon mari me fait éprouver ces deux terribles maux, contre lesquels je n'ai pas de courage. Je l'ai affligé et j'ai des remords à cause de lui. Hélas ! il a raison, je ne suis pas une bonne garde-malade, je ne suis pas à comparer à Eugénie. Ma douleur lui a fait de la peine et il m'a demandé pardon, ce pauvre ami. Il a dit : « J'ai été jaloux « de Dieu. » Oui, je l'ai négligé, j'ai trop laissé Eugénie le soigner. Oh ! mon Dieu ! qu'en expiation, Albert, du haut du ciel, me voie sur la terre mourir de regret pour lui. Oh ! qu'il n'ait plus jamais ni là, ni ici, une ombre de jalousie, pas même de toi, mon Dieu !

« J'ai bien trop de pensées depuis quelque temps, cela pèse énormément dans mon esprit, et même physiquement la tête me fait mal. Oh ! mon Dieu ! de la clarté ! du repos ! »

C'est au soulagement qu'elle trouvait à écrire, au milieu de tous ses tourments, que nous devons ces souvenirs si exacts et si précieux que je recueille aujourd'hui. Ce même jour elle vendit son collier de perles, et cela lui fit penser à écrire les mots suivants :

« Perles ! symbole de larmes !

« Perles ! larmes de la mer,

« Recueillies avec larmes au fond de ses abîmes,

« Portées souvent avec larmes au milieu des plaisirs du monde,

« Quittées aujourd'hui avec larmes dans la plus grande des douleurs terrestres :

« Allez enfin sécher des larmes, en vous changeant en pain[1]. »

D'ALEXANDRINE (DANS SON JOURNAL).

« Dans la nuit du mercredi au jeudi (du 8 au 9 juin).

« Mon Dieu ! est-ce que je ne m'abuse pas ? Est-ce que je forme sincèrement le désir de ne plus rien savoir des bonheurs, des charmes de cette terre, mais d'avoir la foi et la paix de la conscience ? Pourrai-je oublier entièrement qu'il y a de l'amour, de l'ardeur, des illusions charmantes ?

« Mais, au fait, est-ce que Dieu n'est pas la perfection de tout cela, avec la seule différence que, chez lui, elle ne vieillit ni ne trompe jamais ? et n'y a-t-il pas déjà bien longtemps que j'ai pensé que tous les amours terrestres sont des rayons détournés de l'amour que l'on doit à Dieu ? Ne pourra-t-il donc pas me suffire, ce meilleur, ce plus doux des amours ? Oh ! quelquefois, je l'espère ; car, bien que mon cœur ne brûle pas pour Dieu, comme celui d'Eugénie, je sens pour lui ces commencements d'aimer qu'on a de ne pouvoir souffrir d'entendre outrager, ou seulement oublier l'être qu'on aime. Et puis je crois que je n'aime plus que les livres qui me parlent de lui !

1. La vente de ce beau collier de perles fut le premier acte de cet abandon complet qu'elle fit peu à peu aux pauvres de tout ce qu'elle possédait.

« Dans ce moment, et lorsque j'en étais là, Pauline arriva, Pauline que je n'avais pas vue depuis notre séparation à Naples, au palais Gallo. »

Jamais je n'oublierai l'angoisse de cette arrivée, de cette attente dans la rue pendant qu'on ouvrait la porte, pendant que mon mari faisait la question dont j'osais à peine écouter la réponse. Minuit sonna pendant cet intervalle, et j'en comptai machinalement les coups. « Arrivons-nous à temps? »

La réponse fut : « Oui, et depuis ce matin il est plutôt mieux. »

Je montai, et presque sur-le-champ j'entrai dans sa chambre, car il ne dormait pas. Je me jetai à son cou, et j'entends encore le son de sa voix altérée, mais si tendre et si douce toujours : « Oh! ma Pauline! »

Dieu ne permit pourtant pas que je fusse présente à sa mort.

Un de ces mieux qui, jusqu'au dernier jour, se produisent et font illusion, dans ces cruelles maladies, eut lieu au moment même de notre arrivée et dura pendant tout le temps de notre séjour, ne donnant aucun espoir de guérison sans doute, mais laissant croire à une prolongation qui aurait permis de le transporter à Boury, où il désirait si vivement aller.

Lorsque le temps que mon mari pouvait passer à Paris fut expiré, je repartis avec lui.

Aujourd'hui, seulement aujourd'hui, en relisant ces papiers et ces lettres, je comprends quelle fut la consolation cachée, et j'ose le dire, la signification de cet éloignement qui, alors, aggrava tellement ma douleur.

Ce fut grâce à mon absence, que mes sœurs écrivirent

si régulièrement le récit de tout ce qui suivit mon départ, comme de tout ce qui avait précédé mon arrivée. Si j'eusse été là, non-seulement je n'aurais pas leurs lettres, mais même le journal de chaque jour eût été moins exact, car c'était en partie pour moi que tout était si scrupuleusement inscrit, et je serais obligée aujourd'hui, pour raconter ces jours solennels, de m'en rapporter à ma mémoire troublée, qui ne me retrace plus que confusément les détails de ceux que je passai alors avec elles et près de lui, bien que l'impression que j'en reçus soit demeurée ineffaçable.

Cette impression produite par tout ce que je vis et entendis pendant ce temps, par Alexandrine si transformée par sa douleur et sa foi, par Eugénie si inspirée pour partager l'une et fortifier l'autre, cette impression fut tout inattendue et étrange. C'était la première fois que je voyais de près la douleur et la mort. Humainement parlant, on ne pouvait assister à un spectacle plus déchirant, et cependant l'impression étrange dont je parle fut celle d'un bonheur auprès duquel celui de tous les heureux que j'allais retrouver en les quittant me parut une illusion.

Eugénie et Alexandrine n'étaient plus sur terre pendant ces jours de douleur et, dans l'atmosphère qui les entourait, il semblait (ainsi que l'exprima si bien l'abbé Gerbet) « que le voile qui sépare les deux mondes était devenu transparent, » et qu'il leur était donné de goûter un instant d'avance cette réalité qui n'existe dans aucune des félicités de la terre.

Et aujourd'hui, quand je relis en les copiant ces pensées et ces prières si touchantes d'Alexandrine, quand la mémoire me la retrace telle que je la vis au moment où s'accomplissait son sacrifice, où elle commençait à pratiquer ce dépouillement qu'elle sut rendre si complet plus

tard; puis, quand je me dis que ce rêve de douleur est passé, qu'aussi vrai que je vis encore, elle a atteint ce but si ardemment désiré, qu'elle a rejoint Albert pour ne plus jamais en être séparée, qu'ils en sont pour toujours à ce moment dont elle parle, où toutes les peines de la vie, vues du sein de l'éternelle récompense, ne sembleront plus rien du tout : ah! je trouve qu'il serait bien égoïste de ne pas supporter paisiblement, à mon tour, le vide de leur absence et toutes les autres douleurs de la terre, avec une patience à laquelle sont moins obligés que moi ceux qui n'ont pas vu de tels exemples et reçu de telles leçons!

Mais j'achève ce récit. Un moment, ma pensée m'a transportée de cet avant-goût du ciel, qu'elle me fit voir alors, à cette réalité qu'elle possède à présent, par delà notre vue. J'en reviens à ce combat qui n'était point achevé et qui, bien qu'allégé par la grâce, fut cependant l'un des plus rudes qu'ait jamais livrés un pauvre cœur mortel!

ALEXANDRINE (DANS SON JOURNAL).

« 16 juin, jeudi.

« Mon Albert, ami chéri, je ne puis plus même te dire: Te souviens-tu de nos beaux jours? Beaux jours! jamais un seul beau jour entier, mais de nos belles heures, où j'étais parée, heureuse de te paraître jolie, où nous étions si intimes au milieu de la foule; ou bien ces autres heures si chéries où nous étions seuls, loin du monde? Frivole et oubliant le malheur, j'ai dansé avec toi! Et te voilà accablé de souffrances, sur ton lit de mort! Béni soit Dieu que je sois là aussi, et qu'après avoir partagé la plupart de tes fêtes, je sois aussi à partager ton ago-

nie, et si entre les deux il eût fallu choisir, c'est toujours la dernière part que j'aurais voulue! Le plus grand amour de ma vie fut une vertu, grâce à Dieu, et a servi à m'en donner. Après cela s'il fut le plus malheureux selon la terre, qu'ai-je à me plaindre? Peut-être m'ouvre-t-il le ciel? Et puis, sais-je ce qui se passe dans le conseil céleste? Sais-je si ma sincère demande de souffrir pour mon père, à sa place, que je répète depuis sa mort, n'a pas été accueillie, et si maintenant à cause de mes grandes épreuves, il n'est pas beaucoup plus heureux qu'autrefois! Oh! si j'avais pu souffrir pour lui!... »

« Je crois que ce fut après avoir écrit cela, que, le cœur trop rempli, je m'approchai d'Albert et lui dis : « Oh! te souviens-tu... » j'allais dire : de nos beaux jours; il m'arrêta et me dit doucement : — « C'étaient d'autres temps. »

« Il ne fallait pas moins que tout cela pour creuser jusqu'au fond de mon cœur et y porter enfin un coup vigoureux à ma légèreté! »

L'ABBÉ GERBET A ALEXANDRINE.

« Thieux, jeudi soir, 16 juin.

. . . .

. . . .

« Je suis frappé du double signe dont Dieu a marqué l'époque de votre vie où vous êtes arrivée. La souffrance et la foi, les deux plus grandes choses de ce monde, ont fait en même temps leur entrée dans votre âme. C'est en embrassant la croix que vous avez fait votre première communion. Il y a là un mystère saint de la Providence, dont vous découvrirez sans doute plus tard la signification et le but. En attendant, continuez à répondre aux

vues de Dieu, en vous appliquant à ce qu'il demande principalement de vous en ce moment : la sanctification de vos souffrances. Ne préoccupez pas votre esprit d'autres degrés de dévotion, qui viendront à leur temps. Ne vous inquiétez pas de ne pas transformer tout d'un coup tout ce qui, dans votre âme, vous semble devoir être amélioré. Votre grande perfection doit être de savoir bien souffrir. Faites cela, et cela suffit; le reste vous sera donné par surcroît.

« L'ABBÉ PH. GERBET. »

ALEXANDRINE (DANS SON JOURNAL).

« Vendredi, le 17 juin.

« Éternelle beauté, jeunesse, amour ! c'est toi que je veux aimer, c'est toi dont je veux être aimée, parce que la corruption et l'imperfection ne sont point en toi. C'est toi que je veux servir, parce que toi seule mérites d'être servie.

« Hélas ! mon Dieu ! voilà de ces idées qui me viennent, mais mon cœur ne s'en nourrit pas. Il y a quelque chose en moi qui prononce ces mots, et il y a quelque chose qui refuse. Il y a une voix qui me dit que c'est folie et petitesse de chercher autre chose que Dieu, et il y a une voix qui dit : N'importe, je n'aime pas la sainteté, je ne voudrais pas être sainte, cela m'ennuierait; la perfection, l'éternité, sont trop grandes pour moi, sont incompréhensibles, ne me séduisent pas. Donnez-moi de l'imparfait, donnez-moi de ce qui se gâte.

« Saints habitants du ciel, priez pour que mon âme n'ait pas l'inconcevable folie de choisir ce qui est mauvais, en reconnaissant que c'est mauvais, et de rejeter ce qui est bon, en reconnaissant que c'est bon ! Que di-

rait-on d'un homme qui verrait du poison, qui craindrait mortellement la douleur que cause le poison, et qui pourtant le boirait? »

EUGÉNIE A PAULINE.

« Lundi 20 juin.

« *Pace sia con noi!*

« Pauvre chère belle petite, toi, te voilà donc partie! Tout passe si vite! C'était doux de t'avoir. Tu nous manques à toutes les deux séparément, et nos tête-à-tête ne servent qu'à nous prouver combien est nécessaire et chéri notre troisième indispensable.

« Il n'est rien survenu depuis ton départ. Albert vient de me dire : « Si c'est à Pauline que tu écris, embrasse-« la encore pour moi. »

Parmi ceux qui venaient les voir pendant cette douloureuse période, il se trouva une personne qui, ne comprenant pas l'immense force que la religion prêtait en ce moment à Eugénie et à Alexandrine, crut voir dans leur ferveur un excès à combattre. Cette parole leur fut répétée, et Alexandrine écrivit rapidement une lettre où se trouve la page suivante :

ALEXANDRINE A ***.

« Dans la nuit du jeudi au vendredi 24 juin.

« ***, permettez-moi de défendre un peu une chose dont je tiens maintenant tout mon bonheur ; car, quoique je ne puisse pas du tout comparer mes sentiments aux sentiments angéliques d'Eugénie, j'ai assez de cette exaltation religieuse que vous blâmez pour m'élever au-dessus de mon malheur. Que signifie exaltation? Élévation

au-dessus de la terre, qui sert à toucher les seules choses éternelles, les seules choses heureuses. Oh! dites-le-moi, ce qui fait supporter un malheur comme le mien, ce qui ferait tout supporter, ce qui, vous le savez, a fait endurer les supplices les plus atroces, non-seulement avec courage, mais avec joie, est-ce donc là quelque chose de si malheureux? Peut-on craindre de voir ceux qu'on aime posséder une si belle garantie contre toute espèce de malheur? En vérité, je ne puis m'empêcher de trouver bien étranges ceux qui jugent ainsi, et quand un coup bien sensible les frappe, ou bien à l'heure de leur mort, je suis bien sûre qu'ils ont comme une espèce de vague regret (dont ils ne se rendent peut-être pas compte) de ne pas avoir cette exaltation qui rend tout léger, qui remplit tout d'espérance.

« Blâmer l'exaltation religieuse, n'est-ce pas, en d'autres termes, blâmer l'exagération de l'amour de Dieu? Et de bonne foi, dites-moi si vous croyez qu'il soit possible de trop aimer Dieu. Quand même on en deviendrait fou, oh! la belle et naturelle folie! Les avares deviennent bien fous par amour pour leurs trésors, et quelquefois un homme par amour pour une femme! Et c'est ce qu'on ne critique pas, c'est ce qu'on ne nomme pas folie! »

D'ALEXANDRINE (DANS SON JOURNAL).

« Un de ces jours Albert, en me jetant tout d'un coup un bras autour du cou, s'est écrié : « Je meurs et nous « aurions été si heureux! » Oh! mon Dieu! mon cœur s'est tout à fait déchiré!

« Dimanche 26 juin. — Avant la messe qu'on nous a encore dite cette nuit, à minuit, Albert m'a regardée longtemps et m'a dit avec expression : « Que Dieu te bé-« nisse! » Puis il m'a fait un petit signe de croix sur le

front et a ajouté : « Que Dieu bénisse ta mère ! » en répétant le même signe. Puis, après un intervalle, il m'a dit : « Adieu. » Je l'ai regardé étonnée et effrayée peut-être. Alors il me dit : « Bonsoir, » comme s'il avait voulu changer en un mot moins triste celui qu'il venait de prononcer. Oh ! moi qui désirais tellement parler ouvertement de sa mort avec lui ! C'est peut-être moi qui l'en ai souvent empêché par la crainte de l'agiter.

« Pendant cette dernière messe, chaque fois que je le regardais, il me faisait signe de regarder l'autel. La fenêtre était ouverte, mais la nuit était noire. A la communion, l'abbé Martin de Noirlieu, qui disait cette messe, s'avança vers Albert (avec son père qui la servait). Il plaça sur ses lèvres la moitié de l'hostie sainte et me donna, à moi, l'autre moitié. Je ressentis de la douceur de cette circonstance que je remarquai même en ce moment solennel. Albert ne pouvait sans souffrir ouvrir la bouche, c'est pourquoi l'abbé Martin avait partagé l'hostie ; même ainsi, il eut un peu d'angoisse en l'avalant, il fallut lui donner de l'eau, et ce petit incident l'avait inquiété, mais l'abbé Gerbet, qui était là aussi, le rassura. Alors Albert s'écria : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite ! »

« O mon Dieu ! cela a été une action de grâces qui a dû vous plaire !

« Avant la messe il avait dit à l'abbé Martin, qui lui parlait de ses souffrances : « Je ne demande plus à Dieu « que la force d'achever mon sacrifice. » — « Vous voilà « attaché à la croix avec N.-S. J.-C., » avait dit l'abbé Martin. Et Albert, avec une délicieuse et humble expression avait répondu : « Oh ! mais que suis-je, moi, misé-« rable pécheur ! »

« L'autel était couvert de moire bleue et de fleurs. C'était Eugénie qui l'avait arrangé ainsi. La moire bleue

était une des robes de ma corbeille qui n'avait jamais été faite. Ce fut là l'usage auquel elle servit.

« Lundi 27 juin. — Albert a eu le délire, pendant lequel il parlait toujours d'aller à la campagne et répétait en me désignant vivement : « Elle vient avec moi ! Elle vient avec moi ! »

« Je notais dans ces derniers jours chacun des mots qu'il disait ; ceux-ci : « Elle vient avec moi » furent les derniers que j'écrivis.

« Après dîner, ce même jour, nous étions assis près de lui sans rien dire. Eugénie s'approcha de lui et lui proposa doucement l'extrême-onction. Je ne vis pas la plus légère altération sur son visage. Il dit seulement avec le plus grand calme et la plus grande douceur : « N'est-ce pas abuser des grâces de l'Église ? »

« L'extrême-onction lui fut administrée le même soir. Pendant tout le temps j'étais près de lui et j'avais ma main droite sur son épaule. Eugénie était près de moi de l'autre côté. Une explication, que nous avions lue ensemble dans le temps de notre bonheur, servit alors à me faire comprendre tout ce qui se faisait. Ce fut avec un sentiment étourdissant de douleur que je pensai : « Quoi ! voilà pour le purifier de son vif amour pour moi ! Quoi ! détruire cela ! » Mais je ne pleurais pas : son calme, à lui, était si saint !

« Dès que ce fut fini, Albert fit un petit signe de croix sur le front de l'abbé Dupanloup[1] qui le reçut avec bonté et respect et l'embrassa : ensuite je m'avançai, sentant que c'était mon tour, et il me fit aussi ce cher signe de la croix, douce habitude de notre bonheur, et m'embrassa aussi, puis il fit de même à ses parents, Eugénie,

1. C'était lui qui venait de l'administrer.

Fernand, Montal, Julien qui sanglotait. Arrivé à lui, Albert fondit un instant en larmes, c'est ce qui me brisa. Mais il se remit sur-le-champ avec son grand courage, pendant que je l'embrassais, et il fit signe à la sœur de s'approcher, ne voulant pas l'oublier dans ce tendre et général adieu; mais, toujours avec son délicieux sentiment de tout ce qui se doit, il lui baisa la main, malgré elle, cette main qui le soignait, pour l'en remercier.

« M. l'abbé Dupanloup, qui lui donnait ce jour-là l'extrême-onction, l'avait aussi préparé à sa première communion et n'avait jamais oublié l'édification qu'il avait éprouvée en trouvant Albert à genoux en prières, à la même place où il l'avait laissé trois heures auparavant, dans cette même église de Saint-Sulpice, où son cher corps allait bientôt rentrer pour la dernière fois.

« Je m'assis près de lui; il dormait. Je lui tins bien longtemps la main, et, pendant ce temps, Eugénie écrivait ces lignes à Pauline :

« Oh ! Pauline! Pauline! quelle nuit! et cependant pas
« terrible, douce, douce autant que possible. Albert
« vient de recevoir l'extrême-onction. Combien de
« grâces Dieu fait, et que n'étais-tu là pour être aussi
« bénie par ce véritable ange qui, meilleur que nous,
« part le premier... »

« Elle fait tout le récit qui précède, puis continue :

« Pauline, jamais je n'ai rien imaginé de plus touchant,
« de plus saint, de plus doux. Quel calme du ciel! Et
« comme je bénis Dieu que rien ne soit venu démentir
« mes idées de bonheur à la mort! »

BILLET D'ALEXANDRINE A L'ABBÉ GERBET.

(Le même jour.)

« Je regarderais comme une bien grande grâce de Dieu que vous puissiez venir; mais, du reste, je suis calme.

« Veuillez me continuer vos prières. Je ne prie plus. Je pense seulement à Dieu et je le prie de se souvenir que je lui ai demandé la foi au lieu du bonheur.

« ALEXANDRINE. »

ALEXANDRINE (DANS SON JOURNAL).

« 28 juin. — Ce soir j'ai fait remarquer à Albert la lune se levant. Elle me paraissait effrayante, et c'était là cette même sensation que j'avais eue à Rome, lorsqu'il était mourant à Civita-Vecchia.

« La fenêtre était presque toujours ouverte sur ces beaux arbres du Luxembourg, et il nous venait par là des parfums quelquefois trop forts de chèvrefeuille, etc.

« Plus tard, Montal vint et m'apporta les anciennes lettres d'Albert à lui que je lui avais demandées. C'était retourner le poignard dans mon cœur. Je me mis pourtant de suite à lire ces mots dont la douceur me déchirait.

« L'abbé Martin lui donna l'absolution et l'indulgence plénière pour la nuit. J'étais à genoux près de son lit, je lui dis après cela : « Oh! embrasse-moi. » Il souleva sa tête si faible, avança ses lèvres et m'embrassa, puis je lui demandai à baiser ses yeux; il les ferma en signe de consentement.

« Plus tard encore, ne pouvant plus supporter de ne pas épancher nos âmes l'une dans l'autre et voulant

profiter des dernières minutes qui me restaient encore, je lui dis : « Oh! Albert, Montal m'a apporté tes lettres, « elles sont si ravissantes pour moi ! » Il m'arrêta : « Assez, « assez, ne m'agite pas, dit-il. » — Oh ! Albert, je t'adore! Voilà le cri qui sortit de mon cœur déchiré de ne pouvoir lui parler. De crainte de le troubler, je dus me taire, mais ma bouche se ferma sur le dernier mot d'amour qu'elle ait prononcé, et lui l'entendit, comme il l'avait autrefois souhaité, en mourant.

« Vous, mon Dieu, que seul j'adore maintenant, vous m'avez pardonné ce mot que je ne veux plus dire que pour vous, et qu'encore maintenant, pardonnez ma faiblesse, je suis aise d'avoir dit à mon pauvre ami mourant.

« Je voulus veiller, mais je n'avais plus ma tête, et je ne sais si ce fut douleur ou sommeil, mais elle s'égara au point que je crus parler à Fernand dans l'embrasure d'une fenêtre, et il n'y était pas. Alors j'eus peur de devenir folle, et Eugénie me força de me jeter sur mon lit. C'était toujours à elle plus qu'à tout le monde, que je recommandais de me réveiller à temps. Déjà, une ou deux fois, j'avais eu l'épouvantable secousse, en sortant du sommeil, de penser qu'il était venu, le moment terrible auquel, à tout prix, je voulais assister.

« Vers trois heures cette nuit-là (du 28 au 29 juin), je vis Eugénie devant mon lit. Je fus saisie. Elle me calma. Albert lui avait dit : « Où est Alex? — Tu la veux? lui avait demandé Eugénie. — Je crois bien que je la veux! » avait-il dit. Puis il avait eu du délire. Je fis alors encore un acte de tête égarée, je passai deux fois devant le lit d'Albert et j'allai dans l'autre chambre sans savoir ce que je faisais.

« Eugénie s'approcha, tenant serré contre sa poitrine un crucifix indulgencié pour l'heure de la mort, que lui avait prêté l'abbé Dupanloup. Elle apparut là comme un doux ange de la mort, car ce crucifix était le signe des derniers instants. Albert l'aperçut, le saisit de lui-même, le baisa avec transport en s'écriant : « Merci ! mon Dieu ! » Puis il se calma.

« On le changea de place, on lui plaça la tête en face du soleil levant. Il s'était endormi, sa tête chérie appuyée sur mon bras gauche. J'étais debout, j'avais peur de glisser, la sœur voulait absolument prendre ma place; Eugénie l'en empêcha en lui disant que j'étais bien, que j'étais heureuse comme cela. En se réveillant, il avait retrouvé sa voix ordinaire et parlait d'une manière très-naturelle à Fernand.

. . . .

« A six heures (il était alors placé dans un fauteuil près de la fenêtre ouverte) je vis, j'entendis que le moment était venu... Alors je sentis venir en moi une force telle que rien ne m'eût arrachée de ma place à genoux à côté de lui. Ma sœur Eugénie vint près de moi.

« Son père était à genoux de l'autre côté, sa pauvre mère debout, penchée sur sa tête, l'abbé Martin à côté d'elle.

« Oh ! mon Dieu ! il n'y eut plus d'autres paroles que celles de son père, paroles toutes de bénédiction, sublime accompagnement de l'agonie d'un fils : « Toi qui ne « nous as jamais affligés... le meilleur des enfants, sois « béni ! Va, m'entends-tu encore ? Tu regardes ton Alexan- « drine (ses yeux déjà fixés s'étaient tournés vers moi), tu « la bénis aussi ! »

« La sœur disait les litanies des agonisants.

« Et moi, sa femme !... je sentis ce que je n'aurais jamais imaginé, je sentis que la mort était le bonheur ! et

je disais intérieurement : « *Maintenant, Jésus, le paradis pour lui!* »

« L'abbé Martin commença les paroles de l'absolution dernière et l'âme d'Albert s'envola avant qu'elles fussent achevées ! »

L'*Histoire d'Alexandrine* est achevée, du moins nous avons atteint la fin de la période qu'elle a nommée ainsi et dont elle a voulu garder le souvenir. Après ce jour, ce n'est plus elle qui a cherché à conserver la trace du reste des événements de sa vie.

Je m'arrête donc avec elle, en présence des souvenirs qu'elle vient de réveiller. Je m'arrête aussi pour reprendre la force, qui me manquerait maintenant, de poursuivre ce récit.

Mais auparavant, j'ajoute encore à ce qui précède la lettre suivante, car ce fut peu d'heures après la consommation de son sacrifice qu'Alexandrine eut la force de l'écrire :

ALEXANDRINE A M. L'ABBÉ GERBET.

« Monsieur, il y a quelques heures qu'Albert m'a quittée. Oh ! mon Dieu ! sa mort a été douce, et il est mort appuyé sur moi. Un de mes plus grands désirs a été rempli ; le plus grand désir de ma vie ne l'est pas encore. La foi telle que je la désire n'est encore chez moi qu'une grande espérance, mais celle-là, je l'ai bien douce pour mon Albert, car il a si peu offensé Dieu pendant sa vie, et il l'a tant aimé par-dessus tout !...

« A cette dernière messe que vous lui avez dite, quand

je le regardais, ne me faisait-il pas toujours signe de regarder l'autel, et m'aurait-il aimée comme il l'a fait s'il n'avait pas encore beaucoup plus aimé Dieu que moi? Mais certes, après Dieu c'est moi que cette âme chérie a le plus aimée, j'ose le dire ; et cela a été le plus grand bonheur de la terre. Maintenant contribuez aussi à obtenir que je sois unie à son bonheur au ciel.

« Mon regret est immense, mais ma douleur ne l'est pas : l'espérance est au fond et remonte toujours. Ne serais-je pas indignement ingrate de douter encore de l'immense amour de Dieu, puisqu'au milieu de toutes ces souffrances de la terre, dont je ne comprends pas la nécessité, il m'a accordé ce que je désirais le plus? Car ce n'était pas la vie d'Albert que je désirais le plus, mais c'est d'être unie à lui pour l'éternité ; c'est d'aimer Dieu comme lui en tous points, de la même manière, c'est d'avoir été aimée par lui, et de l'avoir aimé comme on ne peut pas le faire davantage sur cette terre imparfaite; puis aussi, que sa mort fût douce, que son dernier regard tombât sur moi, et que son âme en s'en allant vît que je ne redoutais rien pour lui.

« Sans doute, il m'eût été doux de passer toute ma vie avec lui ; mais pour peu qu'on croie au ciel et qu'on aime, peut-on être si triste de voir ceux qu'on chérit heureux plus vite que nous!

« Je n'ai pas besoin de vous dire combien je désire votre présence ; pour vos prières, je suis bien sûre que je les ai toujours eues et qu'elles ont contribué à me donner de la force. Que Dieu vous récompense de tout le bien que vous m'avez fait. »

Et la nuit qui suivit ce jour de douleur et de grâce, elle écrivit encore ces lignes :

« Albert! Albert! ami chéri! tu n'es plus avec moi.

Ami, frère, mari, confident, je dois vivre sans toi! Oh! Dieu soit loué, du moins, que je sente ta perte irréparable! Ami! maintenant je sens comme je te chéris, comme je t'ai toujours chéri. Je sens si bien qu'il n'y avait que toi pour moi sur la terre! J'ai souvent été indigne de toi, cela est vrai, mais pourtant comme je t'ai aimé et apprécié! comme je le fais encore plus maintenant! Quel noble cœur! quelle âme charmante! quelle loyauté! quelle tendresse! Oh! cher ami si modeste, apprends dans le séjour heureux où tu es maintenant, apprends ce que tu valais sur terre, et apprends aussi combien je t'ai aimé! Si, comme j'en ai eu l'épouvantable crainte, tu étais mort sans que je sois là, je me serais cru rejetée de Dieu. Au lieu de cela, Dieu a permis que tu t'endormes sur mon bras du sommeil qui conduit au bonheur, ta main cessant de sentir dans la mienne, tes yeux cessant de voir en me regardant, et si tu as eu encore une ombre de sensation, tu as senti une vague douceur à me savoir là, à te savoir soutenu par moi!

« Oh! douce union éternelle! Mon Dieu! merci de m'avoir fait goûter un si délicieux bonheur, d'avoir tellement rempli ma vie!

« Jésus! je t'ai donné mon bonheur : donne-moi ta foi! »

Alexandrine ne cessa point d'écrire son journal pendant les jours déchirants qui suivirent ce jour. Mais il faut suspendre ce récit.

Je n'y ajouterai donc que les lignes suivantes, parce qu'elles me semblent résumer tout l'amour et toute la douleur dont se compose cette histoire, ainsi que l'espérance immortelle qui la couronne.

Ces lignes sont datées du 6 juillet 1836, huit jours après la mort d'Albert :

« Mon Dieu ! ne sépare pas ce que toi-même tu as uni ! Souviens-toi, mon Dieu, mon père, et pardonne-moi ma hardiesse. Souviens-toi que nous nous sommes toujours souvenus de toi ! Souviens-toi qu'il n'y a pas même eu un billet d'amour écrit entre nous où ton nom n'ait été prononcé et ta bénédiction appelée ! Souviens-toi que nous t'avons beaucoup prié ensemble ! Souviens-toi que nous avons toujours voulu que notre amour fût éternel ! »

FIN DU TOME PREMIER.



APPENDICE

APPENDICE.

N° I.

Les pages suivantes furent insérées par l'abbé Gerbet dans l'*Université catholique*, trois mois après la mort d'Albert, et elles y furent grandement remarquées à cette époque.

Maintenant que les faits et les personnages auxquels elles se rapportent ont été plus clairement révélés par le volume qu'on vient d'achever, il m'a semblé que tous reliraient avec intérêt le récit de cette communion suprême dans les pages éloquentes du témoin et de l'ami vénérable, qui fut en même temps un si grand écrivain.

EXTRAIT D'UN DIALOGUE ENTRE FÉNELON ET PLATON,

PAR M. L'ABBÉ GERBET.

(Voir page 406.)

« O vous qui avez écrit le *Phédon,* vous le peintre à jamais admiré d'une immortelle agonie, que ne vous est-il donné d'être le témoin de ce que nous voyons de nos yeux, de ce que nous entendons de nos oreilles, de ce que nous saisissons de tous les sens intimes de l'âme, lorsque, par un concours de circonstances que Dieu a faites, par une complication rare de joie et de douleurs, la mort chrétienne, se révélant sous un demi-jour nouveau, ressemble à ces soirées extraordinaires, dont le cré-

puscule a des teintes inconnues et sans nom! Quels tableaux alors! quelles apparitions! Vous en citerai-je une, ô Platon? Oui, au nom du ciel, je vous la dirai. Je l'ai vue il y a quelques jours; mais dans cent ans, je dirais encore qu'il n'y a que quelques jours que je l'ai vue. Vous ne comprendrez pas tout ce que je vais vous dire : je ne peux vous parler de ces choses que dans la langue nouvelle que le Christianisme a faite; mais vous en comprendrez toujours assez. Sachez donc que de deux âmes qui s'étaient attendues sur la terre, et qui s'y étaient rencontrées, et que Dieu avait unies par le nom d'époux et d'épouse en ouvrant devant elles une longue perspective de ce qu'on appelle bonheur; que de ces deux âmes, l'une arrivait par une volonté pure, à la vraie foi, au moment où l'autre arrivait, par une sainte mort, à la vraie vie; l'une sortait des ombres de l'erreur, comme l'autre était près de sortir des ombres de la terre; l'une se disposait à participer, pour la première fois, au plus auguste mystère du Christ, lorsque l'autre allait le recevoir comme une transition dernière à la communion éternelle. Or, c'était une chose sainte, consolante, désirée des anges et des hommes, que ces deux âmes pussent accomplir chacune sa communion, ou plutôt cette communion une et double dans le même lieu, à la même heure, à côté l'une de l'autre, comme, à la veille d'un voyage qui sépare, on prend en commun un dernier repas de famille. Il était juste aussi, pour celui qui allait partir et qui avait demandé avec tant d'instance la foi pour celle qui restait, il était juste qu'il vît, de ses derniers regards, descendre en elle le Dieu qu'il allait rejoindre, afin qu'il pût dire dans toute l'étendue de son cœur : *Maintenant, Seigneur, laissez aller votre serviteur en paix, puisque mes yeux ont vu votre salut,* ui n'est ni le mien, ni le sien, mais le nôtre, ô mon Dieu! Et comme le pauvre malade ne pouvait aller à l'église assister au saint sacrifice, le sacrifice vint à lui ; et, par une dispense miséricordieuse, sa chambre, presque funèbre, fut transformée en sanctuaire. En face de ce lit, qui était déjà comme une espèce d'autel, où l'ami mourant du Christ offrait à Dieu sa propre mort, on éleva un crucifix et un autel, où le mystère du Christ mourant allait se renouveler. Elle y suspen-

dit des ornements et des fleurs, car une première communion est toujours une fête. Mais les broderies que sa main attacha au devant de l'autel rappelaient une autre fête, elles avaient été portées dans une autre cérémonie, dans un autre jour que le jour de la séparation ; et, après avoir été depuis mises à l'écart, elles sortaient de nouveau, elles reparaissaient là comme pour nous dire que la joie de ce monde n'est qu'un tissu à jour, bien frêle, et que nos espérances ne sont guère qu'une parure qui se déchire. Tout à coup cette chambre, sombre jusqu'alors s'éclaira de la lumière qui jaillissait des flambeaux de l'autel, comme la mort la plus ténébreuse s'illumine, pour le juste, des rayons que Dieu tient en réserve pour ses derniers regards. Le sacrifice commença, et il était minuit. Pourquoi fut-il célébré à cette heure? Je vous en dirais bien une raison que les hommes savent; mais je crois que les anges de Dieu en savent d'autres encore, parce qu'ils connaissent toutes les mystérieuses concordances des moments, des heures et des nombres sacrés. C'était l'heure de la naissance du Christ, consommateur de notre foi, auteur de notre ciel; et il y avait là aussi, je vous l'ai dit, entre ce lit de mort et cet autel, une double naissance, l'une au ciel, l'autre à la foi : réunion rare et privilégiée. Je crois à ces harmonies des heures en faveur de certaines âmes; je crois que le temps, si fantasque, si souvent rebelle à nos arrangements profanes, est, sous la main de Dieu, un rhythme souple et docile, qui obéit, mieux que nous ne le pensons, aux convenances des élus Le sacrifice donc commença à minuit. Toute une famille y assistait, et, avec elle, un ami fidèle à toutes les douleurs. De vous dire quelles pensées, quelles émotions passèrent alors dans toutes ces âmes, je ne l'essaierai pas : nulle d'entre elles ne sait elle-même tout ce que Dieu lui a fait sentir. Comme en un jour où le ciel est moitié sombre, moitié serein, un éclair n'en traverse pas moins en un instant tout l'espace d'un pôle à l'autre; ainsi en était-il du sentiment et de la prière, au milieu de cette admirable scène. Ces éclairs de l'âme étaient en quelque sorte présents à la fois sur tous les points de l'étendue que Dieu a donnée au cœur de l'homme, depuis les pensées les plus douces jusqu'aux plus déchirantes; car tous les contrastes

étaient réunis dans cette chambre sacrée, ils y étaient représentés, sensibles, vivants : cet autel paré, qui semblait adossé à un cercueil; ces fleurs qui prédisaient, parmi les glaces de la mort, l'approche de l'éternel et invisible printemps; cette garde-malade au sombre habit, qui se tenait, comme une morte voilée, en face de l'aube et de l'étole du prêtre, symbole d'immortalité; ces vêtements blancs de la première communiante, de l'épouse de Dieu, qui allaient se changer en la robe noire de la veuve de l'homme; cette première et cette dernière communion mêlées ensemble; ces sanglots et ces actions de grâces qui se confondaient dans chaque âme; cette hostie, partagée entre l'époux et l'épouse, double viatique, pour lui de la mort, pour elle de la douleur; toute cette famille ensevelie dans un pieux silence, où l'on n'entendait que des larmes qui tombaient sur les livres de prières, et, au milieu de ce prosternement général, la tête seule du mourant soulevée sur sa couche, dominant, calme et sereine, toutes ces têtes inclinées par la douleur! Et si ce divin spectacle, si expressif, si parlant, n'était lui-même qu'un voile qui couvrait d'autres merveilles saintes: si je vous disais que celle qui restait avait demandé la foi au lieu du bonheur, et que celui qui partait avait, jeune et heureux, offert sa vie pour lui obtenir la foi; si, lorsqu'il vit cette grâce descendre enfin du ciel, mais comme une flamme qui venait, en consumant sa vie, accomplir l'holocauste qu'il avait préparé; si, dis-je, à cette vue, recueillant ses forces défaillantes, il avait tracé en quelques lignes, et sous la forme d'une élévation vers Dieu, un des plus sublimes testaments de résignation tendre et d'héroïque amour que l'âme d'un chrétien ait jamais inspirés au cœur d'un époux; si, portant tour à tour ses pensées vers les anges du ciel, et ses regards sur les êtres chéris qui entouraient son lit de mort, ces deux apparitions se confondaient parfois dans son esprit, de telle sorte qu'il semblait prendre les unes pour les autres, Dieu permettant cette douce méprise pour que la transition de ce monde à l'autre lui fût plus unie et plus simple; si, au moment où il venait de quitter la terre, son image, peinte sous des traits si beaux dans tous les cœurs qui le connaissaient intimement, commença à y grandir encore, à s'y trans-

figurer, parce qu'ils découvrirent tout à coup, dans de modestes papiers qu'il avait cachés, des traces, des reflets de son âme jusqu'alors inconnus, semblables à ces sillons de lumière que laisse après elle une apparition qui s'évanouit! Non, je ne puis vous dire ce que j'ai vu et senti. J'ai lu autrefois les méditations des sages sur le monde futur, je les ai interrogés sur les secrets de la mort et de la vie; mais les clartés que j'en ai reçues sont bien ternes près des révélations qui ont éclairé cette sainte et grande nuit! Jamais je n'ai senti si vivement, en deçà de la tombe, la présence de ce qui est au delà; jamais le voile qui s'étend entre les deux mondes ne m'a paru si transparent; jamais je n'ai eu une pareille intuition de notre immortalité! Je prie Dieu de me réserver ce souvenir pour l'instant de ma mort; car, s'il me réapparaît alors, il me semble que mon dernier rêve de la terre ira se joindre, par une gradation presque insensible, à la première vision qui suit le grand réveil! »

(*Université catholique,* tome II, page 9.)

N° II.

Les premiers cahiers qu'on va lire sont ceux qu'un soir, à Venise (le 4 avril 1836), Fernand avait apportés à Alexandrine (v. p. 384), et qu'elle lut alors avec une si vive émotion. Dans ce moment où son âme cherchait avec tant de douleur et tant d'ardeur à s'ouvrir pleinement à la foi, à la vérité, à l'amour de Dieu, on comprendra facilement l'effet produit sur elle par ces pages ferventes. On comprendra aussi en les lisant (et c'est pourquoi elles appartiennent essentiellement à ce récit) combien l'élan de l'âme d'Eugénie dut aider celle d'Alexandrine à s'élever au-dessus de la terre, à cette époque si douloureuse et si solennelle de sa vie.

CAHIERS D'EUGÉNIE.

1835-1836.

. . . .

« Mon Dieu! n'est-ce pas une présomption que ce désir de mourir? Suis-je donc sûre d'aller à vous?... Vous voyez bien ce que je pense, n'est-ce pas? Vous voyez bien que c'est vous qui me laissez dans cette heureuse position où je n'ai pas d'occasion de faire mal. Je ne m'en fais pas un mérite, car je sais bien que s'il vient la moindre occasion je ferai mal tout de suite, car je suis mauvaise et d'autant plus mauvaise que vous me donnez de si bons moments de ferveur!... J'ai envie de mourir, c'est vrai, parce que j'ai envie de vous voir, mon Dieu! mais cela, c'est vous qui me le donnez, je sais bien cela; je ne puis en sentir la présomption. Oh! sauvez-moi du danger de me croire bonne! Gardez mon cœur, et quand je serai dans le monde où ma tête tourne si facilement, pour ce bon temps de ferveur que je passe en ce moment, soutenez-moi. Vous me soutiendrez, parce que vous voyez bien que, tout en trouvant le monde dangereux, je m'y amuse, je n'y ai plus ma tête, et mon pauvre cœur se ferme, parce que je n'ai plus le temps de l'écouter. Eh bien, mon Dieu! aidez-moi un peu, parce que je suis votre enfant. N'est-ce pas que je suis votre enfant? Mon Dieu! si je dois faire mal dans le monde, faites-moi mourir auparavant. Mourir est une récompense, puisque c'est le ciel, et si je fais mal, il faudra attendre bien longtemps avant de l'obtenir.

« Venez, mon Dieu, je vous aime tant! Mon cœur brûle quand je pense à vous, au ciel où je veux aller; vous m'y prendrez, n'est-ce pas? Pourvu qu'au dernier moment je n'aie pas peur. Mon Dieu! envoyez-moi des épreuves, mais pas celle-là! L'idée favorite de toute ma vie, la mort qui m'a toujours fait sourire, oh! non, vous ne ferez pas qu'à ce dernier instant, cette idée constante d'aller à vous m'abandonne. Vous savez que je me suis posé, comme épreuve, des petites questions. Je me suis vue bien malade, mourante au milieu de tous les appareils lu-

gubres d'une chambre attristée par la maladie et la souffrance, eh bien! je ne pouvais amener dans mon cœur un sentiment de crainte. Je me suis vue encore entourée de tout le bonheur que peut donner la terre, allant à l'autel pour épouser un homme que j'aimerais et qui m'aimerait et mourant avant d'y arriver. Eh bien! vous savez encore que l'idée de ce bonheur de la terre disparaissait devant celle du bonheur d'aller à vous. Je me suis figuré encore que je mourais subitement, que je mourais assassinée, empoisonnée (ce qui n'est pas du tout probable), et toujours pourtant cette pensée : A vous, mon Dieu ! mon Dieu, prenez-moi! était la plus forte. Rien n'a jamais pu rendre pour moi la mort effrayante, rien n'a pu rendre pour moi le mot de mort lugubre. Je le vois toujours là, clair, brillant. Rien ne peut le séparer pour moi de ces deux mots charmants : *amour et espoir*. Et vous ne m'accorderiez pas de mourir sans crainte? Oh! non, mon père adoré! vous ne le ferez pas, n'est-ce pas? car je suis votre enfant. Vous ne pouvez pas me refuser, je vous aime! Vous savez tout ce que vous avez promis à ce mot!

« Bénissez-moi, mon Dieu!

(Sans date.)

« Il y a en moi un drôle de mélange de vanité et d'embarras ; ma vanité fait que souvent j'ai envie de parler devant les personnes dont l'opinion a du prix à mes yeux ; je voudrais alors montrer que je suis à la hauteur de certains sentiments et de certaines connaissances; puis, tout d'un coup, je me trouve gauche, embarrassée et je sens que si je voulais parler, les mots ne viendraient pas, et tout mon désir de me produire disparaît. Je prends vite l'air d'être à la fois indifférente et ignorante, dans la crainte qu'on ne me soupçonne de comprendre et qu'on ne m'adresse la parole. Cela m'est arrivé avec l'abbé Martin, l'autre jour. J'avais eu envie de lui demander si c'était présomption à moi de toujours penser au ciel quand je pense à la mort. Par deux ou trois mots qu'il m'a dits, j'ai cru voir qu'il ne me croyait pas capable de m'occuper de choses sérieuses, qu'il craignait de m'ennuyer par une conversation sur des sujets

trop graves; alors l'envie m'a prise de lui montrer qu'il n'en était pas ainsi. Mais voilà que, dès que j'ai voulu parler, je me suis sentie rougir, puis m'embarrasser, et alors je me suis dit : « Oh! comme c'est plus facile de ne rien savoir, ou du moins d'en avoir l'air, même de passer pour une sotte! Là! là! quelle bêtise de m'imposer de temps en temps ce petit supplice pour me donner un moment de vanité satisfaite, et, au bout du compte, pour montrer quoi? Je suis bien contente que tout le monde me croie plus ignorante encore que je ne le suis. Bienheureux les pauvres d'esprit! Ceci vaut mieux que toute science et surtout que toute vanité. »

« 9 janvier 1836.

« La vie est fatigante, en ce qu'il faut continuellement passer d'accès en accès. C'est épuisant, quoique assez consolant aussi quand vient le tour des mauvais, parce qu'on peut se dire avec assurance qu'ils ne dureront pas; et je comprends bien ensuite, d'un autre côté, que Dieu ne laisse pas durer longtemps ces bienheureux moments de ferveur brûlante, enivrante, qui fait qu'on ne tient plus sur terre, qu'on aime Dieu, qu'on a soif du ciel. Ce sont les plus grandes grâces de Dieu, que ces moments-là, il ne peut les accorder que de loin en loin. Une seule fois dans la vie vaudrait une éternité de reconnaissance, car ce bonheur est un avant-goût du ciel.

« Donc, pour en revenir à ce que je dis, on passe d'accès en accès, et après celui, si bon et si long, que je viens d'avoir, voilà que je sens que je me refroidis; c'est désagréable, je prie moins bien. Si j'allais dans le monde, je pense que le tourbillon me tourbillonnerait comme auparavant. J'espère pourtant que ce ne serait pas à un point fou, car il me semble que Dieu m'a bien établi au fond du cœur un solide amour du bien et de lui que je sens toujours, même dans mes moments d'étourdissement, ce qui empêche cette illusion de plaisir de m'entraîner tout à fait et m'aide à revenir à Dieu. Je ne cesse jamais de lui parler, au bon Dieu, et je crois que c'est un bon système, parce qu'il écoute toujours. Ainsi, dans ces temps-ci, je le re-

merciais de la veine qu'il m'accordait parce qu'elle était bonne et toute pour lui. Maintenant qu'elle passe, je lui dis :

« Eh bien! comme il vous plaira, mais ne vous en allez pas tout à fait. Voyez-vous, mon Dieu, c'est justement dans le monde que j'ai besoin que vous soyez là, parce que vous comprenez bien que, c'est là que sont les écueils; que c'est *là* que le diable m'attend. Il faut que vous me teniez, mon Dieu, quand vous ne m'abandonnez pas. Un petit brin de monde n'est pas mauvais pour moi : c'est même bon, car cela m'apprend combien il est peu, et je me sens avec plus d'amour me rapprocher de vous. Mais, pour cela, il faut que vous me lâchiez seulement un peu, puisque vous le voulez pour m'éprouver; mais il ne faut pas m'abandonner tout à fait : vous comprenez cela, mon Dieu! Je veux tenir à vous, ne me refusez pas... » Et autres choses de ce genre que je dis au bon Dieu, car tout ce qu'on dit à Dieu, c'est une prière, de sorte que, quand l'esprit ne peut s'appliquer aux prières habituelles, une conversation avec Dieu en devient une. Il faut toujours penser à lui, quand ce serait pour penser qu'on y pense moins; il faut le lui dire, et peu à peu il vous ramène; il est si bon! Moi, c'est donc mon système; je lui parle, je lui parle toujours, au point qu'il doit me trouver une bavarde inouïe. Ainsi voilà. Mon Dieu! comme vous voudrez, je veux tout ce que vous voulez, parce que la seule chose que je ne veux pas, vous ne la voulez pas non plus : cela, c'est de ne pas être votre enfant. Mais puisque le temps de froideur arrive, je vous l'offre, mon Dieu! vous m'en rendrez un meilleur, et le diable sera bien attrapé! Il n'y gagnera rien du tout. Sur ce, je vais me coucher. Bonsoir, mon Dieu! bénissez-moi cette nuit, que votre ange me garde!

« 4 février 1836.

« Eh bien! m'y voilà donc, dans ce terrible accès de froideur que je redoutais tellement! Mon Dieu! vous voyez comme je suis, n'est-ce pas? comme je vous prie! avec quelle distraction! quelle légèreté! C'est bien terrible, mon Dieu! De toutes les épreuves que vous envoyez, c'est la plus difficile à sup-

porter, celle qui fait le plus craindre d'être abandonné de vous; quelles que soient les souffrances, tant qu'on peut vous parler et vous prier, on est bien sûr que vous êtes là, et alors tout devient facile. Car, mon Dieu, je ne vous demande pas d'éloigner de moi les épreuves; au contraire, j'en veux; j'en veux pour ne pas être trop heureuse. Je suis si effrayée de n'avoir eu encore que du bonheur en cette vie... Je n'aime pas cela, j'ai peur du bonheur de ce monde, j'ai toujours la pensée qu'il retardera celui de l'autre et qu'une vie toute heureuse ne peut pas gagner ce même prix que d'autres achètent par une vie toute de souffrances. Mon Dieu! vous arrangez tout bien; ainsi, il n'y a rien à dire. C'est vous qui m'avez faite ce que je suis et qui avez disposé de ma vie de façon à me rendre le mot de reconnaissance familier et facile en me comblant de bénédictions. Qu'il soit fait comme vous le voulez; peut-être me préparez-vous des épreuves pour l'avenir. Mais, mon Dieu, faites seulement que je puisse toujours vous prier. Tenez, je souffre ce soir. C'est une peine infinie que de ne pouvoir vous parler avec amour, à vous, mon Dieu, à qui je voudrais appartenir uniquement. Ayez pitié de moi! Tout faillit en moi quand ma seule force m'abandonne. Les jours sans prière sont des jours sans vie; ranimez-moi, mon Dieu! mon Dieu!

« Mourir, pour être sûre qu'on ne fera plus de mal, qu'on n'offensera plus Dieu, pour être délivré de cette crainte horrible!...

« Vous offenser! vous, mon Dieu, que j'aime indéfinissablement!... Et pourtant je vous offense mille fois par jour. Offenses peut-être légères en elles-mêmes, mais graves à vos yeux, de la part de ceux auxquels vous faites sentir ce bonheur inouï d'amour et de prière, de ceux auxquels vous montrez le mal si difficile et le bien si facile à faire. Oh! non, mon Dieu! une légère offense est un crime pour moi; faire mal, voilà ma crainte de tous les instants. Envoyez-moi des chagrins, des maladies, des épreuves, mais pas celle-là, pas l'épreuve du mal sous la forme du bien, pas l'épreuve de se tromper soi-même

et de se faire une fausse conscience, voilà celle qu'avant toutes les autres, je redoute.

« Oh ! mon Dieu ! vous avez dit : « *On ne peut servir deux maitres.* » Mon cœur est trop uniquement à vous pour pouvoir être dans le monde, de là ce trouble que j'éprouve au milieu de la vie la plus heureuse. Je voudrais n'avoir de bonheur qu'à vos pieds, mon Dieu ! qu'en prononçant votre nom, et cela *seul* au fond m'en donne complétement. Le cœur me bat en entrant à l'église, je répète votre nom mille fois, puis celui de Marie, *parce que vous, mon Dieu,* vous l'avez *prononcé.* Faites-moi mourir si je dois vous offenser. Je vous aime, je vous aime, *vous, vous* seulement, mon Dieu !

« 1836, Boury.

« C'est étrange comme le hasard vous fait tomber sous les yeux, dans les livres qu'on lit, des passages d'accord avec la disposition où on est : cela m'arrive sans cesse. Ce matin, après avoir bien longtemps pensé qu'il n'y avait que l'amour de Dieu qui pût rendre heureux sur la terre, puis mourir pour aller à lui, j'ouvre mon petit *Daily Monitor*[1], et j'y trouve juste pour aujourd'hui :

Take my poor heart and let it be
For ever closed it all but thee.
Seal thou my breast and let me wear
That pledge of love for ever there[2].

« Mon Dieu ! mon Dieu ! oui, c'est à vous que je veux être parce que je veux rêver à vous sans distraction, rêver au jour où je vous verrai ! rêver à mourir pour mourir en rêvant à vous ! Oh ! que le monde est bizarre ! On trouvera simple, naturel d'être absorbé par l'amour d'un homme, et l'on ne comprendra pas la possibilité de l'être par l'amour de Dieu. Et pourtant que ne peut-on ouvrir mon cœur pour voir combien je suis vraie ! Aimer ici-bas, autant qu'on peut aimer, c'est

1. *Le Conseiller de chaque jour,* c'était un petit livre anglais intitulé ainsi.

2. Prenez mon cœur et qu'il soit fermé à tout le reste. Scellez-le et faites qu'il porte ce sceau comme un gage d'amour pour toujours.

assurément bien doux, mais il n'y a pas de bonheur qui puisse être aussi doux que celui de mourir et d'aller à vous. Mon Dieu ! que j'adore uniquement, que faire ? Vous avez dit : « *On ne peut servir deux maîtres,* » que ferai-je donc ? Car je suis à vous, vous êtes le mien ; prenez-moi alors.

« 1. Du fond de l'abîme, Seigneur, je pousse des cris vers vous ! Seigneur, écoutez ma voix.

« 2. Si vous tenez un compte exact des iniquités, qui pourra, Seigneur, subsister devant vous ?

« 3. Mais vous êtes plein de miséricorde, Seigneur ; j'espère en vous, Seigneur, à cause de votre loi.

« 4. Mon âme attend l'effet de vos promesses ; mon âme a mis toute sa confiance dans le Seigneur.

« 5. Que, depuis le matin jusqu'au soir, Israël espère dans le Seigneur.

« 6. Car le Seigneur est rempli de bonté et la rédemption qu'il nous a préparée est abondante.

« 7. C'est lui qui rachètera Israël de toutes ses iniquités. »

« Quand je pense que c'est là une prière de *mort!* Chaque mot est un mot joyeux d'espoir et de confiance. Une seule chose donc est défendue par Dieu, c'est de désespérer, c'est de *renoncer* à se sauver. Dieu pardonne toujours. Que d'amour dans chaque parole de Dieu pour nous ! Combien peu dans nos pensées pour lui !...

« Mars 1836.

. . . .

« Mon Dieu ! tout vous est possible, je ne murmure pas contre les épreuves que vous envoyez en ce monde ; seulement, mon Dieu, acceptez cette prière que je vous fais avec tant de foi, d'un échange d'épreuves. Guérissez Albert, donnez-moi sa maladie, faites-m'en souffrir longtemps pour me rendre digne de mourir, puis laissez-moi aller à vous. Voyez, mon Dieu, ce sera toujours une épreuve, car moi aussi ils me regretteront, ce n'est donc pas pour leur épargner l'épreuve que je vous demande de transformer celle-ci. Je reconnais que le seul moyen d'être à vous, c'est d'être éprouvée. Mon Dieu ! tout vous est

possible, souvenez-vous du Centenier, souvenez-vous de la fille de Jaïre; eux vous disaient avec foi : « Seigneur, guérissez. » Eh bien! voyez dans mon cœur, voyez comme il déborde de foi, lorsque je vous dis : « Seigneur, guérissez Albert!... » Mon Dieu! donnez-la-moi, cette maladie, et qu'elle soit terrible! qu'elle brûle ma poitrine entièrement, pour purifier mon cœur. Faites bien souffrir mon gosier dont j'ai si souvent eu vanité, à cause de ma voix qu'on admire et que je me complais à faire entendre. Punissez-moi, car je suis vaine. Mon Dieu, je bénirai chaque douleur, mais alors, quand j'aurai été bien malade, vous permettrez que je meure! Oh! *tout* pour gagner cela! pour gagner d'aller à vous, mon Dieu, mon amour!... Tout vous est possible, acceptez ma prière. Le monde dira, surpris: « C'est inexplicable; lui si malade et si faible, il guérit; et elle si forte, si peu délicate, elle meurt! » Et moi je penserai : Dieu ne peut-il pas tout? *Dieu l'a voulu,* voilà qui explique tout.

« Mon Dieu, est-ce comme un instinct que vous exaucerez ma demande? mais je ne puis parvenir à fixer mes pensées sur un avenir quelconque pour moi en ce monde. Quand j'entends parler de mariage, il me semble toujours qu'une voix intérieure répond en moi : « Ne vous pressez pas, c'est inutile. » Est-ce la voix de mon ange gardien? Ange chéri, portez ma prière à Dieu, dites-lui que le voir est la vie pour moi, qu'il me fasse mourir pour vivre. Mon Dieu! d'un côté je me figure la vie heureuse, environnée de l'affection d'une famille chérie : tout le bonheur possible ici-bas enfin. De l'autre, je vois une longue maladie, mais vous! mais aller à *vous!* Mon Dieu, je choisis la meilleure part; ne direz-vous pas comme de Marie : *« Elle ne lui sera pas ôtée! »*

« Avril 1836.

« ... Je me reconnais bien mauvaise, mais plus que jamais je viens à vous. Oh! je ne me trompe pas lorsque je pense que je vous aime. N'est-ce pas? c'est bien *moi* cela? Mon Dieu, acceptez mon amour, acceptez le désir que j'ai de n'être qu'à vous dans ce monde, et si votre volonté décide que mon che-

min sera plus difficile que celui de vous servir uniquement, gardez-moi alors et protégez la plus faible de toutes vos faibles créatures !

« Venise, 4 avril 1836.

« Mon Dieu, je suis avide de vos églises, avide d'entendre parler de vous, avide de votre amour. Donnez-moi l'immense charité, prenez mon cœur, purifiez-le, puis faites-le vous aimer. Que faire, mon Dieu ! pour que mon cœur soit toujours près de vous ? Que faire pour s'isoler ? Que mes lèvres parlent, que mes mains agissent pour cette *ennuyeuse* vie, mais que mon cœur ne vous quitte pas. Seulement que toutes mes actions soient douces, patientes pour ne pas souiller l'enveloppe de ce cœur que je vous prie de prendre, que je vous conjure de sanctifier. Préservez-le de la vanité et de l'orgueil, humiliez-le, mais donnez-lui de vous aimer. Vous aimer ! mon Dieu, cela *seul,* je vous le demande.

« Venise, 5 avril 1836.

. . . .

« ... Oh ! l'amour n'a été mis dans le cœur que pour vous, mon Dieu ! Le cœur a besoin d'être rempli, et vous, vous seul pouvez le remplir, combler, satisfaire... Oh ! que de joies sans cesse renouvelées quand on vous aime ! Partout on vous retrouve ; vous ne trahissez pas, vous n'abandonnez pas, et quand d'une main vous éprouvez, de l'autre vous consolez, vous nous faites chérir nos épreuves, car vous aimer entraîne le désir de souffrir pour vous. Vos églises me font l'effet d'une patrie, j'y respire joyeusement, mon Dieu, je vous aime ! mais faites-moi vous aimer plus encore. J'aime tous les hommes, mais augmentez dans mon cœur la bienheureuse charité. Ce matin, vous en avez laissé tomber sur moi un rayon pendant cette bénédiction des vaisseaux. Cette foule énorme à genoux... Pendant que je la regardais, je me suis senti une affection tendre pour tous ceux qui la composaient, pour tous les hommes de la terre. J'ai prié pour tous, j'ai senti que pour chacun d'eux je consentirais à souffrir, à mourir. Mon Dieu ! c'est bien rarement que j'é-

prouve à ce point le sentiment complet d'amour fraternel pour tous les hommes. C'est une grâce que vous me faites, car tout vient de vous. Rendez *vive* en moi cette pensée, et que jamais, jamais je ne m'attribue rien de bon. Humiliez-moi toujours, et acceptez du moins ce désir violent que vous voyez dans mon cœur, de n'y laisser jamais pénétrer ni orgueil ni vanité. »

La partie du journal d'Eugénie qui tomba sous les yeux d'Alexandrine à Venise s'arrête ici. Les pages suivantes furent recueillies plus tard dans les cahiers volants, où elle continua à écrire ses pensées pendant cette même année 1836.

« Venise, 5 avril 1836.

« Oh! mon Dieu! comme vous avez bien dit que vous étiez la vie et que vous la donniez à ceux qui vous la demandaient! Hier, j'étais morte, puisque j'étais froide en priant, et la prière sans vie est pire que la mort. J'ai été à vous pour que vous me ranimiez. Ce matin, pendant que le prêtre me donnait l'absolution, j'ai senti comme du feu dans mon cœur refroidi; j'ai pleuré, j'ai été heureuse. Merci, mon Dieu! Oh! que doit donc être l'amour des saints et des anges, que doit donc être l'amour dans le ciel, puisque déjà celui que j'éprouve, et qui ne doit être que l'*ombre de l'ombre* de l'amour divin, me remplit, me brûle le cœur, et je sens que s'il durait toujours, comme dans ces courts moments où vous me bénissez, je ne pourrais pas vivre! Je conçois comme cela que l'excès d'amour doit être la fin de tout. Quand on est arrivé à ce point, où rien, rien ne distrait plus de la contemplation, de l'adoration, alors on est trop près de vous pour rester sur la terre, on est un ange, il faut mourir. Voilà comme cela a été pour les saints.

« Venise, 9 avril 1836.

« Je pleure en ce moment, je pleure en pensant que je retournerai dans le monde, que j'y oublierai peut-être ce bon temps de ferveur, que peut-être j'y serai comme j'y ai déjà été, vous

oubliant, vous offensant. Mon ange gardien! mon ange chéri, qui êtes près de moi en ce moment et qui me voyez pleurer, prenez mes larmes, portez-les à Dieu et priez-le de les accepter et de les faire retomber sur moi en secours, en force, en consolation, quand je serai distraite et découragée et que je vous oublierai.

« Venise, 10 avril 1836.

« Demain nous quittons Venise. Eh bien! quelque triste et funeste que nous ait été cette ville, j'ai en ce moment la sensation de regret qu'on ressent en quittant un lieu où on laisse un objet chéri. J'éprouve toujours cela quand j'ai été quelque part heureuse par la ferveur. Il me semble qu'en changeant de place je vais changer de dispositions. Hélas! et comme cela m'arrive souvent, j'en ai peur. Je me distrais si vite! et ici, mon Dieu! je vous ai si bien aimé! Chaque église que je regarde de loin me cause la douce impression que fait la vue d'un lieu où l'on a été heureux. Il ne peut pas y avoir de tristesse quand on vous aime. Votre amour produit dans le cœur trop de confiance et trop d'espérance. Aussi n'ai-je pas un triste souvenir de Venise, malgré ma douleur et mon effroi pour Albert, mais c'est que nulle part je n'ai prié pour lui avec tant de foi!... Il me semblait toujours que vous m'écoutiez, et à présent je pars. Merci, mon Dieu! de m'avoir donné ici ces moments d'amour fervent, de pensées du ciel, de détachements de la terre. Ne m'abandonnez pas, mon Dieu! Oh! je me connais! Que ferai-je, si vous ne m'aidez! Je suis faible au delà de toute expression et un rien me fera dévier de cette route chérie où je marche maintenant. Peut-être même le permettrez-vous pour me punir des pensées d'orgueil que j'ai eues...

« Mon Dieu! tout ce que vous voudrez comme épreuve, je le supporterai, pas de moi-même, mais je vous prierai et vous m'en donnerez la force. Seulement dans ce monde, où l'on perd si vite ce que l'on a trouvé loin de lui, faites que mon cœur ne devienne pas froid à votre pensée. Faites qu'elle soit toujours dominante comme une pensée d'amour; je voudrais n'en ressentir que pour vous. Protégez ce désir, protégez ma faiblesse,

absorbez-moi, si je dois vivre dans le monde. Mon cœur est à vous, isolez-le. Qu'il vous aime toujours et que lui ne soit jamais au monde *dont je ne veux pas.*

« 11 avril 1836.

« *Servez l'Éternel avec allégresse.* »

« Oh! oui, mon Dieu, c'est avec joie, c'est avec ivresse que je veux vous aimer, vous servir, vous plaire en toutes choses. Je me sens le cœur gai en entrant à l'église. Je n'étais pas comme cela autrefois. Je suis changée. Mais qu'étais-je donc auparavant, si je suis meilleure à présent où pourtant je suis si mauvaise, si misérable, si pauvre de volonté dans le bien? Oh! mon Dieu! nous ne pouvons rien, rien de nous-mêmes, pas même désirer d'être bons. Merci donc, mon Dieu, d'avoir mis ce désir dans mon cœur. Oh! cela, j'en suis sûre, j'ai le désir de vous aimer d'une façon inexprimable, de vous aimer avec toute la vivacité possible au cœur humain, et, parvenue là, de vous prier encore pour obtenir une grâce d'amour *surhumain,* car il faut fondre tout son être en amour, avoir l'amour des anges pour aller à vous!

« Mon Dieu! donnez-moi la reconnaissance pour vous remercier! donnez-moi la prière pour vous prier! donnez-moi l'amour pour vous aimer!

« ... Mon dégoût du monde augmente. Que ferai-je, si je dois y vivre? Oh! que ferai-je? Faudra-t-il lui consacrer ce temps que vous m'avez appris à rendre précieux en vous le donnant? Faudra-t-il me distraire de vous?

« Enfin j'attends. Quelle que soit ma vie, j'ai confiance, mon Dieu, que vous aurez pitié de votre pauvre enfant et que vous ne l'abandonnerez pas. Après lui avoir donné de voir et de comprendre qu'il n'y a dans l'univers que vous, que *vous seul,* et que le bonheur n'est qu'*en vous;* après avoir béni son cœur de la haute ambition de ne vouloir que vous pour être heureuse, vous ne permettrez pas qu'un seul instant elle soit éblouie par le monde et qu'elle vous oublie. Si vous voulez qu'elle soit riche et brillante, vous permettrez alors que jamais elle ne s'en-

orgueillisse et que toujours, *toujours* le désir dominant de son âme soit de tout abandonner pour vous. Partout on peut vous aimer, et, si vous ne voulez pas que ce soit avec la liberté, le calme, l'abandon d'une vie uniquement consacrée à vous, *que votre volonté soit faite*. Mais alors, mon Dieu, augmentez trois fois plus en moi la prière et la persévérance, car le chemin sera bien plus difficile. Je vous appellerai, mon Dieu! mon Jésus! mon amour! Venez à moi alors.

« Shakespeare a dit : « *Le bonheur, c'est de n'être pas né.* » Oh! non, pas cela, puisqu'il faut naître pour connaître et aimer Dieu. Mais le bonheur, c'est de mourir.

« Avignon, 24 avril 1836.

. . . .

« Alexandrine disait l'autre jour : « Ceux qui aiment le ciel n'ont pas le sentiment de l'amour de la patrie. » Oh! que cela est vrai, mon Dieu! Je me sens dans le cœur une égale indifférence pour tous les lieux de la terre, je quitterais, les uns après les autres, tous les endroits que j'aurais le plus aimés, si je croyais qu'en marchant, en changeant de pays, je me rapprocherais de vous.

« Patrie! c'est le lieu où l'on vit, où l'on aime, où l'on voudrait être, vers lequel on soupire. La patrie ne peut être que le ciel, et s'il faut s'en choisir une sur la terre, elle est dans vos églises, dans le lieu où l'on vous adore; elle est dans la croix qui rappelle vos souffrances; elle est dans le cœur qui désire votre amour.

« Oh! oui, toute la terre m'est indifférente, je puis à peine voir comme vous l'avez faite belle. Quand on me montre une belle vue, mes yeux, malgré moi, se lèvent vers le ciel, toujours plus beau que tout et j'oublie d'admirer la terre. J'aime, j'aime à regarder le ciel! à le fixer, à m'en éblouir, à m'en épuiser les yeux! Je ne sais pas de chagrin dont ne me consolerait la vue du ciel, car le seul chagrin *inconsolable*, c'est de vous offenser, mon Dieu! et même alors, je regarderais le ciel, car là seulement je trouverais le pardon. Mon Dieu! soyez seul mon rêve, ma pensée, mon amour, ma patrie!

« Aix, 26 avril 1836.

« Oh! le ciel! le ciel! y serai-je jamais? Que le désir d'amour me fasse pardonner de n'avoir pas la patience de vivre! Mon Dieu! est-ce donc mal de désirer de mourir quand c'est pour vous voir? Ce n'est pas par crainte des souffrances et des épreuves, ce n'est pas non plus par de fausses idées de découragement. Quand je puis ne pas penser à vous, je la trouve folie, la vie, mon Dieu! Vous lisez dans mon cœur; si ce désir d'aller à vous est une offense, éloignez-le de moi. La soumission et l'humilité, donnez-les-moi, et voilà tout.

« 27 avril 1836.

« Je suis sûre que je vivrai jusqu'à cent ans. Dieu punira mon présomptueux désir de mourir par une interminable vie. — 90 ans d'attente, — 90 chances de pécher! Oh! mon Dieu! voudrez-vous cela? Que de mal je puis faire pendant ces longues années! Mériterai-je de mourir alors? Mon Dieu! jamais je ne serai di ne d'aller à vous, mais du moins, plus je mourrai jeune, moins l'espace qui me sépare de vous sera difficile à franchir.

« Le purgatoire vaut mieux que la vie. On est plus près de Dieu en purgatoire que sur terre. On s'y purifie pour Dieu.

. . . .

« Paris, 14 mai 1836

« Oh! cette nuit a été belle! J'ai veillé[1], j'ai prié et vous avez permis que ce fût sans froideur jusqu'au jour. Mon Dieu, soyez béni, je vous adore! Merci, merci, vous avez eu pitié de moi! Après une triste journée de crainte, vous êtes venu ranimer mon cœur découragé, vous m'avez fait sentir que jamais vous ne m'abandonneriez. Oh! Dieu! cette nuit, j'ai senti un instant mon cœur comme trop rempli et prêt à se briser. Oh! que j'étais heureuse! Je me sentais si calme, si sereine! C'était triste de revenir à cette ennuyeuse vie après ce moment d'oubli divin. Oui, mon Dieu, ce mot n'est pas trop fort, j'ose l'articuler, car tout ce que j'ai éprouvé cette nuit venait de vous. Je

1. Près d'Albert.

orgueillisse et que toujours, *toujours* le désir dominant de son âme soit de tout abandonner pour vous. Partout on peut vous aimer, et, si vous ne voulez pas que ce soit avec la liberté, le calme, l'abandon d'une vie uniquement consacrée à vous, *que votre volonté soit faite*. Mais alors, mon Dieu, augmentez trois fois plus en moi la prière et la persévérance, car le chemin sera bien plus difficile. Je vous appellerai, mon Dieu! mon Jésus! mon amour! Venez à moi alors.

« Shakespeare a dit : « *Le bonheur, c'est de n'être pas né.* » Oh! non, pas cela, puisqu'il faut naître pour connaître et aimer Dieu. Mais le bonheur, c'est de mourir.

« Avignon, 24 avril 1836.

. . . .

« Alexandrine disait l'autre jour : « Ceux qui aiment le ciel n'ont pas le sentiment de l'amour de la patrie. » Oh! que cela est vrai, mon Dieu! Je me sens dans le cœur une égale indifférence pour tous les lieux de la terre, je quitterais, les uns après les autres, tous les endroits que j'aurais le plus aimés, si je croyais qu'en marchant, en changeant de pays, je me rapprocherais de vous.

« Patrie! c'est le lieu où l'on vit, où l'on aime, où l'on voudrait être, vers lequel on soupire. La patrie ne peut être que le ciel, et s'il faut s'en choisir une sur la terre, elle est dans vos églises, dans le lieu où l'on vous adore; elle est dans la croix qui rappelle vos souffrances; elle est dans le cœur qui désire votre amour.

« Oh! oui, toute la terre m'est indifférente, je puis à peine voir comme vous l'avez faite belle. Quand on me montre une belle vue, mes yeux, malgré moi, se lèvent vers le ciel, toujours plus beau que tout et j'oublie d'admirer la terre. J'aime, j'aime à regarder le ciel! à le fixer, à m'en éblouir, à m'en épuiser les yeux! Je ne sais pas de chagrin dont ne me consolerait la vue du ciel, car le seul chagrin *inconsolable*, c'est de vous offenser, mon Dieu! et même alors, je regarderais le ciel, car là seulement je trouverais le pardon. Mon Dieu! soyez seul mon rêve, ma pensée, mon amour, ma patrie!

« Aix, 26 avril 1836.

« Oh ! le ciel! le ciel! y serai-je jamais? Que le désir d'amour me fasse pardonner de n'avoir pas la patience de vivre! Mon Dieu! est-ce donc mal de désirer de mourir quand c'est pour vous voir? Ce n'est pas par crainte des souffrances et des épreuves, ce n'est pas non plus par de fausses idées de découragement. Quand je puis ne pas penser à vous, je la trouve folie, la vie, mon Dieu! Vous lisez dans mon cœur; si ce désir d'aller à vous est une offense, éloignez-le de moi. La soumission et l'humilité, donnez-les-moi, et voilà tout.

« 27 avril 1836.

« Je suis sûre que je vivrai jusqu'à cent ans. Dieu punira mon présomptueux désir de mourir par une interminable vie. — 90 ans d'attente, — 90 chances de pécher! Oh! mon Dieu! voudrez-vous cela? Que de mal je puis faire pendant ces longues années! Mériterai-je de mourir alors? Mon Dieu! jamais je ne serai di ne d'aller à vous, mais du moins, plus je mourrai jeune, moins l'espace qui me sépare de vous sera difficile à franchir.

« Le purgatoire vaut mieux que la vie. On est plus près de Dieu en purgatoire que sur terre. On s'y purifie pour Dieu.

. . . .

« Paris, 14 mai 1836

« Oh! cette nuit a été belle! J'ai veillé[1], j'ai prié et vous avez permis que ce fût sans froideur jusqu'au jour. Mon Dieu, soyez béni, je vous adore! Merci, merci, vous avez eu pitié de moi! Après une triste journée de crainte, vous êtes venu ranimer mon cœur découragé, vous m'avez fait sentir que jamais vous ne m'abandonneriez. Oh! Dieu! cette nuit, j'ai senti un instant mon cœur comme trop rempli et prêt à se briser. Oh! que j'étais heureuse! Je me sentais si calme, si sereine! C'était triste de revenir à cette ennuyeuse vie après ce moment d'oubli divin. Oui, mon Dieu, ce mot n'est pas trop fort, j'ose l'articuler, car tout ce que j'ai éprouvé cette nuit venait de vous. Je

1. Près d'Albert.

ne suis pas troublée par la pensée qu'il y a présomption à le croire. Je ne songe pas à *moi*, c'est *vous* que j'aime dans ces grâces de ferveur; je ne m'inquiète pas et ce calme me donne le sentiment de votre présence adorée, car le Seigneur n'est pas dans le trouble. Mon Dieu! je vous aime! J'ai crié cela cette nuit, les anges l'ont-ils portée jusqu'à vous, cette parole par laquelle je voudrais mourir? Oui, mon Dieu, je voudrais la prononcer avec assez de force pour qu'elle me tuât. J'oubliais tout cette nuit, excepté vous. Je me suis presque crue hors de cette terre. Mais cependant, lorsque je revenais auprès d'Albert, là aussi j'étais calme et heureuse.

« Je viens de l'église, je n'ai pas eu de messe, je n'ai pas ouvert mon livre, mais c'est égal. Oh! cette première communion m'a fait si doucement, si tendrement penser! Mon Dieu! je vous remercie, car là, ce matin, j'ai eu, comme à Venise, un sentiment, un rayon de la grande charité, un amour réel pour tous les hommes, mais surtout pour tous ces enfants bénis par vous aujourd'hui; j'ai senti que si, pour le plus petit d'entre eux, on me disait : « En souffrant, en mourant pour lui, vous le préserverez du mal, jamais il n'offensera Dieu, » oh! bien réellement j'ai senti que je n'hésiterais pas! Mon cœur se gonflait de joie et de bonheur à cette pensée : « Jamais il n'offensera Dieu. » Oh! mon Dieu, si je pouvais mourir mille fois pour ôter le mal du cœur de chacun des hommes, je le ferais. Voyez la sincérité de ce désir. Augmentez-le, établissez-le dans mon cœur pour toujours, car ce sentiment, c'est la charité que je désire si ardemment. Oh! bénissez ces enfants, bénissez-les du souvenir constant de ce beau jour où ils vous ont reçu pour la première fois. Quelle sincère horreur ils ont du mal aujourd'hui! Quelles promesses ils vous font de plutôt mourir que de vous offenser! Oh! que ces saintes pensées demeurent toujours dans leurs âmes; que le souvenir de ce jour les éclaire, les garde et les défende contre l'horrible mal!

« Et moi, mon Dieu, rendez-moi ce que j'étais le jour de ma première communion, rendez mon cœur aussi simple et aussi pur que celui de ces pieux enfants d'aujourd'hui.

« Paris, 20 mai 1836.

. . . .

... Hier et aujourd'hui j'ai été frivole, j'ai pensé à ma toilette, je me suis regardée dans la glace ; il est vrai que je ne me suis pas trouvée très-jolie, mais j'ai fait ce que j'ai pu pour l'être davantage. A mesure que ces folles idées me traversent l'esprit, je sens la grâce de Dieu s'éloigner et mon cœur se fermer dans une douloureuse indifférence. Ma vanité se ranime sur tous les points. Hier, M.*** a dit que j'avais une belle voix, j'en ai été inconcevablement flattée, et comme une sotte, j'ai pris grand plaisir à chanter devant lui. Mon Dieu, desséchez-le, mon gosier, ce côté le plus vulnérable de ma vanité. Je ne suis pas assez jolie pour qu'un compliment sur ma figure me flatte beaucoup. Je ne le crois pas facilement, j'ai le temps de me mettre en garde ; mais pour ma voix, j'entends qu'elle est belle et je pense qu'on doit la trouver telle lorsque je chante devant du monde. Je la déteste quelquefois, ma voix. Otez-la-moi, mon Dieu, puisqu'elle ne sera pas uniquement destinée à chanter vos louanges ; c'est un bien dont vous m'avez parée, reprenez-le, car j'en use mal !... Oh ! je le sens à présent, si j'étais religieuse, n'entendant rien du monde, je ne le regretterais jamais. Mais aussi, qui sait ? lancée au milieu de ce même monde avec toutes mes misères et toute ma faiblesse, je serai peut-être à lui avec une force d'attrait égale à ma haine actuelle. Oh ! un couvent, un couvent ! un lieu de la terre où le mal ne soit pas, que je quitte tout pour aller y déposer ce grand désir d'amour et de ferveur. Oh ! Dieu seul à servir ! Dieu seul à aimer ! mais aussi n'oublions pas ceci, *n'obéir qu'à Dieu seul*. Ainsi, que tout se taise, pas de murmure, pas de révolte, que votre volonté soit faite, mon Dieu ! mais si je mérite la paix, accordez-moi cette bénédiction, sinon soyez toujours aimé et remercié. Tout est à chérir de vous !

« Paris, 29 mai 1836. Dimanche de la Trinité,
jour de l'abjuration d'Alexandrine.

« Seigneur ! comment vous parler, que vous dire, mon Dieu, pour les grâces de cette journée ? Elle est catholique, votre

belle petite brebis vous est revenue, mon Dieu! Oh! réjouissez son âme, chérissez-la, consolez-la de ses longues années d'exil, comblez de joie son retour dans la véritable patrie, bénissez-la de tous vos dons, et, si vous l'aimez assez pour l'éprouver, donnez-lui l'immense amour de *vous seul* pour tout supporter, pour tout chérir de votre main adorée.

« Anges de Dieu, veillez sur elle, entourez-la, pour que sa paix soit grande, pour que son âme soit sereine!

Paris, 18 juin 1836.

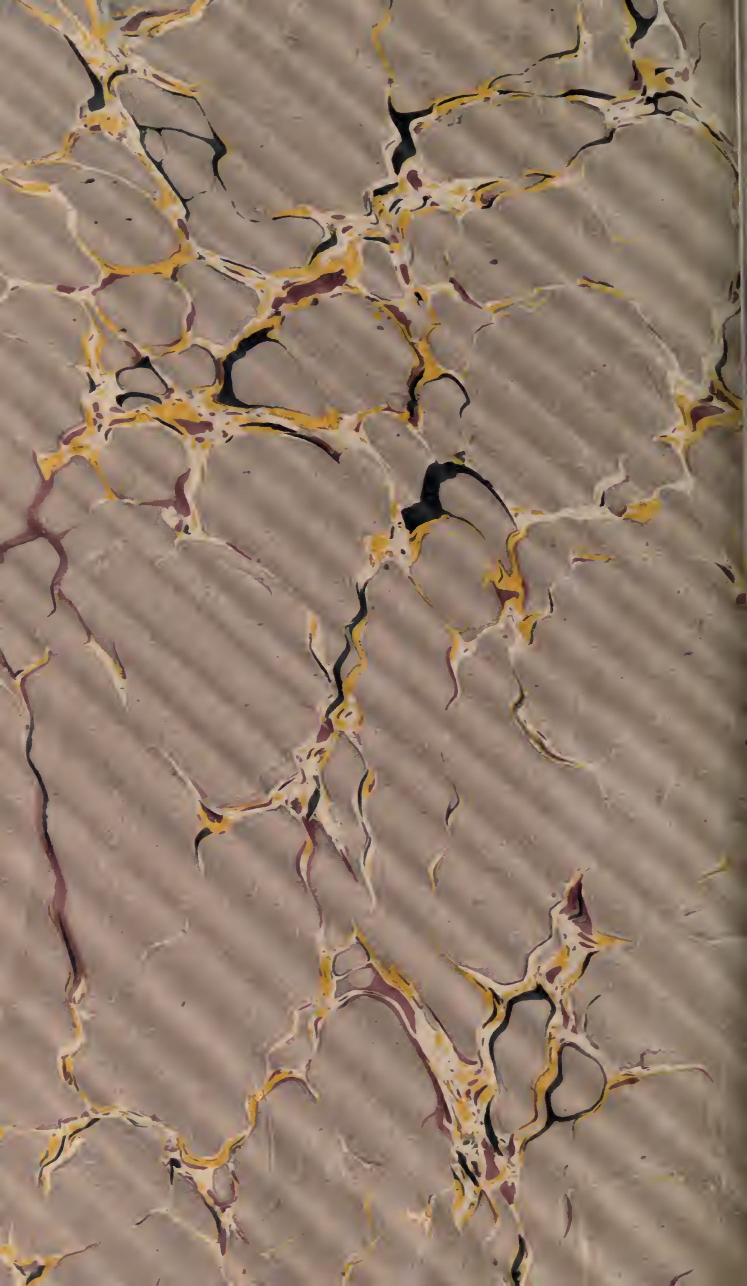
« J'ai cru m'apercevoir que j'avais un fonds d'insouciance qui ressemble tout bonnement à de l'insensibilité. Je crois que prendre aussi peu vivement que je le fais part à toutes les choses de ce monde pourrait bien indiquer un certain manque de cœur. J'ai aussi pensé que j'avais une ferveur répréhensible, que je prenais tout *par accès ;* tantôt accès du monde et oubli de Dieu, tantôt accès et *excès* de ferveur presque jusqu'à l'exagération, pendant lesquels je suis capable d'accuser les plus saints de tiédeur. Oh! tout cela n'est point selon Dieu. Une sainte solide piété ne s'établira-t-elle jamais dans mon cœur? J'en suis encore bien loin! Oh! j'ai l'esprit et le cœur tristes ce soir, j'ai tant pensé, et à tant de choses contradictoires! J'ai la tête sotte. Mon cher bon Dieu! vous aurais-je trop fâché pour que vous me consoliez? Voulez-vous venir un peu? Voulez-vous me faire sentir qu'au fond de tout, je vous aime, et alors cette tristesse de mon cœur s'oubliera dans une joie infinie. Me suis-je trompée quand j'ai cru vous aimer? Me suis-je trompée quand j'ai désiré votre amour? Tout cela est-il donc faux dans mon cœur? Et ce désir d'absolue soumission à votre volonté est-il donc faux aussi? Qu'est-ce que tout cela, ô mon Dieu! et que suis-je?

« 19 juin 1836.

« On vient de m'appeler pour chanter; j'ai toujours une vague envie de plaire. La vanité doit être, de toutes les fâcheuses habitudes du cœur, la plus difficile à déraciner. Oh! que de misères! J'ai l'esprit faux et le cœur faible : quelle espèce de

personne est-on avec un assemblage pareil? Mon Dieu! telle que je suis, je me donne à vous et je vous donne tout, ma misère, mon orgueil, ma vanité, tout, et ce n'est pas un beau présent que je vous fais, mais où porter la faiblesse si ce n'est là où se trouve la force, là où tout se pardonne, là où tout se purifie et où tout mal se change en bien? Les hommes ne voudraient pas de ma misère; mais Dieu!... Les hommes sont bien sévères, mais Dieu!... Dieu aime nos imperfections, pourvu que nous le laissions les pardonner. Je dis: *que nous le laissions,* parce que ce n'est que lorsque l'acharnement de notre volonté s'y oppose qu'il refuse, et encore, *refuser* n'est pas le mot; il ne le connaît pas, il ne *refuse* jamais: c'est nous qui ne demandons pas toujours. Il accepte tout, il recueille tout; *jamais, jamais, il ne repousse.* Oh! que cette pensée est immense, immense d'espoir, de joie, de consolation! O mon Dieu! soyez béni, béni, adoré, glorifié. Vous êtes le bonheur du cœur!

Imp. Bourdier et Ce, rue des Poitevins, 6.






UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 084202230